



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM



Theodore Besterman gift

V8. CC. 1764 (1)



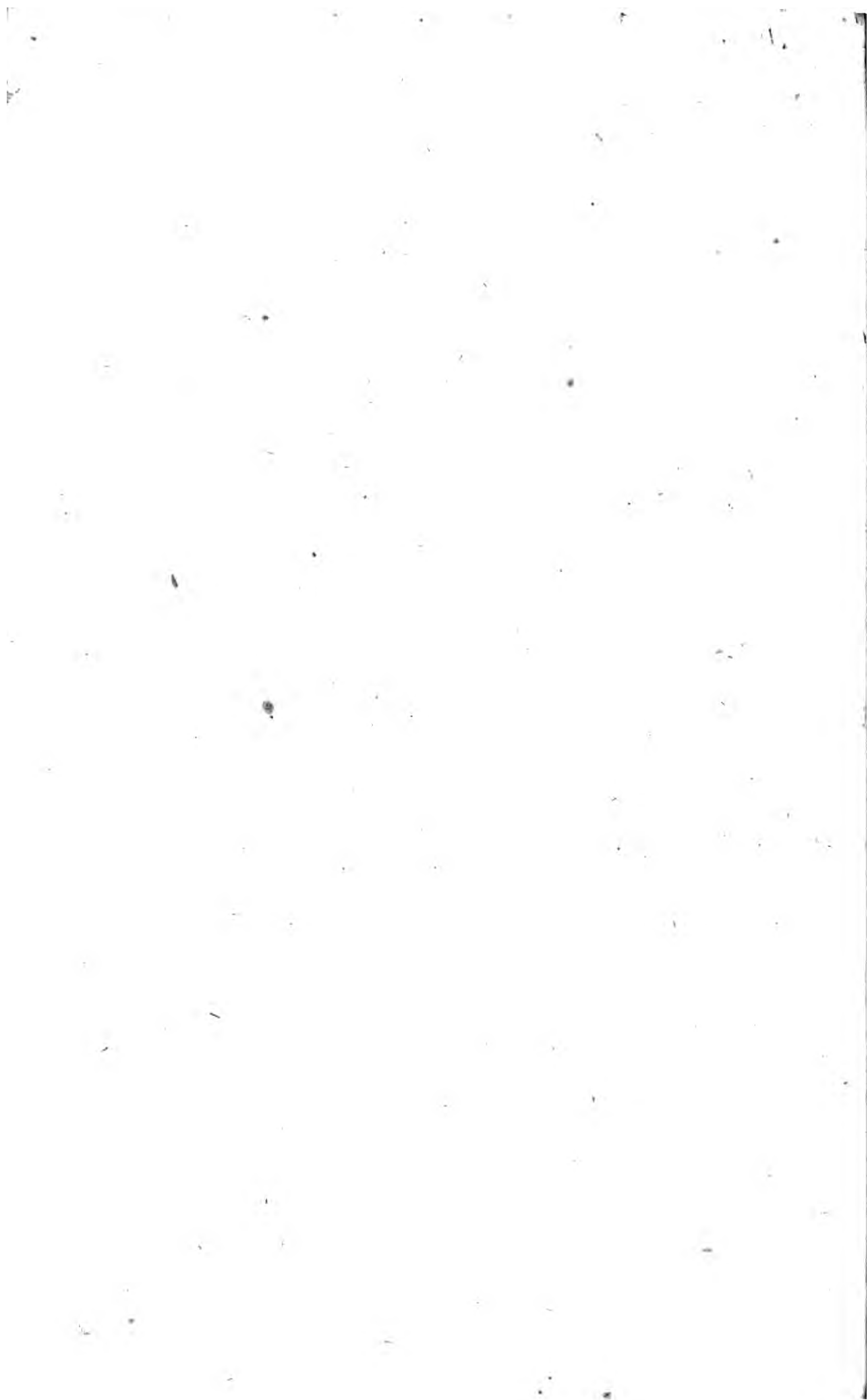
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD

VOLTAIRE ROOM



Theodore Besterman gift

V8. CC. 1764 (1)





P. CORNEILLE.

TOME PREMIER.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

PHYSICS



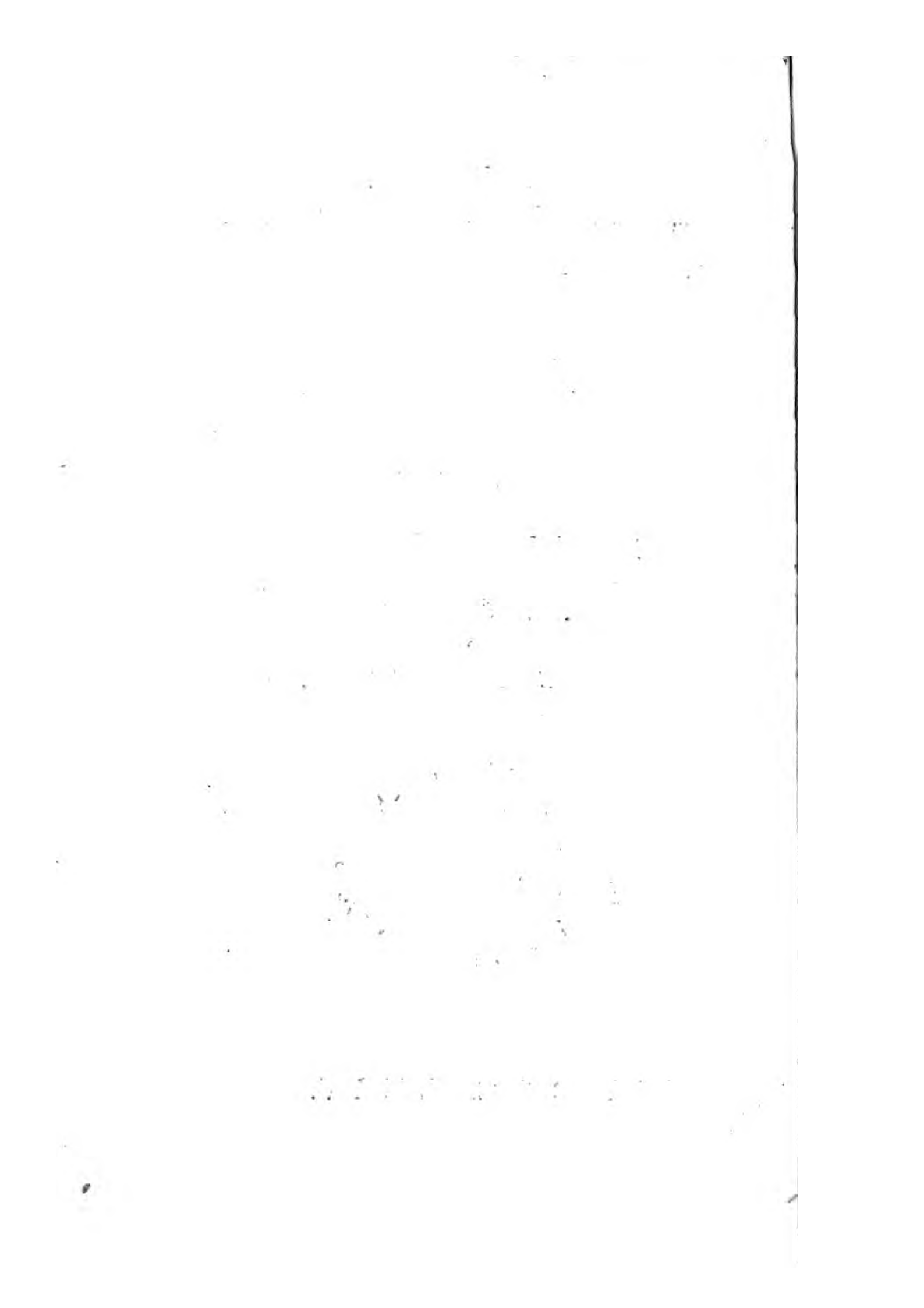
PARIS. DUMONTE

C. H. WALETTE. SCULP. 1762.

THÉÂTRE
DE
PIERRE CORNEILLE,
AVEC
DES COMMENTAIRES,
&c. &c. &c.
TOME PREMIER.



M. DCC. LXIV.



A MESSIEURS
DE L'ACADÉMIE
FRANÇAISE.

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous dédier cette édition des ouvrages d'un grand génie, à qui la France & notre compagnie doivent une partie de leur gloire. Les commentaires qui accompagnent cette édition seraient plus utiles si j'avais pu recevoir vos instructions de vive voix. Vous avez bien voulu m'éclairer quelquefois par lettres sur les difficultés de la langue; vous m'auriez guidé non moins utilement sur le goût. Cinquante

*

E P I T R E.

ans d'expérience m'ont instruit , mais ont pu m'égarer ; quelques-unes de vos séances m'en auraient plus enseigné qu'un demi-siècle de mes réflexions.

Vous savez , Messieurs , comment cette édition fut entreprise ; ce que j'ai cru devoir au sang de CORNEILLE était mon premier motif ; le second est le desir d'être utile aux jeunes gens qui s'exercent dans la carrière des belles-lettres , & aux étrangers qui aprennent notre langue. Ces deux motifs me donnent quelques droits à votre indulgence. Je vous supplie , Messieurs , de me continuer vos bonés , & d'agréer mon profond respect.



H. Ormelot inv.

J.J. Flupart sc.

Épargne cher époux, des efforts que tu perds,
Vois les chemins de l'air qui me sont tous ouverts.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

1635

P R É F A C E

D E L'É D I T E U R.

NOUS commençons ce recueil par la *Médée*, parce que dans ce poëme, on peut entrevoir déjà le germe des grandes beautés qui brillent dans les autres pièces. Nous rejettons à une autre place les six premières comédies, dans lesquelles il n'y a presque rien qui fasse apercevoir les grands talens de *Corneille*.

J'avoue qu'il serait aujourd'hui inconnu s'il n'avait fait d'autre tragédie que *Médée*. Il était alors confondu parmi les cinq auteurs que le cardinal de Richelieu faisait travailler aux pièces dont il était l'inventeur. Ces cinq auteurs étaient, comme on sçait, *L'Etoile* fils du grand audiancier, dont nous avons les mémoires ; *Boisrobert*, abbé de Chatillon-sur-Seine, aumônier du Roi & conseiller d'Etat ; *Colletet*, qui n'est plus connu

que par les fatyres de *Boileau*, mais que le cardinal regardait alors avec estime; *Rotrou*, lieutenant civil au bailliage de Dreux, homme de génie; *Corneille* lui-même, assez subordonné aux autres, qui l'emportaient sur lui par la fortune ou par la faveur.

Corneille se retira bientôt de cette société, sous le prétexte des arrangemens de sa petite fortune, qui exigeait sa présence à Rouen. *Rotrou* n'avait encor rien fait qui approchât même du médiocre. Il ne donna son *Venceslas* que quatorze ans après la *Médée*, en 1649, lorsque *Corneille* qui l'appellait son père fut devenu son maître, & que *Rotrou* ranimé par le génie de *Corneille*, devint digne de lui être comparé dans la première scène de *Venceslas*, & dans le quatrième acte. Encor même, cette pièce de *Rotrou* était-elle une imitation de l'auteur espagnol *francesco de Roxas*.

Mais en 1635, temps auquel on joua

la *Médée* de *Corneille*, on n'avait d'ouvrage un peu supportable à quelques égards, que la *Sophonisbe* de *Mairet*, donnée en 1633. Il est remarquable qu'en Italie & en France, la véritable tragédie dût sa naissance à une *Sophonisbe*. Le prélat *Trissino* auteur de la *Sophonisbe* italienne, eut l'avantage d'écrire dans une langue déjà fixée & perfectionnée, & *Mairet*, au contraire, dans le temps où la langue française lutait contre la barbarie. On ne connaissait que des imitations languissantes des tragédies grecques & espagnoles, ou des inventions puérides, telles que l'*Immocente infidélité* de *Rotrou*, l'*Hôpital des fous* d'un nommé *Beys*, le *Cléomédon* de *Durier*, l'*Orante* de *Scudéri*, la *Pélerine amoureuse*. Ce sont là les pièces qu'on joua dans cette même année 1635, un peu avant la *Médée* de *Corneille*.

Avec quelle lenteur tout se forme !
Nous avons déjà plus de mille pièces

de théâtre , & pas une seule qui pût être soufferte aujourd'hui par la populace des provinces les plus grossières. Il en a été de même dans tous les arts , & dans tout ce qui concerne les agréments de la société , & les commodités de la vie. Que chaque nation parcoure son histoire , & elle verra que depuis la chute de l'Empire Romain , elle a été presque sauvage pendant dix ou douze siècles.

La *Médée* de *Corneille* n'eut qu'un succès médiocre , quoiqu'elle fût au-dessus de tout ce qu'on avait donné jusqu'alors. Un ouvrage peut toucher avec les plus énormes défauts , quand il est animé par une passion vive , & par un grand intérêt , comme le *Cid*. Mais de longues déclamations ne réussissent en aucun pays , ni en aucun temps. La *Médée* de *Sénèque* qui avait ce défaut , n'eut point de succès chez les romains ; celle de *Corneille* n'a pu rester au théâtre.

On ne représente d'autre *Médée* à Paris, que celle de *Longepierre*, tragédie à la vérité très-médiocre, & où le défaut des grecs, qui était la vaine déclamation, est poussé à l'excès; mais lorsqu'une actrice imposante fait valoir le rôle de *Médée*, cette pièce a quelque éclat aux représentations, quoique la lecture en soit peu supportable.

Ces tragédies uniquement tirées de la fable, & où tout est incroyable, ont aujourd'hui peu de réputation parmi nous, depuis que *Corneille* nous a accoutumés au vrai; & il faut avouer qu'un homme sensé qui vient d'entendre la délibération d'*Auguste*, de *Cinna* & de *Maxime*, a bien de la peine à supporter *Médée* traversant les airs dans un char trainé par des dragons. Un défaut plus grand encor dans la tragédie de *Médée*, c'est qu'on ne s'intéresse à aucun personnage. *Médée* est une méchante femme qui se venge d'un malhonnête homme. La manière

dont *Corneille* a traité ce sujet nous révolte aujourd'hui; celles d'*Euripide* & de *Sénèque* nous révolteraient encor davantage.

Une magicienne ne nous paraît pas un sujet propre à la tragédie régulière, ni convenable à un peuple dont le goût est perfectionné. On demande pourquoi nous rejeterions des magiciens; & que non-seulement nous permettons que dans la tragédie on parle d'ombres & de fantômes, mais même qu'une ombre paraisse quelquefois sur le théâtre ?

Il n'y a certainement pas plus de revenans que de magiciens dans le monde; & si le théâtre est la représentation de la vérité, il faut bannir également les apparitions & la magie.

Voici, je crois, la raison pour laquelle nous souffririons l'apparition d'un mort, & non le vol d'un magicien dans les airs. Il est possible que la divinité fasse paraître une ombre pour étonner les hommes

par ces coups extraordinaires de sa providence , & pour faire rentrer les criminels en eux-mêmes : mais il n'est pas possible que des magiciens ayent le pouvoir de violer les loix éternelles de cette même providence : telles sont aujourd'hui les idées reçues.

Un prodige opéré par le ciel même ne révoltera point ; mais un prodige opéré par un forcier , malgré le ciel , ne plaira jamais qu'à la populace.

Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi.

Chez les grecs , & même chez les romains , qui admettaient des sortilèges , *Médée* pouvait être un très-beau sujet. Aujourd'hui nous le reléguons à l'opéra , qui est parmi nous l'empire des fables , & qui est à peu près parmi les théâtres ce qu'est l'*Orlando furioso* parmi les poèmes épiques.

Mais quand *Médée* ne serait pas forcière , le parricide qu'elle commet presque de sang froid sur ses deux enfans , pour se

venger de son mari , & l'envie que *Jason* a de son côté de tuer ces mêmes enfans pour se venger de sa femme , forment un amas de monstres dégoûtans , qui n'est malheureusement soutenu que par des amplifications de rhétorique , en vers souvent durs ou faibles , ou tenans de ce comique qu'on mêlait avec le tragique sur tous les théâtres de l'Europe au commencement du dix-septième siècle. Cependant cette pièce est un chef-d'œuvre , en comparaison de presque tous les ouvrages dramatiques qui la précédèrent. C'est ce que *Mr. de Fontenelle* appelle , *prendre l'essor , & monter jusqu'au tragique le plus sublime*. Et en effet , il a raison , si on compare *Médée* aux six cent pièces de *Hardi* , qui furent faites chacune en deux ou trois jours ; aux tragédies de *Garnier* ; aux *Amours infortunés de Léandre & de Hero* par l'avocat *la Selve* ; à la *Fidèle tromperie* d'un autre avocat nommé *Gougenot* ; au *Pirandre* de *Boisrobert* ,

qui fut joué un an avant la *Médée*.

Nous avons déjà remarqué que toutes les autres parties de la littérature n'étaient pas mieux cultivées.

Corneille avait trente ans quand il donna sa *Médée*; c'est l'âge de la force de l'esprit; mais il était encor subjugué par son siècle. Ce n'est point sa première tragédie; il avait fait jouer *Clitandre* trois ans auparavant. Ce *Clitandre* est entièrement dans le gout espagnol, & dans le gout anglais; les personnages combattent sur le théâtre, on y tue, on y assassine; on voit des héroïnes tirer l'épée; des archers courent après les meurtriers, des femmes se déguisent en hommes, une *Dorise* crève un œil à un de ses amans avec une aiguille à tête. Il y a de quoi faire un roman de dix tomes, & cependant il n'y a rien de si froid & de plus ennuyeux. La bienséance, la vraisemblance négligées, toutes les règles violées ne font qu'un très léger défaut en compa-

raison de l'ennui. Les tragédies de *Shake-spear* étaient plus monstrueuses encore que *Clitandre*, mais elles n'ennuaient pas. Il fallut enfin revenir aux anciens pour faire quelque chose de supportable, & *Médée* est la première pièce dans laquelle on trouve quelque gout de l'antiquité. Cette imitation est sans doute très-inférieure à ces beautés vraies que *Corneille* tira depuis de son seul génie.

Resserrer un événement illustre & intéressant dans l'espace de trois heures, ne faire paraître les personnages que quand ils doivent venir, ne laisser jamais le théâtre vuide, former une intrigue aussi vraisemblable qu'attachante, ne dire rien d'inutile, instruire l'esprit & remuer le cœur, être toujours éloquent en vers, & de l'éloquence propre à chaque caractère qu'on représente; parler sa langue avec autant de pureté que dans la prose la plus châtiée, sans que la contrainte de la rime paraisse gêner les pensées; ne se pas permettre un

seul vers ou dur, ou obscur, ou déclama-
teur; ce font là les conditions qu'on exige
aujourd'hui d'une tragédie, pour qu'elle
puisse passer à la postérité avec l'approba-
tion des connaisseurs, sans laquelle il n'y
a jamais de réputation véritable.

On verra comment dans les pièces sui-
vantes *pierre Corneille* a rempli plusieurs
de ces conditions.

On se contentera d'indiquer dans cette
pièce de *Médée* quelques imitations de
Sénèque, & quelques vers qui annoncent
déjà le grand *Corneille*; & on entrera
dans plus de détails quand il s'agira de
pièces dont presque tous les vers exigent
un examen réfléchi.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSIEUR

P. T. N. G.*

MONSIEUR,

*Je vous donne Médée toute méchante qu'elle est ,
& ne vous dirai rien pour sa justification. Je vous
la donne pour telle que vous la voudrez prendre ,
sans tâcher à prévenir ou violenter vos sentimens par
un étalage des préceptes de l'art qui doivent être
fort mal entendus & fort mal pratiqués quand ils ne
nous font pas arriver au but que l'art se propose.
Celui de la poësie dramatique est de plaire ; & les
règles qu'elle nous prescrit ne sont que des adresses
pour en faciliter les moyens au poëte , & non pas
des raisons qui puissent persuader aux spectateurs*

* Je n'ai pû découvrir qui est ce Mr. P. T. N. G. à qui
Corneille dédie Médée ; mais il est assez utile de voir que
l'auteur condamne lui-même son ouvrage. Cette dédi-
cace est faite plusieurs années après la représentation. Il
était alors assez grand pour avouer qu'il ne l'avait pas
j^oùjours été,

qu'une chose soit agréable , quand elle leur deplaît. Ici vous trouverez le crime en son char de triomphe ; & peu de personnages sur la scène dont les mœurs ne soient plus mauvaises que bonnes ; mais la peinture & la poësie ont cela de commun entre beaucoup d'autres choses , que l'une fait souvent de beaux portraits d'une femme laide , & l'autre de belles imitations d'une action qu'il ne faut pas imiter. Dans la portraiture * il n'est pas question si un visage est beau , mais s'il ressemble : & dans la poësie il ne faut pas considérer si les mœurs sont vertueuses , mais si elles sont pareilles à celles de la personne qu'elle introduit. ** Aussi nous décrit-elle indifféremment les bonnes & les mauvaises actions , sans nous proposer les dernières pour exemple ; & si elle nous en veut faire quelque horreur , ce n'est point par leur punition qu'elle n'affecte pas de nous faire voir , mais par leur laideur qu'elle s'efforce de nous représenter au naturel. Il n'est pas besoin d'avertir ici le public , que celles de cette tragédie ne sont pas à

* *Portraiture* , est un mot suranné , & c'est dommage ; il est nécessaire. *Portraiture* signifie l'art de faire ressembler. On employe aujourd'hui *portrait* , pour exprimer l'art & la chose. *Portraire* est encore un mot nécessaire que nous avons abandonné.

** Il faut surtout qu'elles soient intéressantes.

*imiter : elles paraissent assez à découvert pour n'en faire envie à personne. Je n'examine point si elles sont vraisemblables ou non ; cette difficulté qui est la plus délicate de la poësie, & peut-être la moins entendue, demanderait un discours trop long pour une épître : il me suffit qu'elles sont autorisées ou par la vérité de l'histoire, ou par l'opinion commune des anciens. Elles vous ont agréé autrefois sur le théâtre, j'espère qu'elles vous satisferont encore aucunement * sur le papier, & demeure,*

M O N S I E U R,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

C O R N E I L L E.

* *Aucunement*, vieux mot, qui signifie en quelque sorte, en partie, & qui valait mieux que ces périphrases.

MÉDÉE.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

CRÉON, roi de Corinthe.

ÆGÉE, roi d'Athènes.

JASON, mari de Médée.

POLLUX, Argonaute, ami de Jason.

CRÉUSE, fille de Créon.

MÉDÉE, femme de Jason.

CLÉONE, gouvernante de Créüse.

NÉRINE, suivante de Médée.

THEUDAS, domestique de Créon.

Troupe des gardes de Créon.

La scène est à Corinthe, en plusieurs endroits différens.


MÉDÉE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLLUX, JASON.

POLLUX.

UE je sens à la fois de surprise & de joie !
Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous revoie,
Que Pollux dans Corinthe ait rencontré Jason ?

JASON.

Vous n'y pouviez venir en meilleure façon ;
Et pour vous rendre encor l'ame plus étonnée,
Préparez-vous à voir mon second hyménée.

POLLUX.

Quoi ! Médée est donc morte, ami ?

JASON.

Non, elle vit ;

a) Mais un objet plus beau la chasse de mon lit.

P O L L U X.

Dieux ! Et que fera-t-elle ?

J A S O N.

Et que fit Hypsipile,

Que pouffer les éclats d'un courroux inutile ?

Elle jetta des cris , elle versa des pleurs ,

Elle me souhaita mille & mille malheurs ,

Dit que j'étais sans foi , sans cœur , sans conscience ;

Et lasse de le dire , elle prit patience.

Médée en son malheur en pourra faire autant :

Qu'elle soupire , pleure , & me nomme inconstant ;

a) *Mais un objet plus beau la chasse de mon lit. &c.*] Je ne ferai sur ce début qu'une seule remarque qui pourra servir pour plusieurs autres occasions. On voit assez que c'est là le stile de la comédie ; on n'écrivait point alors autrement les tragédies. Les bornes qui distinguent la familiarité bourgeoise , & la noble simplicité , n'étaient point encor posées. *Corneille* fut le premier qui eut de l'élevation dans le stile , comme dans les sentimens. On en voit déjà plusieurs exemples dans cette pièce. Il y a de la justice à lui tenir compte du sublime qu'on y trouve quelquefois , & à n'accuser que son siècle de ce stile comique négligé & vicieux qui deshonorait la scène tragique.

Je la quitte à regret , mais je n'ai point d'excuse
Contre un pouvoir plus fort qui me donne à Créüse.

P O L L U X.

Créüse est donc l'objet qui vous vient d'enflammer ?
Je l'aurais deviné , sans l'entendre nommer.
Jafon ne fit jamais de communes maîtresses ,
Il est né feulement pour charmer les princesses ,
Et hairait l'amour , s'il avait sous sa loi
Rangé de moindres cœurs que des filles de roi.
Hypfipile à Lemnos , sur le Phafe Médée ,
Et Créüse à Corinthe , autant vaut , poffédée ,
Font bien voir qu'en tous lieux sans le fecours de Mars
Les fceptres font acquis à fes moindres regards.

J A S O N.

Auffi je ne fuis pas de ces amans vulgaires ;
J'accommode ma flamme au bien de mes affaires ,
Et sous quelque climat que me jette le fort ,
Par maxime d'état je me fais cet effort.

Nous voulant à Lemnos rafraîchir dans la ville ,
Qu'euffions - nous fait , Pollux , sans l'amour d'Hy-
pifipile ?

Et depuis , à Colchos que fit votre Jafon

b) Que cajoler Médée , & gagner la toifon ?

b) *Que cajoler Médée , & gagner la toifon ?*] On doit

Alors fans mon amour qu'eût fait votre vaillance ?
 Eût-elle du dragon trompé la vigilance ?
 Ce peuple que la terre enfantait tout armé ,
 Qui de vous l'eût défait , si Jafon n'eût aimé ?
 Maintenant qu'un exil m'interdit ma patrie ,
 Créüfe est le fujet de mon idolâtrie ;
 Et j'ai trouvé l'adresse , en lui faifant la cour ,
 c) De relever mon fort fur les aïles d'amour.

dire ici un mot de cette fameufe toifon d'or. La Colchide pays de *Médée* , est la Mingrelie pays barbare , toujourns habité par des barbares, où l'on pouvait faire un commerce de fourures affez avantageux. Les Grecs entreprirent ce voyage par le Pont-Euxin qui est très périlleux , & ce péril donna de la célébrité à l'entreprise : c'est là l'origine de toutes ces fables absurdes qui eurent cours dans l'occident. Il n'y avait alors d'autre histoire que des fables.

c) *De relever mon fort fur les ailes d'amour.*] Ce vers est un exemple de ce mauvais goût qui régnait alors chez toutes les nations de l'europe. Les métaphores outrées, les comparaisons fauffes , étaient les feuls ornemens qu'on employât ; on croyait avoir surpassé *Virgile* & le *Taffe*, quand on faifait voler un fort fur les ailes de l'amour. *Driden* comparait *Antoine* à une aigle qui portait fur ses ailes un roitelet , lequel alors s'élevait au-deffus de l'aigle , & ce roitelet c'était l'empereur *Auguste*. Les beautés vraies étaient partout ignorées. On a reproché depuis à

M E D E E.

P O L L U X.

Que parlez-vous d'exil ? La haine de Pélée . . .

J A S O N.

Me fait , tout mort qu'il est , fuir de la Theffalie.

P O L L U X.

Il est mort ?

J A S O N.

Écoutez , & vous faurez comment
Son trépas feul m'oblige à cet éloignement.

Après fix ans paffés depuis notre voyage
Dans les plus grands plaifirs qu'on goûte au mariage,
Mon père tout caduc émouvant ma pitié ,

quelques auteurs de courir après l'esprit. En effet , c'est un défaut infuportable de chercher des épigrammes quand il faut donner de la fenfibilité à fes personnages ; il est ridicule de montrer ainfi l'auteur quand le héros feul doit paraître au naturel ; mais ce défaut puérile était bien plus commun du temps de *Corneille* que du nôtre. La pièce de *Clitandre* qui précéda *Médée* , est remplie de pointes ; un amant qui a été bleffé en défendant fa maîtrefse , apoftrophe fes bleffures , & leur dit :

Bleffures , hâtez-vous d'élargir vos canaux.

Ah ! pour l'être trop peu , bleffures trop cruelles ,

De peur de m'obliger vous n'êtes point mortelles.

Tel était le malheureux gout de ce temps là.

Je conjurai Médée au nom de l'amitié . . .

P O L L U X.

J'ai fû comme son art forçant les destinées,
Lui rendit la vigueur de ses jeunes années ;
Ce fut , s'il m'en souvient , ici que je l'appris ;
D'où soudain un voyage en Afrique entrepris
Fait que nos deux séjours divisés par Neptune . . .
Je n'ai point fû depuis quelle est votre fortune ;
Je n'en fais qu'arriver.

J A S O N.

Apprenez donc de moi
Le sujet qui m'oblige à lui manquer de foi.
Malgré l'averfion d'entre nos deux familles,
De mon tyran Pélie elle gagne les filles ;
Et leur feint de ma part tant d'outrages reçûs,
Que ces faibles esprits sont aisément décûs.
Elle fait amitié , leur promet des merveilles,
Du pouvoir de son art leur remplit les oreilles ;
Et pour mieux leur montrer comme il est infini,
Leur étale sur-tout mon père rajeuni.
Pour épreuve , elle égorge un bélier à leurs vûes,
Le plonge en un bain d'eaux & d'herbes inconnues,
Lui forme un nouveau fang avec cette liqueur,
Et lui rend d'un agneau la taille & la vigueur.

d) Les sœurs *crient* miracle , & chacune ravie
 Conçoit pour son vieux père une pareille envie ,
 Veut un effet pareil , le demande , & l'obtient ;
 Mais chacune a son but. Cependant la nuit vient ;
 Médée après le coup d'une si belle amorce ,
 Prépare de l'eau pure , & des herbes sans force ,
 Redouble le sommeil des gardes & du roi :
 La suite au seul récit me fait trembler d'effroi.
 A force de pitié ces filles inhumaines ,
 De leur père endormi vont épuiser les veines ;
 Leur tendresse crédule à grands coups de couteau
 Prodigue ce vieux sang , & fait place au nouveau ;
 Le coup le plus mortel s'impute à grand service ;
 On nomme pitié ce cruel sacrifice ,
 Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras ,
 Croirait commettre un crime à n'en commettre pas.
 Médée est éloquente à leur donner courage ;

d) *Les sœurs crient miracle.*] J'ai remarqué que parmi les étrangers qui s'exercent quelquefois à faire des vers français , & parmi plusieurs provinciaux qui commencent , il s'en trouve toujours qui font *crient* , *plient* , *croient* , &c. de deux syllabes. Ces mots n'en valent jamais qu'une seule , & ne peuvent être employés qu'à la fin d'un vers. *Corneille* fit souvent cette faute dans ses premières pièces , & c'est ce qui établit ce mauvais usage dans nos provinces.

Chacune toutefois tourne ailleurs son visage ,
Une secrète horreur condamne leur dessein ,
Et refuse leurs yeux à conduire leur main.

P O L L U X.

A me représenter ce tragique spectacle ,
Qui fait un parricide, & promet un miracle ,
J'ai de l'horreur moi-même, & ne puis concevoir
Qu'un esprit jusques-là se laisse décevoir.

J A S O N.

Ainsi mon pere Æson recouvra sa jeunesse ;
Mais oyez le surplus. Ce grand courage cesse ,
L'épouvante les prend, Médée en raille, & fuit.
Le jour découvre à tous les crimes de la nuit ;
Et pour vous épargner un discours inutile ,
Acaste nouveau roi fait mutiner la ville ,
Nomme Jason l'auteur de cette trahison ;
Et pour venger son père assiége ma maison.
Mais j'étais déjà loin aussi-bien que Médée :
Et ma famille enfin à Corinthe abordée ,
Nous saluons Créon, dont la bénignité
Nous promet contre Acaste un lieu de sûreté.
Que vous dirai-je plus ? mon bonheur ordinaire
M'acquiert les volontés de la fille & du père ,
Si bien que de tous deux également chéri ,

L'un me veut pour son gendre, & l'autre pour mari :
 D'un rival couronné les grandeurs souveraines,
 La majesté d'Ægée, & le sceptre d'Athènes,
 N'ont rien à leur avis de comparable à moi,
 Et banni que je suis, je leur suis plus qu'un roi.
 Je vois trop ce bonheur, mais je le dissimule ;
 Et bien que pour Créüse un pareil feu me brûle,
 Du devoir conjugal je combats mon amour,
 Et je ne l'entretiens que pour faire ma cour.

Acaste cependant menace d'une guerre,
 Qui doit perdre Créon & dépeupler sa terre ;
 Puis changeant tout-à-coup ses résolutions,
 Il propose la paix sous des conditions.
 Il demande d'abord & Jason & Médée ;
 On lui refuse l'un, & l'autre est accordée ;
 Je l'empêche, on débat, & je fais tellement
 Qu'enfin il se réduit à son bannissement.
 De nouveau je l'empêche, & Créon me refuse ;
 Et pour m'en consoler il m'offre sa Créüse.
 Qu'eussé-je fait, Pollux, en cette extrémité
 Qui commettait ma vie avec ma loyauté ?
 Car sans doute, à quitter l'utile pour l'honnête,
 La paix allait se faire aux dépens de ma tête.
 Ce mépris insolent des offres d'un grand roi
 Aux mains d'un ennemi livrait Médée & moi.

Je l'eusse fait pourtant si je n'eusse été père.
 L'amour de mes enfans m'a fait l'ame légère ;
 Ma perte étoit la leur, & cet hymen nouveau
 Avec Médée & moi les tire du tombeau ;
 Eux seuls m'ont fait résoudre, & la paix s'est conclüe.

P O L L U X.

Bien que de tous côtés l'affaire résolüe,
 Ne laisse aucune place aux conseils d'un ami,
 Je ne puis toutefois l'approuver qu'à demi.
 Sur quoi que vous fondiez un traitement si rude,
 C'est montrer pour Médée un peu d'ingratitude ;
 Ce qu'elle a fait pour vous est mal récompensé.
 Il faut craindre après tout son courage offensé,
 Vous savez mieux que moi ce que peuvent ses
 charmes.

J A S O N.

Ce sont à sa fureur d'épouvantables armes ;
 Mais son bannissement nous en va garantir.

P O L L U X.

Gardez d'avoir sujet de vous en repentir.

J A S O N.

Quoi qu'il puisse arriver, ami, c'est chose faite.

P O L L U X.

La termine le ciel comme je le souhaite.

Permettez cependant qu'afin de m'acquitter
J'aïlle trouver le roi pour l'en féliciter.

J A S O N.

Je vous y conduirais , mais j'attens ma princesse
Qui va sortir du temple.

P O L L U X.

Adieu. L'amour vous presse,
Et je ferais marri qu'un soin officieux
Vous fît perdre pour moi des temps si précieux.

S C E N E I I.

J A S O N *seul.*

Depuis que mon esprit est capable de flamme,
Jamais un trouble égal n'a confondu mon ame.
Mon cœur qui se partage en deux affections,
Se laisse déchirer à mille passions.
Je dois tout à Médée, & je ne puis fans honte
Et d'elle & de ma foi tenir si peu de compte :
Je dois tout à Créon, & d'un si puissant roi
Je fais un ennemi si je garde ma foi :
Je regrette Médée, & j'adore Créüse,
Je vois mon crime en l'une, en l'autre mon excuse,

Et dessus mon regret mes desirs triomphans
Ont encor le secours du soin de mes enfans.

Mais la princesse vient, l'éclat d'un tel visage
Du plus constant du monde attirerait l'hommage,
Et semble reprocher à ma fidélité
D'avoir osé tenir contre tant de beauté.

S C È N E III.

CRÉUSE, JASON, CLÉONE.

J A S O N.

Q U E votre zèle est long, & que d'impatience
Il donne à votre amant qui meurt en votre absence!

C R É U S E.

Je n'ai pas fait pourtant au ciel beaucoup de vœux;
Ayant Jason à moi, j'ai tout ce que je veux.

J A S O N.

Et moi, puis-je espérer l'effet d'une prière,
Que ma flamme tiendrait à faveur singulière?
Au nom de votre amour sauvez deux jeunes fruits,
Que d'un premier hymen la couche m'a produits,
Employez-vous pour eux, faites auprès d'un père

Qu'ils ne soient point compris dans l'exil de leur mère;
C'est lui seul qui bannit ces petits malheureux,
Puisque dans les traités il n'est point parlé d'eux.

C R É U S E.

J'avais déjà parlé de leur tendre innocence,
Et vous y ferverai de toute ma puissance,
Pourvû qu'à votre tour vous m'accordiez un point
Que jusques à tantôt je ne vous dirai point.

J A S O N.

Dites, & quel qu'il soit, que ma reine en dispose.

C R É U S E.

Si je puis sur mon père obtenir quelque chose,
Vous le faurez après; je ne veux rien pour rien.

C L É O N E.

Vous pourrez au palais fuivre cet entretien;
On ouvre chez Médée, ôtez-vous de sa vûe,
Vos présences rendraient sa douleur plus émûe,
Et vous seriez marris que cet esprit jaloux
Mêlât son amertume à des plaisirs si doux.

NB. On ne remarque point les fautes de stile & de langage dans cette pièce.

S C E N E I V.

M É D É E *seule.*

e) **S**ouverains protecteurs des loix de l'hyménée,
 Dieux , garans de la foi que Jason m'a donnée ,
 Vous qu'il prit à témoins d'une immortelle ardeur ,
 Quand par un faux ferment il vainquit ma pudeur ,
 Voyez de quel mépris vous traite son parjure ,
 f) Et m'aidez à venger cette commune injure :

e) *Souverains protecteurs des loix de l'hyménée &c.]*
 Voici des vers qui annoncent *Corneille*. Ce monologue
 est tout entier imité de celui de *Sénéque* le tragique. *Dii*
conjugales , tuque genialis tori Lucina Custos. Rien n'est
 plus difficile que de traduire les vers latins & grecs en
 vers français rimés. On est presque toujours obligé de
 dire en deux lignes ce que les anciens ont dit en une.
 Il y a très-peu de rimes dans le stile noble , comme je
 le remarque ailleurs ; & nous avons même beaucoup de
 mots auxquels on ne peut rimer. Aussi le poète est rare-
 ment le maître de ses expressions. J'ose affirmer qu'il n'est
 point de langue dans laquelle la versification ait plus
 d'entraves.

f) *Et m'aidez à venger cette commune injure.]* N'apar-
 tient qu'à *Corneille*. *Racine* a imité ce vers dans *Phèdre*.

Déesse , venge - toi , nos caufes font pareilles.

Mais dans *Corneille* il n'est qu'une beauté de poësie ; dans

S'il me peut aujourd'hui chasser impunément,
Vous êtes sans pouvoir ou sans ressentiment.

Et vous, troupe savante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, pestes, larves, furies,
Fières sœurs, si jamais notre commerce étroit
Sur vous & vos serpens me donna quelque droit,
Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes,
Et les mêmes tourmens dont vous gênez les ames :
Laissez-les quelque temps reposer dans leurs fers,
Pour mieux agir pour moi faites trêve aux enfers ;
Apportez-moi du fond des antres de Mègère
La mort de ma rivale & celle de son père ;
Et si vous ne voulez mal servir mon couroux,
Quelque chose de pis pour mon perfide époux.
Qu'il coure vagabond de province en province,
Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince,
Banni de tous côtés, sans biens & sans apui,
Accablé de frayeur, de misère, d'ennui,
Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse,
Qu'il ait regret à moi pour son dernier supplice,
Et que mon souvenir, jusques dans le tombeau,
Attache à son esprit un éternel bourreau.

Jason

Racine il est une beauté de sentiment. Ce monologue pourrait aujourd'hui paraître une amplification, une déclamation de rhétorique. Il est pourtant bien moins chargé de ce défaut que la scène de *Sénèque*.

Jason me répudie ! Et qui l'aurait pû croire ?
 S'il a manqué d'amour , manque-t-il de mémoire ?
 g) Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits ?
 M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits ?
 Sachant ce que je puis , ayant vû ce que j'ose ,
 Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose ?
 Quoi ? Mon père trahi , les élémens forcés ,
 D'un frère dans la mer les membres dispersés ,
 Lui font-ils présumer mon audace épuisée ?
 Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée ,
 Ma rage contre lui n'ait par où s'affouvir ,
 Et que tout mon pouvoir se borne à le servir ?
 Tu t'abuses , Jason , je suis encor moi-même.
 Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême ,
 Je le ferai par haine ; & je veux pour le moins ,
 Qu'un forfait nous sépare , ainsi qu'il nous a joints ;
 Que mon sanglant divorce en meurtres , en carnage ,
 S'égale aux premiers jours de notre mariage :
 Et que notre union que rompt ton changement

g) *Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits ? &c.*] Ces vers sont dignes de la vraie tragédie , & Corneille n'en a guères fait de plus beaux. Si au lieu d'être noyés dans un long monologue inutile , ils étaient placés dans un dialogue vif & touchant , ils feraient le plus grand effet.

Trouve une fin pareille à son commencement.
 Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père,
 N'est que le moindre effet qui suivra ma colère;
 Des crimes si légers furent mes coups d'essai;
 Il faut bien autrement montrer ce que je fai;
 Il faut faire un chef-d'œuvre; & qu'un dernier ouvrage
 Surpasse de bien loin ce faible apprentissage.

Mais pour exécuter tout ce que j'entreprends,
 Quels dieux me fourniront des secours assez grands?
 Ce n'est plus vous, enfers, qu'ici je sollicite:
 Vos feux sont impuissans pour ce que je médite.
 Auteur de ma naissance, aussi-bien que du jour,
 Qu'à regret tu dépars à ce fatal séjour,
h) Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,
 Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place,
 Accorde cette grace à mon desir bouillant.
 Je veux choir sur Corinthe avec ton char brûlant.
 Mais ne crains pas de chûte à l'univers funeste;
 Corinthe consumé garantira le reste;

h) Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race.]
 Cette prière au soleil son père est encor toute de *Sé-
 nèque*, & devait faire plus d'effet sur les peuples qui
 mettaient le soleil au rang des dieux, que sur nous qui
 n'admettons pas cette mythologie.

De mon juste couroux les implacables vœux
 Dans ses odieux murs arrêteront tes feux ;
 Créon en est le prince, & prend Jason pour gendre :
 C'est assez mériter d'être réduit en cendre,
 D'y voir réduit tout l'isthme afin de l'en punir,
 Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir.

S C E N E V.

M É D É E , N É R I N E :

M É D É E.

HÉ bien, Nérine, à quand, à quand cet hyménée ?
 En ont-ils choisi l'heure ? En fais-tu la journée ?
 N'en as-tu rien appris ? N'as-tu point vû Jason ?
 N'appréhende-t-il rien après sa trahison ?
 Croit-il qu'en cet affront je m'amuse à me plaindre ?
*i) S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me
 craindre ;*
 Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur

i) S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre.]
 Le vers de Sénèque, *Adeone credit omne consumptum nefas?*
 paraît bien plus fort.

De mes reffentimens peut monter la fureur.

N É R I N E.

Modérez les bouillons de cette violence ;
 Et laissez déguifer vos douleurs au filence.
 Quoi, Madame ! est-ce ainfi qu'il faut diffimuler ?
 k) Et faut-il perdre ainfi des menaces en l'air ?
 Les plus ardens transports d'une haine connue
 Ne font qu'autant d'éclairs avortés dans la nue ,
 Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir ,
 Pour repouffer vos coups, ou pour les prévenir.

k) *Et faut-il perdre ainfi des menaces en l'air ?*] J'ai déjà dit que je ne ferais aucune remarque fur le ftile de cette tragédie, qui est vicieux presque d'un bout à l'autre. J'observerai feulement ici , à propos de ces rimes *diffimuler* , & *en l'air* , qu'alors on prononçait *diffimulair* , pour rimer à *l'air*. J'ajouterai qu'on a été long-tems dans le préjugé, que la rime doit être pour les yeux. C'est pour cette raifon qu'on faifait rimer *cher* à *bucher*. Il est indubitable que la rime n'a été inventée que pour l'oreille. C'est le retour des mêmes fons , ou des fons à peu près femblables, qu'on demande , & non pas le retour des mêmes lettres. On fait rimer *abhorre* qui a deux r avec *encore* qui n'en a qu'un. Par la même raifon *terre* peut rimer à *père*. Mais *je me hâte* ne peut rimer avec *je me flatte* , parce que *flatte* est bref, & *hâte* est long.

Qui peut fans s'émouvoir fuporter une offense ,
Peut mieux prendre à fon point le tems de fa
vengeance ;

Et fa feinte douceur fous un apas mortel ,
Mène infenfiblement fa victime à l'autel.

M É D É E.

Tu veux que je me taife & que je diffimule !
Nérine, porte ailleurs ce confeil ridicule ,
L'ame en eft incapable en de moindres malheurs,
Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.
Jafon m'a fait trahir mon pays & mon père ,
Et me laiffe au milieu d'une terre étrangère,
Sans fuport, fans amis, fans retraite, fans bien,
La fable de fon peuple, & la haine du mien.
Nérine, après cela veux-tu que je me taife ?
Ne dois-je point encor en témoigner de l'aife ;
De ce royal hymen fouhaiter l'heureux jour,
Et forcer tous mes foins à fervir fon amour ?

N É R I N E.

Madame, penfez mieux à l'éclat que vous faites.
Quelque jufté qu'il foit, regardez où vous êtes,
Confidérez qu'à peine un esprit plus remis
Vous tient en sûreté parmi vos ennemis.

M É D É E.

L'ame doit se roidir plus elle est menacée,
 Et contre la fortune aller tête baissée,
 La choquer hardiment, & sans craindre la mort,
 Se présenter de front à son plus rude effort.
 1) Cette lâche ennemie a peur des grands courages,
 Et sur ceux qu'elle abat redouble ses outrages.

N É R I N E.

Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir ?

M É D É E.

Il trouve toujours lieu de se faire valoir.

N É R I N E.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
 Pour voir en quel état le fort vous a réduite.

1) Cela est imité de *Senèque*, & enchérit encor sur le mauvais gout de l'original. *Fortuna fortes metuit, ignavos premit.* Corneille appelle la fortune *lâche*. Toutes les tragédies qui précédèrent sa *Médée* sont remplies d'exemples de ce faux bel esprit. Ces puérlités furent si longtemps en vogue, que l'abbé *Cotin*, du temps même de *Boileau* & de *Molière*, donna à la fièvre l'épithète d'*ingrate*; cette ingrate de fièvre qui attaquait insolemment le beau corps de Mademoiselle de *Guise*, où elle était si bien logée.

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi ;
 Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?

M É D É E.

Moi.

m) Moi, dis-je, & c'est assez.

N É R I N E.

Quoi ? vous seule, Madame ?

M É D É E.

Oui, tu vois en moi seule & le fer, & la flamme,

m) *Moi.* — *Moi, dis-je, & c'est assez.*] Ce *moi* est célèbre. C'est le *Medea superest* de *Sénèque*. Ce qui suit est encor une traduction de *Sénèque*. Mais dans l'original & dans la traduction, ces vers affaiblissent la grande idée que donne, *moi, dis-je, & c'est assez*. Tout ce qui exprime un grand sentiment l'énerve. On demande si le *Medea superest* est sublime ? Je répondrai à cette question, que ce serait en effet un sentiment sublime, si ce *moi* exprimait de la grandeur de courage. Par exemple, si lorsqu'*Horatius Cocles* défendit seul un pont contre une armée, on lui eût demandé, que vous reste-t-il ? & qu'il eût répondu, *moi*, c'eût été du véritable sublime. Mais ici il ne signifie que le pouvoir de la magie ; & puisque *Médée* dispose des élémens, il n'est pas étonnant qu'elle puisse seule & sans autre secours se venger de tous ses ennemis.

Et la terre, & la mer, & l'enfer, & les cieux,
Et le sceptre des rois, & le foudre des dieux.

N É R I N E.

L'impétueuse ardeur d'un courage sensible
A vos ressentimens figure tout possible.
Mais il faut craindre un roi fort de tant de sujets.

M É D É E.

Mon père qui l'était rompit-il mes projets ?

N É R I N E.

Non, mais il fut surpris, & Créon se défie.
Fuyez, qu'à ses soupçons il ne vous sacrifie.

M É D É E.

Las ! je n'ai que trop fui ; cette infidélité
D'un juste châtement punit ma lâcheté.
Si je n'eusse point fui pour la mort de Pélie,
Si j'eusse tenu bon dedans la Theffalie,
Il n'eût point vû Créüse, & cet objet nouveau
N'eût point de notre hymen étouffé le flambeau.

N É R I N E.

Fuyez encor, de grace.

M É D É E.

Oui, je fuirai, Nérine,

Mais avant de Créon on verra la ruine.
Je brave la fortune , & toute sa rigueur
En m'ôtant un mari ne m'ôte pas le cœur.
Sois seulement fidèle, & fans te mettre en peine ,
Laisse agir pleinement mon savoir & ma haine.

N É R I N E.

[*seule*]

Madame... Elle me quitte au lieu de m'écouter ;
Ces violens transports la vont précipiter ;
D'une trop juste ardeur l'inexorable envie
Lui fait abandonner le foci de sa vie.
Tâchons encore un coup d'en divertir le cours ,
Appaiser sa fureur c'est conserver ses jours.

Fin du premier acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

M É D É E , N É R I N E.

N É R I N E.

BIEN qu'un péril certain suive vôtre entreprise,
 Affurez-vous sur moi, je vous suis toute acquise;
 Employez mon service aux flammes, au poison,
 Je ne refuse rien, mais épargnez Jason.
 Votre aveugle vengeance une fois assouvie,
 Le regret de sa mort vous coûtera la vie,
 Et les coups violens d'un rigoureux ennui...

M É D É E.

Cesse de m'en parler, & ne crains rien pour lui,
 Ma fureur jusques-là n'oserait me séduire;
 Jason m'a trop coûté pour le vouloir détruire;
 Mon courroux lui fait grace, & ma première ardeur
 Soutient son intérêt au milieu de mon cœur.
 Je crois qu'il m'aime encore, & qu'il nourit en l'ame
 Quelques restes secrets d'une si belle flamme:
 Il ne fait qu'obéir aux volontés d'un roi,

Qui l'arrache à Médée en dépit de sa foi.
 Qu'il vive, & s'il se peut, que l'ingrat me demeure,
 Sinon, ce m'est assez que sa Créüse meure;
 Qu'il vive cependant, & jouïsse du jour
 Que lui conserve encor mon immuable amour.
 Créon seul & sa fille ont fait la perfidie,
 Eux seuls termineront toute la tragédie,
 Leur perte achévera cette fatale paix.

N É R I N E.

Contenez-vous, Madame, il sort de son palais.

S C E N E I I.

CRÉON, MÉDÉE; NÉRINE,
 Soldats.

C R É O N.

QUoi! je te vois encore! Avec quelle impudence
 Peux-tu sans t'effrayer soutenir ma présence?
 Ignores-tu l'arrêt de ton bannissement?
 Fais-tu si peu de cas de mon commandement?
 Voyez comme elle s'enfle & d'orgueil, & d'audace,
 Ses yeux ne font que feu, ses regards que menace.
 Gardes, empêchez-la de s'aprocher de moi.

Va , purge mes états d'un tel monstre que toi ,
Délivre mes sujets & moi-même de crainte.

M É D É E.

De quoi m'accuse-t-on ? Quel crime , quelle plainte
Pour mon bannissement vous donne tant d'ardeur ?

C R É O N.

n) Ah ! l'innocence même , & la même candeur !

n) C'est dans la scène de *Sénèque* , qui a servi de modèle à celle-ci , qu'on trouve ce beau vers :

Si judicas , cognosce , si regnas , jube.

N'es-tu que roi ? commande. Es-tu juge ? examine.

C'est dommage que *Corneille* n'ait pas traduit ce vers , il l'aurait bien mieux rendu.

Ah ! l'innocence même , & la même candeur ! *Quæ causa pellat innocens mulier rogat.* Cette ironie est , comme on voit , de *Sénèque*. La figure de l'ironie tient presque toujours du comique ; car l'ironie n'est autre chose qu'une raillerie. L'éloquence souffre cette figure en prose. *Démotshène* & *Cicéron* l'employent quelquefois. *Homère* & *Virgile* n'ont pas dédaigné même de s'en servir dans l'épopée ; mais dans la tragédie il faut l'employer sobrement ; il faut qu'elle soit nécessaire ; il faut que le personnage se trouve dans des circonstances où il ne puisse s'expliquer autrement , où il soit obligé de cacher sa douleur , & de feindre d'applaudir à ce qu'il déteste.

Médée est un miroir de vertu signalée ;
 Quelle inhumanité de l'avoir exilée !
 Barbare , as-tu si-tôt oublié tant d'horreurs ?
 Repasse tes forfaits , repasse tes fureurs ,
 Et de tant de pays nomme quelque contrée ;
 Dont tes méchancetés te permettent l'entrée.
 Toute la Theffalie en armes te poursuit ,
 Ton père te déteste , & l'univers te fuit :

Racine fait parler ironiquement *Axiane* à *Taxile* , quand elle lui dit :

Approche , puissant roi ,

Grand monarque de l'Inde , on parle ici de toi.

Il met aussi quelques ironies dans la bouche d'*Hermione* : Mais dans ses autres tragédies il ne se sert plus de cette figure. Remarquez en général que l'ironie ne convient point aux passions : elle ne peut aller au cœur , elle sèche les larmes. Il y a une autre espèce d'ironie qui est un retour sur soi-même , & qui exprime parfaitement l'excès du malheur. C'est ainsi qu'*Oreste* dit dans l'*Andromaque* : *Oui , je te loue , o ciel , de ta persévérance.* C'est ainsi que *Gatimozin* disait au milieu des flammes , *Et moi suis-je sur un lit de roses ?* Cette figure est très noble & très tragique dans *Oreste* , & dans *Gatimozin* elle est sublime. Observez que toutes les scènes semblables à celle-ci sont toujours froides. Il convient rarement au tragique de parler longtemps du passé. Ce poëme est *natum rebus agendis* ; ce doit être une action.

Me dois-je en ta faveur charger de tant de haines,
 Et sur mon peuple & moi faire tomber tes peines ?
 Va pratiquer ailleurs tes noires actions,
 J'ai racheté la paix à ces conditions.

M É D É E.

Lâche paix, qu'entre vous, sans m'avoir écoutée,
 Pour m'arracher mon bien, vous avez complotée;
 Paix, dont le déshonneur vous demeure éternel.
 Quiconque sans l'ouïr condamne un criminel,
 Son crime eût-il cent fois mérité le suplice,
 D'un juste châtement il fait une injustice.

C R É O N.

Au regard de Pélie, il fut bien mieux traité,
 Avant que l'égorger tu l'avais écouté ?

M É D É E.

Écouta-t-il Jason, quand sa haine couverte
 L'envoya sur nos bords se livrer à sa perte ?
 Car comment voulez-vous que je nomme un dessein
 Au-dessus de sa force & du pouvoir humain ?
 Apprenez quelle était cette illustre conquête,
 Et de combien de morts j'ai garanti sa tête.

Il fallait mettre au joug deux taureaux furieux,
 Des tourbillons de feu s'élançaient de leurs yeux,

Et leur maître Vulcain pouffait par leur haleine
Un long embrasement dessus toute la plaine :
Eux domtés , on entrait en de nouveaux hazards ;
Il falait labourer les tristes champs de Mars ,
Et des dents d'un serpent ensemençer la terre ,
Dont la stérilité fertile pour la guerre
Produisait à l'instant des escadrons armés
Contre la même main qui les avait semés.
Mais quoi qu'eût fait contre eux une valeur parfaite,
La toison n'était pas au bout de leur défaite :
Un dragon enyvré des plus mortels poisons ,
Qu'enfantent les péchés de toutes les saisons ,
Vomissant mille traits de sa gorge enflammée ,
La gardait beaucoup mieux que toute cette armée.
Jamais étoile , lune , aurore , ni soleil
Ne virent abaïsser sa paupière au sommeil.
Je l'ai seule assoupi ; seule j'ai par mes charmes
Mis au joug les taureaux , & défait les gendarmes.
Si lors à mon devoir mon desir limité
Eût conservé ma gloire & ma fidélité ,
Si j'eusse eu de l'horreur de tant d'énormes fautes ,
Que devenait Jason & tous vos Argonautes ?
Sans moi ce vaillant chef que vous m'avez ravi ,
Fût péri le premier , & tous l'auraient suivi.
Je ne me repens point d'avoir par mon adresse

Sauvé le sang des dieux & la fleur de la Grèce;
 Zéthés, & Calais, & Pollux, & Castor,
 Et le charmant Orphée, & le sage Nestor,
 Tous vos héros enfin tiennent de moi la vie :
 Je vous les verrai tous posséder sans envie ;
 Je vous les ai sauvés, je vous les cède tous ;
 Je n'en veux qu'un pour moi, n'en soyez point jaloux :
 Pour de si bons effets laissez-moi l'infidèle,
 Il est mon crime seul, si je suis criminelle ;
 Aimer cet inconstant, c'est tout ce que j'ai fait :
 Si vous me punissez, rendez-moi mon forfait.
 Est-ce user comme il faut d'un pouvoir légitime,
 Que me faire coupable, & jouir de mon crime ?

C R É O N.

Va te plaindre à Colchos.

M É D É E.

Le retour m'y plaira ;
 Que Jason m'y remette ainsi qu'il m'en tira ;
 Je suis prête à partir sous la même conduite
 Qui de ces lieux aimés précipita ma fuite.
 O d'un injuste affront les coups les plus cruels !
 Vous faites différence entre deux criminels !
 Vous voulez qu'on l'honore, & que de deux
 complices

L'un

o) L'un ait votre couronne, & l'autre des fuplices.

C R É O N.

Cesse de plus mêler ton intérêt au sien;
 Ton Jason pris à part est trop homme de bien;
 Le séparant de toi sa défense est facile;
 Jamais il n'a trahi son père ni sa ville,
 Jamais sang innocent n'a fait rougir ses mains,
 Jamais il n'a prêté son bras à tes desseins;
 Son crime, s'il en a, est de t'avoir pour femme;
 Laisse-le s'affranchir d'une honteuse flamme,
 Ren-lui son innocence en t'éloignant de nous,
 Porte en d'autres climats ton insolent courroux,
 Tes herbes, tes poisons, ton cœur impitoyable;
 Et tout ce qui jamais a fait Jason coupable.

M É D É E.

Peignez mes actions plus noires que la nuit,
 Je n'en ai que la honte, il en a tout le fruit.
 Ce fut en sa faveur que ma savante audace
 Immola son tyran par les mains de sa race;
 Joignez-y mon pays & mon frère, il suffit
 Qu'aucun de tant de maux ne va qu'à son profit.
 Mais vous les saviez tous quand vous m'avez reçûe,

o) *Hic pretium sceleris tulit, hic diadema.*

P. Corneille. Tom. I.

D

Votre simplicité n'a point été déçue ;
 En ignoriez-vous un , quand vous m'avez promis
 Un rempart assuré contre mes ennemis ?
 Ma main faignante encor du meurtre de Pélie ,
 Soulevait contre moi toute la Theffalie ,
 Quand votre cœur sensible à la compassion ,
 Malgré tous mes forfaits , prit ma protection.
 Si l'on me peut depuis imputer quelque crime ,
 C'est trop peu que l'exil , ma mort est légitime :
 Sinon , à quel propos me traitez - vous ainsi ?
 Je suis coupable ailleurs , mais innocente ici.

C R É O N.

Je ne veux plus ici d'une telle innocence ,
 Ni souffrir en ma cour ta fatale présence.
 Va...

M É D É E.

Dieux , justes vengeurs !

C R É O N.

Va, dis-je, en d'autres lieux,
 Par tes cris importuns solliciter les dieux.
 Laisse-nous tes enfans : je serais trop sévère ,
 Si je les punissais des crimes de leur mère,
 Et bien que je le pusse avec juste raison ,
 Ma fille les demande en faveur de Jason.

M E' D E' E.

51

M É D É E.

Barbare humanité qui m'arrache à moi-même;
Et feint de la douceur pour m'ôter ce que j'aime!
Si Jason & Créüse ainsi l'ont ordonné,
Qu'ils me rendent le sang que je leur ai donné,

C R É O N.

Ne me replique plus, fui la loi qui t'est faite,
Prépare ton départ, & pense à ta retraite.
Pour en délibérer, & choisir le quartier,
De grace, ma bonté te donne un jour entier,

M É D É E.

Quelle grace!

C R É O N.

p) Soldats, remettez-la chez elle,
Sa contestation deviendrait éternelle.

p) Soldats, remettez-la chez elle.] Si Médée est une magicienne aussi puissante qu'on le dit, & que Créon même le croit, comment ne craint-il pas de l'offenser, & comment même peut-il disposer d'elle? C'est là une étrange contradiction que l'antiquité grecque s'est permise. Les illusions de l'antiquité ont été adoptées par nous; les juges ont osé juger des forciers; mais il s'était répandu une opinion aussi ridicule que celle de la magie même,

D ij

S C E N E III.

C R É O N *seul.*

Quel indomtable esprit! Quel arrogant maintien
 Acompagnait l'orgueil d'un si long entretien !
 A-t-elle rien fléchi de son humeur altière ?
 A-t-elle pû descendre à la moindre prière ?
 Et le sacré respect de ma condition
 En a-t-il araché quelque soumission ?

& qui lui servait de correctif; c'était que les magiciens perdaient tout leur pouvoir dès qu'ils étaient entre les mains de la justice. L'*Arioste*, & le *Tasse* son heureux imitateur prirent un tour plus heureux; ils feignirent que les enchantemens pouvaient être détruits par d'autres enchantemens; cela seul mettait de la vraisemblance dans ces fables, qui par elles-mêmes n'en ont aucune. *Arioste* tout fécond qu'il était, avait appris cet art d'*Homère*; il est vrai que son *Alcine* est prodigieusement supérieure à la *Circé* de l'*Odiſſée*; mais enfin *Homère* est le premier qui parait avoir imaginé des préservatifs contre le pouvoir de la magie, & qui par-là mit quelque raison dans des choses qui n'en avaient pas.

S C E N E I V.

CRÉON, JASON, CRÉUSE,
CLÉONE.

C R É O N.

TE voilà sans rivale, & mon pays sans guerres ;
Ma fille, c'est demain qu'elle sort de nos terres.
Nous n'avons désormais que craindre de sa part ;
Acaste est satisfait d'un si proche départ ;
Et si tu peux calmer le courage d'Ægée,
Qui voit par notre choix son ardeur négligée,
Fais état que demain nous assure à jamais,
Et dedans & dehors, une profonde paix.

C R É U S E.

Je ne crois pas, Seigneur, que ce vieux roi d'Athènes,
Voyant aux mains d'autrui le fruit de tant de peines,
Mêle tant de faiblesse à son ressentiment,
Que son premier couroux se dissipe aisément.
J'espère toutefois qu'avec un peu d'adresse
Je pourai le résoudre à perdre une maîtresse,
Dont l'âge peu fortable & l'inclination
Répondraient assez mal à son affection.

Il doit vous témoigner par son obéissance
 Combien sur son esprit vous avez de puissance ;
 Et s'il s'obstine à suivre un injuste couroux ,
 Nous saurons, ma Princesse, en rabatre les coups ;
 Et nos préparatifs contre la Theffalie
 Ont trop de quoi punir sa flamme & sa folie.

Nous n'en viendrons pas là. Regarde seulement
 A le payer d'estime & de remerciement.
 Je voudrais pour tout autre un peu de raillerie ;
 q) Un vieillard amoureux mérite qu'on en rie :
 Mais le trône soutient la majesté des rois
 Au-dessus du mépris, comme au-dessus des loix.
 On doit toujours respect au sceptre, à la couronne.
 Remets tout, si tu veux, aux ordres que je donne ;
 Je aurai l'apaiser avec facilité,
 Si tu ne te défens qu'avec civilité.

q) Ces vers montrent qu'en effet on mêlait alors le comique au tragique. Ce mauvais gout était établi dans presque toute l'Europe, comme on le remarque ailleurs.

S C E N E V.

JASON, CRÉUSE, CLÉONE.

J A S O N.

Que ne vous dois-je point pour cette préférence,
 Où mes desirs n'osaient porter mon espérance ?
 C'est bien me témoigner un amour infini,
 De mépriser un roi pour un pauvre banni.
 A toutes ses grandeurs préférer ma misère !
 Tourner en ma faveur les volontés d'un père !
 Garantir mes enfans d'un exil rigoureux !

C R É U S E.

Qu'a pû faire de moindre un courage amoureux ?
 La fortune a montré dedans votre naissance
 Un trait de son envie, ou de son impuissance ;
 Elle devait un sceptre au sang dont vous naiffiez,
 Et sans lui vos vertus le méritaient assez.
 L'amour qui n'a pû voir une telle injustice,
 Suplée à son défaut, ou punit sa malice,
 Et vous donne au plus fort de vos adversités
 Le sceptre que j'attens, & que vous méritez.
 La gloire m'en demeure, & les races futures

D iij

Comptant notre hyménée entre vos aventures,
 Vanteront à jamais mon amour généreux,
 Qui d'un si grand héros rompt le fort malheureux.

Après tout cependant riez de ma faiblesse.
 Prête de posséder le phénix de la Grèce,
 La fleur de nos guerriers, le sang de tant de dieux,
 La robe de Médée a donné dans mes yeux ;
 Mon caprice à son lustre atachant mon envie,
 Sans elle trouve à dire au bonheur de ma vie ;
 C'est ce qu'ont prétendu mes desseins relevés,
 Pour le prix des enfans que je vous ai sauvés.

J A S O N.

Que ce prix est léger pour un si bon office !
 Il y faut toutefois employer l'artifice.
 Ma jalouse en fureur n'est pas femme à souffrir
 Que ma main l'en dépouille , afin de vous l'offrir ;
 Des trésors dont son père épuise la Scythie ,
 C'est tout ce qu'elle a pris quand elle en est sortie.

C R É U S E.

Qu'elle a fait un beau choix ! Jamais éclat pareil
 Ne fema dans la nuit les clartés du soleil.
 Les perles avec l'or confusément mêlées ,
 Mille pierres de prix sur ses bords étalées ,
 D'un mélange divin éblouissent les yeux ;

Jamais rien d'aprochant ne se fit en ces lieux.
 Pour moi, tout aussi-tôt que je l'en vis parée,
 Je ne fis plus d'état de la toison dorée ;
 Et dûffiez-vous vous-même en être un peu jaloux,
 J'en eus presque envie aussi-tôt que de vous.
 Pour apaiser Médée & réparer sa perte,
 L'épargne de mon père entièrement ouverte
 Lui met à l'abandon tous les trésors du roi,
 Pourvû que cette robe & Jason soient à moi.

J A S O N.

N'en doutez point, ma reine, elle vous est acquise.
 Je vai chercher Nérine, & par son entremise
 Obtenir de Médée avec dextérité
 Ce que refuserait son courage irrité.
 Pour elle, vous savez que j'en fais les aproches ;
 J'aurais peine à souffrir l'orgueil de ses reproches ;
 Et je me connais mal, ou dans notre entretien
 Son couroux s'alumant alumerait le mien.
 Je n'ai point un esprit complaisant à sa rage,
 Jusques à supporter sans réplique un outrage ;
 Et ce seraient pour moi d'éternels déplaisirs
 De reculer par là l'effet de vos desirs.

Mais sans plus de discours, d'une maison voisine
 Je vai prendre le tems que fortira Nérine.

Souffrez, pour avancer votre contentement,
Que malgré mon amour je vous quitte un moment.

C L É O N E.

Madame, j'aperçois venir le roi d'Athènes.

C R É U S E.

Allez donc, votre vûe augmenterait ses peines.

C L É O N E.

Souvenez-vous de l'air dont il le faut traiter.

C R É U S E.

Ma bouche acortement fera s'en acquiter.

S C E N E V I.

ÆGÉE, CRÉUSE, CLÉONE.

Æ G É E.

SUr un bruit qui m'étonne & que je ne puis croire,
Madame, mon amour jaloux de votre gloire,
Vient savoir s'il est vrai que vous foyez d'accord,
Par un honteux hymen, de l'arrêt de ma mort.
Votre peuple en frémit, votre cour en murmure;
Et tout Corinthe enfin s'impute à grande injure,
Qu'un fugitif, un traître, un meurtrier de rois

Lui donne à l'avenir des princes & des loix.
 Il ne peut endurer que l'horreur de la Grèce
 Pour prix de ses forfaits épouse sa princesse ;
 Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur,
 Femme d'un affassin & d'un empoisonneur.

C R É U S E.

Laissez agir, grand roi, la raison sur vôtre ame,
 Et ne le chargez point des crimes de sa femme.
 J'épouse un malheureux, & mon père y consent,
 Mais prince, mais vaillant, & sur-tout innocent.
 Non pas que je ne faille en cette préférence ;
 De votre rang au sien je fais la différence :
 Mais si vous connaissez l'amour & ses ardeurs ;
 Jamais pour son objet il ne prend les grandeurs ;
 Avouez que son feu n'en veut qu'à la personne,
 Et qu'en moi vous n'aimiez rien moins que ma
 couronne.

Souvent je ne fai quoi qu'on ne peut exprimer
r) Nous surprend, nous emporte, & nous force
 d'aimer ;

r) *Nous surprend, nous emporte, & nous force d'aimer.*]
 Voilà le germe de ces vers qu'on applaudit autrefois dans
Rodogune :

Il est des nœuds secrets, il est des simpathies,
 Dont par le doux raport les ames assorties &c.

Et souvent fans raison les objets de nos flames
 Frapent nos yeux ensemble , & faiffent nos ames.
 Ainfi nous avons vû le fouverain des dieux
 Au mépris de Junon aimer en ces bas lieux ;
 Vénus quitter fon Mars, & négliger fa prise ,
 Tantôt pour Adonis, & tantôt pour Anchife ;
 Et c'est peut-être encor avec moins de raison
 Que, bien que vous m'aimiez, je me donne à Jafon.
 D'abord dans mon esprit vous eutes ce partage ;
 Je vous estimai plus, & l'aimai davantage.

Æ G É E.

Gardez ces complimens pour de moins enflammés ;
 Et ne m'estimez point qu'autant que vous m'aimez.
 Que me fert cet aveu d'une erreur volontaire ?
 Si vous croyez faillir, qui vous force à le faire ?
 N'acufez point l'amour ni fon aveuglement ;
 Quand on connaît fa faute, on manque doublement.

C'est au lecteur judicieux à décider lequel vaut le mieux
 de ces deux morceaux. Il décidera peut-être, que de
 telles maximes font plus convenables à la haute comédie,
 & que les maximes détachées ne valent pas un fentiment.
 Cette même idée fe retrouve dans la fuite du *Menteur*,
 & elle y est mieux placée.

C R É U S E.

Puis donc que vous trouvez la mienne inexcusable,
Je ne veux plus, Seigneur, me confesser coupable.

L'amour de mon pays & le bien de l'état
Me défendaient l'hymen d'un si grand potentat.
Il m'eût falu soudain vous suivre en vos provinces,
Et priver mes fujets de l'aspect de leurs princes;
Votre sceptre pour moi n'est qu'un pompeux exil.
Que me sert son éclat, & que me donne-t-il ?
M'élève-t-il d'un rang plus haut que souveraine ?
Et fans le posséder ne me vois-je pas reine ?
Graces aux immortels, dans ma condition
J'ai de quoi m'affouvir de cette ambition ;
Je ne veux point changer mon sceptre contre un
autre,

Je perdrais ma couronne en acceptant la vôtre.
Corinthe est bon fujet, mais il veut voir son roi ;
Et d'un prince éloigné rejetterait la loi.
Joignez à ces raisons qu'un père un peu sur l'âge,
Dont ma seule présence adoucit le veuvage,
Ne saurait se résoudre à séparer de lui,
De ses débiles ans l'espérance & l'apui ;
Et vous reconnaîtrez que je ne vous préfère
Que le bien de l'état, mon pays & mon père.
Voilà ce qui m'oblige au choix d'un autre époux ;

Mais comme ces raisons font peu d'effet sur vous,
 Afin de redonner le repos à votre ame,
 Souffrez que je vous quitte.

S C E N E V I I.

Æ G É E *seul. s)*

ALlez, allez, Madame,
 Etaler vos apas, & vanter vos mépris
 A l'infame forcier qui charme vos esprits.
 De cette indignité faites un mauvais conte,
 Riez de mon ardeur, riez de votre honte,
 Favorisez celui de tous vos courtisans
 Qui raillera le mieux le déclin de mes ans.
 Vous jouïrez fort peu d'une telle insolence ;

s) Il est inutile de remarquer combien le rôle d'*Ægée* est froid & insipide. Une pièce de théâtre est *une expérience sur le cœur humain*. Quel ressort remuera l'ame des hommes ? Ce ne sera pas un vieillard amoureux & méprisé qu'on met en prison, & qu'une forcière délivre. Tout personnage principal doit inspirer un degré d'intérêt. C'est une des règles inviolables. Elles sont toutes fondées sur la nature. On a déjà averti qu'on ne reprend pas les fautes de détail.

Mon amour outragé court à la violence ;
Mes vaisseaux à la rade assez proches du port
N'ont que trop de soldats à faire un coup d'effort.
La jeunesse me manque, & non pas le courage :
Les rois ne perdent point les forces avec l'âge ;
Et l'on verra peut-être , avant ce jour fini ,
Ma passion vengée , & votre orgueil puni.

Fin du second acte.

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

N É R I N E.

MALHEUREUX instrument du malheur qui nous presse, 1)

Que j'ai pitié de toi, déplorable princesse !
 Avant que le soleil ait fait encor un tour ,
 Ta perte inévitable achève ton amour.

Ton destin te trahit , & ta beauté fatale

Sous

1) C'est ici un grand exemple de l'abus des monologues. Une suivante qui vient parler toute seule du pouvoir de sa maîtresse , est d'un grand ridicule. Cette faute de faire dire ce qui arrivera , par un acteur qui parle seul , & qu'on introduit sans raison , était très commun sur les théâtres grecs & latins : ils suivaient cet usage , parce qu'il est facile. Mais on devait dire aux *Ménandres* , aux *Aristophanes* , aux *Plautes* , Surmontez la difficulté ; instruisez-nous du fait sans avoir l'air de nous instruire : amenez sur le théâtre des personnages nécessaires , qui ayent des raisons de se parler ; qu'ils m'expliquent tout sans jamais s'adresser à moi ; que je les voye agir & dialoguer ; sinon , vous êtes dans l'enfance de l'art.

Sous l'apas d'un hymen t'expose à ta rivale ;
Ton sceptre est impuissant à vaincre son effort ;
Et le jour de sa fuite est celui de ta mort.
Sa vengeance à la main elle n'a qu'à résoudre.
Un mot du haut des cieux fait descendre la foudre.
Les mers pour noyer tout n'attendent que sa loi ;
La terre offre à s'ouvrir sous le palais du roi ;
L'air tient les vents tout prêts à suivre sa colère ,
Tant la nature esclave a peur de lui déplaire :
Et si ce n'est assez de tous les élémens ,
Les enfers vont sortir à ses commandemens.

Moi, bien que mon devoir m'attache à son service,
Je lui prête à regret un silence complice ;
D'un louable désir mon cœur sollicité
Lui ferait avec joie une infidélité :
Mais loin de s'arrêter , sa rage découverte
A celle de Créüse ajouterait ma perte ;
Et mon funeste avis ne servirait de rien ,
Qu'à confondre mon sang dans les bouillons du sien.
D'un mouvement contraire à celui de mon ame
La crainte de la mort m'ôte celle du blâme ;
Et ma timidité s'efforce d'avancer
Ce que hors du péril je voudrais traverser.

S C E N E II.

J A S O N , N É R I N E .

J A S O N .

NÉrine, hé bien, que dit, que fait notre exilée ?
 Dans ton cher entretien s'est-elle consolée ?
 Veut-elle bien céder à la nécessité ?

N É R I N E .

Je trouve en son chagrin moins d'animosité.
 De moment en moment son ame plus humaine
 Abaisse sa colère, & rabat de sa haine.
 Déjà son déplaisir ne nous veut plus de mal.

J A S O N .

Fai - lui prendre pour tous un sentiment égal.
 Toi, qui de mon amour connaissais la tendresse,
 Tu peux connaître aussi quelle douleur me presse.
 Je me sens déchirer le cœur à son départ ;
 Créüse en ses malheurs prend même quelque part,
 Ses pleurs en ont coulé, Créon même en soupire,
 Lui préfère à regret le bien de son empire ;
 Et si dans son adieu son cœur moins irrité
 En voulait mériter la libéralité,
 Si jusques-là Médée apaisait ses menaces,

Qu'elle eût soin de partir avec ses bonnes graces ;
 Je sai, comme il est bon, que ses trésors ouverts
 Lui feraient sans réserve entièrement offerts ;
 Et malgré les malheurs où le sort l'a réduite,
 Soulageraient sa peine, & soutiendraient sa fuite.

N É R I N E.

Puisqu'il faut se résoudre à ce bannissement,
 Il faut en adoucir le mécontentement ;
 Cette offre y peut servir ; & par elle j'espère
 Avec un peu d'adresse apaiser sa colère.
 Mais d'ailleurs toutefois n'attendez rien de moi,
 S'il faut prendre congé de Créüse & du roi :
 L'objet de votre amour & de sa jalousie
 De toutes ses fureurs l'auraient tôt ressaïsie.

J A S O N.

Pour montrer sans les voir son courage apaisé,
 Je te dirai, Nérine, un moyen fort aisé ;
 Et de si longue main je connais ta prudence,
 Que je t'en fais sans peine entière confidence.

Créon bannit Médée ; & ses ordres précis
 Dans son bannissement envelopaient ses fils ;
 La pitié de Créüse a tant fait vers son père,
 Qu'ils n'auront point de part au malheur de leur mère.
 Elle lui doit par eux quelque remerciement ;

Qu'un présent de sa part suive leur compliment :
 Sa robe dont l'éclat sied mal à sa fortune ;
 Et n'est à son exil qu'une charge importune ,
 Lui gagnerait le cœur d'un prince libéral ;
 Et de tous ses trésors l'abandon général.
 D'une vaine parure inutile à sa peine
 Elle peut acquérir de quoi faire la reine :
 Créüse, ou je me trompe, en a quelque desir ;
 Et je ne pense pas qu'elle pût mieux choisir.
 Mais la voici qui fort, souffre que je l'évite ;
 Ma rencontre la trouble, & mon aspect l'irrite.

S' C E N E III.

MÉDÉE, JASON, NÉRINE. u)

M É D É E.

NE fuyez pas, Jason, de ces funestes lieux,
 C'est à moi d'en partir, recevez mes adieux.
 Acoutumée à fuir, l'exil m'est peu de chose ;
 Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que sa cause.

u) Cette scène est toute de Sénèque.

*Fugimus, Jason, fugimus, hoc non est novum,
 Mutare sedes, causa fugiendi nova est. &c.*

Ad quos remittis, Phasim & Colchos petam? &c.

C'est pour vous que j'ai fui, c'est vous qui me chassez.
Où me renvoyez-vous, si vous me bannissez ?
Irai-je sur le Phasé, où j'ai trahi mon père,
Apaïser de mon sang les manes de mon frère ?
Irai-je en Theffalie, où le meurtre d'un roi
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi ?
Il n'est point de climat, dont mon amour fatale
N'ait acquis à mon nom la haine générale ;
Et ce qu'ont fait pour vous mon savoir & ma main,
M'a fait un ennemi de tout le genre humain.
Reffouvien-t-en, ingrat, remets-toi dans la plaine
Que ces taureaux affreux brûlaient de leur haleine ;
Revois ce champ guerrier dont les sacrés fillons
Elevaient contre toi de soudains bataillons,
Ce dragon qui jamais n'eut les paupières closes ;
Et lors préfère-moi Créüse, si tu l'oses.
Qu'ai-je épargné depuis qui fût en mon pouvoir ?
Ai-je auprès de l'amour écouté mon devoir ?
Pour jeter un obstacle à l'ardente poursuite
Dont mon père en fureur touchait déjà ta fuite,
Semai-je avec regret mon frère par morceaux ?
A ce funeste objet répandu sur les eaux,
Mon père trop sensible aux droits de la nature,
Quita tous autres soins que de sa sépulture ;
Et par ce nouveau crime émouvant sa pitié,

J'arrêtai les effets de son inimitié.
 Prodiges de mon sang, honte de ma famille,
 Aussi cruelle sœur que déloyale fille :
 Ces titres glorieux plaiaient à mes amours ;
 Je les pris sans horreur pour conserver tes jours.
 Alors certes, alors mon mérite était rare ;
 Tu n'étais point honteux d'une femme barbare :
 Quand à ton père usé je rendis la vigueur,
 J'avais encor tes vœux, j'étais encor ton cœur :
 Mais cette affection mourant avec Pélie,
 Dans le même tombeau se vit ensevelie :
 L'ingratitude en l'ame, & l'impudence au front,
 Une Scythe en ton lit te fut lors un affront ;
 Et moi, que tes desirs avaient tant souhaitée,
 Le dragon assoupi, la toison emportée,
 Ton tyran massacré, ton père rajeuni,
 Je devins un objet digne d'être banni.
 Tes desseins achevés, j'ai mérité ta haine ;
 Il t'a fallu sortir d'une honteuse chaîne,
 Et prendre une moitié qui n'a rien plus que moi
 Que le bandeau royal que j'ai quitté pour toi.

J A S O N.

Ah ! que n'as-tu des yeux à lire dans mon ame,
 Et voir les purs motifs de ma nouvelle flame !
 Les tendres sentimens d'un amour paternel,

Pour sauver mes enfans me rendent criminel,
 Si l'on peut nommer crime un malheureux divorce,
 Où le soin que j'ai d'eux me réduit & me force.
 Toi-même, furieuse, ai-je fait peu pour toi,
 D'arracher ton trépas aux vengeances d'un roi?
 Sans moi ton insolence allait être punie,
 A ma seule prière on ne t'a que bannie.
 C'est rendre la pareille à tes grands coups d'effort;
 Tu m'as sauvé la vie, & j'empêche ta mort.

M É D É E.

On ne m'a que bannie ! O bonté souveraine !
 C'est donc une faveur, & non pas une peine !
 Je reçois une grace au lieu d'un châtement !
 Et mon exil encor doit un remerciement !

Ainsi l'avare soif d'un brigand affouvie,
 Il s'impute à pitié de nous laisser la vie ;
 Quand il n'égorge point, il croit nous pardonner ;
 Et ce qu'il n'ôte pas il pense le donner.

J A S O N.

Tes discours dont Créon de plus en plus s'offense,
 Le forceraient enfin à quelque violence.
 Eloigne-toi d'ici tandis qu'il t'est permis.
 Les rois ne sont jamais de faibles ennemis.

M É D É E.

A travers tes conseils je vois assez ta ruse :
Ce n'est là m'en donner qu'en faveur de Créüse.
Ton amour déguisé d'un soin officieux ,
D'un objet importun veut délivrer ses yeux.

J A S O N.

N'appelle point amour un change inévitable ,
Où Créüse fait moins que le fort qui m'accable.

M É D É E.

Peux-tu bien , sans rougir , défavouer tes feux ?

J A S O N.

Hé bien , soit , ses attraits captivent tous mes vœux.
Toi , qu'un amour furtif souilla de tant de crimes ,
M'oses-tu reprocher des ardeurs légitimes ?

M É D É E.

Oui , je te les reproche , & de plus...

J A S O N.

Quels forfaits ?

M É D É E.

x) La trahison , le meurtre , & tous ceux que j'ai faits.

J A S O N.

Il manque encor ce point à mon fort déplorable ,

x) *La trahison , le meurtre , & tous ceux que j'ai faits.*]
Médée dit dans Sénèque :

Quod eumque feci.

Que de tes cruautés on me fasse coupable.

M É D É E.

Tu présumes en vain de t'en mettre à couvert,
 γ) Celui-là fait le crime à qui le crime fert.
 Que chacun indigné contre ceux de ta femme,
 La traite en ses discours de méchante & d'infâme :
 Toi seul, dont ses forfaits ont fait tout le bonheur,
 Tien-la pour innocente, & défen son honneur.

J A S O N.

J'ai honte de ma vie, & je hais son usage,
 Depuis que je la dois aux effets de ta rage.

M É D É E.

La honte généreuse & la haute vertu !
 Puisque tu la hais tant, pourquoi la gardes-tu ?

J A S O N.

Au bien de nos enfans, dont l'âge faible & tendre
 Contre tant de malheurs ne saurait se défendre ;
 Deviens en leur faveur d'un naturel plus doux.

M É D É E.

Mon ame à leur sujet redouble son couroux.
 Faut-il ce déshonneur pour comble à mes misères,

γ) Celui-là fait le crime, à qui le crime fert.]

Tua illa sunt, cui prodest scelus is fecit.

Qu'à mes enfans Créüse enfin donne des frères ?
 Tu vas mêler , impie , & mettre en rang pareil
 Des neveux de Syfiphe avec ceux du soleil !

J A S O N.

Leur grandeur soutiendra la fortune des autres ;
 Créüse & ses enfans conserveront les nôtres.

M É D É E.

Je l'empêcherai bien ce mélange odieux ,
 Qui déshonore ensemble & ma race & les dieux.

J A S O N.

Lassés de tant de maux , cédon's à la fortune.

M É D É E.

Ce corps n'enferme pas une ame si comune ,
 Je n'ai jamais souffert qu'elle me fît la loi ,
 Et toujourns ma fortune a dépendu de moi.

J A S O N.

La peur que j'ai d'un sceptre ...

M É D É E.

Ah, cœur rempli de feinte !
 Tu masques tes désirs d'un faux titre de crainte ;
 Un sceptre est l'objet seul qui fait ton nouveau choix.

J A S O N.

Veux-tu que je m'expose aux haines des deux rois ?

Et que mon imprudence attire sur nos têtes,
D'un & d'autre côté, de nouvelles tempêtes?

M É D É E.

Fui-les, fui-les tous deux, fui Médée à ton tour;
Et garde au moins ta foi, si tu n'as plus d'amour.

J A S O N.

Il est aisé de fuir, mais il n'est pas facile
Contre deux rois aigris de trouver un asyle.
Qui leur résistera, s'ils viennent à s'unir?

M É D É E.

Qui me résistera, si je te veux punir?
Déloyal, auprès d'eux crains-tu si peu Médée,
Que toute leur puissance en armes débordée
Dispute contre moi ton cœur qu'ils m'ont surpris,
Et ne sois du combat que le juge & le prix?
Join-leur, si tu le veux, mon père & la Scythie,
En moi seule ils n'auront que trop forte partie.
Bornes-tu mon pouvoir à celui des humains?
Contre eux, quand il me plaît, j'arme leurs propres
mains :

Tu le fais, tu l'as vû, quand ces fils de la terre
Par leurs coups mutuels terminèrent leur guerre.

Misérable! Je puis adoucir des taureaux,
La flamme m'obéit, & je commande aux eaux;

Et la terre & les cieux tremblent quand je les nomme;
 Et je ne puis toucher les volontés d'un homme.
 ζ) Je t'aime encor, Jason, malgré ta lâcheté,
 Je ne m'ofense plus de ta légéreté;
 Je sens, à tes regards, décroître ma colère;
 De moment en moment ma fureur se modère;
 Et je cours sans regret à mon bannissement,
 Puisque j'en vois fortir ton établissement.
 Je n'ai plus qu'une grace à demander ensuite.
 Soufre que mes enfans acompagnent ma fuite,
 Que je t'admire encor en chacun de leurs traits,
 a) Que je t'aime, & te baise en ces petits portraits;
 Et que leur cher objet entretenant ma flame,
 Te présente à mes yeux aussi-bien qu'à mon ame.

ζ) *Je t'aime encor, Jason, malgré ta lâcheté.*] N'est point imité de *Sénèque*, & *Racine* en cet endroit s'est rencontré avec *Corneille*, quand il fait dire à *Roxane* :

Ecoutez, Bajazet, je sens que je vous aime &c.

La situation & la passion amènent souvent des sentimens & des expressions qui se ressemblent sans qu'elles soient imitées.

a) *Que je t'aime & te baise, en ces petits portraits; &c.*] On sent assez que le mot *baise* ne ferait pas souffert aujourd'hui. Mais il y a une réflexion plus importante à faire. *Médée* conçoit la vengeance la plus horrible, & qui retombe sur elle-même. Pour y parvenir elle a recours à

J A S O N.

Ah ! repren ta colère , elle a moins de rigueur.
 M'enlever mes enfans , c'est m'arracher le cœur ;
 Et Jupiter tout prêt à m'écraser du foudre ,
 Mon trépas à la main , ne pourrait m'y réfoudre.
 C'est pour eux que je change ; & la Parque , fans eux ,
 Seule de notre hymen pourrait rompre les nœuds.

M É D É E.

Cet amour paternel qui te fournit d'excuses ,
 Me fait souffrir auffi que tu me les refuses ;
 Je ne t'en presse plus , & prête à me bannir ,
 Je ne veux plus de toi qu'un léger souvenir.

la plus indigne fourberie. Elle devient alors exécration aux spectateurs. Elle attirerait la pitié , si elle égorgait ses enfans dans un moment de désespoir & de démence. C'est une loi du théâtre qui ne souffre guères d'exception ; ne commettez jamais de grands crimes que quand de grandes passions en diminueront l'atrocité , & vous attireront même quelque compassion des spectateurs. *Cléopâtre* à la vérité , dans la tragédie de *Rodogune* , ne s'attire nulle compassion. Mais songez que si elle n'était pas possédée de la passion forcenée de régner , on ne la pourrait pas souffrir , & que si elle n'était pas punie , la pièce ne pourrait être jouée.

Ton amour vertueux fait ma plus grande gloire,
 Ce serait me trahir qu'en perdre la mémoire ;
 Et le mien envers toi qui demeure éternel ,
 T'en laisse en cet adieu le serment solemnel.

Puissent briser mon chef les traits les plus sévères,
 Que lancent des grands dieux les plus âpres colères,
 Qu'ils s'unissent ensemble afin de me punir ,
 Si je ne pers la vie avant ton souvenir !

S C E N E I V.

M É D É E , N É R I N E.

M É D É E.

J'Y donnerai bon ordre , il est en ta puissance
 D'oublier mon amour , mais non pas ma vengeance ;
 Je la saurai graver en tes esprits glacés ,
 b) Par des coups trop profonds pour en être effacés.

b) *Par &c.*] Cette idée détestable de tuer ses propres enfans , pour se venger de leur père , idée un peu soudaine , & qui ne laisse voir que l'atrocité d'une vengeance révoltante , sans qu'elle soit ici combatüe par les moindres remors , est encor prise de *Sénèque* , dont *Cornille* a imité les beautés & les défauts.

Il aime ses enfans, ce courage inflexible,
 Son faible est découvert ; par eux il est sensible,
 Par eux mon bras armé d'une juste rigueur,
 Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

N É R I N E.

Madame, épargnez-les, épargnez vos entrailles,
 N'avancez point par-là vos propres funérailles :
 Contre un sang innocent pourquoi vous irriter,
 Si Créüse en vos mains se vient précipiter ?
 Elle-même s'y jette, & Jason vous la livre.

M É D É E.

Tu flates mes desirs.

N É R I N E.

Que je cesse de vivre,
 Si ce que je vous dis n'est pure vérité.

M É D É E.

Ah ! ne me tiens donc plus l'ame en perplexité.

N É R I N E.

Madame, il faut garder que quelqu'un ne nous voie,
 Et du palais du roi découvre notre joie :
 Un dessein éventé succède rarement.

M É D É E.

Rentrons donc, & metons nos secrets sûrement.

Fin du troisième acte.

A C T E I V.**S C E N E P R E M I E R E.****MÉDÉE** *dans sa grotte magique.*

C'EST trop peu de Jason que ton œil me dérobe,
C'est trop peu de mon lit, tu veux encor ma robe,
Rivale infatiable; & c'est encor trop peu,
Si, la force à la main, tu l'as sans mon aveu:
Il faut que par moi-même elle te soit offerte,
Que perdant mes enfans j'achète encor leur perte;
Il en faut un hommage à tes divins attraits;
Et des remercimens au vol que tu me fais.
Tu l'auras, mon refus ferait un nouveau crime;
Mais je t'en veux parer pour être ma victime;
Et sous un faux semblant de libéralité,
Souler & ma vengeance & ton avidité.

S C E N E

S C E N E II.

M É D É E , N É R I N E .

M É D É E .

c) **L**E charme est achevé, tu peux entrer, Nérine;

c) *Le &c.*] Dans la tragédie de *Macbeth*, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre de *Shakespear*, trois forcières font leurs enchantemens sur le théâtre. Elles arivent au milieu des éclairs & du tonnerre, avec un grand chaudron, dans lequel elles font bouillir des herbes. *Le chat a miaulé trois fois*, disent-elles, *il est tems, il est tems*. Elles jettent un crapaud dans le chaudron, & apostrophent le crapaud, en criant en refrain, *double, double, chaudron trouble, que le feu brule, que l'eau bouille, double, double*. Cela vaut bien les serpens qui sont venus d'Afrique en un moment, & ces herbes que *Médée* a cueillies le pied nud en faisant pâlir la lune, & ce plumage noir d'une harpie. Ces pué-rités ne seraient pas admises aujourd'hui.

C'est à l'opéra, c'est à ce spectacle consacré aux fables, que ces enchantemens conviennent, & c'est là qu'ils ont été le mieux traités. Voyez dans *Quinault*, supérieur en ce genre :

Esprits malheureux & jaloux,
 Qui ne pouvez souffrir la vertu qu'avec peine,
 Vous dont la fureur inhumaine,
 Dans les maux qu'elle fait trouve un plaisir si doux,
 Démons, préparez-vous à feconder ma haine;
 Démons, préparez-vous à servir mon courroux.

P. Corneille. Tom. I.

F

Mes maux dans ces poisons trouvent leur médecine.
 Voi combien de serpens à mon commandement
 D'Afrique jusqu'ici n'ont tardé qu'un moment ;
 Et contraints d'obéir à mes clameurs funestes ,
 Ont, sur ce don fatal , vomi toutes leurs pestes.
 L'amour à tous mes sens ne fut jamais si doux ,
 Que ce triste appareil à mon esprit jaloux.
 Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune ,
 Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune ,
 Quand , les cheveux flotans, le bras & le pied nu ,
 J'en dépouillai jadis un climat inconnu.
 Voi mille autres venins ; cette liqueur épaisse
 Mêle du sang de l'hydre avec celui de Nefse ;
 Python eut cette langue , & ce plumage noir ;
 Est celui qu'une harpie en fuyant laissa choir :
 Par ce tison Althée assouvit sa colère ,

Voyez en un autre endroit ce morceau encor plus fort
 que chante *Médée* :

Sortez , ombres , sortez de la nuit éternelle ,

Voyez le jour pour le troubler ;

Que l'affreux désespoir , que la rage cruelle

Prennent soin de vous rassembler :

Avancez , malheureux coupables ,

Soyez aujourd'hui déchainés ,

Goutez l'unique bien des cœurs infortunés ,

Ne foyez pas seuls misérables.

Ma rivale m'expose à des maux effroyables ,

Qu'elle ait part aux tourmens qui vous sont destinés.

Trop pitoyable sœur , & trop cruelle mère.
 Ce feu tomba du ciel avecque Phaéton ;
 Cet autre vient des flots du pierreux Phlégéon ;
 Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
 Des taureaux de Vulcain les gorges enfoufrées.
 Enfin tu ne vois là poudres , racines , eaux ,
 Dont le pouvoir mortel n'ouvrit mille tombeaux ;
 Ce présent déceptif a bû toute leur force ;
 Et bien mieux que mon bras vengera mon divorce.
 Mes tyrans par leur perte apprendront que jamais...
 Mais d'où vient ce grand bruit que j'entens au palais ?

N É R I N E.

Du bonheur de Jason , & du malheur d'Ægée :
 Madame , peu s'en faut qu'il ne vous ait vengée.

Ce généreux vieillard ne pouvant supporter
 Qu'on lui vole à ses yeux ce qu'il croit mériter ;
 Et que sur sa couronne & sa persévérance

Non , les enfers impitoyables
 Ne pourront inventer des horreurs comparables
 Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
 Goutons l'unique bien des cœurs infortunés ,
 Ne soyons pas seuls misérables.

Ce seul couplet vaut mieux peut-être que toute la *Médée*
 de *Sénèque* , de *Corneille* & de *Longepierre* , parce qu'il est
 fort & naturel , harmonieux & sublime. Observons que
 c'est là ce *Quinault* que *Boileau* affectait de mépriser , &
 aprenons à être justes.

L'exil de votre époux ait eu la préférence ;
 A tâché par la force à repouffer l'afront
 Que ce nouvel hymen lui porte sur le front.
 Comme cette beauté, pour lui toute de glace ,
 Sur les bords de la mer contemplait la bonace ,
 Il la voit mal suivie, & prend un si beau tems
 A rendre ses désirs & les vôtres contens.
 De ses meilleurs soldats une troupe choisie
 Enferme la princesse , & fert sa jalousie ;
 L'effroi qui la surprend la jette en pamoison ;
 Et tout ce qu'elle peut , c'est de nommer Jason.
 Ses gardes à l'abord font quelque résistance ;
 Et le peuple leur prête une faible assistance ;
 Mais l'obstacle léger de ces débiles cœurs
 Laissait honteusement Créüse à leurs vainqueurs :
 Déjà presque en leur bord elle était enlevée...

M É D É E.

Je devine la fin , mon traître l'a fauvée.

N É R I N E.

Oui , Madame , & de plus *Ægée* est prisonnier ;
 Votre époux à son myrthe ajoute ce laurier ;
 Mais aprenez comment.

M É D É E.

N'en di pas davantage ,

Je ne veux point favoir ce qu'a fait son courage ;
 Il fufit que son bras a travaillé pour nous ;
 Et rend une victime à mon juſte couroux.
 Nérine , mes douleurs auraient peu d'alégeance,
 Si cet enlèvement l'ôtaît à ma vengeance :
 Pour quitter ſon pays en eſt-on malheureux ?
 Ce n'eſt pas ſon exil , c'eſt ſa mort que je veux ;
 Elle aurait trop d'honneur de n'avoir que ma peine ;
 Et de verſer des pleurs pour être deux fois reine.
 Tant d'inviſibles feux enfermés dans ce don,
 Que d'un titre plus vrai j'appelle ma rançon,
 Produiront des effets bien plus doux à ma haine.

N É R I N E.

Par là vous vous vengez , & ſa perte eſt certaine :
 Mais contre la fureur de ſon père irrité
 Où penſez-vous trouver un lieu de ſûreté ?

M É D É E.

Si la priſon d'Ægée a ſuivi ſa défaite,
 Tu peux voir qu'en l'ouvrant je m'ouvre une retraite ;
 Et que ſes fers brifés , malgré leurs attentats ,
 A ma protection engagent ſes états.
 Dépêche ſeulement , & cours vers ma rivale ,
 Lui porter de ma part cette robe fatale.
 Méne-lui mes enfans , & fai-les , ſi tu peux ,

Présenter par leur père à l'objet de ses vœux :

N É R I N E.

Mais, Madame, porter cette robe empestée ;
Que de tant de poisons vous avez infectée,
C'est pour votre Nérine un trop funeste emploi ;
Avant que sur Créüse ils agiraient sur moi.

M É D É E.

Ne crain pas leur vertu, mon charme la modère ;
Et lui défend d'agir que sur elle & son père.
Pour un si grand effet prends un cœur plus hardi ;
Et sans me répliquer fais ce que je te dis.

S C E N E I I I.

CRÉON, POLLUX, Soldats.

C R É O N.

NOus devons bien chérir cette valeur parfaite,
Qui de nos ravisseurs nous donne la défaite.
Invincible héros, c'est à votre secours
Que je dois désormais le bonheur de mes jours ;
C'est vous seul aujourd'hui dont la main vengeresse
Rend à Créon sa fille, à Jason sa maîtresse,
Met Ægée en prison, & son orgueil à bas ;
Et fait mordre la terre à ses meilleurs soldats.

P O L L U X.

Grand Roi , l'heureux succès de cette délivrance
Vous est beaucoup mieux dû qu'à mon peu de
vaillance.

C'est vous seul & Jason dont les bras indomtés
Portaient avec effroi la mort de tous côtés,
Pareils à deux lions , dont l'ardente furie
Dépeuple en un moment toute une bergerie.
L'exemple glorieux de vos faits plus qu'humains
Echaufait mon courage , & conduisait mes mains :
J'ai suivi , mais de loin , des actions si belles,
Qui laissaient à mon bras tant d'illustres modèles.
Pourrait-on reculer en combattant sous vous ;
Et n'avoir point de cœur à seconder vos coups ?

C R É O N.

Votre valeur qui souffre en cette repartie ,
Ote toute croyance à votre modestie ;
Mais puisque le refus d'un honneur mérité
N'est pas un petit trait de générosité ,
Je vous laisse en jouir. Auteur de la victoire ,
Ainsi qu'il vous plaira départez-en la gloire ;
Comme elle est votre bien , vous pouvez la donner.
Que prudemment les dieux savent tout ordonner !
Voyez , brave guerrier , comme votre arrivée

Au jour de nos malheurs se trouve rétervée ;
 Et qu'au point que le fort ofait nous menacer,
 Ils nous ont envoyé de quoi le terrasser.

Digne fang de leur roi, demi-dieu magnanime,
 Dont la vertu ne peut recevoir trop d'estime,
 Qu'avons-nous plus à craindre, & quel deftin jaloux,
 Tant que nous vous aurons, s'ofera prendre à nous ?

P O L L U X.

Apréhendez pourtant, grand prince.

C R É O N.

Et quoi ?

P O L L U X.

Médée,

Qui par vous de fon lit se voit dépoftédée.
 Je crains qu'il ne vous foit malaisé d'empêcher
 Qu'un gendre malheureux ne vous coûte bien cher.
 Après l'affassinat d'un monarque & d'un frère,
 Peut-il être de fang qu'elle épargne, ou révère ?
 Acoutumée au meurtre, & favante en poifon,
 Voyez ce qu'elle a fait pour acquérir Jafon ;
 Et ne préfumez pas, quoique Jafon vous die,
 Que pour le conferver elle foit moins hardie.

C R É O N.

C'est de quoi mon efprit n'eft plus inquiété ;

Par son bannissement j'ai fait ma sûreté ;
 Elle n'a que fureur & que vengeance en l'ame ;
 Mais en si peu de tems que peut faire une femme ?
 Je n'ai prescrit qu'un jour de terme à son départ.

P O L L U X.

C'est peu pour une femme, & beaucoup pour son art,
 Sur le pouvoir humain ne réglez pas ses charmes.

C R É O N.

Quelque puissans qu'ils soient, je n'en ai point
 d'alarmes ;
 Et quand bien ce délai devrait tout hazarder,
 Ma parole est donnée, & je la veux garder.

S C E N E IV.

CRÉON, POLLUX, CLÉONE.

C R É O N.

Que font nos deux amans, Cléone ?

C L É O N E.

La princesse,
 Seigneur, près de Jason reprend son allégresse ;
 Et ce qui sert beaucoup à son contentement,

C'est de voir que Médée est sans ressentiment.

C R É O N.

Et quel dieu si propice a calmé son courage?

C L É O N E.

Jafon, & ses enfans qu'elle vous laisse en gage.
 La grace que pour eux Créüse obtient de vous,
 A calmé les transports de son esprit jaloux.
 Le plus riche présent qui fut en sa puissance
 A ses remercimens joint sa reconnaissance.
 Sa robe sans pareille, & sur qui nous voyons
 Du soleil son ayeul briller mille rayons,
 Que la princesse même avait tant souhaitée,
 Par ces petits héros lui vient d'être aportée;
 Et fait voir clairement les merveilleux effets
 Qu'en un cœur irrité produisent les bienfaits.

C R É O N.

Hé bien, qu'en dites-vous? Qu'avons-nous plus à
 craindre?

P O L L U X.

Si vous ne craignez rien, que je vous trouve à plaindre!

C R É O N.

Un si rare présent montre un esprit remis.

P O L L U X.

d) J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis;
 Ils font assez souvent ce que n'ont pû leurs armes:
 Je connais de Médée & l'esprit, & les charmes;
 Et veux bien m'exposer au plus cruel trépas,
 Si ce rare présent n'est un mortel apas.

C R É O N.

Ses enfans si chéris qui nous servent d'otages,
 Nous peuvent-ils laisser quelque sorte d'ombrages?

P O L L U X.

Peut-être que contre eux s'étend sa trahison,
 Qu'elle ne les prend plus que pour ceux de Jason;
 Et qu'elle s'imagine, en haine de leur père,

d) *J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis.*] Ce vers est la traduction de ce beau vers de Virgile :

Timeo Danaos & dona ferentes.

Et Virgile lui-même a pris ce vers d'Homère mot à mot. Quand on imite de tels vers qui sont devenus proverbes, il faut tâcher que nos imitations deviennent aussi proverbes dans nôtre langue. On n'y peut réussir que par des mots harmonieux, aisés à retenir. *Pour suspects les dons* est trop rude; on doit éviter les consonnes qui se heurtent. C'est le mélange heureux des voyelles & des consonnes qui fait le charme de la versification.

Qu'en'étant plus sa femme, elle n'est plus leur mère.
Renvoyez-lui, Seigneur, ce don pernicieux ;
Et ne vous chargez point d'un poison précieux.

C R É O N.

Créüse cependant en est toute ravie ;
Et de s'en voir parée elle brûle d'envie.

P O L L U X.

Où le péril égale & passe le plaisir,
Il faut se faire force, & vaincre son désir.
J'afon dans son amour a trop de complaisance
De souffrir qu'un tel don s'accepte en sa présence.

C R É O N.

Sans rien mettre au hazard, je saurai dextrement
Acorder vos soupçons & son contentement.
Nous verrons dès ce soir sur une criminelle,
Si ce présent nous cache une embuche mortelle.
Nise, pour ses forfaits destinée à mourir,
Ne peut par cette épreuve injustement périr ;
Heureuse, si sa mort nous rendait ce service,
De nous en découvrir le funeste artifice.
Allons-y de ce pas, & ne consumons plus
De tems ni de discours en débats superflus.

S C E N E V.

ÆGÉE en prison. e)

Demeure affreufe des coupables,
Lieux maudits , funefte féjour ,

e) *Rotrou* avait mis les stances à la mode. *Corneille* qui les employa, les condamne lui-même dans ses réflexions sur la tragédie. Elles ont quelque rapport à ces odes que chantaient les chœurs entre les scènes sur le théâtre grec. Les romains les imitèrent. Il me semble que c'était l'enfance de l'art. Il était bien plus aisé d'insérer ces inutiles déclamations entre neuf ou dix scènes qui composaient une tragédie, que de trouver dans son sujet même de quoi animer toujours le théâtre, & de soutenir une longue intrigue toujours intéressante. Lorsque nôtre théâtre commença à fortir de la barbarie, & de l'affervissement aux usages anciens pire encor que la barbarie, on substitua à ces odes des chœurs qu'on voit dans *Garnier*, dans *Jodele* & dans *Baïf*, des stances que les personages récitaient. Cette mode a duré cent années; le dernier exemple que nous ayons des stances est dans la *Thébaïde*. *Racine* se corrigea bientôt de ce défaut; il sentit que cette mesure différente de la mesure employée dans la pièce, n'était pas naturelle; que les personages ne devaient pas changer le langage convenu, qu'ils devenaient poètes mal à propos.

Dont jamais avant mon amour
 Les sceptres n'ont été capables,
 Redoublez puissamment votre mortel effroi,
 Et joignez à mes maux une si vive atteinte;
 Que mon ame chassée, ou s'enfuyant de crainte,
 Dérobe à mes vainqueurs le suplice d'un roi.

Le triste bonheur où j'aspire!

Je ne veux que hâter ma mort,
 Et n'acuse mon mauvais sort,
 Que de souffrir que je respire.

Puisqu'il me faut mourir, que je meure à mon choix,
 Le coup m'en sera doux, s'il est sans infamie;
 Prendre l'ordre à mourir d'une main ennemie,
 C'est mourir, pour un roi, beaucoup plus d'une fois.

Malheureux prince, on te méprise.

Quand tu t'arrêtes à servir,
 Si tu t'efforces de ravir,
 Ta prison fuit ton entreprise.

Ton amour qu'on dédaigne, & ton vain attentat,
 D'un éternel affront vont fouiller ta mémoire;
 L'un t'a déjà coûté ton repos & ta gloire,
 L'autre va te coûter ta vie & ton état.

Destin, qui punis mon audace,
 Tu n'as que de justes rigueurs;
 Et s'il est d'assez tendres cœurs

Pour compatir à ma disgrâce ,
Mon feu de leur tendresse étoufe la moitié ,
Puisqu'à bien comparer mes fers avec ma flame ,
Un vieillard amoureux mérite plus de blâme ,
Qu'un monarque en prifon n'est digne de pitié.

Cruel auteur de ma misère ,
Pefte des cœurs , tyran des rois ,
Dont les impérieufes loix
N'épargnent pas même ta mère ;
Amour , contre Jafon tourne ton trait fatal ,
Au pouvoir de tes dards je remets ma vengeance :
A terre fon orgueil , & montre ta puiffance
A perdre également l'un & l'autre rival.

Qu'une implacable jaloufie
Suive fon nuptial flambeau ;
Que fans cefse un objet nouveau
S'empare de fa fantafie :
Que Corinthe à fa vûe accepte un autre roi ;
Qu'il puiffe voir fa race à fes yeux égorgée ;
Et pour dernier malheur , qu'il ait le fort d'Ægée ;
Et devienne à mon âge amoureux comme moi.
Mais d'où vient ce bruit foud ? Quelle pâle lumière
Difipe ces horreurs , & frape ma paupière ?

S C E N E VI.

M É D É E, Æ G É E.

Æ G É E.

MOrtel, qui que tu fois, détourne ici tes pas ;
 Et, de grace, m'appren l'arrêt de mon trépas ,
 L'heure, le lieu, le genre ; & si ton cœur sensible
 A la compassion peut se rendre accessible ,
 Donne-moi les moyens d'un généreux effort ,
 Qui des mains des boureaux afranchisse ma mort.

M É D É E.

Je viens l'en afranchir. Ne craignez plus, grand Prince,
 Ne pensez qu'à revoir votre chère province.

[*Elle donne un coup de baguette sur la porte de la prison, qui s'ouvre aussi-tôt, & en ayant tiré Ægée, elle en donne encor un sur ses fers qui tombent.*]

Ni grilles ni verroux ne tiennent contre moi.

Cessez, indignes fers, de captiver un roi,
 Est-ce à vous à presser les bras d'un tel monarque ?
 Et vous, reconaïsez Médée à cette marque ;
 Et fuyez un tyran, dont le forcenement
 Joindrait votre suplice à mon bannissement ;
 Avec la liberté reprenez le courage.

Æ G É E.

Je les reprens tous deux pour vous en faire homage,
 Princeſſe, de qui l'art propice aux malheureux,
 Opoſe un tel miracle à mon fort rigoureux.
 Diſpoſez de ma vie, & du ſceptre d'Athènes ;
 Je dois & l'un & l'autre à qui briſe mes chaines :
 Si votre heureux ſecours me tire de danger,
 Je ne veux en ſortir qu'afin de vous venger ;
 Et ſi je puis jamais avec votre aſſiſtance
 Arriver juſqu'aux lieux de mon obéiſſance,
 Vous me verrez ſuivi de mille bataillons
 Sur ces murs renverſés planter mes pavillons ;
 Punir leur traître roi de vous avoir bannie,
 Dedans le ſang des fiens noyer ſa tyrannie ;
 Et remettre en vos mains & Créuſe & Jaſon,
 Pour venger votre exil plutôt que ma priſon.

M É D É E.

Je veux une vengeance & plus haute & plus promte,
 Ne l'entreprenez pas, votre ofre me fait honte :
 Emprunter du ſecours d'aucun pouvoir humain
 D'un reproche éternel difamerait ma main.
 En eſt-il après tout aucun qui ne me cède ?
 Qui force la nature a-t-il beſoin qu'on l'aide ?
 Laissez-moi le fouci de venger mes ennuis ;

Et par ce que j'ai fait, jugez ce que je puis.
 L'ordre en est tout donné, n'enfoncez point en peine.
 C'est demain que mon art fait triompher ma haine.
 Demain je suis Médée, & je tire raison
 De mon bannissement & de votre prison.

Æ G É E.

Quoi! Madame, faut-il que mon peu de puissance
 Empêche les devoirs de ma reconnaissance ?
 Mon sceptre ne peut-il être employé pour vous ?
 Et vous ferai-je ingrat autant que votre époux ?

M É D É E.

Si je vous ai servi, tout ce que j'en souhaite,
 C'est de trouver chez vous une sûre retraite,
 Où de mes ennemis, menace ni présents,
 Ne puissent plus troubler le repos de mes ans.
 Non pas que je les craigne, eux & toute la terre,
 A leur confusion me livreraient la guerre ;
 Mais je hais ce désordre, & n'aime pas à voir
 Qu'il me faille pour vivre user de mon faveur.

Æ G É E.

L'honneur de recevoir une si grande hôtesse
 De mes malheurs passés efface la tristesse.
 Disposez d'un pays qui vivra sous vos loix,

Si vous l'aimez assez pour lui donner des rois ;
 Si mes ans ne vous font mépriser ma personne ,
 Vous y partagerez mon lit & ma couronne :
 Sinon , sur mes fujets faites état d'avoir ,
 Ainfi que sur moi-même , un absolu pouvoir.
 Allons , Madame , allons , & par vôtre conduite
 Faites la sûreté que demande ma fuite.

M É D É E.

Ma vengeance n'aurait qu'un succès imparfait ;
 Je ne me venge pas , si je n'en vois l'effet ;
 Je dois à mon couroux l'heur d'un si doux spectacle.
 Allez, Prince, & sans moi ne craignez point d'obstacle ;
 Je vous suivrai demain par un chemin nouveau.
 Pour votre sûreté conservez cet anneau ;
 Sa secrète vertu , qui vous fait invifible ,
 Rendra votre départ de tous côtés paifible.

Ici, pour empêcher l'alarme que le bruit
 De votre délivrance aurait bientôt produit ,
 Un fantôme pareil & de taille & de face ,
 Tandis que vous fuirez , remplira votre place.
 Partez sans plus tarder , prince chéri des dieux ,
 Et quittez pour jamais ces déteftables lieux.

Æ G É E.

J'obéis sans replique , & je pars sans remife.

Puisse d'un prompt succès votre grande entreprise
Comblér nos ennemis d'un mortel désespoir ;
Et me donner bientôt le bien de vous revoir !

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

M É D É E , T H E U D A S .

T H E U D A S *sans voir Médée.*

A H, déplorable prince! Ah, fortune cruelle!
Que je porte à Jason une triste nouvelle!

M É D É E

*lui donnant un coup de baguette qui le fait de-
meurer immobile.*

Arrête, misérable, & m'appren quel effet
A produit chez le roi le présent que j'ai fait.

T H E U D A S .

Dieux! Je suis dans les fers d'une invifible chaine!

M É D É E .

Dépêche, ou ces longueurs t'atireront ma haine.

T H E U D A S .

Apprenez donc l'effet le plus prodigieux
Que jamais la vengeance ait ofert à nos yeux.
Votre robe a fait peur, & fur Nife éprouvée,

En dépit des soupçons , sans péril s'est trouvée ;
 Et cette épreuve a fû si bien les affurer ,
 Qu'incontinent Créüse a voulu s'en parer.
 Mais cette infortunée à peine l'a vêtue ,
 Qu'elle sent aussi-tôt une ardeur qui la tuë ;
 Un feu subtil s'alume , & ses brandons épars
 Sur votre don fatal courent de toutes parts ;
 Et Cléone , & le roi s'y jettent pour l'éteindre ;
 Mais , ô nouveau sujet de pleurer & de plaindre !
 Ce feu faïfit le roi , ce prince en un moment
 Se trouve envelopé du même embrasement.

M É D É E.

Courage , enfin il faut que l'un & l'autre meure.

T H E U D A S.

La flame disparaît , mais l'ardeur leur demeure ;
 Et leurs habits charmés , malgré nos vains efforts ,
 Sont des brafiers secrets atachés à leurs corps.
 Qui veut les dépouiller , lui-même les déchire ;
 Et ce nouveau secours est un nouveau martyre.

M É D É E.

Que dit mon déloyal ? Que fait-il là-dedans ?

T H E U D A S.

Jafon , sans rien favoir de tous ces accidens ,

S'aquite des devoirs d'une amitié civile,
 A conduire Pollux hors des murs de la ville,
 Qui va se rendre en hâte aux nôtces de sa sœur,
 Dont bientôt Ménélas doit être possesseur;
 Et j'alais lui porter ce funeste message.

M É D É E

lui donne un autre coup de baguette.

Va, tu peux maintenant achever ton voyage.

S C E N E I I.

M É D É E *seule.*

Est-ce assez, ma vengeance, est-ce assez de deux
 morts ?

Consulte avec loisir tes plus ardens transports.

Des bras de mon perfide arracher une femme,

Est-ce pour assouvir les fureurs de mon ame ?

Que n'a-t-elle déjà des enfans de Jason,

Sur qui plus pleinement venger sa trahison ?

Supléons-y des miens, immolons avec joie

Ceux qu'à me dire adieu Créüse me renvoie :

Nature, je le puis sans violer ta loi ;

Ils viennent de sa part, & ne sont plus à moi.

Mais ils sont innocens : aussi l'était mon frère :

Ils font trop criminels d'avoir Jafon pour père ;
Il faut que leur trépas redouble fon tourment ;
Il faut qu'il foufre en père , auffi-bien qu'en amant.
Mais quoi ! J'ai beau contre eux animer mon audace ,
La pitié la combat & fe met en fa place ;
Puis cédant tout-à-coup la place à ma fureur ,
J'adore les projets qui me faifaient horreur :
De l'amour auffi-tôt je paffe à la colère ,
Des fentimens de femme aux tendreffes de mère.
Ceffez dorénavant , penfers irréfolus ,
D'épargner des enfans que je ne verrai plus.
Chers fruits de mon amour , fi je vous ai fait naître ,
Ce n'est pas feulement pour caeffler un traître ,
Il me prive de vous , & je l'en vai priver.
Mais ma pitié renaît , & revient me braver ;
Je n'exécute rien , & mon ame éperdue
Entre deux paffions demeure fufpendue.
N'en délibérons plus , mon bras en réfoudra.
Je vous pers , mes enfans , mais Jafon vous perdra ,
Il ne vous verra plus. Créon fort tout en rage ;
Allons à fon trépas joindre ce trifte ouvrage.

S C E N E III.

C R É O N, Domestiques.

C R É O N.

LOin de me foulager, vous croissez mes tourmens;
Le poison à mon corps unit mes vêtemens;
Et ma peau qu'avec eux votre secours m'arrache,
Pour suivre votre main de mes os se détache.
Voyez comme mon sang en coule à gros ruisseaux;
Ne me déchirez plus, officieux boureaux,
Votre pitié pour moi s'est assez hazardée;
Fuyez, ou ma fureur vous prendra pour Médée;
C'est avancer ma mort que de me secourir,
Je ne veux que moi-même à m'aider à mourir.
Quoi! vous continuez, canailles infidelles!
Plus je vous le défens, plus vous m'êtes rebelles!
Traîtres, vous sentirez encor ce que je puis,
Je serai votre roi tout mourant que je suis;
Si mes commandemens ont trop peu d'efficacité,
Ma rage pour le moins me fera faire place:
Il faut ainsi payer votre cruel secours.

[*Il se défait d'eux, & les chasse à coups d'épée.*]

S C E N E IV.

CRÉON, CRÉUSE, CLÉONE.

C R É U S E.

OU fuyez-vous de moi, cher auteur de mes jours?
 Fuyez-vous l'innocente & malheureuse source
 D'où prennent tant de maux leur effroyable course?
 Ce feu qui me consume & dehors & dedans,
 Vous venge-t-il trop peu de mes vœux imprudens?

Je ne puis excuser mon indiscrete envie,
 Qui donne le trépas à qui je dois la vie :
 Mais foyez satisfait des rigueurs de mon sort ;
 Et cessez d'ajouter votre haine à ma mort.
 L'ardeur qui me dévore , & que j'ai méritée ,
 Surpasse en cruauté l'aigle de Prométhée ;
 Et je crois qu'Ixion , au choix des châtimens ,
 Préférerait sa roue à mes embrasemens.

C R É O N.

Si ton jeune desir eut beaucoup d'imprudence,
 Ma fille , j'y devais oposer ma défense.
 Je n'impute qu'à moi l'excès de mes malheurs ;
 Et j'ai part à ta faute ainsi qu'à tes douleurs.

Si j'ai quelque regret , ce n'est pas à ma vie ,
Que le déclin des ans m'aurait bientôt ravie :
La jeunesse des tiens , si beaux , si florissans ,
Me porte au fond du cœur des coups bien plus
 preffans.

Ma fille , c'est donc là ce royal hyménée
Dont nous pensons toucher la pompeuse journée !
La Parque impitoyable en éteint le flambeau ;
Et pour lit nuptial il te faut un tombeau !
Ah ! rage , désespoir , destins , feux , poisons , charmes ,
Tournez tous contre moi vos plus cruelles armes ;
S'il faut vous assouvir par la mort de deux rois ,
Faites en ma faveur que je meure deux fois ,
Pourvû que mes deux morts emportent cette grace
De laisser ma couronne à mon unique race ;
Et cet espoir si doux qui m'a toujours flaté ,
De revivre à jamais en sa postérité.

C R É U S E.

Cléone , soutenez , je chancelle , je tombe ;
Mon reste de vigueur sous mes douleurs succombe ;
Je sens que je n'ai plus à souffrir qu'un moment.
Ne me refusez pas ce triste alégement ,
Seigneur ; & si pour moi quelque amour vous
 demeure ,
Entre vos bras mourans permettez que je meure.

Mes pleurs aroseront vos mortels déplaisirs ;
Je mêlerai leurs eaux à vos brûlans soursirs.

Ah ! je brûle, je meurs, je ne suis plus que flame ;
De grace, hâtez-vous de recevoir mon ame.
Quoi ! vous vous éloignez !

C R É O N.

Oui. Je ne verrai pas,
Comme un lâche témoin, ton indigne trépas.
Il faut, ma fille, il faut que ma main me délivre
De l'infame regret de t'avoir pû survivre.
Invisible ennemi, fors avecque mon sang.

[*Il se tue avec un poignard.*]

C R É U S E.

Courez à lui, Cléone, il se perce le flanc.

C R É O N.

Retourne, c'en est fait. Ma fille, adieu, j'expire ;
Et ce dernier soursir met fin à mon martyre ;
Je laisse à ton Jason le soin de nous venger.

C R É U S E.

Vain & triste confort ! Soulagement léger !
Mon père...

C L É O N E.

Il ne vit plus, sa grande ame est partie.

C R É U S E.

Donnez donc à la mienne une même sortie ;
 Apportez-moi ce fer qui de ses maux vainqueur
 Est déjà si savant à traverser le cœur.

Ah ! je sens fers & feux, & poison tout ensemble ;
 Ce que souffrait mon père à mes peines s'assemble.
 Hélas, que de douceurs aurait un prompt trépas !
 Dépêchez-vous, Cléone, aidez mon faible bras.

C L É O N E.

Ne désespérez point. Les dieux plus pitoyables
 A nos justes clameurs se rendront exorables ;
 Et vous conserveront, en dépit du poison ;
 Et pour reine à Corinthe, & pour femme à Jason.
 Il arrive, & surpris il change de visage ;
 Je lis dans sa pâleur une secrète rage ;
 Et son étonnement va passer en fureur.

S C E N E . V.

JASON, CRÉUSE, CLÉONE,
 THEUDAS.

J A S O N.

Que vois-je ici, grands dieux ! Quel spectacle
 d'horreur !

Où que puissent mes yeux porter ma vûe errante,
 Je vois ou Créon mort, ou Créüse mourante.
 Ne t'en va pas, belle ame, atens encore un peu ;
 Et le sang de Médée éteindra tout ce feu !
 Pren le triste plaisir de voir punir son crime,
 De te voir immoler cette infame victime ;
 Et que ce scorpion sur la plaie écrasé
 Fournisse le remède au mal qu'il a causé.

C R É U S E.

Il n'en faut point chercher au poison qui me tue,
 Laisse-moi le bonheur d'expirer à ta vûe,
 Soufre que j'en jouisse en ce dernier moment ;
 Mon trépas fera place à ton ressentiment ;
 Le mien cède à l'ardeur dont je suis possédée ;
 J'aime mieux voir Jason, que la mort de Médée.
 Aproche, cher amant, & retien ces transports,
 Mais garde de toucher ce misérable corps ;
 Ce brasier que le charme, ou répand, ou modère,
 A négligé Cléone, & dévore mon père ;
 Au gré de ma rivale il est contagieux.
 Jason, ce m'est assez de mourir à tes yeux ;
 Empêche les plaisirs qu'elle atend de ta peine ;
 N'atire point ces feux esclaves de sa haine.
 Ah, quel âpre tourment ! quels douloureux abois !
 Et que je sens de morts sans mourir une fois !

J A S O N.

Quoi ! vous m'estimez donc si lâche que de vivre ;
Et de si beaux chemins sont ouverts pour vous suivre !
Ma reine , si l'hymen n'a pû joindre nos corps,
Nous joindrons nos esprits, nous joindrons nos deux
morts ;

Et l'on verra Caron passer chez Radamante ,
Dans une même barque , & l'amant, & l'amante.
Hélas ! vous recevez , par ce présent charmé,
Le déplorable prix de m'avoir trop aimé ;
Et puisque cette robe a causé votre perte,
Je dois être puni de vous l'avoir offerte.

Quoi ! ce poison m'épargne , & ces feux impuissans
Refusent de finir les douleurs que je sens !

Il faut donc que je vive , & vous m'êtes ravie !

Justes dieux ! quel forfait me condamne à la vie ?

Est-il quelque tourment plus grand pour mon amour
Que de la voir mourir , & de souffrir le jour ?

Non, non, si par ces feux mon atente est trompée ,

J'ai de quoi m'affranchir au bout de mon épée ;

Et l'exemple du roi, de sa main transpercé ,

Qui nage dans les flots du sang qu'il a versé ,

Instruit suffisamment un généreux courage

Des moyens de braver le destin qui l'outrage.

C R É U S E.

Si Créüse eut jamais sur toi quelque pouvoir ;
 Ne t'abandonne point aux coups du désespoir.
 Vi pour sauver ton nom de cette ignominie ,
 Que Créüse soit morte, & Médée impunie ;
 Vi pour garder le mien en ton cœur affligé ;
 Et du moins ne meurs point que tu ne sois vengé.

Adieu. Donne la main, que malgré ta jalouse
 J'emporte chez Pluton le nom de ton épouse.
 Ah, douleurs! C'en est fait, je meurs à cette fois;
 Et pers en ce moment la vie avec la voix.
 Si tu m'aimes...

J A S O N.

Ce mot lui coupe la parole ;
 Et je ne suivrai pas son ame qui s'envole !
 Mon esprit retenu par ses comandemens
 Réserve encore ma vie à de pires tourmens !
 Pardone, chère épouse, à mon obéissance ;
 Mon déplaisir mortel défère à ta puissance ;
 Et de mes jours maudits tout prêt de triompher,
 De peur de te déplaire, il n'ose m'étoufer.

Ne perdons point de tems, courons chez la forcière,
 Délivrer par sa mort mon ame prisonnière.
 Vous autres, cependant, enlevez ces deux corps.
 Contre tous les démons mes bras sont assez forts ;
 Et

Et la part que votre aide aurait en ma vengeance,
 Ne m'en permettrait pas une entière alégeance.
 Préparez seulement des gênes, des boureaux;
 Devenez inventifs en suplices nouveaux,
 Qui la fassent mourir tant de fois sur leur tombe,
 Que son coupable sang leur vaille un hécatombe;
 Et si cette victime, en mourant mille fois,
 N'apaise point encor les mânes de deux rois,
 Je ferai la seconde, & mon esprit fidelle
 Ira gêner là-bas son ame criminelle,
 Ira faire assembler pour sa punition
 Les peines de Titye & celles d'Ixion.

[*On emporte les corps de Créon & de Créüse.*]

S C E N E VI.

J A S O N *seul.*

MAis leur puis-je imputer ma mort en sacrifice?
 Elle m'est un plaisir, & non pas un suplice.
 Mourir, c'est seulement auprès d'eux me ranger,
 C'est rejoindre Créüse, & non pas la venger.
 Instrumens des fureurs d'une mère insensée,
 Indignes rejetons de mon amour passée,
 Quel malheureux destin vous avait réservés

A porter le trépas à qui vous a fauvés ?
 C'est vous, petits ingrats, que malgré la nature
 Il me faut immoler deffus leur fépulture.
 Que la forcière en vous commence de souffrir ;
 Que son premier tourment foit de vous voir mourir.
 Toutefois, qu'ont-ils fait, qu'obéir à leur mère ?

S C E N E V I I.

M É D É E , J A S O N.

M É D É E *sur un balcon.*

LAche, ton désespoir encor en délibère ?
 Lève les yeux, perfide, & reconnai ce bras
f) Qui t'a déjà vengé de ces petits ingrats ;
 Ce poignard que tu vois vient de chasser leurs ames,

f) Qui t'a déjà vengé de ces petits ingrats.] On ne relèvera pas ici l'expression très-vicieuse *de ces petits ingrats*, parce qu'on n'en relève aucune. Le plus capital de tous les défauts dans la tragédie, est de faire comettre de ces crimes qui révoltent la nature, sans donner au criminel des remors aussi grands que son attentat, sans agiter son ame par des combats touchans & terribles, comme on l'a déjà infinué. *Medée* après avoir tué ses deux enfans, au lieu de se venger de son mari, qui seul est coupable, s'en va en le raillant.

Et noyer dans leur sang les restes de nos flames.
 Heureux père & mari, ma fuite & leur tombeau
 Laissent la place vuide à ton hymen nouveau.
 Réjouï-t-en, Jason, va posséder Créüse;
 Tu n'auras plus ici personne qui t'acuse.
 Ces gages de nos feux ne feront plus pour moi
 Des reproches secrets à ton manque de foi.

J A S O N.

Horreur de la nature, exécration tigresse.

M É D É E.



g) Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtresse :
 A cet objet si cher tu dois tous tes discours :
 Parler encore à moi, c'est trahir tes amours.
 Va lui, va lui conter tes rares aventures ;

[g) *Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtresse.*] Lorsqu'à ces crimes commis de sang froid on joint une telle raillerie, c'est le comble de l'atrocité dégoûtante. Il fallait par un coup de l'art intéresser pour *Médée*, s'il était possible; c'eût été l'effort du génie. Le *Tasse* intéresse pour *Armide* qui est magicienne comme *Médée*, & qui, comme elle, est abandonnée de son amant : & lorsque *Quinault* fait paraître *Médée*, il lui fait dire ces beaux vers :

Le destin de Médée est d'être criminelle,
 Mais son cœur était fait pour aimer la vertu.

Au reste, il ne sera pas inutile de dire ici aux lecteurs qui

Et contre mes effets ne combats point d'injures.

J A S O N.

Quoi ? tu m'oses braver, & ta brutalité
Pense encor échaper à mon bras irrité ?
Tu redoubles ta peine avec cette insolence.

M É D É E.

Et que peut contre moi ta débile vaillance ?
Mon art faisait ta force, & tes exploits guerriers
Tiennent de mon secours ce qu'ils ont de lauriers.

J A S O N.

'Ah ! c'est trop en souffrir, il faut qu'un prompt supplice
De tant de cruautés à la fin te punisse.
Sus, sus, brisons la porte, enfonçons la maison ;

ne savent pas le latin, ou qui n'en lisent guères, que c'est dans la *Médée* de *Sénèque* qu'on trouve cette fameuse prophétie, qu'un jour l'Amérique sera découverte, *venient annis secula feris*. Il y en a une dans le *Dante* encor plus circonstanciée & plus clairement exprimée. C'est touchant la découverte des étoiles du pôle antarctique. Il suffirait de ces deux exemples pour prouver que les poètes méritent en effet le nom de prophète, *vates*. Jamais en effet il n'y eut de prédiction mieux accomplie. Si *Sénèque* avait en effet eu l'Amérique en vüe, tout l'art qu'on attribue à *Médée* n'aurait pas aprouché du sien.

Que des boureaux soudain m'en fassent la raison.
Ta tête répondra de tant de barbaries.

M É D É E

en l'air dans un char tiré par deux dragons.

Que fert de t'emporter à ces vaines furies ?
Épargne, cher époux, des efforts que tu perds ;
Voi les chemins de l'air qui me sont tous ouverts ;
C'est par là que je fuis, & que je t'abandonne,
Pour courir à l'exil que ton change m'ordonne.
Sui-moi, Jason, & trouve en ces lieux désolés
Des postillons pareils à mes dragons ailés.

Enfin je n'ai pas mal employé la journée
Que la bonté du roi de grace m'a donnée ;
Mes désirs sont contens. Mon père, & mon pays,
Je ne me repens plus de vous avoir trahis ;
Avec cette douceur j'en accepte le blâme.
Adieu, parjure, aprens à connaître ta femme ;
Souvien-toi de sa fuite, & songe une autre fois
Lequel est plus à craindre, ou d'elle, ou de deux
rois.

*S C E N E D E R N I E R E.**J A S O N seul.*

O Dieux ! ce char volant , disparu dans la nûe ,
La dérobe à sa peine , aussi-bien qu'à ma vûe ;
Et son impunité triomphe arogamment
Des projets avortés de mon ressentiment.
Créüse , enfans , Médée , amour , haine , vengeance ,
Où dois-je désormais chercher quelque alégeance ?
Où suivre l'inhumaine , & dessous quels climats
Porter les châtimens de tant d'assassinats ?
Va , furie exécration , en quelque coin de terre
Que t'emporte ton char , j'y porterai la guerre.
J'apprendrai ton séjour de tes sanglans effets ;
Et te suivrai partout au bruit de tes forfaits.
Mais que me servira cette vaine poursuite ,
Si l'air est un chemin toujours libre à ta fuite ,
Si toujours tes dragons sont prêts à t'enlever ,
Si toujours tes forfaits ont de quoi me braver ?
Malheureux , ne pers point , contre une telle audace ,
De ta juste fureur l'impuissante menace ;
Ne cours point à ta honte , & fui l'ocasion
D'acroître sa victoire & ta confusion.
Misérable , perfide , ainsi donc ta faiblesse

Epargne la forcière, & trahit ta princesse !
Est-ce là le pouvoir qu'ont sur toi ses desirs ;
Et ton obéissance à ses derniers soupirs ?
Venge-toi , pauvre amant , Créüse le commande :
Ne lui refuse point un sang qu'elle demande ;
Ecoule les accens de sa mourante voix ;
Et vole sans rien craindre à ce que tu lui dois.
A qui fait bien aimer il n'est rien d'impossible.
Eusses-tu pour retraite un roc inaccessible ,
Tigresse , tu mourras , & malgré ton faveur ,
Mon amour te verra soumise à son pouvoir.
Mes yeux se repâtront des horreurs de ta peine :
Ainsi le veut Créüse , ainsi le veut ma haine.
Mais, quoi, je vous écoute , impuissantes chaleurs !
Allez , n'ajoutez plus de comble à mes malheurs.
Entreprendre une mort que le ciel s'est gardée ,
C'est préparer encor un triomphe à Médée.
Tourne avec plus d'effet sur toi-même ton bras ;
Et puni-toi, Jason, de ne la punir pas.

Vains transports , où sans fruit mon désespoir
s'amuse ,

Cessez de m'empêcher de rejoindre Créüse.
Ma reine , ta belle ame , en partant de ces lieux ,
M'a laissé la vengeance , & je la laisse aux dieux :
Eux seuls , dont le pouvoir égale la justice ,

Peuvent de la forcière achever le supplice.
Trouve-le bon, chère ombre, & pardonne à mes feux,
Si je vai te revoir plutôt que tu ne veux.
(*Il se tue.*)

Fin du cinquième & dernier acte.

EXAMEN*

DE MÉDÉE.

CETTE tragédie a été traitée en grec par *Euripide*, & en latin par *Sénèque*; & c'est sur leur exemple que je me suis autorisé à en mettre le lieu dans une place publique, quelque peu de vraisemblance qu'il y ait à y faire parler des rois, & à y voir *Médée* prendre les desseins de sa vengeance. Elle en fait confidence chez *Euripide* à tout le chœur composé de corinthiennes, sœurs de *Créon*, & qui devaient être du moins au nombre de quinze, à qui elle dit hautement qu'elle fera périr leur roi, leur princesse & son mari, sans qu'aucune d'elles ait la moindre pensée d'en donner avis à ce prince.

Pour *Sénèque*, il y a quelque apparence qu'il ne lui fait pas prendre ces résolutions violentes en présence du chœur, qui n'est pas toujours sur le théâtre, & n'y parle jamais aux autres acteurs :

* *Corneille* mit un examen à la fin de chaque pièce ; on les trouve tous dans cette édition.

mais je ne puis comprendre comme dans son quatrième acte il lui fait achever ses enchantemens en place publique ; & j'ai mieux aimé rompre l'unité exacte du lieu pour faire voir *Médée* dans le même cabinet où elle a fait ses charmes, que de l'imiter en ce point.

Tous les deux m'ont semblé donner trop peu de défiance à *Créon* des présens de cette magicienne, ofensée au dernier point, qu'il témoigne craindre chez l'un & chez l'autre, & dont il a d'autant plus de lieu de se défier, qu'elle lui demande instamment un jour de délai pour se préparer à partir, & qu'il croit qu'elle ne le demande que pour machiner quelque chose contre lui, & troubler les nœces de sa fille.

J'ai crû mettre la chose dans un peu plus de justesse par quelques précautions que j'y ai aportées. La première, en ce que *Créüse* souhaite avec passion cette robe que *Médée* empoisonne, & qu'elle oblige *Jason* à la tirer d'elle par adresse. Ainsi, bien que les présens des ennemis doivent être suspects, celui-ci ne le doit pas être, parce que ce n'est pas tant un don qu'elle fait, qu'un payement qu'on lui arache de la grace que ses enfans reçoivent. La seconde, en ce que ce n'est pas *Médée* qui demande

ce jour de délai qu'elle employe à sa vengeance, mais *Créon* qui le lui donne de son mouvement, comme pour diminuer quelque chose de l'injuste violence qu'il lui fait, dont il semble avoir honte en lui-même. Et la troisième enfin, en ce qu'après les défiances que *Pollux* lui en fait prendre presque par force, il en fait faire l'épreuve sur une autre avant que de permettre à sa fille de s'en parer.

L'épisode d'*Ægée* n'est pas tout-à-fait de mon invention : *Euripide* l'introduit en son troisième acte, mais seulement comme un passant, à qui *Médée* fait ses plaintes, & qui l'assure d'une retraite chez lui à Athènes, en considération d'un service qu'elle promet de lui rendre. En quoi je trouve deux choses à dire. L'une, qu'*Ægée* étant dans la cour de *Créon* ne parle point du tout de le voir. L'autre, que bien qu'il promette à *Médée* de la recevoir & protéger à Athènes après qu'elle se fera vengée, ce qu'elle fait dès ce jour-là même, il lui témoigne toutefois qu'au sortir de Corinthe il va trouver *Pithéus* à Trésène, pour consulter avec lui sur le sens de l'oracle qu'on venait de lui rendre à Delphes, & qu'ainsi *Médée* serait demeurée en assez mauvaise posture dans Athènes en l'attendant, puisqu'il tarda manifestement quelque tems chez *Pi-*

théus, où il fit l'amour à sa fille *Æthra*, qu'il laissa grosse de *Thésée*, & n'en partit point que sa grossesse ne fût constante. Pour donner un peu plus d'intérêt à ce monarque dans l'action de cette tragédie, je le fais amoureux de *Créüse*, qui lui préfère *Jason*; & je porte ses ressentimens à l'enlever, afin qu'en cette entreprise demeurant prisonnier de ceux qui la sauvent de ses mains, il ait obligation à *Médée* de sa délivrance, & que la reconnaissance qu'il lui en doit l'engage plus fortement à sa protection, & même à l'épouser, comme l'histoire le marque.

Pollux est de ces personnages protatiques, qui ne sont introduits que pour écouter la narration du sujet. Je pense l'avoir déjà dit, & j'ajoute que ces personnages sont d'ordinaire assez difficiles à imaginer dans la tragédie, parce que les événemens publics & éclatans dont elle est composée sont connus de tout le monde, & que s'il est aisé de trouver des gens qui les sachent pour les raconter, il n'est pas aisé d'en trouver qui les ignorent pour les entendre; c'est ce qui m'a fait avoir recours à cette fiction, que *Pollux* depuis son retour de Colchos avait toujours été en Asie, où il n'avait rien appris de ce qui s'était passé dans la Grèce que la mer en sépare. Le contraire arrive dans la comédie :

comme elle n'est que d'intrigues particulières, il n'est rien si facile que de trouver des gens qui les ignorent, mais souvent il n'y a qu'une seule personne qui les puisse expliquer; ainsi l'on n'y manque jamais de confident, quand il y a matière de confidence.

Dans la narration que fait *Nérine* au quatrième acte, on peut considérer que quand ceux qui écoutent ont quelque chose d'important dans l'esprit, ils n'ont pas assez de patience pour écouter le détail de ce qu'on leur vient raconter, & c'est assez pour eux d'en apprendre l'événement en un mot; c'est ce que fait voir ici *Médée*, qui ayant su que *Jason* a arraché *Créüse* à ses ravisseurs, & pris *Ægée* prisonnier, ne veut point qu'on lui explique comme cela s'est fait. Lorsqu'on a affaire à un esprit tranquille, comme *Achorée* à *Cléopâtre* dans la mort de *Pompée*, pour qui elle ne s'intéresse que par un sentiment d'honneur, on prend le loisir d'exprimer toutes les particularités; mais avant que d'y descendre, j'estime qu'il est bon, même alors, d'en dire tout l'effet en deux mots dès l'abord.

Surtout dans les narrations ornées & pathétiques, il faut très-soigneusement prendre garde en quelle assiette est l'ame de celui qui parle, & de celui

qui écoute, & se passer de cet ornement qui ne va guère sans quelque étalage ambitieux, s'il y a la moindre apparence que l'un des deux soit trop en péril, ou dans une passion trop violente, pour avoir toute la patience nécessaire au récit qu'on se propose.

J'oubliais de remarquer que la prison où je mets *Ægée* est un spectacle désagréable, que je conseillerais d'éviter. Ces grilles qui éloignent l'acteur du spectateur, & lui cachent toujours plus de la moitié de sa personne, ne manquent jamais à rendre son action fort languissante. Il arrive quelquefois des occasions indispensables de faire arrêter prisonnier sur nos théâtres quelques-uns de nos principaux acteurs; mais alors il vaut mieux se contenter de leur donner des gardes qui les suivent, & qui n'affaiblissent ni le spectacle, ni l'action, comme dans *Polyeucte* & dans *Héraclius*. J'ai voulu rendre visible ici l'obligation qu'*Ægée* avait à *Médée*; mais cela se fût mieux fait par un récit.

Je ferai bien aisé encore qu'on remarque la civilité de Jason envers *Pollux* à son départ. Il l'accompagne jusques hors de la ville; & c'est une adresse de théâtre assez heureusement pratiquée pour l'éloigner de *Créon* & de *Créüse* mourans, & n'en

avoir que deux à la fois à faire parler. Un auteur est bien embarrassé quand il en a trois, & qu'ils ont tous trois une assez forte passion dans l'ame pour leur donner une juste impatience de la pousser au-dehors. C'est ce qui m'a obligé à faire mourir ce roi malheureux avant l'arivée de Jason, afin qu'il n'eût à parler qu'à *Créüse*; j'ai fait aussi mourir cette princesse avant que *Médée* se montre sur le balcon, afin que cet amant en colère n'ait plus à qui s'adresser qu'à elle; mais on aurait eu lieu de trouver à dire qu'il ne fût pas auprès de sa maîtresse dans un si grand malheur, si je n'eusse rendu raison de son éloignement.

J'ai feint que les feux que produit la robe de *Médée*, & qui font périr *Créon* & *Créüse*, étaient invisibles, parce que j'ai mis leurs personnes sur la scène dans la catastrophe. Ce spectacle de mourans m'était nécessaire pour remplir mon cinquième acte, qui sans cela n'eût pû atteindre à la longueur ordinaire des nôtres: mais, à dire le vrai, il n'a pas l'effet que demande la tragédie; & ces deux mourans importunent plus par leurs cris & par leurs gémissemens, qu'ils ne font pitié par leur malheur. La raison en est, qu'ils semblent l'avoir mérité par l'injustice qu'ils ont faite à *Médée*, qui atire si bien

de son côté toute la faveur de l'auditoire, qu'on excuse sa vengeance après l'indigne traitement qu'elle a reçu de *Créon* & de son mari, & qu'on a plus de compassion du désespoir où ils l'ont réduite, que de tout ce qu'elle leur fait souffrir.

Quant au style, il est fort inégal en ce poëme; & ce que j'y ai mêlé du mien approche si peu de ce que j'ai traduit de *Sénèque*, qu'il n'est point besoin d'en mettre le texte en marge, pour faire discerner au lecteur ce qui est de lui ou de moi. Le tems m'a donné le moyen d'amasser assez de forces pour ne laisser pas cette différence si visible dans le *Pompée*, où j'ai beaucoup pris de *Lucain*, & ne crois pas être demeuré fort au-dessous de lui, quand il a falu me passer de son secours.



H. Gravelot inven.

N. le Mire Sculp.

Téméraire vieillard, aura sa récompense.
Ton impudence,



LECID,

TRAGÉDIE.

P R É F A C E
H I S T O R I Q U E
D E L'É D I T E U R
S U R L E C I D.

LORSQUE *Corneille* donna le *Cid*, les espagnols avaient sur tous les théâtres de l'Europe, la même influence que dans les affaires publiques ; leur goût dominait ainsi que leur politique : & même en Italie leurs comédies ou leurs tragi-comédies obtenaient la préférence chez une nation qui avait l'*Aminte* & le *Pastor fido*, & qui étant la première qui eût cultivé les arts, semblait plutôt faite pour donner des loix à la littérature que pour en recevoir.

Il est vrai que dans presque toutes ces tragédies espagnoles, il y avait toujours quelques scènes de bouffonnerie. Cet usage

infecta l'Angleterre. Il n'y a guère de tragédie de *Shakespear* où l'on ne trouve des plaisanteries d'hommes grossiers à côté du sublime des héros. A quoi attribuer une mode si extravagante & si honteuse pour l'esprit humain, qu'à la coutume des princes mêmes, qui entretenaient toujours des bouffons auprès d'eux ? coutume digne de barbares qui sentaient le besoin des plaisirs de l'esprit, & qui étaient incapables d'en avoir ; coutume même qui a duré jusqu'à nos tems, lorsqu'on en reconnaissait la turpitude. Jamais ce vice n'avilit la scène française ; il se glissa seulement dans nos premiers opéra, qui n'étant pas des ouvrages réguliers, semblaient permettre cette indécence ; mais bientôt l'élégant *Quinault* purgea l'opéra de cette bassesse.

Quoi qu'il en soit, on se piquait alors de savoir l'espagnol, comme on se fait honneur aujourd'hui de parler français.

C'était la langue des cours de Vienne, de Bavière, de Bruxelles, de Naples & de Milan : la ligue l'avait introduite en France ; & le mariage de *Louis XIII* avec la fille de *Philippe III*, avait tellement mis l'espagnol à la mode, qu'il était alors presque honteux aux gens de lettres de l'ignorer. La plupart de nos comédies étaient imitées du théâtre de Madrid.

Un secrétaire de la reine *Marie de Médicis*, nommé *Chalons*, retiré à Rouen dans sa vieillesse, conseilla à *Corneille* d'apprendre l'espagnol, & lui proposa d'abord le sujet du *Cid* de *Guilain de Castro*. Le *Cid* espagnol n'était pas un bon ouvrage, mais il y avait de quoi en faire un bon.

C'est une chose, à mon avis, très-remarquable, que depuis la renaissance des lettres en Europe, depuis que le théâtre était cultivé, on n'eût encore rien pro-

duit de véritablement intéressant sur la scène française , & qui fît verser des larmes , si on en excepte quelques scènes attendrissantes du *Pastor fido* & du *Cid* espagnol. Les pièces italiennes du seizième siècle étaient de belles déclamations , imitées du grec ; mais les déclamations ne touchent point le cœur. Les pièces espagnoles étaient des tissus d'avantures incroyables ; les anglais avaient encor pris ce goût. On n'avait point eû encor parler au cœur dans aucune nation. Cinq ou six endroits très-touchans , mais noyés dans la foule des irrégularités de *Guilain de Castro* , furent sentis par *Cornelle* , comme on découvre un sentier couvert de ronces & d'épines.

Il fut faire du *Cid* espagnol une pièce moins irrégulière & non moins touchante. Le sujet du *Cid* est le mariage de *Rodrigue* avec *Chimène*. Ce mariage est un point d'histoire presque aussi cé-

lèbre en Espagne que celui d'*Andromaque* avec *Pyrrhus* chez les grecs ; & c'était en cela même que consistait une grande partie de l'intérêt de la pièce. L'authenticité de l'histoire rendait tolérable aux spectateurs un dénouement qu'il n'aurait pas été peut-être permis de feindre ; & l'amour de *Chimène*, qui eût été odieux, s'il n'avait commencé qu'après la mort de son père , devenait aussi touchant qu'excusable , puisqu'elle aimait déjà *Rodrigue* avant cette mort , & par l'ordre de son père même.

On ne connaissait point encor , avant le *Cid* de *Corneille*, ce combat des passions, qui déchire le cœur , & devant lequel toutes les autres beautés de l'art ne sont que des beautés inanimées. On fait quel succès eut le *Cid* , & quel enthousiasme il produisit dans la nation. On fait aussi les contradictions & les dégouts qu'essuya *Corneille*.

Il était un des cinq auteurs qui travaillaient aux pièces du cardinal de Richelieu. Ces cinq auteurs étaient *Rotrou*, *l'Etoile*, *Colletet*, *Boisrobert* & *Corneille*, admis le dernier dans cette société. Il n'avait trouvé d'amitié & d'estime que dans *Rotrou*, qui sentait son mérite. Les autres n'en avaient pas assez pour lui rendre justice. *Scudéri* écrivait contre lui avec le fiel de la jalousie humiliée, & avec le ton de la supériorité. Un *Claveret* qui avait fait une comédie intitulée *la Place royale*, sur le même sujet que *Corneille*, se répandit en invectives grossières. *Mairet* lui-même s'avilit jusqu'à écrire contre *Corneille*, avec la même amertume. Mais ce qui l'affligea, & ce qui pouvait priver la France des chefs-d'œuvre dont il l'enrichit depuis, ce fut de voir le cardinal son protecteur se mettre avec chaleur à la tête de tous ses ennemis.

Le cardinal à la fin de 1635, un an avant les représentations du *Cid*, avait donné dans le palais cardinal, aujourd'hui le palais royal, la *comédie des thuileries*, dont il avait arangé lui-même toutes les scènes. *Corneille* plus docile à son génie, que souple aux volontés d'un premier ministre, crut devoir changer quelque chose dans le troisième acte qui lui fut confié. Cette liberté estimable fut envenimée par deux de ses confrères, & déplut beaucoup au cardinal, qui lui dit, *qu'il fallait avoir un esprit de suite*. Il entendait par esprit de suite la soumission qui suit aveuglément les ordres d'un supérieur. Cette anecdote était fort connue chez les derniers princes de la maison de *Vendôme*, petits-fils de *César de Vendôme*, qui avait assisté à la représentation de cette pièce du cardinal.

Le premier ministre vit donc les défauts du *Cid* avec les yeux d'un homme

mécontent de l'auteur , & ses yeux se fermèrent trop sur les beautés. Il était si entier dans son sentiment , que quand on lui apporta les premières esquisses du travail de l'académie sur le *Cid* , & quand il vit que l'académie , avec un ménagement aussi poli , qu'encourageant pour les arts , & pour le grand *Corneille* , comparait les contestations présentes à celles que la *Jérusalem* & le *Pastor fido* avaient fait naître ; il mit en marge , de sa main ,
» L'aplaudissement & le blâme du *Cid* ,
» n'est qu'entre les doctes & les ignorans ,
» au lieu que les contestations sur les deux
» autres pièces ont été entre les gens
» d'esprit. «

Qu'il me soit permis de hasarder une réflexion. Je crois que le cardinal de *Richelieu* avait raison , en ne considérant que les irrégularités de la pièce , l'inutilité & l'inconvenance du rôle de l'infante , le rôle faible du roi , le rôle encor

plus faible de *don Sanche*, & quelques autres défauts. Son grand sens lui faisait voir clairement toutes ces fautes ; & c'est en quoi il me paraît plus qu'excusable.

Je ne fais s'il était possible qu'un homme occupé des intérêts de l'Europe, des factions de la France, & des intrigues plus épineuses de la cour, un cœur ulcéré par les ingrattitudes & endurci par les vengeances, sentit le charme des scènes de *Rodrigue* & de *Chimène*. Il voyait que *Rodrigue* avait très-grand tort d'aller chez sa maîtresse, après avoir tué son père ; & quand on est trop fortement choqué de voir ensemble deux personnes qu'on croit ne devoir pas se chercher, on peut n'être pas ému de ce qu'elles disent.

Je suis donc persuadé que le cardinal de *Richelieu* était de bonne foi. Remarquons encore, que cette ame altière, qui voulait absolument que l'académie con-

damnât le *Cid*, continua sa faveur à l'auteur, & que même *Corneille* eut le malheureux avantage de travailler deux ans après à l'*Aveugle de Smyrne*, tragi-comédie des cinq autres, dont le canevas était encor du premier ministre.

Il y a une scène de baisers dans cette pièce, & l'auteur du canevas avait reproché à *Chimène* un amour toujours combattu par son devoir. Il est à croire que le cardinal de *Richelieu* n'avait pas ordonné cette scène, & qu'il fut plus indulgent envers *Colletet* qui la fit, qu'il ne l'avait été envers *Corneille*.

Quant au jugement que l'académie fut obligée de prononcer entre *Corneille* & *Scudéri*, & qu'elle intitula modestement, *sentimens de l'académie sur le Cid*, j'ose dire que jamais on ne s'est conduit avec plus de noblesse, de politesse, & de prudence, & que jamais on n'a jugé avec plus de goût. Rien n'était plus noble

que de rendre justice aux beautés du *Cid*, malgré la volonté décidée du maître du royaume.

La politesse avec laquelle elle reprend les défauts, est égale à celle du stile ; & il y eut une très - grande prudence à se conduire de façon que ni le cardinal de *Richelieu*, ni *Corneille*, ni même *Scudéri*, n'eurent au fond sujet de se plaindre.

Je prendrai la liberté de faire quelques notes sur le jugement de l'académie comme sur la pièce ; mais je crois devoir les prévenir ici par une seule ; c'est sur ces paroles de l'académie, *encor que le sujet du Cid ne soit pas bon*. Je crois que l'académie entendait que le mariage, ou du moins la promesse de mariage entre le meurtrier & la fille du mort, n'est pas un bon sujet pour une pièce morale, que nos bienséances en sont blessées. Cet aveu de ce corps éclairé, satisfaisait à la fois la raison & le cardinal de *Richelieu*,

qui croyait le sujet défectueux. Mais l'académie n'a pas prétendu que le sujet ne fût pas très-intéressant & très-tragique; & quand on songe que ce mariage est un point d'histoire célèbre, on ne peut que louer *Corneille* d'avoir réduit ce mariage à une simple promesse d'épouser *Chimène*; c'est en quoi il me semble que *Corneille* a observé les bienséances, beaucoup plus que ne le pensaient ceux qui n'étaient pas instruits de l'histoire.

La conduite de l'académie composée de gens de lettres, est d'autant plus remarquable, que le déchainement de presque tous les auteurs était plus violent; c'est une chose curieuse de voir comme il est traité dans la lettre, sous le nom d'*Ariste*.

» Pauvre esprit, qui voulant paraître
» admirable à chacun, se rend ridicule
» à tout le monde, & qui le plus ingrat
» des hommes, n'a jamais reconnu les

» obligations qu'il a à *Sénèque* & à *Gui-*
» *lain de Castro*, à l'un desquels il est
» redevable de son *Cid*, & à l'autre de
» sa *Médée*. Il reste maintenant à parler
» de ses autres pièces, qui peuvent passer
» pour farces, & dont les titres seuls
» faisaient rire autrefois les plus sages
» & les plus sérieux; il a fait voir une
» *Mélite*, la *Galerie du palais*, & la *Place*
» *royale*; ce qui nous faisait espérer que
» *Mondory* annoncerait bientôt le *Cime-*
» *tière St. Jean*, la *Samaritaine* & la *Place*
» *aux veaux*, * l'humeur vile de cet au-
» teur & la bassesse de son ame &c. «

On voit par cet échantillon de plus de cent brochures faites contre *Corneille*, qu'il y avait, comme aujourd'hui, un certain nombre d'hommes que le mérite

* Il est vrai que ces comédies de *Corneille* sont fort mauvaises, mais il n'est pas moins vrai qu'elles valaient mieux que toutes celles qu'on avait fait jusqu'alors en France.

d'autrui rend si furieux, qu'ils ne connaissent plus ni raison ni bienséance. C'est une espèce de rage qui ataqe les petits auteurs, & surtout ceux qui n'ont point eu d'éducation. Dans une pièce de vers contre lui, on fit parler ainsi *Guilain de Castro* :

Donc fier de mon plumage, en Corneille d'Horace,
 Ne préten plus voler plus haut que le Parnasse.
 Ingrat, rends moi mon Cid jusques au dernier mot,
 Après tu connaîtras, Corneille déplumée,
 Que l'esprit le plus vain est souvent le plus sot,
 Et qu'enfin tu me dois toute ta renommée.

Mairet, l'auteur de la *Sophonisbe*, qui avait au moins la gloire d'avoir fait la première pièce régulière que nous eussions en France, sembla perdre cette gloire en écrivant contre *Corneille* des personnalités odieuses. Il faut avouer que *Corneille* répondit très - aigrement à tous ses ennemis. La querelle même alla si loin entre lui & *Mairet*, que le cardinal de *Richelieu* interposa entre eux son autorité.

torité. Voici ce qu'il fit écrire à *Mairet* par l'abbé de *Boisrobert*.

A Charonne , 5 Octobre 1637.

» Vous lirez le reste de ma lettre
 » comme un ordre que je vous envoie
 » par le commandement de son émi-
 » nence. Je ne vous célerai pas qu'elle
 » s'est fait lire avec un plaisir extrême :
 » tout ce qui s'est fait sur le sujet du
 » *Cid* , & particulièrement une lettre
 » qu'elle a vû de vous , lui a plû jusqu'à
 » tel point qu'elle lui a fait naître l'en-
 » vie de voir tout le reste. Tant qu'elle
 » n'a connu dans les écrits des uns &
 » des autres que des contestations d'esprit
 » agréables & des railleries innocentes,
 » je vous avoue qu'elle a pris bonne part
 » au divertissement ; mais quand elle a
 » reconnu que dans ces contestations
 » naissaient enfin des injures , des outrages , & des menaces ; elle a pris aussi-

» tôt résolution d'en arrêter le cours.
» Pour cet effet , quoiqu'elle n'ait point
» vû le libelle que vous atribuez à Mr.
» *Corneille* , présupofant par vôtre ré-
» ponfe que je lui lus hier au soir , qu'il
» devait être l'agresseur , elle m'a com-
» mandé de lui remonter le tort qu'il fe
» faifait , & de lui défendre de fa part
» de ne plus faire de réponfe , s'il ne
» voulait lui déplaire ; mais d'ailleurs ,
» craignant que des tacites menaces que
» vous lui faites , vous , ou quelqu'un
» de vos amis , n'en viennent aux effets ,
» qui tireraient des suites ruineufes à
» l'un & à l'autre , elle m'a commandé
» de vous écrire ; que fi vous voulez
» avoir la continuation de fes bonnes
» graces , vous mettiez toutes vos inju-
» res fous le pied , & ne vous fouveniez
» plus que de vôtre ancienne amitié ,
» que j'ai charge de renouveler fur la
» table de ma chambre à Paris , quand

» vous ferez tous rassemblés. Jusqu'ici
» j'ai parlé par la bouche de son émi-
» nence ; mais pour vous dire ingénu-
» ment ce que je pense de toutes vos
» procédures, j'estime que vous avez su-
» fisamment puni le pauvre Mr. *Corneille*
» de ses vanités, & que ses faibles défen-
» ses ne demandaient pas des armes si for-
» tes & si pénétrantes que les vôtres : vous
» verrez un de ces jours son *Cid* assez mal
» mené par les sentimens de l'académie. «

L'académie trompa les espérances de *Boisrobert*. On voit évidemment par cette lettre que le cardinal de *Richelieu* voulait humilier *Corneille*, mais qu'en qualité de premier ministre, il ne voulait pas qu'une dispute littéraire dégénérait en querelle personnelle.

Pour laver la France du reproche que les étrangers pourraient lui faire, que le *Cid* n'atirât à son auteur que des injures & des dégouts, je joindrai ici une partie

de la lettre que le célèbre *Balzac* écrivait à *Scudéri*, en réponse à la critique du *Cid* que *Scudéri* lui avait envoyée.

— » Confidérez néanmoins , monsieur ,
» que toute la France entre en cause
» avec lui , & que peut - être il n'y a
» pas un des juges dont vous êtes con-
» venus ensemble , qui n'ait loué ce que
» vous défirez qu'il condamne ; de sorte
» que quand vos argumens feraient in-
» vincibles , & que votre adverfaire y
» acquiescerait , il aurait toujours de quoi
» se consoler glorieusement de la perte
» de son procès , & vous dire que c'est
» quelque chose de plus d'avoir satisfait
» tout un royaume que d'avoir fait une
» pièce régulière. Il n'y a point d'archi-
» tecte d'Italie qui ne trouve des défauts
» à la structure de Fontainebleau , &
» qui ne l'apelle un monstre de pierre :
» ce monstre , néanmoins , est la belle
» demeure des rois , & la cour y loge

» comodément. Il y a des beautés par-
» faites , qui sont éfacées par d'autres
» beautés qui ont plus d'agrément &
» moins de perfection ; & parce que
» l'aquis n'est pas si noble que le naturel ,
» ni le travail des hommes que les dons
» du ciel , on vous pourrait encor dire
» que savoir l'art de plaire ne vaut pas
» tant que savoir plaire sans art. *Aristote*
» blâme la *Fleur d'Agathon* , quoiqu'il
» die qu'elle fut agréable ; & l'*Oedipe*
» peut - être n'agréait pas , quoiqu'*A-*
» *ristote* l'approuve. Or s'il est vrai que
» la satisfaction des spectateurs soit la fin
» que se proposent les spectacles , & que
» les maîtres même du métier ayent
» quelquefois apellé de *César* au peuple ,
» le *Cid* du poëte français ayant plû
» aussi-bien que la *Fleur* du poëme grec ,
» ne ferait - il point vrai qu'il a obtenu
» la fin de la représentation , & qu'il est
» arivé à son but , encor que ce ne soit

» pas par le chemin d'*Aristote*, ni par
» les adresses de sa poétique? Mais vous
» dites, monsieur, qu'il a ébloui les
» yeux du monde, & vous l'accusez de
» charme & d'enchantement; je connais
» beaucoup de gens qui feraient vanité
» d'une telle accusation; & vous me con-
» fesserez vous-même, que si la magie
» était une chose permise, ce serait une
» chose excellente. Ce serait, à vrai dire,
» une belle chose de pouvoir faire des
» prodiges innocemment, de faire voir
» le soleil quand il est nuit, d'apprêter des
» festins sans viandes ni officiers, de chan-
» ger en pistoles les feuilles de chêne,
» & le verre en diamans. C'est ce que
» vous reprochez à l'auteur du *Cid*, qui
» vous avouant qu'il a violé les règles
» de l'art, vous oblige de lui avouer
» qu'il a un secret, qu'il a mieux réussi
» que l'art même; & ne vous niant pas
» qu'il a trompé toute la cour & tout le

» peuple , ne vous laisse conclure de là ,
» finon qu'il est plus fin que toute la
» cour & tout le peuple , & que la trom-
» perie qui s'étend à un si grand nom-
» bre de personnes , est moins une fraude
» qu'une conquête. Cela étant , monsieur ,
» je ne doute point que messieurs de
» l'académie ne se trouvent bien empê-
» chés dans le jugement de vôtre procès ,
» & que d'un côté vos raisons ne les
» ébranlent , & de l'autre l'aprobation
» publique ne les retienne. Je serais en
» la même peine si j'étais en la même
» délibération , & si de bonne fortune
» je ne venais de trouver vôtre arrêt
» dans les registres de l'antiquité. Il a
» été prononcé , il y a plus de quinze
» cent ans , par un philosophe de la fa-
» mille stoïque , mais un philosophe dont
» la dureté n'était pas impénétrable à la
» joie , de qui il nous reste des jeux &
» des tragédies , qui vivait sous le régne

» d'un empereur poëte & comédien, au
 » fiécle des vers & de la musique. Voici
 » les termes de cet authentique arrêt, & je
 » vous les laisse interpréter à vos dames,
 » pour lesquelles vous avez bien entrepris
 » une plus longue & plus difficile traduc-
 » tion : *Illud multum est primo aspectu*
 » *oculos occupasse, etiamsi contemplatio di-*
 » *ligens inventura est quod arguat. Si me*
 » *interrogas, major ille est qui judicium abs-*
 » *tulit quam qui meruit.* Vôte adveffaie
 » y trouve fon compte par ce favorable
 » mot de *major est* ; & vous avez auffi ce
 » que vous pouvez défirer, ne défirant
 » rien, à mon avis, que de prouver que
 » *judicium abstulit.* Ainfi vous l'emportez
 » dans le cabinet, & il a gagné au
 » théâtre. Si le *Cid* est coupable, c'est
 » d'un crime qui a eu récompense ; s'il
 » est puni, ce fera après avoir triomphé ;
 » s'il faut que *Platon* le baniffe de fa
 » république, il faut qu'il le couronne

» de fleurs en le banissant , & ne le traite
» point plus mal qu'il a traité autrefois
» *Homère*. Si *Aristote* trouve quelque
» chose à désirer en sa conduite , il doit
» le laisser jouir de sa bonne fortune ,
» & ne pas condamner un dessein que le
» succès a justifié. Vous êtes trop bon
» pour en vouloir davantage : vous savez
» qu'on apporte souvent du tempérament
» aux loix , & que l'équité conserve ce
» que la justice pourrait ruiner. N'insistez
» point sur cette exacte & rigoureuse
» justice. Ne vous attachez point avec
» tant de scrupule à la souveraine raison ;
» qui voudrait la contenter & satisfaire
» à sa régularité , serait obligé de lui
» bâtir un plus beau monde que celui-ci ;
» il faudrait lui faire une nouvelle nature
» des choses , & lui aller chercher des
» idées au - dessus du ciel. Je parle ,
» monsieur , pour mon intérêt ; si vous
» la croyez , vous ne trouverez rien qui

» mérite d'être aimé, & par conséquent
» je suis en hazard de perdre vos bonnes
» graces, bien qu'elles me soient extrê-
» mement chères, & que je suis passio-
» nément, monsieur, vôtre &c. «

C'est ainsi que *Balzac* retiré du monde, & plus impartial qu'un autre, écrivait à *Scudéri* son ami, & osait lui dire la vérité. *Balzac*, tout empoulé qu'il était dans ses lettres, avait beaucoup d'érudition & de goût, connaissait l'éloquence des vers, & avait introduit en France celle de la prose. Il rendit justice aux beautés du *Cid*, & ce témoignage fait honneur à *Balzac* & à *Corneille*.

A M A D A M E
L A D U C H E S S E
D' A I G U I L L O N . *

M A D A M E ,

*Ce portrait vivant que je vous offre , représente
un héros assez reconnaissable aux lauriers dont il est*

* *Marie - Magdelaine de Vignerot , fille de la sœur du
cardinal , & de René de Vignerot seigneur de Pontcourley.
Elle épousa le marquis du Roure de Combalet , & fut
dame d'atour de la reine. Elle fut duchesse d'Aiguillon de
son chef sur la fin de 1637.*

*Cette épître dédicatoire lui fut adressée au commen-
cement de 1637 ; elle y est nommée madame de Com-
balet ; & dans l'édition de 1638. on voit le nom de
madame la duchesse d'Aiguillon.*

couvert. Sa vie a été une suite continuelle de victoires ; son corps porté dans son armée a gagné des batailles après sa mort , & son nom au bout de six cent ans vient encor triompher en France. Il y a trouvé une reception trop favorable pour se repentir d'être sorti de son pays , & d'avoir appris à parler une autre langue que la sienne. Ce succès a passé mes plus ambitieuses espérances , & m'a surpris d'abord ; mais il a cessé de m'étonner depuis que j'ai vû la satisfaction que vous avez témoignée , quand il a paru devant vous. Alors j'ai osé me promettre de lui tout ce qui en est arrivé , & j'ai crû qu'après les éloges dont vous l'avez honoré , cet aplaudissement universel ne lui pouvait manquer. Et véritablement , MADAME , on ne peut douter avec raison de ce que vaut une chose qui a le bonheur de vous plaire : le jugement que vous en faites , est la marque assurée de son prix ; & comme vous donnez toujours libéralement aux véritables beautés l'estime qu'elles méritent , les fausses n'ont jamais le pouvoir de vous éblouir. Mais votre générosité ne s'arête pas à des louanges stériles pour les ouvrages qui vous agréent : elle prend plaisir à s'étendre utilement sur ceux qui les produisent , & ne dédaigne point d'employer en

*leur faveur ce grand crédit * que votre qualité & vos vertus vous ont acquis. J'en ai ressenti des effets qui me sont trop avantageux pour m'en taire, & je ne vous dois pas moins de remerciemens pour moi, que pour le CID. C'est une reconnaissance qui m'est glorieuse, puisqu'il m'est impossible de publier que je vous ai de grandes obligations, sans publier en même tems que vous m'avez assez estimé pour vouloir que je vous en eusse. Aussi, MADAME, si je souhaite quelque durée pour cet heureux effort de ma plume, ce n'est point pour apprendre mon nom à la postérité, mais seulement pour laisser des marques éternelles de ce que je vous dois, & faire lire à ceux*

* La duchesse d'Aiguillon avait un très-grand crédit en effet sur son oncle le cardinal, & sans elle *Corneille* aurait été entièrement disgracié. Il le fait assez entendre par ces paroles : Ses ennemis acharnés l'avaient peint comme un esprit altier qui bravait le premier ministre; & qui confondait dans un mépris général leurs ouvrages & le goût de celui qui les protégeait. La duchesse d'Aiguillon rendit dans cette affaire un aussi grand service à son oncle qu'à *Corneille*. Elle lui sauva dans la postérité la honte de passer pour l'aprobateur de *Colletet*, & l'ennemi du *Cid*, & de *Cinna*.

*qui naîtront dans les autres siècles , la protestation
que je fais d'être toute ma vie ,*

M A D A M E ,

Voire très - humble , très - obéissant
& très - obligé serviteur.

C O R N E I L L E.

MARIANA l. 4^o. de la historia de España c. 5^o.

A Via pocos dias antes hecho campo con D. Gomes Conde de Gormas. Venciòle, y diòle la muerte. Lo que resultò d'este caso, fue que casò con Doña Ximena, hija y heredera del mismo Conde. * Ella misma requiriò al Rey que se le diese por marido, (ya estaua muy prendada de sus partes), o le castigasse conforme a las leyes, por la muerte que diò a su padre. Hizòse el casamiento, que a todos estaua a cuento, con el qual por el gran dote de su esposa, que se allegò al estado que el tenia de su padre, se aumentò en poder y riquezas.

Voilà ce qu'a prété l'histoire à D. Guillen de Castro, qui a mis ce fameux événement sur le théâtre avant moi. Ceux qui entendent l'espagnol, y remarqueront deux circonstances : l'une, que Chi-

* Ces paroles de *Mariana* suffisent pour justifier *Cornelle*. *Chimène* demanda au roi qu'il fit punir le *Cid* selon les loix, ou qu'il le lui donnât pour époux.

On voit combien la vérité historique est adoucie dans la tragédie.

mène ne pouvant s'empêcher de reconnaître & d'aimer les belles qualités qu'elle voyait en D. Rodrigue, quoiqu'il eût tué son père (estaua prendada de fus partes) alla proposer elle-même au roi cette généreuse alternative, ou qu'il le lui donnât pour mari, ou qu'il le fit punir suivant les loix : l'autre, que ce mariage se fit au gré de tout le monde (a todos estaua a cuento.) Deux chroniques du Cid ajoutent qu'il fut célébré par l'archevêque de Seville, en présence du roi & de toute sa cour ; mais je me suis contenté du texte de l'historien, parce que toutes les deux ont quelque chose qui sent le roman, & peuvent ne persuader pas davantage que celles que nos français ont faites de Charlemagne & de Roland. Ce que j'ai rapporté de Mariana suffit pour faire voir l'état qu'on fit de Chimène & de son mariage dans son siècle même, où elle vécut en un tel éclat, que les rois d'Aragon & de Navarre tinrent à honneur d'être ses gendres, en épousant ses deux filles. Quelques-unes ne l'ont pas si bien traitée dans le nôtre ; & sans parler de ce qu'on a dit de la Chimène du théâtre, celui qui a composé l'histoire d'Espagne en français, l'a notée dans son livre, de s'être tôt & aisément consolée de la mort de son père, & a voulu taxer de légèreté une action qui fut imputée à grandeur

deur de courage par ceux qui en furent les témoins. Deux romances espagnoles que je vous donnerai ensuite de cet avertissement , parlent encor plus en sa faveur. Ces sortes de petits poèmes sont comme des originaux découfus de leurs anciennes histoires , & je serais ingrat envers la mémoire de cette héroïne , si après l'avoir fait connaître en France , & m'y être fait connaître par elle , je ne tâchais de la tirer de la honte qu'on lui a voulu faire , parce qu'elle a passé par mes mains. Je vous donne donc ces pièces justificatives de la réputation où elle a vécu , sans dessein de justifier la façon dont je l'ai fait parler français. Le tems l'a fait pour moi , & les traductions qu'on en a faites en toutes les langues qui servent aujourd'hui à la scène , & chez tous les peuples où l'on voit des théâtres , je veux dire en italien , flamand & anglais , sont d'assez glorieuses apologies contre tout ce qu'on en a dit. Je n'y ajouterai pour toute chose qu'environ une douzaine de vers espagnols qui semblent faits exprès pour la défendre. Ils sont du même auteur qui l'a traitée avant moi , D. Guillen de Castro , qui dans une autre comédie qu'il intitule Engañarse engañando , fait dire à une princesse de Bearn.

A mirar

bien el mundo , que el tener
 apetitos que vencer ,
 y ocasiones que dexar.
 Examinan el valor
 en la muger , yo dixera
 lo que fiento , porque fuera
 luzimiento de mi honor.
 Pero malicias fundadas
 en honras mal entendidas
 de tentaciones vencidas
 haz en culpas declaradas :
 Y assi la que el deffear
 con el resistir apunta ,
 Vence dos vezes si junta
 con el resistir el callar.

C'est , si je ne me trompe , comme agit Chimène dans mon ouvrage , en présence du roi & de l'infante. Je dis en présence du roi & de l'infante , parce que quand elle est seule , ou avec sa confidente , ou avec son amant , c'est une autre chose. Ses mœurs sont inégalement égales , pour parler en termes de nôtre Aristote , & changent suivant les circonstances des lieux , des personnes , des tems , & des occasions , en conservant toujours le même principe.

Au reste je me sens obligé de désabuser le public de deux erreurs qui s'y sont glissées touchant cette tragédie, & qui semblent avoir été autorisées par mon silence. La première est que j'aye convenu de juges touchant son mérite, & m'en sois raporté au sentiment de ceux qu'on a priés d'en juger. Je m'en tairais encore, si ce faux bruit n'avait été jusques chez Mr. de Balzac dans sa province, ou, pour me servir de ses paroles mêmes, dans son desert, & si je n'en avais vû depuis peu les marques dans cette admirable lettre qu'il a écrite sur ce sujet, & qui ne fait pas la moindre richesse des deux derniers trésors qu'il nous a donnés. Or comme tout ce qui part de sa plume regarde toute la postérité, maintenant que mon nom est assuré de passer jusqu'à elle dans cette lettre incomparable, il me serait honteux qu'il y passât avec cette tache, & qu'on pût à jamais me reprocher d'avoir compromis de ma réputation. C'est une chose qui jusqu'à présent est sans exemple; & de tous ceux qui ont été ataqués comme moi, aucun que je sache n'a eu assez de faiblesse pour convenir d'arbitres avec ses censeurs; & s'ils ont laissé tout le monde dans la liberté publique d'en juger, ainsi que j'ai fait, ç'a été sans s'obliger non plus que moi à en croire personne. Outre que dans la conjoncture où

étaient lors les affaires du Cid , il ne falait pas être grand devin pour prévoir ce que nous en avons vû ariver. A moins que d'être tout - à - fait stupide , on ne pouvait pas ignorer que comme les questions de cette nature ne concernent ni la religion , ni l'état , on en peut décider par les règles de la prudence humaine , aussi-bien que par celles du théâtre , & tourner sans scrupule le sens du bon Aristote du côté de la politique. Ce n'est pas que je sache si ceux qui ont jugé du Cid , en ont jugé suivant leur sentiment ou non , ni même que je veuille dire qu'ils en ayent bien ou mal jugé ; mais seulement que ce n'a jamais été de mon consentement qu'ils en ont jugé , & que peut-être je l'aurais justifié sans beaucoup de peine , si la même raison qui les a fait parler , ne m'avait obligé à me taire. Aristote ne s'est pas expliqué si clairement dans sa poétique , que nous n'en puissions faire ainsi que les philosophes , qui le tirent chacun à leur parti dans leurs opinions contraires ; & comme c'est un pays inconnu pour beaucoup de monde , les plus zélés partisans du Cid en ont cru ses censeurs sur leur parole , & se sont imaginés avoir pleinement satisfait à toutes leurs objections , quand ils ont soutenu qu'il importait peu qu'il fût selon les règles d'Aristote , & qu'Aristote en avait fait pour son siè-

cle , & pour des grecs , & non pas pour le notre ,
& pour des français.

Cette seconde erreur que mon silence a affirmée , n'est pas moins injurieuse à Aristote qu'à moi. Ce grand homme a traité la poétique avec tant d'adresse & de jugement , que les préceptes qu'il nous en a laissés , sont de tous les tems & de tous les peuples ; & bien loin de s'amuser au détail des bienséances & des agrémens , qui peuvent être divers , selon que ces deux circonstances sont diverses , il a été droit aux mouvemens de l'ame dont la nature ne change point. Il a montré quelles passions la tragédie doit exciter dans celles de ses auditeurs ; il a cherché quelles conditions sont nécessaires , & aux personnes qu'on introduit , & aux événemens qu'on représente , pour les y faire naître ; il en a laissé des moyens qui auraient produit leur effet partout dès la création du monde , & qui seront capables de le produire encor partout , tant qu'il y aura des théâtres & des acteurs ; & pour le reste , que les lieux & les tems peuvent changer , il l'a négligé , & n'a pas même prescrit le nombre des actes , qui n'a été réglé que par Horace beaucoup après lui.

Et certes je serais le premier qui condamnerais le Cid , s'il péchait contre ces grandes & souveraines

maximes que nous tenons de ce philosophe ; mais bien loin d'en demeurer d'accord , j'ose dire que cet heureux poëme n'a si extraordinairement réüssi , que parce qu'on y voit les deux maitresses conditions (permettez-moi cet épithète) que demande ce grand maître aux excellentes tragédies , & qui se trouvent si rarement assemblées dans un même ouvrage , qu'un des plus doctes commentateurs de ce divin traité qu'il en a fait , soutient que toute l'antiquité ne les a vuës se rencontrer que dans le seul Oedipe. La première est , que celui qui souffre & est persécuté , ne soit ni tout méchant , ni tout vertueux , mais un homme plus vertueux que méchant , qui par quelque trait de faiblesse humaine qui ne soit pas un crime , tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas : l'autre , que la persécution & le péril ne viennent point d'un ennemi , ni d'un indifférent , mais d'une personne qui doive aimer celui qui souffre & en être aimée. Et voilà , pour en parler pleinement , la véritable & seule cause de tout le succès du Cid , en qui l'on ne peut méconnaître ces deux conditions , sans s'aveugler soi-même pour lui faire injustice. J'achève donc en m'aquitant de ma parole ; & après vous avoir dit en passant ces deux mots pour le Cid du théâtre , je vous donne ,

en faveur de la Chimène de l'histoire, les deux romances que je vous ai promis.

J'oubliais à vous dire que quantité de mes amis ayant jugé à propos que je rendisse compte au public de ce que j'avais emprunté de l'auteur espagnol dans cet ouvrage, & m'ayant témoigné le souhaiter, j'ai bien voulu leur donner cette satisfaction. Vous trouverez donc tout ce que j'en ai traduit imprimé d'une autre lettre, avec un chiffre au commencement, qui servira de marque de renvoi pour trouver les vers espagnols au bas de la même page. Je garderai ce même ordre dans la mort de Pompée pour les vers de Lucain; ce qui n'empêchera pas que je ne continuë aussi ce même changement de lettre, toutes les fois que mes acteurs rapportent quelque chose qui s'est dit ailleurs que sur le théâtre, où vous n'imputerez rien qu'à moi si vous n'y voyez ce chiffre pour marque, & le texte d'un autre auteur au dessous.

ROMANCE PRIMERO.

*D*elante el rey de Leon
Doña Ximena vna tarde
se pone a pedir justicia
por la muerte de su padre.
Para contra el Cid la pide,
Don Rodrigo de Biuare,
que huerfana la dexò,
niña, y de muy poca edade.
Si tengo razon, o non,
bien, rey, lo alcanças y sabes,
que los negocios de honra
no pueden disimularse.
Cada dia que amanece
veo al lobo de mi sangre
cauallero en vn cauallo
por darme mayor pesare.
Mandale, buen rey, pues puedes,
que no me ronde mi calle,
que no se venga en mugeres
el hombre que mucho vale.
Si mi padre afrentò al suyo,

*bien ha vengado a su padre ,
que si honras pagaron muertes ,
para su disculpa bastan.*

*Encomendada me tienes ,
no consientas que me agraien ,
que el que a mi se fiziere
a tu corona se faze.*

*Calledes , Doña Ximena ,
que me dades pena grande ,
que yo dare buen remedio
para todos vuestros males.*

*Al Cid no le he de ofender ,
que es hombre que mucho vale ,
y me defiende mis reynos ,
y quiero que me los guarde.*

*Pero yo farè vn partido
con el , que no os este male ,
de tomalle la palabra
para que con vos se case.*

*Contento quedò Ximena ,
con la merced que le faze ,
que quien huerfana la fizò
aqueisse mismo la ampare.*

ROMANCE SEGUNDO.

A Ximena y a Rodrigo
prendió el rey palabra, y mano,
de juntarlos para en vno
en presencia de Layn Caluo.
Las enemistades viejas
con amor se conformaron,
que donde preside el amor
se olvidan muchos agravios.
Llegaron juntos los novios,
y al dar la mano, y abraço,
el Cid mirando a la novia
le dixo todo turbado:
Matè a tu padre, Ximena,
pero no à desaguifado,
matèle de hombre a hombre,
para vengar cierto agravio.
Matè hombre, y hombre doy,
aquí estey a tu mandado,
y en lugar del muerto padre
cobrafte un marido honrado.
A todos pareció bien,

(171)

*Su discrecion alabaron ,
y assi se hizieron las bodas
de Rodrigo el Castellano.*

A C T E U R S.

D. FERNAND, premier roi de Castille.

D. URRAQUE, infante de Castille.

D. DIEGUE, père de D. Rodrigue.

D. GOMES, comte de Gormas, père de Chimène.

D. RODRIGUE, fils de D. Diegue, & amant de
Chimène.

D. SANCHE, amoureux de Chimène.

D. ARIAS, }
D. ALONSE, } gentilshommes Castillans.

CHIMENE, fille de D. Gomes.

LEONOR, gouvernante de l'infante.

ELVIRE, suivante de Chimène.

Un page de l'infante.

*La scène est à Seville. **

* Remarquez que la scène est tantôt au palais du roi, tantôt dans la maison du comte de *Gormas*, tantôt dans la ville; mais, comme je le dis ailleurs, l'unité de lieu ferait observée aux yeux des spectateurs, si on avait eu des théâtres dignes de *Corneille*, semblables à celui de *Vicence*, qui représente une ville, un palais, des rues, une place. . . Car cette unité ne consiste pas à représenter toute l'action dans un cabinet, dans une chambre, mais dans plusieurs endroits contigus que l'œil puisse apercevoir sans peine.

L E C I D ,
T R A G È D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

L E C O M T E , E L V I R E .

E L V I R E .

ENTRE tous ces amans dont la jeune ferveur a)
Adore votre fille, & brigue ma faveur,

a) *La jeune ferveur.*] *Scudéri* dit que c'est parler français en allemand de donner de la jeunesse à la *ferveur*. L'académie réproouve le mot de *ferveur* qui n'est admis que dans le langage de la dévotion ; mais elle aprouve l'épithète *jeune*.

S'il est permis d'ajouter quelque chose à la décision de l'académie, je dirai que le mot *jeune* convient très-bien aux passions de la jeunesse. On dira bien *leurs jeunes amours* ; mais non pas *leur jeune colère*, *ma jeune haine* ; pourquoi ? parce que la colère, la haine appartiennent autant à l'âge mûr ; & que l'amour est plus le partage de la jeunesse.

Don Rodrigue & don Sanche à l'envi font paraître
Le beau feu qu'en leurs cœurs ses beautés ont fait
naître.

Ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs désirs;
b) Au contraire, pour tous dedans l'indifférence,
Elle n'ôte à pas un ni donne l'espérance;
Et sans les voir d'un œil trop sévère, ou trop doux,
C'est de votre seul choix qu'elle attend un époux.

L E C O M T E.

Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle,
Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidelle,
Jeunes, mais qui sont lire aisément dans leurs yeux.
L'éclatante vertu de leurs braves ayeux.

b) *Au contraire pour tous dedans l'indifférence.*] *Dedans* n'est ni censuré par *Scudéri* ni remarqué par l'académie; la langue n'était pas alors entièrement épurée. On n'avait pas songé que *dedans* est un adverbe: *il est dans la chambre, il est hors de la chambre. Etes-vous dedans? êtes-vous dehors?*

c) *Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille; Ses rides sur son front ont gravé ses exploits.*] *A passé pour merveille* a été excusé par l'académie; aujourd'hui cette expression ne passerait point, elle est commune, froide & lâche. Les premiers qui écrivirent purement, *Racine* &

Don Rodrigue furtout n'a trait en son visage
 Qui d'unhomme de cœur ne soit la haute image ;
 Et sort d'une maison si féconde en guerriers ,
 Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers :
 La valeur de son père en son tems sans pareille ,
 c) Tant qu'a duré sa force , a passé pour merveille ;
 d) Ses rides sur son front ont gravé ses exploits ;
 Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
 Je me promets du fils ce que j'ai vû du père ;
 Et ma fille en un mot peut l'aimer & me plaire.
 Va l'en entretenir ; mais dans cet entretien
 Cache mon sentiment & découvre le sien.
 Je veux qu'à mon retour nous en parlions ensemble :
 L'heure a présent m'appelle au conseil qui s'affemble :
 Le roi doit à son fils choisir un gouverneur ,

Boileau , ont proscrit tous ces termes , de *merveille* , de *sans pareille* , *sans seconde* , *miracle de nos jours* , *soleil* &c.
 & plus la poésie est devenue difficile , plus elle est belle.

d) *Ses rides sur son front.*] Voyez le jugement de l'académie , auquel nous renvoyons pour la plûpart des vers qu'elle a censurés ou justifiés.

Racine se moqua de ce vers dans la farce des *plaideurs* :
 il y dit d'un vieux huissier , *ses rides sur son front gravaient*
tous ses exploits. Cette plaisanterie ne plut point du tout
 à l'auteur du *Cid*.

Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur.
 Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute ,
 e) Me défend de penser qu'aucun me le dispute.

S C E N E II. f)

C H I M È N E , E L V I R E .

E L V I R E *seule.*

Q Uelle douce nouvelle à ces jeunes amans !
 Et que tout se dispose à leurs contentemens !

C H I M È N E .

Eh bien, Elvire, enfin, que faut-il que j'espère ?
 Que dois-je devenir, & que t'a dit mon père ?

E L V I R E .

e) *Me défend de penser qu'aucun me le dispute.*] Vous voyez que ces deux derniers vers font le fondement de la querelle qui doit suivre ; & qu'ainsi on fait très-mal de commencer aujourd'hui la pièce par la querelle imprévue du comte & de *don Diégue*.

f) *Corneille* fatigué de toutes les critiques qu'on fait du *Cid*, & ne sachant plus à qui entendre, changea tout ce commencement en 1664. La pièce commençait ainsi :

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère ?

E L V I R E.

Deux mots dont tous vos sens doivent être charmés;
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez.

C H I M E N E.

L'excès de ce bonheur me met en défiance.
Puis-je à de tels discours donner quelque croyance?

E L V I R E.

Il passe bien plus outre, il approuve ses feux,
Et vous doit commander de répondre à ses vœux.
Jugez après cela, puisque tantôt son père
Au sortir du Conseil doit proposer l'affaire,
S'il pouvait avoir lieu de mieux prendre son tems,
Et si tous vos desirs seront bientôt contents.

C H I M E N E.

Il semble toutefois que mon ame troublée

Ne me déguise rien de ce qu'a dit mon père.

Il me semble que dans les deux premières scènes la pièce est beaucoup mieux annoncée, l'amour de *Chimène* plus développé, le caractère du comte de *Gormas* déjà annoncé; & qu'enfin malgré tous les défauts qu'on reprochait à *Corneille*, il eût encor mieux valu laisser la tragédie comme elle était, que d'y faire ces faibles changemens. C'était l'amour de l'infante qu'il devait retrancher; c'étaient les fautes dans le détail qu'il eût fallu corriger.

Refuse cette joye , & s'en trouve acablée.
 Un moment donne au fort des visages divers ;
 Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

E L V I R E.

Vous verrez votre crainte heureusement déçue.

C H I M È N E.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

S C E N E III.

L'INFANTE, LÉONOR, le Page. g)

L'INFANTE *au Page.*

VA-t-en trouver Chimène, & di-lui de ma part
 Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,

g) C'est ici un défaut intolérable pour nous. La scène reste vuide. Les scènes ne sont point liées. L'action est interrompue. Pourquoi les acteurs précédens s'en vont-ils ? pourquoi ces nouveaux acteurs viennent-ils ? comment l'un peut-il s'en aller, & l'autre ariver sans se voir ? comment *Chimène* peut-elle voir l'infante sans la saluer ? Ce grand défaut était commun à toute l'Europe, & les français seuls s'en sont corrigés. Plus il est difficile de lier

Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

(*Le Page rentre.*)

L É O N O R.

Madame, chaque jour même désir vous presse;

Et je vous voi pensive & triste chaque jour,

Demander avec soin comme va son amour.

L' I N F A N T E.

J'en dois bien avoir soin; je l'ai presque forcée

A recevoir les coups dont son ame est blessée;

Elle aime don Rodrigue, & le tient de ma main;

Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain:

Ainsi de ces amans ayant formé les chaines,

Je dois prendre intérêt à la fin de leurs peines.

L É O N O R.

Madame, toutefois parmi leurs bons succès

On vous voit un chagrin qui va jusqu'à l'excès.

toutes les scènes, plus cette difficulté vaincüe a de mérite; mais il ne faut pas la surmonter aux dépens de la vraisemblance & de l'intérêt. C'est un des secrets de ce grand art de la tragédie, inconnu encore à la plûpart de ceux qui l'exercent. Non-seulement on a retranché cette scène de l'infante, mais on a supprimé tout son rôle; & *Corneille* ne s'était permis cette faute insupportable que pour remplir l'étendüe malheureusement prescrite à une

Cet amour qui tous deux les comble d'allegresse
 Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse ?
 Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux ,
 Vous rend-il malheureuse, alors qu'ils sont heureux ?
 Mais je vai trop avant , & deviens indiscrete.

L' I N F A N T E.

Ma tristesse redouble à la tenir secrete.
 Ecoute , écoute enfin comme j'ai combattu ;
 Et plaignant ma faiblesse , admire ma vertu.
 L'amour est un tyran qui n'épargne personne.
 Ce jeune cavalier, cet amant que je donne ,
 Je l'aime.

L É O N O R.

Vous l'aimez !

L' I N F A N T E.

Mets la main sur mon cœur ;
 Et voi comme il se trouble au nom de son vainqueur,
 Comme il le reconnaît.

tragédie. Il vaut mieux la faire beaucoup trop courte.
 Un rôle superflu la rend toujours trop longue.

Nous ne ferons aucune remarque sur ces scènes de
 l'infante, qu'on a supprimées avec tant de raison, & qui
 sont aussi froides que mal écrites.

L É O N O R.

Pardonnez-moi, Madame,
Si je fors du respect pour blâmer cette flame.
Choisir pour votre amant un simple cavalier !
Une grande princesse à ce point s'oublier !
Et que dira le roi ? que dira la Castille ?
Vous souvenez-vous bien de qui vous êtes fille ?

L' I N F A N T E.

Oui, oui, je m'en souviens, & j'épandrai mon sang,
Plutôt que de rien faire indigne de mon rang.
Je te répondrais bien que dans les belles ames
Le seul mérite a droit de produire des flames ;
Et si ma passion cherchait à s'excuser,
Mille exemples fameux pourraient l'autoriser :
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage ;
Si j'ai beaucoup d'amour, j'ai bien plus de courage ;
Un noble orgueil m'apprend, qu'étant fille de roi,
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne se pouvait défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'osais prendre.
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ses liens ;
Et j'alumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus si mon ame gênée
Avec impatience attend leur hyménée :

M iij

Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.
 Si l'amour vit d'espoir, il meurt avecque lui :
 C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture ;
 Et malgré la rigueur de ma triste aventure ,
 Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,
 Mon espérance est morte , & mon esprit guéri.

Je souffre cependant un tourment incroyable.
 Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable :
 Je travaille à le perdre , & le perds à regret ;
 Et de là prend son cours mon déplaisir secret.
 Je suis au désespoir que l'amour me contraigne
 A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne ;
 Je fens en deux partis mon esprit divisé.
 Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé.
 Cet hymen m'est fatal, je le crains, & souhaite :
 Je ne m'en promets rien qu'une joie imparfaite.
 Ma gloire & mon amour ont tous deux tant d'apas,
 Que je meurs s'il s'achève , & ne s'achève pas.

L É O N O R.

Madame , après cela je n'ai rien à vous dire ,
 Sinon que de vos maux avec vous je soupire :
 Je vous blâmais tantôt , je vous plains à présent ;
 Mais puisque dans un mal si doux & si cuisant ,
 Votre vertu combat & son charme & sa force ,
 En repousse l'affaut , en rejette l'amorce ,

Elle rendra le calme à vos esprits flotans.
 Espérez donc tout d'elle, & du secours du tems :
 Espérez tout du ciel, il a trop de justice
 Pour souffrir la vertu si longtems au suplice.

L' I N F A N T E.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

L E P A G E.

Par vos commandemens Chimène vous vient voir.

L' I N F A N T E à *Léonor.*

Allez l'entretenir en cette galerie.

L É O N O R.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie ?

L' I N F A N T E.

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,
 Remettre mon visage un peu plus à loisir.
 Je vous suis. Juste ciel, d'où j'atens mon remède,
 Mets enfin quelque borne au mal qui me possède,
 Assure mon repos, assure mon honneur.
 Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur.
 Cet hyménée à trois également importe ;
 Ren son effet plus prompt, ou mon ame plus forte :
 D'un lien conjugal joindre ces deux amans,
 C'est briser tous mes fers, & finir mes tourmens.

Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chimène;
Et par son entretien soulager notre peine.

S C E N E I V.

LE COMTE, D. DIEGUE.

L E C O M T E.

ENfin vous l'emportez, *h*) & la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi;
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. D I E G U E.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille,
Montre à tous qu'il est juste, & fait connaître assez
Qu'il fait récompenser les services passés.

h) & la faveur du roi Vous élève en un rang
qui n'était dû qu'à moi.] La dureté, l'impolitesse, les ro-
domontades du comte sont à la vérité intolérables : mais
songez qu'il est puni.

NB. Aujourd'hui quand les comédiens représentent
cette pièce, ils commencent par cette scène. Il paraît
qu'ils ont très-grand tort; car peut-on s'intéresser à la
querelle du comte & de *don Diégue*, si on n'est pas in-
struit des amours de leurs enfans? L'afront que *Gormas*
fait à *don Diégue* est un coup de théâtre, quand on espère

L E C O M T E.

i) Pour grands que soient les rois, ils font ce que nous sommes :

Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans,
Qu'ils savent mal payer les services présens.

D. D I E G U E.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite,
La faveur l'a pû faire autant que le mérite ;
Vous choisissant peut-être on eût pû mieux choisir,
Mais le roi m'a trouvé plus propre à son desir.
A l'honneur qu'il m'a fait, ajoutez-en un autre ;
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre.
Rodrigue aime Chimène, & ce digne sujet
De ses affections est le plus cher objet.

qu'ils vont conclure le mariage de *Chimène* avec *Rodrigue*.
Ce n'est point jouer le *Cid*, c'est insulter son auteur, que de le tronquer ainsi. On ne devrait pas permettre aux comédiens d'altérer ainsi les ouvrages qu'ils représentent.

i) *Pour grands que soient les rois.*] Cette phrase a vieilli, elle était fort bonne alors. Il est honteux pour l'esprit humain que la même expression soit bonne en un tems, & mauvaise en un autre. On dirait aujourd'hui, *Tout grands que sont les rois : Quelque grands que soient les rois.*

Consentez-y, Monsieur, & l'acceptez pour gendre.

L E C O M T E.

k) A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre;
 Et le nouvel éclat de vôtre dignité
 Lui doit bien mettre au cœur une autre vanité.
 Exercez-la, Monsieur, & gouvernez le prince;
 Montrez-lui comme il faut régir une province,
 Faire trembler par-tout les peuples sous sa loi,
 Remplir les bons d'amour, & les méchans d'effroi:
 Joignez à ces vertus celles d'un capitaine:
 Montrez lui comme il faut s'endurcir à la peine,
 Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
 Passer les jours entiers & les nuits à cheval,
 Reposer tout armé, forcer une muraille,
 Et ne devoir qu'à foi le gain d'une bataille:
 Instruisez-le d'exemple, & vous ressouvenez
 Qu'il faut faire à ses yeux ce que vous enseignez.

k) *A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.*] Dans l'édition de 1637. il y a: *A de plus hauts partis ce beau fils doit prétendre.* Vous pouvez juger par ce seul trait de l'état où était alors notre langue. Un mélange de termes familiers & nobles défigurait tous les ouvrages sérieux. C'est *Boileau* qui le premier enseigna l'art de parler toujours convenablement; & *Racine* est le premier qui ait employé cet art sur la scène.

D. D I E G U E.

* *Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.*

Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut domter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

L E C O M T E.

Les exemples vivans ont bien plus de pouvoir.
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées ?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui ;
Et ce bras du royaume est le plus ferme apui.
Grenade & l'Aragon tremblent quand ce fer brille.
Mon nom fert de rempart à toute la Castille.
Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres loix ;
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, entasse pour ma gloire,
Lauriers dessus lauriers, victoire sur victoire.

* *De mis hazañas escritas
dare al Principe un traslado,
y aprendera en lo que hize,
si no aprende en lo que hago.*

Le prince , pour essai de générosité
 Gagnerait des combats marchant à mon côté.
 * *Loin des froides leçons qu'à mon bras on préfère ,
 Il apprendrait à vaincre en me regardant faire.*

D. D I E G U E.

1) Vous me parlez en vain de ce que je connoi;
 Je vous ai vû combatre & commander sous moi:
 Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
 Votre rare valeur a bien rempli ma place;
 Enfin , pour épargner les discours superflus,
 Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
 Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
 Un monarque entre nous met de la différence.

* *Podra dalle exemplo ,
 como mil vezes le hago.*

1) *Vous me parlez en vain de ce que je connoi.*] On prononçait alors *connoi* comme on l'écrivait , & on le faisait rimer avec *moi* , *toi*. Aujourd'hui on prononce *con-nais* , & cependant l'usage a prévalu d'écrire *connois* ; c'est une inconséquence , ou je suis fort trompé , d'écrire d'une façon & de prononcer d'une autre. Quel étranger pourra deviner , qu'on écrit *Paon* , la ville de *Caen* , & qu'on prononce *Pan* , la ville de *Can* ; il ferait à souhaiter qu'on

L E C O M T E.

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

D. D I E G U E.

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

L E C O M T E.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. D I E G U E.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

L E C O M T E.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

D. D I E G U E.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

L E C O M T E.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

nous délivrât de cette contradiction, autant que l'étymologie des mots pourra le permettre. On s'est déjà aperçu combien il est ridicule d'écrire de la même manière les *françois* qu'on prononce *français*, & *St. François* qu'on prononce *François*. Comment un étranger en lisant *anglois* & *danois*, devinera-t-il qu'on prononce *danois* avec un *o*, & *anglais* avec un *a*? Mais il faut du tems pour corriger un abus introduit par le tems.

D. D I E G U E.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

L E C O M T E.

* *Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.*

D. D I E G U E.

Qui n'a pû l'obtenir ne le méritait pas.

L E C O M T E.

Ne le méritait pas! Moi?

D. D I E G U E.

Vous.

L E C O M T E.

m) Ton impudence,

Téméraire vieillard, aura sa récompense.

[*Il lui donne un soufflet.*]* *Yo lo merefco**Tambien como tu, y mejor.*

m) *Ton insolence, Téméraire vieillard, aura sa récompense.*] On ne donnerait pas aujourd'hui un soufflet sur la joue d'un héros. Les acteurs mêmes sont très-embarrassés à donner ce soufflet, ils font le semblant. Cela n'est plus même souffert dans la comédie; & c'est le seul exemple qu'on en ait sur le théâtre tragique. Il est à croire que c'est une des raisons qui firent intituler le *Cid* tragi-

D. D I E G U E *mettant l'épée à la main.*

Achève, & pren ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vû rougir son front.

L E C O M T E.

Et que penfes-tu faire avec tant de faiblesse ?

D. D I E G U E.

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

L E C O M T E.

Ton épée est à moi, mais tu ferais trop vain,
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
Adieu. Fai lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction l'histoire de ta vie :
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

comédie. Presque toutes les pièces de *Scudéri* & de *Bois-
robert* avaient été des tragi-comédies. On avait cru long-
tems en France qu'on ne pouvait supporter le tragique con-
tinu sans mélange d'aucune familiarité. Le mot de *tragi-
comédie* est très-ancien : *Plaute* l'employe pour désigner
son *Amphitrion*, parce que si l'avanture de *Sofie* est co-
mique, *Amphitrion* est très-sérieusement affligé.

D. D I E G U E.

n) Epargnes-tu mon sang ?

L E C O M T E.

Mon ame est fatisfaite ;
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

D. D I E G U E.

Tu dédaignes ma vie !

L E C O M T E.

En arêter le cours
Ne ferait que hâter la parque de trois jours.

S C E N E V.

D. D I E G U E *seul.*

O Rage ! ô désespoir ! ô vieilleffe ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers ,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire ,
Mon

n) *Epargnes - tu mon sang ?*] On a retranché ces quatre vers dans les éditions suivantes.

Mon bras qui tant de fois a sauvé cet empire,
 Tant de fois affermi le trône de son roi,
 Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour moi?
 O cruel souvenir de ma gloire passée !
 Œuvre de tant de jours en un jour effacée !
 Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur !
 Précipice élevé d'où tombe mon honneur !
 Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,
 Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?
 * *Comte, sois de mon prince à présent gouverneur ;*
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;
Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi m'en a sû rendre indigne.
 Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
 Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
 Fer, jadis tant à craindre, & qui dans cette offense
 M'as servi de parade, & non pas de défense,
 Va, quite désormais le dernier des humains,
 Passe pour me venger en de meilleures mains.

* *Llamadle, llamad al conde,*
que venga à exercer el cargo
de ayo de vuestro hijo,
que podra mas bien honrallo,
pues que yo sin honra quedo.

o) Si Rodrigue est mon fils, il faut que l'amour cède;
 Et qu'une ardeur plus haute à ses flames succède.
 Mon honneur est le sien, & le mortel affront
 Qui tombe sur mon chef, rejallit sur son front.

S C E N E VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon père

L'éprouverait sur l'heure.

D. DIEGUE.

* *Agréable colère!*

*Esse sentimiento adoro,
 essa colera me agrada,
 essa sangre alborotada*

o) *Si Rodrigue est mon fils &c.*] On a retranché ces quatre vers comme superflus.

Une ardeur plus haute était mal. Une ardeur n'est point *haute*. Il eût falu peut-être, une ardeur plus *noble*, plus *digne*. L'académie ne reprit aucune de ces fautes, qui écha-

Digne ressentiment à ma douleur bien doux !

Je reconais mon sang à ce noble couroux ;

Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.

Vien, mon fils, vien, mon sang, vien réparer ma
honte;

Vien me venger.

D. R O D R I G U E.

De quoi?

D. D I E G U E.

** D'un affront si cruel,*

Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel :

D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie ;

Mais mon âge a trompé ma généreuse envie ;

Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir ,

Je le remets au tien pour venger & punir.

es la que me diò Castilla ,

y la que te di heredada.

** Esta mancha de mi honor*

al tuyo se estiende.

pèrent à la critique de *Scudéri* ; elle se contenta de juger des choses que *Scudéri* avait critiquées ; & souvent il critiqua mal , parce qu'il était plus jaloux qu'éclairé. L'académie au contraire était plus éclairée que jalouse.

Va contre un arrogant éprouver ton courage ;
 * *Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.*
Meurs , ou tûe. Au surplus, pour ne te point flater,
 ** *Je te donne à combattre un homme à redouter.*
 p) Je l'ai vû tout sanglant au milieu des batailles,
 Se faire un beau rempart de mille funeraïlles.

D. R O D R I G U E.

Son nom, c'est perdre tems en propos superflus.

D. D I E G U E.

Donc pour te dire encor quelque chose de plus,
 Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
 C'est....

D. R O D R I G U E.

De grace, achevez.

* *Lavala*

con sangre , que sangre sola
quita semejantes manchas.

** *Poderoso es el contrario.*

p) *Je l'ai vû tout sanglant au milieu des batailles , Se faire un beau rempart de mille funeraïlles.*] Dans les éditions suivantes, *Corneille* a mis :

Je l'ai vû tout couvert de fang & de pouffière ,

D. D I E G U E.

Le père de Chimène.

D. R O D R I G U E.

Le....

D. D I E G U E.

Ne réplique point, je conais ton amour ;
 Mais qui peut vivre infame est indigne du jour :
 Plus l'ofenseur est cher, & plus grande est l'ofense.
 * *Enfin tu fais l'afront , & tu tiens la vengeance.*
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ,
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
 ** *Acablé des malheurs où le destin me range ,*
Je m'en vai les pleurer. Va, cours, vole, & nous venge.

* *aquí ofensa , y allí espada ,*
no tengo mas que dezirte.

** *Yo voy à llorar afrentas ,*
Mientras tu tomas venganças.

Porter partout la mort dans une armée entière.

L'académie avait condamné *funerailles* : je ne fai si ce mot, tout impropre qu'il est, n'eût pas mieux valu que le pléonasme languissant *partout & entière.*

S C E N E V I I.

D. R O D R I G U E *seul.*

X
 q) **P**ercé jusques au fond du cœur,
 D'une atteinte imprévue aussi-bien que mortelle,
 Misérable vengeur d'une juste querelle,
 Et malheureux objet d'une injuste rigueur:
 Je demeure immobile, & mon ame abatüe

Cède au coup qui me tue.

Si près de voir mon feu récompensé,

* *O Dieu, l'étrange peine!*

* *Mi padre el ofendido! estraña pena!*

y el ofensor el padre de Ximena!

q) *Percé jusques au fond du cœur.*] On mettrait alors des stances dans la plûpart des tragédies, & on en voit dans *Médée*. On les a bannies du théâtre. On a pensé que les personnages qui parlent en vers d'une mesure déterminée, ne devaient jamais changer cette mesure, parce que s'ils s'expliquaient en prose, ils devraient toujous continuer à parler en prose. Or les vers de six pieds étant substitués à la prose, le personnage ne doit pas s'écarter de ce langage convenu. Les stances donnent trop l'idée que c'est le poëte qui parle. Cela n'empêche pas que ces stances du

*En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène.*

r) Que je sens de rudes combats !

Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse :
Il faut venger un père , & perdre une maîtresse.
L'un m'anime le cœur , l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix , ou de trahir ma flame ,

Ou de vivre en infame :

Des deux côtés mon mal est infini.

O Dieu ! l'étrange peine !

Faut-il laisser un affront impuni ?

* *Faut-il punir le père de Chimène ?*

* *Yo he de matar al padre de Ximena !*

Cid ne soient fort belles , & ne soient encor écoutées
avec beaucoup de plaisir.

r) *Corneille* corrigea depuis cette stance ainsi :

Il vaut mieux courir au trépas ;

Je dois à ma maîtresse , aussi-bien qu'à mon père ;

J'atire en me vengeant sa haine & sa colère ;

J'atire ses mépris en ne me vengeant pas.

A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle ,

Et l'autre indigne d'elle.

Mon mal augmente à le vouloir guérir ;

Tout redouble ma peine.

Allons , mon ame ; & puisqu'il faut mourir ,

Mourons du moins sans ofenser Chimène.

N iiij

Père , maîtresse , honneur , amour ,
 Noble & dure contrainte , aimable tyrannie ,
 Tous mes plaisirs sont morts , ou ma gloire ternie.
 L'un me rend malheureux , l'autre indigne du jour.
 Cher & cruel espoir d'une ame généreuse ,
 Mais ensemble amoureuse ,
 Digne ennemi de mon plus grand bonheur ,
 Qui fais toute ma peine ,
 M'es-tu donné pour venger mon honneur ?
 M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas.
 Je dois à ma maîtresse , aussi-bien qu'à mon père.
 Qui venge cet affront , irrite sa colère ;
 Et qui peut le souffrir , ne la mérite pas.
 Prévenons la douleur d'avoir failli contre elle ,
 Qui nous ferait mortelle.
 Tout m'est fatal , rien ne me peut guérir ,
 Ni soulager ma peine.
 Allons , mon ame , & puisqu'il faut mourir ,
 Mourons du moins sans ofenser Chimène.

s) *Allons , mon bras , du moins sauvons l'honneur.*] L'académie avait approuvé *Allons , mon ame* ; & cependant *Cornelle* le changea , & mit *Allons , mon bras*. On ne dirait aujourd'hui ni l'un ni l'autre. Ce n'est point un effet du

Mourir fans tirer ma raifon !
 Rechercher un trépas fi mortel à ma gloire !
 Endurer que l'Éfpagne impute à ma mémoire
 D'avoir mal foutenu l'honneur de ma maifon !
 Refpecter un amour dont mon ame égarée
 Voit la perte affurée !
 N'écoutons plus ce penfer fuborneur ,
 Qui ne fert qu'à ma peine.
 s) Allons , mon bras , du moins fauvons
 l'honneur ,
 Puisqu'auffi-bien il faut perdre Chimène.
 Oui , mon efprit s'était deçû.
 Dois-je pas à mon père , avant qu'à ma maitrefse ?
 Que je meure au combat , ou meure de triftelfe ,
 Je rendrai mon fang pur comme je l'ai reçû.
 Je m'acufe déjà de trop de négligence ;
 Courons à la vengeance ;
 Et tout honteux d'avoir tant balancé ,

caprice de la langue , c'eft qu'on s'eft acoutumé à mettre
 plus de vérité dans le langage. *Allons* fignifie *marchons* ,
 & ni un bras ni une ame ne marchent ; d'ailleurs nous ne
 fommes plus dans un tems où l'on parle à fon bras & à
 fon ame.

* *Ne soyons plus en peine*
(*Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé*)
Si l'offenseur est père de Chimène.

* *haviendo sido*
mi padre el ofendido,
poco importa que fuese
el ofensor el padre de Ximena.

Fin du premier acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

D. ARIAS, LE COMTE.

L E C O M T E.

* *J*E l'avoue entre nous , quand je lui fis l'afront, a)
 J'eus le sang un peu chaud , & le bras un peu prompt.
 Mais puisque c'en est fait , le coup est sans remède.

D. A R I A S.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède ;
 Il y prend grande part , & son cœur irrité
 Agira contre vous de pleine autorité.

* *Confieso que fue locura ,
 mas no la quiero emendar.*

a) *Je l'avoue entre nous , quand je lui fis l'afront.*] Corneille aurait dû corriger *je lui fis l'afront* , que l'académie condamna comme une faute contre la langue. De plus, il falait dire *cet affront*. Il mit à la place :

Je l'avoue entre nous , mon sang un peu trop chaud
 S'est trop ému d'un mot , & l'a porté trop haut.

Un sang trop chaud qui le porte trop haut est bien pis
 qu'une faute contre la grammaire.

Aussi vous n'avez point de valable défense.
 Le rang de l'ofensé, la grandeur de l'ofense,
 Demandent des devoirs & des soumissions,
 Qui passent le commun des satisfactions.

L E C O M T E.

Qu'il prenne donc ma vie, elle est en sa puissance.

D. A R I A S.

Un peu moins de transport, & plus d'obéissance.
 D'un Prince qui vous aime apaisez le couroux.
 Il a dit, *je le veux*, désobéirez-vous ?

L E C O M T E.

Monfieur, pour conferver ma gloire & mon estime,
 Désobéir un peu n'est pas un si grand crime :
 Et quelque grand qu'il fût, mes services présens
b) Pour le faire abolir font plus que fufifans.

D. A R I A S.

Quoi qu'on fasse d'illustre & de confidérable,
 Jamais à son fujet un Roi n'est redevable.
 Vous vous flatez beaucoup, & vous devez favoir
 Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.

b) Pour le faire abolir font plus que fufifans.] C'est ici
 qu'il y avait :

Les satisfactions n'apaisent point une ame ;
 Qui les reçoit a tort, qui les fait se difame ;
 Et de pareils acords, l'effet le plus comun

* *Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.*

L E C O M T E.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. A R I A S.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

L E C O M T E.

** *Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.*

Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,

*** *Tout l'état périra plutôt que je périsse.*

D. A R I A S.

Quoi? vous craignez si peu le pouvoir souverain...

L E C O M T E.

D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main.

Il a trop d'intérêt lui-même à ma personne;

Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

* *Y con ella has de querer
perderte?*

** *Los hombres como yo
mucho tienen que perder.*

*** *Ha de perderse Castilla
antes que yo.*

Est de deshonorer deux hommes au lieu d'un.

Ces vers parurent trop dangereux dans un tems où l'on punissait les duels qu'on ne pouvait arrêter, & Corneille les supprima.

D. A R I A S.

Soufrez que la raison remette vos esprits.
Prenez un bon conseil.

L E C O M T E.

Le conseil en est pris.

D. A R I A S.

Que lui dirai-je enfin ? Je lui dois rendre compte.

L E C O M T E.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. A R I A S.

Mais songez que les rois veulent être absolus.

L E C O M T E.

Le sort en est jetté, monsieur, n'en parlons plus.

D. A R I A S.

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre,
Tout couvert de lauriers, craignez encor la foudre.

L E C O M T E.

Je l'atendrai sans peur,

D. A R I A S.

Mais non pas sans effet.

L E C O M T E.

Nous verrons donc par là don Diégue satisfait.

(*D. Arias rentre.*)

Je m'étonne fort peu de menaces pareilles ;

Dans les plus grands périls je fais plus de merveilles ;
 Et quand l'honneur y va , les plus cruels trépas
 Présentés à mes yeux ne m'ébranleraient pas.

S C E N E II.

LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A Moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

* *Conais-tu bien don Diégue ?*

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

** *Parlons bas , écoute.*

* *Aquel viejo que alli esta ,
 sabes quien es ?*

** *Habla baxo , escucha.*

* *Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu ,
La vaillance & l'honneur de son tems ? le fais-tu ?*

L E C O M T E.

** *Peut-être.*

D. R O D R I G U E.

*** *Cette ardeur que dans les yeux je porte ,
Sais-tu que c'est son sang ? le fais-tu ?*

L E C O M T E.

**** *Que m'importe ?*

D. R O D R I G U E.

***** *A quatre pas d'ici je te le fais savoir.*

L E C O M T E.

Jeune présomptueux.

D. Ro-

* *No sabes que fue despojo
de honra y valor ?*

** *Si seria.*

*** *Y que es sangre suya
la que yo tengo en el ojo ?
Sabes ?*

**** *Y el sabello
que har de importar ?*

***** *Si vamos à otro lugar
sabras lo mucho que importa.*

D. R O D R I G U E.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune , il est vrai , mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

L E C O M T E.

Mais t'ataquer à moi ! qui t'a rendu si vain ,
Toi qu'on n'a jamais vû les armes à la main ?

D. R O D R I G U E.

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître.
c) Et pour leurs coups d'essai veulent des coups
de maître.

L E C O M T E.

Sais-tu bien qui je suis ?

D. R O D R I G U E.

Oui , tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'éfroi.
Mille & mille lauriers dont ta tête est couverte ,
Semblent porter écrit le destin de ma perte.

c) *Coups d'essai , coups de maître.*] Termes familiers
qu'on ne doit jamais employer dans le tragique ; de plus ,
ce n'est qu'une répétition froide de ce beau vers :

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Scudéri censurait des beautés , & ne vit pas ce défaut.

P. Corneille. Tom. I.

O

J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;
 Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
 A qui venge son père il n'est rien d'impossible.
 c) Ton bras est vaincu , mais non pas invincible.

L E C O M T E.

Ce grand cœur qui paraît au discours que tu tiens ,
 Par tes yeux chaque jour se découvrait aux miens ;
 Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille ,
 Mon ame avec plaisir te destinait ma fille.
 Je fai ta passion , & suis ravi de voir
 Que tous ses mouvemens cèdent à ton devoir ;
 Qu'ils n'ont point afaibli cette ardeur magnanime ;
 Que ta haute vertu répond à mon estime ;
 Et que voulant pour gendre un cavalier parfait ,
 Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
 Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse :
 J'admire ton courage , & je plains ta jeunesse.

c) *Ton bras est vaincu , mais non pas invincible.*] Ce mot *invaincu* n'a point été employé par les autres écrivains ; je n'en vois aucune raison : il signifie autre chose qu'*indomté* : un pays est *indomté* , un guerrier est *invaincu*. *Corneille* l'a encor employé dans les *Horaces*. Il y a un dictionnaire d'ortographe , où il est dit qu'*invaincu* est un barbarisme. Non ; c'est un terme hazardé & nécessaire.

Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
 Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
 Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire.
 A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.
 On te croirait toujours abatu sans effort ;
 Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

D. R O D R I G U E.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
 Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

L E C O M T E.

Retire-toi d'ici.

D. R O D R I G U E.

Marchons sans discourir.

L E C O M T E.

Es-tu si las de vivre ?

Il y a deux sortes de barbarismes , celui des mots & celui des phrases. *Egaliser les fortunes* , pour *égaler les fortunes : au parfait* , au-lieu de *parfaitement* : *éduquer* , pour *donner de l'éducation* , *élever* : voila des barbarismes de mots. *Je crois de bien faire* , au-lieu de *je crois bien faire* ; *encenser aux dieux* , pour *encenser les dieux* : *je vous aime tout ce qu'on peut aimer*. Voila des barbarismes de phrase.

D. R O D R I G U E.

As-tu peur de mourir ?

L E C O M T E.

Vien, tu fais ton devoir, & le fils dégénère,
 Qui survit un moment à l'honneur de son père.

S C E N E I I I.

L'INFANTE, CHIMENE, LÉONOR.

L' I N F A N T E.

A Païse, ma Chimène, apaise ta douleur ;
 Fais agir ta constance en ce coup de malheur.
 Tu reverras le calme après ce faible orage.
 Ton bonheur n'est couvert que d'un petit nuage ;
 Et tu n'as rien perdu pour le voir diférer.

C H I M E N E.

Mon cœur outré d'ennuis n'ose rien espérer.
 Un orage si prompt qui trouble une bonace,
 D'un naufrage certain nous porte la menace,
 Je n'en faurais douter, je péris dans le port.
 J'aimais, j'étais aimée, & nos pères d'accord ;
 Et je vous en contais la première nouvelle,
 Au malheureux moment que naissait leur querelle,

Dont le récit fatal, si tôt qu'on vous l'a fait,
 D'une si douce atente a ruiné l'effet.
 Maudite ambition, détestable manie,
 Dont les plus généreux souffrent la tyrannie,
 Impitoyable honneur mortel à mes plaisirs,
 Que tu me vas coûter de pleurs & de soupirs !

L' I N F A N T E.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre ;
 Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre :
 Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
 Puisque déjà le roi les veut acomoder ;
 Et de ma part mon ame à tes ennuis sensible,
 Pour en tarir la source, y fera l'impossible.

C H I M E N E.

Les acomodemens ne font rien en ce point :
 Les afronts à l'honneur ne se reparent point.
 En vain on fait agir la force & la prudence ;
 Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en aparence.
 La haine que les cœurs conservent au dedans,
 Nourit des feux cachés, mais d'autant plus ardens.

L' I N F A N T E.

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue & Chimène,
 Des pères ennemis dissipera la haine ;

Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort
Par un heureux hymen étoufer ce discord.

C H I M E N E.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère :
Don Diégue est trop altier, & je connais mon père.
Je sens couler des pleurs que je veux retenir :
Le passé me tourmente, & je crains l'avenir.

L' I N F A N T E.

Que crains-tu ? d'un vieillard l'impuissante faiblesse ?

C H I M E N E.

Rodrigue a du courage.

L' I N F A N T E.

Il a trop de jeunesse.

C H I M E N E.

Les hommes valeureux le font du premier coup.

L' I N F A N T E.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup :
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire ;
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

C H I M E N E.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui !
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui ?

Etant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage !
 Soit qu'il cède , ou résiste au feu qui me l'engage ,
 Mon esprit ne peut qu'être , ou honteux , ou confus ,
 De son trop de respect , ou d'un juste refus.

L' I N F A N T E.

Chimène est généreuse , & quoiqu'intéressée ,
 Elle ne peut souffrir une lâche pensée :
 Mais si jusques au jour de l'acomodement
 Je fais mon prisonnier de ce parfait amant ,
 Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage ,
 Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage ?

C H I M E N E.

Ah , Madame , en ce cas je n'ai plus de souci.

S C E N E I V.

L'INFANTE, CHIMENE, LÉONOR,
 le Page.

L' I N F A N T E.

PAge, cherchez Rodrigue , & l'amenez ici.

L E P A G E.

Le comte de Gormas & lui....

O ïïïj

C H I M E N E.

Bon Dieu ! je tremble.

L' I N F A N T E.

Parlez.

L E P A G E.

Hors de la ville ils font fortis ensemble.

C H I M E N E.

Seuls ?

L E P A G E.

Seuls, & qui semblaient tout bas se quereller.

C H I M E N E.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler,
Madame, pardonnez à cette promptitude.

S C E N E V.

L' I N F A N T E, L É O N O R.

L' I N F A N T E.

HÉlas ! que dans l'esprit je sens d'inquiétude !
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit ;
Mon repos m'abandonne, & ma flame revit,
Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène,
Avecque mon espoir fait renaître ma peine ;

Et leur division que je vois à regret ,
 Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

L É O N O R.

Cette haute vertu qui régné dans votre ame
 Se rend-elle fitôt à cette lâche flame ?

L' I N F A N T E.

Ne la nommè point lâche , à présent que chez moi
 Pompeuse & triomphante elle me fait la loi ;
 Porte-lui du respect , puisqu'elle m'est si chère.
 Ma vertu la combat , mais malgré moi j'espère ;
 Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu
 Vole après un amant que Chimène a perdu.

L É O N O R.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage ?
 Et la raison chez vous perd ainsi son usage ?

L' I N F A N T E.

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raison ,
 Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison !
 Si-tôt que le malade aime sa maladie ,
 Il ne peut plus souffrir que l'on y remédie.

L É O N O R.

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux ;
 Mais toujours ce Rodrigue est indigne de vous.

L' I N F A N T E.

Je ne le sçai que trop ; mais si ma vertu cède ,

Apren comme l'amour flate un cœur qu'il possède :
 Si Rodrigue une fois fort vainqueur du combat ,
 Si deffous fa valeur ce grand guerrier s'abat ,
 Je puis en faire cas, je puis l'aimer fans honte.
 Que ne fera-t-il point , s'il peut vaincre le comte ?
 J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
 Les royaumes entiers tomberont sous ses loix ;
 Et mon amour flateur déjà me persuade
 Que je le vois assis au trône de Grenade,
 Les maures subjugués trembler en l'adorant ,
 L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant ,
 Le Portugal se rendre, & ses nobles journées
 Porter de-là les mers ses hautes destinées ,
 Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers :
 Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
 Je l'atens de Rodrigue après cette victoire ,
 Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

L É O N O R.

Mais, Madame, voyez où vous portez son bras,
 En suite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L' I N F A N T E.

Rodrigue est ofensé, le comte a fait l'outrage ;
 Ils sont fortis ensemble, en faut-il davantage ?

L É O N O R.

Je veux que ce combat demeure pour certain ;

Votre esprit va-t-il point bien vite pour sa main ?

L' I N F A N T E.

Que veux-tu ? je suis folle, & mon esprit s'égare ;
 Mais c'est le moindre mal que l'amour me prépare.
 Vien dans mon cabinet consoler mes ennuis ;
 Et ne me quite point dans le trouble où je suis.

S C E N E V I.

LE ROI, D. ARIAS, D. SANCHE,
 D. ALONSE.

L E R O I.

LE comte est donc si vain, & si peu raisonnable !
 Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

D. A R I A S.

Je l'ai de votre part longtems entretenu.
 J'ai fait mon pouvoir, Sire, & n'ai rien obtenu.

L E R O I.

Justes cieux ! Ainsi donc un sujet téméraire
 A si peu de respect & de soin de me plaire !
 Il offense don Diégue, & méprise son roi !
 Au milieu de ma cour il me donne la loi !

Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine;
 Je lui rabattrai bien cette humeur si hautaine;
 Fût-il la valeur même, & le Dieu des combats,
 Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.
 Je fai trop comme il faut domter cette insolence.
 Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence;
 Mais puis qu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,
 Soit qu'il résiste, ou non, vous affûrer de lui.

(*D. Alonse rentre.*)

D. S A N C H E.

Peut-être un peu de tems le rendrait moins rebelle;
 On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle.
 Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,
 Un cœur si généreux se rend mal-aisément.
 Il voit bien qu'il a tort, mais une ame si haute
 N'est pas si-tôt réduite à confesser sa faute.

L E R O I.

e) Don Sanche, taisez-vous, & foyez averti
 Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

e) *Don Sanche, taisez-vous, & foyez averti.*] Cette scène parait presque aussi inutile que celle de l'infante; elle avilit d'ailleurs le roi, qui n'est point obéi. Après que le roi a dit, *taisez-vous*, pourquoi dit-il le moment d'après, *parlez*? & il ne résulte rien de cette scène.

D. S A N C H E.

J'obéis, & me tais ; mais de grace encor , Sire,
Deux mots en sa défense.

L E R O I.

Et que pourez-vous dire ?

D. S A N C H E.

Qu'une ame acoutumée aux grandes actions
Ne se peut abaïffer à des soumissions :
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte ;
Et c'est contre ce mot qu'a résisté le comte.
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur ,
Et vous obéirait s'il avait moins de cœur.
Commandez que son bras nourri dans les alarmes
Répare cette injure à la pointe des armes ;
Il satisfera, Sire, & vienne qui voudra,
Atendant qu'il l'ait fû voici qui répondra.

L E R O I.

Vous perdez le respect , mais je pardonne à l'âge ;
Et j'estime l'ardeur en un jeune courage.
Un roi don la prudence a de meilleurs objets ,
Est meilleur ménager du sang de ses sujets :
Je veille pour les miens, mes fouis les conservent,
Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi :

Vous parlez en foldat, je dois agir en roi ;
 Et quoi qu'on veuille dire , & quoi qu'il ose croire ,
 Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
 D'ailleurs l'afront me touche , il a perdu d'honneur
 Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur ;
 Et par ce trait hardi d'une insolence extrême ,
 Il s'est pris à mon choix , il s'est pris à moi-même :
 C'est moi qu'il satisfait en réparant ce tort,
 N'en parlons plus. *f)* Au reste on nous menace fort.
 Sur un avis reçu je crains une surprise.

D. A R I A S.

Les maures contre vous font-ils quelque entreprise ?

f) Au reste , on nous menace fort.] C'est un petit défaut que cette expression familière ; mais n'en est-ce point un très-grand de parler avec tant d'indifférence du danger de l'état ? n'aurait-il pas été plus intéressant & plus noble de commencer par montrer une grande inquiétude de l'approche des maures , & un embarras non moins grand d'être obligé de punir dans le comte le seul homme dont il espérait des services utiles dans cette conjoncture ? n'eût-ce pas même été un coup de théâtre , que dans le tems où le roi eût dit , *je n'ai d'espérance que dans le comte* , on lui fût venu dire , *le comte est mort* ? cette idée même n'eût-elle pas donné un nouveau prix au service que rend ensuite *Rodrigue* , en faisant plus qu'on n'espérait du comte ?

S'osent-ils préparer à des efforts nouveaux ?

L E R O I.

Vers la bouche du fleuve on a vû leurs vaisseaux ;
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.

D. A R I A S.

Tant de combats perdus leur ont ôté le cœur
D'ataquer désormais un si puissant vainqueur.

L E R O I.

N'importe , ils ne sauraient qu'avecque jalousie
Voir mon sceptre aujourd'hui régir l'Andalousie ;
Et ce pays si beau que j'ai conquis sur eux ,

Corneille ôta depuis ,

Au reste on nous menace fort.

Il mit :

Au reste on a vû dix vaisseaux ,

De nos vieux ennemis arborer les drapeaux.

Il faut observer qu'*au reste* signifie *quant à ce qui reste* ; il ne s'employe que pour les choses dont on a déjà parlé, & dont on a omis quelque point dont on veut traiter. Je veux que le comte fasse satisfaction. Au reste , je souhaite que cette querelle puisse ne pas rendre les deux maisons éternellement ennemies. Mais quand on passe d'un sujet à un autre , il faut , *cependant* , ou quelque autre transition.

Réveille à tous momens leurs desseins généreux.
 C'est l'unique raison qui m'a fait dans Seville
 Placer depuis dix ans le trône de Castille,
 Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus prompt
 Renverser aussi-tôt ce qu'ils entreprendront.

D. A R I A S.

Sire, ils ont trop appris aux dépens de leurs têtes,
 Combien votre présence assure vos conquêtes :
 Vous n'avez rien à craindre.

L E R O I.

Et rien à négliger.

Le trop de confiance attire le danger;
 Et le même ennemi que l'on vient de détruire,
 S'il fait prendre son tems, est capable de nuire.

(*D. Alonse revient.*)

Toutefois j'aurais tort de jeter dans les cœurs,
 L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.
 L'effroi que produirait cette alarme inutile,
 Dans la nuit qui survient, troublerait trop la ville:
 Puisqu'on fait bonne garde aux murs & sur le port,
 g) Il suffit pour ce soir.

D. ALONSE.

g) *Il suffit &c.*] Le roi a très-grand tort de dire, *il suffit pour ce soir*, puisqu'en effet les maures font leur descente le soir même, & que sans le *Cid* la ville était prise. On demande

D. A L O N S E.

Sire, le comte est mort.
Don Diégué par son fils a vengé son offense.

L E R O I.

* *Dès que j'ai su l'afront, j'ai prévu la vengeance;*
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

D. A L O N S E.

Chimène à vos genoux apporte sa douleur :
Elle vient toute en pleurs vous demander justice.

L E R O I.

Bien qu'à ses déplaisirs mon ame compatisse,
Ce que le comte a fait semble avoir mérité
Ce juste châtiment de sa témérité.
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
Après un long service à mon état rendu,
Après son sang pour moi mille fois répandu,
A quelques sentimens que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affaiblit, & son trépas m'afflige.

* *Como la ofensa sabia*
luego cay en la vengança.

demande s'il est permis de mettre sur la scène un prince qui prend si mal ses mesures ? je ne le crois pas : la raison en est qu'un personnage avili ne peut jamais plaire.

S C E N E V I I.

LE ROI, D. DIEGUE, CHIMENE,
D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

C H I M E N E.

* *S*ire, Sire, justice. *h*)

D. D I E G U E.

Ah, Sire, écoutez-nous ?

C H I M E N E.

** *Je me jette à vos pieds.*

D. D I E G U E.

*** *J'embrasse vos genoux.*

C H I M E N E.

Je demande justice.

* *Justicia , justicia pido.*

** *Rey , à tus pies he llegado.*

*** *Rey , à tus pies he venido.*

h) *Sire , Sire , justice.*] Voyez comme dès ce moment les défauts précédens disparaissent. Quelle beauté dans le poëte espagnol & dans son imitateur ! Le premier mot de *Chimène* est de demander justice contre un homme qu'elle adore : c'est peut-être la plus belle des situations. Quand dans l'amour il ne s'agit que de l'amour , cette passion

D. D I E G U E.

Entendez ma défense.

C H I M E N E.

Vengez-moi d'une mort....

D. D I E G U E.

Qui punit l'insolence.

C H I M E N E.

Rodrigue, Sire....

D. D I E G U E.

A fait un coup d'homme de bien.

C H I M E N E.

* *Il a tué mon père.*

D. D I E G U E.

Il a vengé le sien.

C H I M E N E.

** *Au sang de ses sujets un roi doit la justice.*

* *Señor , à mi padre han muerto.*

** *Haura en los Reyes justicia.*

n'est pas tragique. *Monime* aimera-t-elle *Xipharès* ou *Phar-nace* ? *Antiochus* épousera - t - il *Bérénice* ? Bien des gens répondent , Que m'importe ? Mais *Chimène* fera-t-elle couler le sang du *Cid* ? qui l'emportera d'elle ou de *don Diégue* ? Tous les esprits sont en suspens , tous les cœurs sont émus.

D. D I E G U E.

* *Une vengeance juste est sans peur du supplice.*

L E R O I.

Levez-vous l'un & l'autre, & parlez à loisir.
 Chimène, je prends part à votre déplaisir.
 D'une égale douleur je fens mon ame atteinte.
 Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

C H I M È N E.

Sire, mon père est mort, ** *mes yeux ont vû son sang
 Couler à gros bouillons de son généreux flanc ;*
 Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
 Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
 i) Ce sang qui tout sorti fume encor de couroux
 De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
 Qu'au milieu des hazards n'osait verser la guerre ;
 Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre ;

* *Justa vengança he tomado.*** *Yo vi con mis propios ojos
 teñido el luxiente azero.*

i) *Ce sang qui tout sorti fume encor de couroux.*] Scudéri ne reprit point ces hiperboles poétiques, qui n'étant point dans la nature afaiblissent le pathétique de ce discours. C'est le poëte qui dit que *ce sang fume de couroux* ; ce n'est pas assurément *Chimène* ; on ne parle pas ainsi d'un

Et pour son coup d'essai, son indigne attentat
 D'un si ferme soutien a privé votre état,
 De vos meilleurs soldats abatu l'assurance,
 Et de vos ennemis relevé l'espérance.

* *J'arivai sur le lieu sans force & sans couleur,*
 Je le trouvai sans vie. Excusez ma douleur,
 Sire, la voix me manque à ce récit funeste,
 Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le reste.

L E R O I.

Pren courage, ma fille, & sache qu'aujourd'hui
 Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

C H I M E N E.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
 J'arivai donc sans force, & le trouvai sans vie;
 k) Il ne me parla point; l) mais pour mieux
 m'émouvoir,

* *Yo lleguè casi sin vida.*

père mourant. *Scudéri* beaucoup plus acoutumé que *Cornelle* à ces figures outrées & puériles, ne remarqua pas même en autrui, tout éclairé qu'il était par l'envie, une faute qu'il ne sentait pas dans lui-même.

k) *Il ne &c.*] Puisqu'il était mort, il n'est pas bien sur-

* *Son sang sur la poussière m) écrivait mon devoir :*
 Ou plutôt sa valeur en cet état réduite,
 ** *Me parlait par sa playe, & hâta ma poursuite ;*
 Et pour se faire entendre au plus juste des rois,
 Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.
 Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
 Règne devant vos yeux une telle licence ;
 Que les plus valeureux avec impunité
 Soient exposés aux coups de la témérité ;
 Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,

* *Escriviò en este papel
 con sangre mi obligacion.*

** *Me hablò
 con la boca de la herida.*

prenant qu'il n'ait point parlé. Ce sont là de ces inadvertences qui échappent dans la chaleur de la composition, & auxquelles les ennemis de l'auteur, & même les indifférens, ne manquent pas de donner du ridicule. *Corneille* substitua depuis, *Son flanc était ouvert.*

l) *Et pour mieux m'émouvoir.*] Les conaisseurs sentent qu'il ne fallait pas même que *Chimène* dit, *pour mieux m'émouvoir.* Elle doit être si émüe, qu'il ne faut pas qu'elle prête aux choses inanimées le dessein de la toucher.

m) *Ecrivait mon devoir.* L'espagnol dit, *Parlait par sa playe.*] Vous voyez que ces figures recherchées sont dans

Se baigne dans leur sang , & brave leur mémoire.
 Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir ,
 Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
 Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,
 Plus pour votre intérêt que pour mon aléance.
 Vous perdez en la mort d'un homme de son rang,
 Vengez-la par une autre , & le sang par le sang.
n) Sacrifiez don Diégue & toute sa famille ,
 A vous, à votre peuple , à toute la Castille.
 Le Soleil qui voit tout , ne voit rien sous les cieux
 Qui vous puisse payer un sang si précieux.

L E R O I.

Don Diégue , répondez.

l'original espagnol. C'était l'esprit du tems : c'était le faux brillant du *Marini* & de tous les auteurs.

n) *Sacrifiez don Diégue &c.*] Il n'était pas naturel que *Chimène* demandât la mort de *don Diégue* ofensé si cruellement par son père. De plus , cette fureur atroce de demander le sang de toute la famille , n'était point convenable à une fille qui acufait son amant malgré elle. *Cornéille* substitua depuis :

Imolez , non à moi , mais à vôtre couronne ,
 Mais à vôtre grandeur , mais à vôtre personne ;
 Imolez , dis-je , Sire , au bien de tout l'état ,
 Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

Qu'on est digne d'envie,
 Quand avecque la force on perd aussi la vie,
 Sire, & que l'âge apporte aux hommes généreux
 o) Avecque sa faiblesse un destin malheureux!
 Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
 Moi, que jadis partout a suivi la victoire,
 Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
 Recevoir un affront, & demeurer vaincu.
 Ce que n'a pû jamais combat, siège, embuscade,
 Ce que n'a pû jamais Aragon, ni Grenade,
 Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
 L'orgueil dans vôtre cour l'a fait presque à vos yeux,
 Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse,
 Avantage de l'âge, & fort de ma faiblesse.
 Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
 Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
 Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,
 Descendaient au tombeau tous chargés d'infamie,

o) *Avecque sa faiblesse.*] Les éditions suivantes portent :

Au bout de leur carrière un destin rigoureux,
 Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse.

Les autres éditions portent :

Jaloux de vôtre choix, & fier de l'avantage
 Que lui donnait sur moi la faiblesse de l'âge.

Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
 Digne de son pays, & digne de son roi.
 Il m'a prêté sa main, il a tué le comte ;
 Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.

* *Si montrer du courage & du ressentiment ,
 Si venger un soufflet mérite un châtement ,
 Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête.*

** *Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.*

p) Du crime glorieux qui cause nos débats,
 Sire, j'en suis la tête, *** *il n'en est que le bras.*
 Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
 Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pû faire.
 Imolez donc ce chef que les ans vont ravir ;
 Et conservez pour vous le bras qui peut servir.

* *Si la vengança me tocò ,
 y te toca la justicia ,
 hazla en mi , Rey soberano.*

** *Castigar en la cabeça
 los delitos de la mano.*

*** *Y solo fue mano mia
 Rodrigo.*

p) *Du crime glorieux.*] *Corneille substitue : Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats.* Mais ce changement est vicieux. *Ce qui fait nos débats est très-faible.* Il semble que *don Diégue* parle ici d'un procès de famille.

* *Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène ;*
 Je n'y résiste point , je consens à ma peine ;
 Et loin de murmurer d'un injuste décret ,
 Mourant sans deshonneur je mourai sans regret.

L E R O I.

L'affaire est d'importance, & bien considérée
 Mérite en plein conseil d'être délibérée.
 Don Sanche , remettez Chimène en sa maison.
 Don Diégue aura ma cour & sa foi pour prison.
 Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

C H I M E N E.

Il est juste , grand roi, qu'un meurtrier périsse.

L E R O I.

** *Pren du repos, ma fille, & calme tes douleurs.*

C H I M E N E.

*** *M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs. q)*

Fin du second acte.

* *Con mi cabeça cortada*
quede Ximena contenta.

** *Sossiegate, Ximena,*

*** *Mi llanto crece.*

q) *M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.] Croître* aujourd'hui n'est plus actif ; on dit *acroître*. Mais il me semble qu'il est permis en vers de dire, *croître mes tourmens, mes ennuis, mes douleurs, mes peines.*

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

* **R**ODRIGUE, qu'as-tu fait ? où viens-tu,
misérable ?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prens-tu cette audace & ce nouvel orgueil,
De paraître en des lieux que tu remplis de deuil ?
Quoi ! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte ?
** *Ne l'as-tu pas tué ?*

D. RODRIGUE.

Sa vie était ma honte ;

*** *Mon honneur de ma main a voulu cet effort.*

* *Que has hecho Rodrigo ?*

** *No mataste al conde ?*

*** *Importavalo à mi honor.*

* *Mais chercher ton asyle en la maison du mort,
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?*

D. R O D R I G U E.

Jamais un meurtrier s'ofrit-il à son juge ?
Ne me regarde plus d'un visage étonné,
** *Je cherche le trépas après l'avoir donné.*
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène.

* *Pues , Señor ,
quando fue la casa del muerto
sagrado del matador ?*

** *Yo busco la muerte ,
en su casa.*

[a) *Ne peut pour mon suplice avoir trop de colère.*] On voit que cette faute tant reprochée à *Corneille* , d'avoir violé l'unité de lieu pour violer les loix de la bienséance , & d'avoir fait aller *Rodrigue* dans la maison même de *Chimène* qu'il pouvait si aisément rencontrer au palais ; que cette faute , dis - je , est de l'auteur *espagnol* : quelque répugnance qu'on ait à voir *Rodrigue* chez *Chimène* , on oublie presque où il est , on n'est occupé que de la situation. Le mal est qu'il ne parle qu'à une confidente.

On n'a point de *colère pour un suplice*. C'est un barba-

* *Je mérite la mort de mériter sa haine ;
Et j'en viens recevoir comme un bien souverain ,
Et l'arrêt de sa bouche , & le coup de sa main.*

E L V I R E .

Fui plutôt de ses yeux, fui de sa violence ;
A ses premiers transports dérobe ta présence.
Va, ne t'expose point aux premiers mouvemens
Que poussera l'ardeur de ses ressentimens.

D. R O D R I G U E .

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pû déplaire ,
a) Ne peut pour mon suplice avoir trop de colère ;

* *Y por ser justo ,
vengo à morir en sus manos ,
Pues estoy muerto en su gusto.*

risme. *Corneille* au lieu de *l'heur sans pareil*, mit depuis :

Et j'évite *cent morts* qui me vont acabler.

On ne peut guère corriger plus mal. L'idée d'éviter tant de morts ne doit pas se présenter à un homme qui la cherche. Ces *cent morts* sont une expression vague, un vers fait à la hâte ; il ne se donnait ni le tems, ni la peine de chercher le mot propre & un tour élégant. On ne connaissait pas encor cette pureté de diction, & cette éloquence sage & vraie que *Racine* trouva par un travail assidu, & par une méditation profonde sur le génie de nôtre langue.

Et d'un heur sans pareil je me verrai combler,
Si pour mourir plus tôt je la puis redoubler.

E L V I R E.

* *Chimène est au palais, de pleurs toute baignée ;
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.*

Rodrigue, fui de grace, ôte-moi de souci.

Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici ?

Veux-tu qu'un médisant l'acuse en sa misère

D'avoir reçû chez soi l'affassin de son père ?

** *Elle va revenir, elle vient, je la voi.*

Du moins pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

(*Il se cache.*)

* *Ximena esta
cerca Palacio, y vendra
acompañada.*

** *Ella vendra, ya viene.*

b) *Sous vos commandemens mon bras sera trop fort. Malheureuse !*] Quelque insipidité qu'on ait trouvé dans le personnage de *don Sanche*, il me semble qu'il fait là un effet très-heureux, en augmentant la douleur de *Chi-*

S C E N E I I.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Oui, madame, il vous faut de sanglantes victimes.

Votre colère est juste, & vos pleurs légitimes ;

Et je n'entreprends pas, à force de parler,

Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.

Mais si de vous servir je puis être capable,

Employez mon épée à punir le coupable ;

Employez mon amour à venger cette mort.

b) Sous vos commandemens mon bras fera trop fort.

C H I M E N E.

Malheureuse !

D. SANCHE.

Madame, acceptez mon service.

C H I M E N E.

J'oserais le roi qui m'a promis justice.

mène ; & ce mot *malheureuse*, qu'elle prononce sans presque l'écouter, est sublime. Lorsqu'un personnage qui n'est rien par lui-même sert à faire valoir le caractère principal, il n'est point de trop.

D. S A N C H E.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,
 Que bien souvent le crime échape à sa longueur :
 Son cours lent & douteux fait trop perdre de larmes.
 Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes :
 La voye en est plus sûre, & plus prompte à punir.

C H I M E N E.

C'est le dernier remède ; & s'il y faut venir,
 Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
 Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. S A N C H E.

C'est l'unique bonheur où mon ame prétend ;
 Et pouvant l'espérer, je m'en vai trop content.

S C E N E III.

C H I M E N E, E L V I R E.

C H I M E N E.

ENfin, je me vois libre, & je puis fans contrainte
 De

*c) La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.] Scudéri
 trouvait là trois moitiés. Cette affectation, cette apos-
 trophe à ses yeux ont paru à tous les critiques une pué-
 rilité dont on ne trouve aucun exemple dans le théâ-
 tre grec.*

De mes vives douleurs te faire voir l'ateinte ;
 Je puis donner passage à mes tristes soupirs ;
 Je puis t'ouvrir mon ame, & tous mes déplaisirs.
 Mon père est mort, Elvire, & la première épée
 Dont s'est armé Rodrigue, a sa trame coupée.
 Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau,
 * *La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau ; c)*
 ** *Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,*
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

E L V I R E.

*** *Reposez-vous, d) madame.*

C H I M E N E.

Ah ! que mal à propos

* *La mitad de mi vida
ha muerto la otra mitad.*** *Y al vengar
de mi vida la una parte
sin las dos he de quedar.**** *Descansar.*

Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Par quel art cependant ces vers touchent - ils ? n'est-ce point que *la moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau*, porte dans l'ame une idée atendrissante qui subsiste encore malgré les vers qui suivent ?

d) *Reposez-vous, madame.*] *Descansar* n'est-il pas un mot plus énergique & plus noble que *reposez-vous, ma-*

Ton avis importun m'ordonne du repos !

* *Par où sera jamais mon ame satisfaite,*

Si je pleure ma perte, & la main qui l'a faite ?

Et que puis-je espérer qu'un tourment éternel,

Si je poursuis un crime, aimant le criminel ?

E L V I R E.

** *Il vous prive d'un père, & vous l'aimez encore ?*

C H I M E N E.

*** *C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore.*

Ma passion s'opose à mon ressentiment ;

Dedans mon ennemi je trouve mon amant ;

Et je sens qu'en dépit de toute ma colère,

Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père.

Il l'ataque, il le presse, il cède, il se défend,

Tantôt fort, tantôt faible, & tantôt triomphant :

Mais en ce dur combat de colère & de flame,

Il déchire mon cœur sans partager mon ame ;

* *Que consuelo he de tomar ?*

** *Siempre quieres à Rodrigo ?*

que matò à tu padre mira.

*** *Es mi adorado enemigo.*

dame. Le mot de reposer est un peu de la comédie, & ne peut guère être adressé qu'à une personne fatiguée.

Et quoique mon amour ait sur moi du pouvoir ,
 Je ne consulte point pour suivre mon devoir ;
 Je cours fans balancer où mon honneur m'oblige.
 Rodrigue m'est bien cher , son intérêt m'afflige ;
 Mon cœur prend son parti , mais contre leur effort ,
 Je sai que je suis fille , & que mon père est mort.

E L V I R E.

* *Pensez-vous le poursuivre ?*

C H I M E N E.

Ah ! cruelle pensée !
 Et cruelle poursuite où je me vois forcée !
 Je demande sa tête , & crains de l'obtenir :
 Ma mort suivra la sienne , & je le veux punir.

E L V I R E.

Quittez , quittez , madame , un dessein si tragique ;
 Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

C H I M E N E.

Quoi ! j'aurai vû mourir mon père entre mes bras ,
 Son sang crîra vengeance , & je ne l'orrai pas !
 Mon cœur honteusement surpris par d'autres charmes ,
 Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !

* *Piensas persegulle ?*

Dans la tragédie on peut proposer le repos à un conquérant , pourvû que cette idée soit anoblie.

Et je pourai souffrir qu'un amour suborneur
 e) Dans un lâche silence étouffe mon honneur ?

E L V I R E.

Madame , croyez-moi , vous serez excusable
 De conserver pour vous un homme incomparable ,
 Un amant si chéri ; vous avez assez fait ,
 Vous avez vû le roi , n'en pressez point d'effet ,
 Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

C H I M E N E.

Il y va de ma gloire , il faut que je me venge ;
 Et de quoi que nous flate un désir amoureux ,
 Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

E L V I R E.

Mais vous aimez Rodrigue , il ne vous peut déplaire.

C H I M E N E.

Je l'avoue.

e) *Corneille* corrigea depuis , *Sous un lâche silence ;*
 mais un honneur n'est point étouffé *sous un lâche silence* :
 il semble qu'un *silence* soit un poids qu'on mette sur
 l'honneur.

f) *Le poursuivre , le perdre , & mourir après lui.*] Ce
 vers excellent renferme toute la pièce , & répond à
 toutes les critiques qu'on a faites sur le caractère de
Chimène. Puisque ce vers est dans l'espagnol , l'original

E L V I R E.

* *Après tout que pensez-vous donc faire?*

C H I M E N E.

Pour conserver ma gloire & finir mon ennui,

** *Le poursuivre, le perdre, & mourir après lui. f)*

S C E N E I V.

D. RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE.

D. R O D R I G U E.

*** **E** *H bien, sans vous donner la peine de
poursuivre, g)*

* *Pues como haras?*

** *Seguirele hasta vengarme,
y haure de matar muriendo.*

*** *Mejor es que mi amor firme
con rendirme,
te de el gusto de matarme
sin la pena de seguirme.*

contenait les vraies beautés qui firent la fortune du *Cid* français.

g) *Eh-bien sans vous donner la peine de poursuivre, Souûlez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.] Il falait dire, de me poursuivre. Souûlez est un terme bas, m'empêcher de vivre est languissant, & n'exprime pas donnez moi la mort. Corneille corrigea:*

Affurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

Soulez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre:

C H I M E N E.

Elvire , où sommes-nous ? & qu'est-ce que je voi ?

* *Rodrigue en ma maison ! Rodrigue devant moi !*

D. R O D R I G U E.

N'épargnez point mon sang, goûtez sans résistance
La douceur de ma perte & de vôtre vengeance.

C H I M E N E.

Hélas !

D. R O D R I G U E.

** *Ecoute-moi.*

C H I M E N E.

*** *Je me meurs.*

D. R O D R I G U E.

Un moment.

C H I M E N E.

Va , laisse-moi mourir.

* *Rodrigo , Rodrigo en mi casa !*

** *Escucha.*

*** *Muero.*

h) *La teinture du tien.*] Cela n'a point été repris par l'académie ; mais je doute que cette teinture réussit aujourd'hui. Le désespoir n'a pas des réflexions si fines, & j'oserais ajouter, si fausses : une épée est également rougie de quelque sang que ce soit , ce n'est point du

D. R O D R I G U E.

* *Quatre mots seulement ;**Après ne me répon qu'avecque cette épée.*

C H I M E N E.

Quoi , du sang de mon père encor toute trempée !

D. R O D R I G U E.

Ma Chimène.

C H I M E N E.

Ote-moi cet objet odieux

Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.

D. R O D R I G U E.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine ,

Pour croitre ta colère , & pour hâter ma peine.

C H I M E N E.

Il est teint de mon sang.

D. R O D R I G U E.

Plonge-le dans le mien ;

Et fai-lui perdre ainsi h) la teinture du tien.

* *Solo quiero**que en oyendo lo que digo**respondas con esse azero.*

tout une teinture différente. Tout ce qui n'est pas exactement vrai révolte les bons esprits. Il faut qu'une métaphore soit naturelle , vraie , lumineuse ; qu'elle échape à la passion.

C H I M E N E.

Ah, quelle cruauté, qui tout en un jour tûe
 Le père par le fer, la fille par la vûe !
 Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir :
 Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir.

D. R O D R I G U E.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
 De finir par tes mains ma déplorable vie ;
 Car enfin n'aten pas de mon affection
 Un lâche repentir d'une bonne action.

* *De la main de ton père un coup irréparable
 Dishonorait du mien la vieillesse honorable.*

Tu fais comme un soufflet touche un homme de cœur :
 J'avais part à l'afront, j'en ai cherché l'auteur ;
 Je l'ai vû, j'ai vengé mon honneur & mon père ;
 Je le ferais encor, si j'avais à le faire.

** *Ce n'est pas qu'en effet contre mon père & moi*

* *Tu padre el conde Loçano
 pusò en las canas del mio
 la atreuida injusta mano.*

** *Y aunque me vi sin honor,*

i) *J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt.]*
 La main & le bras faisaient un mauvais effet ; l'auteur a
 substitué, *J'ai pensé qu'à son tour mon bras était trop*

Ma flame assez longtems n'ait combatu pour toi :
Juge de son pouvoir ; dans une telle ofense
J'ai pû douter encor si j'en prendrais vengeance.
 Reduit à te déplaire, ou souffrir un affront ,
i) J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt ;
 Je me suis acufé de trop de violence :
 * *Et ta beauté sans doute emportait la balance ;*
Si je n'eusse oposé contre tous tes apas ,
Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas ;
Qu'après m'avoir chéri quand je vivais sans blâme ,
Qui m'aima généreux , me haïrait infâme ;
 Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix ,
 C'était m'en rendre indigne & difamer ton choix.

se mal logrò mi esperança
en tal mudança ,
con tal fuerça que tu amor
pusò en duda mi vengança.
 * *Y tu , Señora , vencieras ,*
à no auer imaginado
que afrentado ,
por infame abhorrecieras
quien quifiste por honrado.

prompt : peut-être, à son tour, est-il plus mal. C'est là
 changer un vers plutôt que le corriger.

Je te le dis encor, & veux, *k*) tant que j'expire,
Sans cesse le penser & sans cesse le dire.

Je t'ai fait une offense, & j'ai dû m'y porter,
Pour éfacer ma honte & pour te mériter.

** Mais quite envers l'honneur, & quite envers mon père,
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire ;*

C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.

*** J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.*

Je fai qu'un père mort t'arme contre mon crime ;

Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :

**** Immole avec courage au sang qu'il a perdu*

Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

** Cobre mi perdido honor,
mas luego à tu amor rendido
he venido.*

*** Porque no llames rigor
lo que obligacion ha sido.*

**** Haz con brio
la vengança de tu padre,
como la hizę del mio.*

k) *Tant que j'expire*, était une faute de langue. Il falait, *jusqu'à ce que j'expire* ; mais *jusqu'à ce que* est rude, & ne doit jamais entrer dans un vers. On a mis à la place :

C H I M E N E.

'Ah, Rodrigue ! il est vrai, quoique ton ennemie,
 Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie ;
 Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
 * *Je ne t'acuse point, je pleure mes malheurs.*
 Je fai ce que l'honneur, après un tel outrage,
 Demandait à l'ardeur d'un généreux courage.
 ** *Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ;*
 Mais aussi le faisant tu m'as appris le mien.
 Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire ;
 Elle a vengé ton père & soutenu ta gloire ;
 Même soin me regarde, & j'ai pour m'affliger
 Ma gloire à soutenir & mon père à venger.
 Hélas ! ton intérêt ici me désespère.
 Si quelqu'autre malheur m'avait ravi mon père,
 Mon ame aurait trouvé dans le bien de te voir
 L'unique alégement qu'elle eût pû recevoir ;
 Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes,

* *No te doy la culpa a ti*

de que desdichada soy.

** *Como cauallero hiziste.*

. Et quoique j'en soupire,

Jusqu'au dernier soupir je veux bien te le dire.

Ces deux mots, *soupire* & *soupir*, & ces délinances en *ir*,
 sont encor plus répréhensibles que les deux vers anciens.

Quand une main si chère eût effuyé mes larmes;
 Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu;
 Et pour mieux tourmenter mon esprit éperdu,
 Avec tant de rigueur mon astre me domine,
 Qu'il me faut travailler moi-même à ta ruine.
 Car enfin n'aten pas de mon affection
 De lâches sentimens pour ta punition.
 De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne;
 Ma générosité doit répondre à la tienne.
 Tu t'es en m'ofensant montré digne de moi,
 Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. R O D R I G U E.

Ne difére donc plus ce que l'honneur t'ordonne;
 Il demande ma tête, & je te l'abandonne,
 Fais-en un facrifice à ce noble intérêt,
 Le coup m'en fera doux, auffi-bien que l'arêt.
 Attendre après mon crime une lente justice,
 C'est reculer ta gloire autant que mon fuplice.
 Je mourai trop heureux mourant d'un coup si beau.

C H I M E N E.

* *Va, je fuis ta partie, & non pas ton boureau.*

* *Mas foy parte,
 para solo perseguirte,
 pero no para matarte.*

Si tu m'ofres ta tête, est-ce à moi de la prendre ?
 Je la dois ataquér , mais tu dois la défendre :
 C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir ;
 Et je dois te pourfuivre , & non pas te punir.

D. R O D R I G U E.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
 Ta générosité doit répondre à la mienne ;
 Et pour venger un père emprunter d'autres bras ,
 Ma Chimène , croi-moi, c'est n'y répondre pas :
 Ma main seule du mien a fû venger l'ofense ,
 Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

C H I M E N E.

Cruel , à quel propos sur ce point t'obstiner ?
 Tu t'es vengé fans aide , & tu m'en veux donner !
 Je suivrai ton exemple , & j'ai trop de courage
 Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.
 Mon père & mon honneur ne veulent rien devoir
 Aux traits de ton amour , ni de ton désespoir.

D. R O D R I G U E.

Rigoureux point d'honneur ! hélas ! quoi que je fasse,
 Ne pourai-je à la fin obtenir cette grace ?
 Au nom d'un père mort , ou de notre amitié ,
 Puni-moi par vengeance , ou du moins par pitié.

* *Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main , qu'à vivre avec ta haine.*

C H I M E N E.

Va, je ne te hai point.

D. R O D R I G U E.

** *Tu le dois.*

C H I M E N E.

*** *Je ne puis.*

D. R O D R I G U E.

Crains-tu si peu le blâme , & si peu les faux bruits ?
Quand on saura mon crime , & que ta flame dure,
Que ne publîront point l'envie & l'imposture ?
Force-les au silence , & sans plus discourir ,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

C H I M E N E.

Elle éclate bien mieux en te laissant en vie ;
**** *Et je veux que la voix de la plus noire envie*

* *Considera
que el dexarme es la vengança ;
que el matarme no lo fuera.*

** *Me abhorreces ?*

*** *No es possible.*

**** *Disculpara mi decoro
con quien piensa que te adora
el saber que te persigo.*

*Elève au ciel ma gloire & plains mes ennuis ,
Sachant que je t'adore & que je te poursuis.*

*Va-t-en , ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime.*

** Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ ;*

*** Si l'on te voit sortir , mon honneur court hazard.*

La seule occasion qu'aura la médifance ,

C'est de favoir qu'ici j'ai souffert ta présence.

Ne lui donne point lieu d'ataquer ma vertu.

D. R O D R I G U E.

**** Que je meure.*

C H I M E N E.

***** Va-t-en.*

D. R O D R I G U E.

****** A quoi te résous-tu ?*

C H I M E N E.

****** Malgré des feux si beaux qui rompent ma colère ,*

** Vete , y mira à la salida
no te vean.*

*** Es razon
no quitarme la opinion.*

**** Matame.*

***** Dexame.*

****** Pues tu rigor que hazer quiere ?*

****** Por mi honor aunque muger*

*Je ferai mon possible à bien venger mon père ;
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.*

D. R O D R I G U E.

l) O miracle d'amour !

C H I M E N E.

O comble de misères !

D. R O D R I G U E.

Que de maux & de pleurs nous coûteront nos pères !

C H I M E N E.

* *Rodrigue, qui l'eût crû ?*

D. R O D R I G U E.

** *Chimène, qui l'eût dit ?*

C H I M E N E.

*** *Que notre heur fût si proche & si tot se perdit ?*

D. Ro-

he de hazer

contra ti quanto pudiere

deseando no poder.

* *Ay Rodrigo, quien pensara ?*

** *Ay Ximena, quien dixera ?*

*** *Que mi dicha se acabara !*

l) O miracle d'amour !] Semble afaiblir cette touchante scène, & n'est point dans l'espagnol.

D. R O D R I G U E.

Et que si près du port, contre toute aparence,
Un orage si prompt brifat notre espérance !

C H I M E N E.

Ah, mortelles douleurs !

D. R O D R I G U E.

Ah, regrets superflus !

C H I M E N E.

Va-t-en, encor un coup, je ne t'écoute plus.

D. R O D R I G U E.

* *Adieu, je vai trainer une mourante vie,*
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

C H I M E N E.

Si j'en obtiens l'effet, je te donne ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu, fors, & surtout garde bien qu'on te voye.

E L V I R E.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie...

C H I M E N E.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer.
Je cherche le silence & la nuit pour pleurer.

* *Quedate, yreme muriendo.*

S C E N E V. m)

D. D I E G U E *seul.*

JAmais nous ne goûtons de parfaite alégresse.
 Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse.
 Toûjours quelques soucis en ces événemens
 Troublent la pureté de nos contentemens.
 Au milieu du bonheur mon ame en sent l'ateinte.
 Je nage dans la joie, & je tremble de crainte.
 J'ai vû mort l'ennemi qui m'avait outragé ;
 Et je ne saurais voir la main qui m'a vengé.
 En vain je m'y travaille, & d'un soin inutile,
 Tout cassé que je suis je cours toute la ville :
 Si peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur,

m) Quoique chez les étrangers, pour qui principalement ces remarques sont faites, on ne soit pas encor parvenu à l'art de lier toutes les scènes, cependant y a-t-il un lecteur qui ne soit choqué, de voir *Chimène* s'en aller d'un côté, *Rodrigue* de l'autre, & *don Diègue* ariver sans les voir ?

Observez que quand le cœur a été ému par les passions des deux premiers personages, & qu'un troisième vient parler de lui-même, il touche peu, surtout quand il romt le fil du discours.

Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,
Je pense l'embrasser, & n'embrasse qu'une ombre ;
Et mon amour déçû par cet objet trompeur ,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de sa fuite ;
Je crains du comte mort les amis & la fuite ;
Leur nombre m'épouvante & confond ma raison.
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
Justes cieux ! me trompé-je encor à l'apparence ,
Ou si je vois enfin mon unique espérance ?
C'est lui, n'en doutons plus, mes vœux sont exaucés,
Ma crainte est dissipée, & mes ennuis cessés.

Nous venons d'entendre *Chimène* dans sa maison. Mais où est maintenant *don Diègue* ? Ce n'est pas assurément dans cette maison. Le spectateur ne peut se figurer ce qu'il voit, & c'est là un très-grand défaut pour notre nation, qui veut partout de la vraisemblance, de la suite, de la liaison, qui exige que toutes les scènes soient naturellement amenées les unes par les autres ; mérite inconnu sur tous les autres théâtres, & mérite absolument nécessaire pour la perfection de l'art.

S C E N E VI.

D. DIÉGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

* **R**odrigue, enfin le ciel permet que je te voye.

D. RODRIGUE.

Hélas !

D. DIEGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joye ;
 ** *Laisse-moi prendre haleine afin de te louer :*
 *** *Ma valeur n'a point lieu de te désavouer ,*
Tu l'as bien imitée , & ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.
C'est d'eux que tu descens, c'est de moi que tu viens ;
Ton premier coup d'épée égale tous les miens ;
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée
Par cette grande épreuve at teint ma renommée.
Apui de ma vieillesse , & comble de mon heur ,

* *Es possible que me hallo*
entre tus braços ?

** *Aliento tomo*
para en tus alabaças empleallo.

*** *Bien mis passados brios imitaste.*

* *Touche ces cheveux blancs à qui tu rens l'honneur ;*
 ** *Vien baiser cette joue , & reconai la place*
Où fut jadis l'afront que ton courage éface.

D. R O D R I G U E.

*** *L'honneur vous en est dû , les cieux me sont*
témoins ,

Qu'étant sorti de vous je ne pouvais pas moins.
 Je me tiens trop heureux , & mon ame est ravie
 Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie ,
 Mais parmi vos plaisirs ne foyez point jaloux ,
 Si j'ose fatisfaire à moi-même , après vous ;
 Soufrez qu'en liberté mon défespoir éclate ;
 Affez & trop longtems vôtre discours le flate.
 Je ne me repens point de vous avoir servi ;
 Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
 Mon bras pour vous venger armé contre ma flame ,
 Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame ;
 Ne me dites plus rien , pour vous j'ai tout perdu ;
 Ce que je vous devais , je vous l'ai bien rendu.

* *Toca las blancas canas que me honraсте.*

** *Y lega la tierna boca à la mexilla*
donde la mancha de mi honor quitaste.

*** *Alça la cabeça ,*
à quien como la causa se atribuya ,
si hay en mi algun valor , y fortaleza.

D. D I E G U E.

Porte encore plus haut le fruit de ta victoire.
 * *Je t'ai donné la vie , & tu me rens ma gloire ;*
 Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
 D'autant plus maintenant je te dois de retour.
 Mais d'un si brave cœur éloigne ces faiblesses ;
 Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maitresses ;
 L'amour n'est qu'un plaisir , & l'honneur un devoir.

D. R O D R I G U E.

Ah ! que me dites-vous ?

D. D I E G U E.

Ce que tu dois sçavoir.

D. R O D R I G U E.

Mon honneur ofensé sur moi-même se venge ;
 Et vous m'osez pouffer à la honte du change !
 L'infamie est pareille , & fuit également
 Le guerrier sans courage & le perfide amant.
 A ma fidélité ne faites point d'injure ,
 Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure ;

* *Si yo te di el ser naturalmente ,
 tu me le has huelto à para fuerça tuya.*

n) *Que j'ai trouvé chez moi cinq cent de mes amis.*] Vous verrez dans la critique de *Scudéri* qu'il condamne l'assemblée de ces cinq cent gentilshommes , & que l'académie

Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus ;
 Ma foi m'engage encor si je n'espère plus ;
 Et ne pouvant quitter ni posséder Chimène ,
 Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. D I E G U E.

Il n'est pas tems encor de chercher le trépas ;
 Ton prince & ton pays ont besoin de ton bras.
 La flote qu'on craignait, dans le grand fleuve entrée,
 Vient surprendre la ville , & piller la contrée.
 Les maures vont descendre , & le flux & la nuit
 Dans une heure à nos murs les amène sans bruit.
 La cour est en désordre , & le peuple en alarmes ;
 On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
 Dans ce malheur public mon bonheur a permis
 n) Que j'ai trouvé chez moi cinq cent de mes amis ,
 Qui sachant mon affront, poussés d'un même zèle,
 Venaient m'offrir leur vie à venger ma querelle.
 Tu les as prévenus ; mais leurs vaillantes mains
 Se tremperont bien mieux au sang des africains.
 * *Va marcher à leur tête où l'honneur te demande ;*

* *Con quinientos hidalgos deudos mios
 sal en campaña à exercitar tus brios.*

l'approuve. C'est un trait fort ingénieux, inventé par l'auteur espagnol, de faire venir cette troupe pour une chose, & de l'employer pour une autre.

R iiij

C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.
 De ces vieux ennemis va soutenir l'abord ;
 Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort,
 Prens-en l'ocasion, puis qu'elle t'est oferte ;
 Fai devoir à ton roi son salut à ta perte ;
 Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front :
 * *Ne borne pas ta gloire à venger un affront,*
 Pousse-la plus avant, force par ta vaillance
 La justice au pardon & Chimène au silence ;
 Si tu l'aimes, apren que retourner vainqueur
 C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
 Mais le tems est trop cher pour le perdre en paroles ;
 Je t'arête en discours, & je veux que tu voles.
 Vien, sui-moi, va combatre, & montrer à ton roi ;
 Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

Fin du troisième acte.

* *No diran que la mano te ha seruido
 para vengar agravios solamente.*

A C T E IV.

S C E N E P R E M I E R E.

CHIMENE, ELVIRE.

C H I M E N E.

N'EST-CE point un faux bruit ? le fais-tu
bien, Elvire ? *a)*

E L V I R E.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte;
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus
promte ;

a) N'est-ce point un faux bruit ? le fais-tu bien, Elvire ?]
Ce combat n'est point étranger à la pièce ; il fait au contraire une partie du nœud, & prépare le dénouement en affaiblissant nécessairement la poursuite de *Chimène*, & en rendant *Rodrigue* digne d'elle. Il fait, si je ne me trompe, souhaiter au spectateur que *Chimène* oublie la mort de son père en faveur de sa patrie, & qu'elle puisse enfin se donner un jour à *Rodrigue*.

Trois heures de combat laissent à nos guerriers
 Une victoire entière & deux rois prisonniers.
 La valeur de leur chef ne trouvait point d'obstacles.

C H I M E N E.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles !

E L V I R E.

De ses nobles efforts ces deux rois font le prix ;
 Sa main les a vaincus , & sa main les a pris.

C H I M E N E.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges ?

E L V I R E.

Du peuple qui partout fait sonner ses louanges ,
 Le nomme de sa joye & l'objet & l'auteur ,
 Son ange tutelaire , & son libérateur.

C H I M E N E.

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance ?

E L V I R E.

Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence ;
 Mais don Diégue ravi lui présente enchainés ,
 Au nom de ce vainqueur , ces captifs couronnés ;
 Et demande pour grace à ce généreux prince ,
 Qu'il daigne voir la main qui sauve sa province.

C H I M E N E.

Mais n'est-il point blessé ?

E L V I R E.

Je n'en ai rien appris.

Vous changez de couleur ! reprenez vos esprits.

C H I M E N E.

Reprenons donc aussi ma colère affaiblie :
Pour avoir soin de lui faut-il que je m'oublie ?
On le vante, on le loue, & mon cœur y consent !
Mon honneur est muet ! mon devoir impuissant !
Silence, mon amour, laisse agir ma colère ;
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père ;
Ces tristes vêtements où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'a produit sa valeur ;
Et combien que pour lui tout un peuple s'anime,
Ici tous les objets me parlent de son crime.
Vous qui rendez la force à mes ressentimens,
Voile, crêpes, habits, lugubres ornemens,
Pompe où m'ensevelit sa première victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire ;
Et lors que mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon triste devoir,
Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

E L V I R E.

Modérez ces transports, voici venir l'infante.

S C E N E I I.

L'INFANTE, CHIMENE, LÉONOR,
ELVIRE.

L'INFANTE. *b)*

JE ne viens pas ici consoler tes douleurs ;
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

C H I M E N E.

Prenez bien plutôt part à la commune joye ,
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie :
Madame, autre que moi n'a droit de soupirer ;
Le péril dont Rodrigue a fû vous retirer ,
Et le salut public que vous rendent ses armes ,
A moi seule aujourd'hui permet encor les larmes.
Il a sauvé la ville , il a servi son roi ;
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi. —

L'INFANTE.

Ma Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

b) Pour toutes ces scènes de l'infante, on convient unanimément de leur inutilité insipide ; & celle-ci est d'autant plus superflue, que *Chimène* y répète avec faiblesse ce qu'elle vient de dire avec force à sa confidente.

C H I M E N E.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles ;
Et je l'entens partout publier hautement
Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L' I N F A N T E.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire ?
Ce jeune Mars qu'il louë , a sù jadis te plaire ;
Il possédait ton ame , il vivait sous tes loix ;
Et vanter sa valeur c'est honorer ton choix.

C H I M E N E.

J'accorde que chacun la vante avec justice ;
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice.
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut.
Je voi ce que je perds , quand je voi ce qu'il vaut.
Ah , cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !
Plus j'apprens son mérite , & plus mon feu s'augmente :
Cependant mon devoir est toujours le plus fort ,
Et malgré mon amour va poursuivre sa mort.

L' I N F A N T E.

c) Hier ce devoir te mit en une haute estime ;
L'effort que tu te fis parut si magnanime ,

c) *Hier ce devoir te mit en une haute estime.*] Cet hier fait voir que la pièce dure deux jours dans *Corneille* : l'unité de tems n'était pas encor une règle bien reconnue. Cependant , si la querelle du comte & sa mort arivent

Si digne d'un grand cœur , que chacun à la cour
Admirait ton courage & plaignait ton amour.
Mais croirais-tu l'avis d'une amitié fidelle ?

C H I M E N E.

Ne vous obéir pas me rendrait criminelle.

L' I N F A N T E.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.
Rodrigue maintenant est notre unique apui,
L'espérance & l'amour d'un peuple qui l'adore,
Le soutien de Castille & la terreur du maure.
Ses faits nous ont rendu ce qu'ils nous ont ôté ;
Et ton père en lui seul se voit reffuscité ;
Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
Quoi ? pour venger un père est-il jamais permis
De livrer sa patrie aux mains des ennemis ?
Contre nous ta poursuite est-elle légitime ?
Et pour être punis avons-nous part au crime ?
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
Celui qu'un père mort t'obligeait d'acuser,
Je te voudrais moi-même en arracher l'envie ;

la veille au soir , & si le lendemain tout est fini à la même
heure , l'unité de tems est observée. Les événemens ne
sont point aussi pressés qu'on l'a reproché à *Corneille* ;
& tout est assez vraisemblable.

Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

C H I M E N E.

Ah, Madame, souffrez qu'avecque liberté
Je pousse jusqu'au bout ma générosité.
Quoique mon cœur pour lui contre moi s'intéresse,
Quoiqu'un peuple l'adore, & qu'un roi le caresse,
Qu'il soit environné des plus vaillans guerriers,
J'irai sous mes cyprès acabler ses lauriers.

L' I N F A N T E.

C'est générosité, quand pour venger un père
Notre devoir ataque une tête si chère :
Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,
Quand on donne au public les intérêts du sang.
Non, croi-moi, c'est assez que d'éteindre ta flame;
Il fera trop puni s'il n'est plus dans ton ame.
Que le bien du pays t'impose cette loi ;
Aussi-bien que crois-tu que t'acorde le roi ?

C H I M E N E.

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

L' I N F A N T E.

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.
Adieu, tu pouras seule y songer à loisir.

C H I M E N E.

Après mon père mort je n'ai point à choisir.

S C E N E III. d)

LE ROI, D. DIEGUE, D. ARIAS, D.
RODRIGUE, D. SANCHE.

L E R O I.

Généreux héritier d'une illustre famille,
Qui fut toujours la gloire & l'apui de Castille,
Race de tant d'ayeux en valeur signalés,
Que l'essai de la tienne a si-tôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les maures défaits avant qu'en ces alarmes
J'eusse

d) Toujours la scène vuide, & nulle liaison; c'était encor un des défauts du siècle. Cette négligence rend la tragédie bien plus facile à faire, mais bien plus défectueuse.

e) *J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes.*] Le roi ne joue pas là un personnage bien respectable. Il avoue qu'il n'a donné ordre à rien.

f) *Ils t'ont nommé leur Cid en ma présence.*] Ce seul passage du *Cid* espagnol, *El mio Cid le ha llamado &c.* fait voir la supériorité du poëte français en ce point; car que
font

e) J'eusse pû donner ordre à repouffer leurs armes,
Ne font point des exploits qui laissent à ton roi
Le moyen ni l'espoir de s'acquiter vers toi.

Mais deux rois tes captifs feront ta récompense :

* *Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence. f)*

Puis que Cid en leur langue est autant que Seigneur,

* R E Y D E C A S T I L L A.

El mio Cid le ha llamado.

R E Y M O R O.

En mi lengua es mi Señor.

R E Y D E C A S T I L L A.

Esse nombre le esta bien.

R E Y M O R O.

Entre Moros le ha tenido.

R E Y D E C A S T I L L A.

Pues alla le ha merecido

en mis tierras se le den.



font là ces trois rois maures , que *Guilain de Castro* introduit ? rien autre chose que de former un vain spectacle. C'est le principal défaut de toutes les pièces espagnoles & anglaises de ces tems là. L'appareil , la pompe du spectacle font une beauté sans doute ; mais il faut que cette beauté soit nécessaire. La tragédie ne consiste pas dans un vain amusement des yeux. On représente sur le théâtre de Londres des enterremens , des exécutions , des couronnemens ; il n'y manque que des combats de taureaux.

Je ne t'envirai pas ce beau titre d'honneur.

* *Sois désormais le Cid* : qu'à ce grand nom tout cède ;
 Qu'il devienne l'éfroi de Grenade & Tolède ;
 Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes loix,
 Et ce que tu me vaux & ce que je te dois.

D. R O D R I G U E.

Que votre majesté, sire, épargne ma honte ;
 D'un si faible service elle fait trop de conte ;
 Et me force à rougir devant un si grand roi
 De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.
 Je fai trop que je dois au bien de votre empire,
 Et le sang qui m'anime & l'air que je respire ;
 Et quand je les perdrai pour un si digne objet,
 Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

L E R O I.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage,
 Ne s'en aquitent pas avec même courage ;
 Et lors que la valeur ne va point dans l'excès,
 Elle ne produit point de si rares succès.
 Soufre donc qu'on te loue, & de cette victoire

* *Llamalle el Cid es raxon.*

g) *Nous partimes cinq cent, mais par un prompt renfort,
 Nous nous vimes trois mille.*] L'académie n'a point repris
 cet endroit, qui consiste à substituer l'aoriste au simple

Apren-moi tout au long la véritable histoire.

D. R O D R I G U E.

Sire, vous avez fû qu'en ce danger preffant ,
 Qui jeta dans la ville un éfroi fi puiffant ,
 Une troupe d'amis chez mon père affemblée
 Sollicita mon ame encor toute troublée....
 Mais, Sire, pardonez à ma témérité ,
 Si j'ofai l'employer fans votre autorité ;
 Le péril aprochait, leur brigade était prête ;
 Et paraitre à la cour eût hazardé ma tête ,
 Qu'à défendre l'état j'aimais bien mieux doner ,
 Qu'aux plaintes de Chimène ainfi l'abandoner.

L E R O I.

J'excufe ta chaleur à venger ton ofense ;
 Et l'état défendu me parle en ta défense :
 Croi que dorénavant Chimène a beau parler ,
 Je ne l'écoute plus que pour la confoler.
 Mais poursui.

D. R O D R I G U E.

Sous moi donc cette troupe s'avance ,
 Et porte fur le front une mâle affurance.
 g) Nous partimes cinq cent, mais par un prompt renfort

passé. *Je vis, je fis, j'allai, je partis*, ne peut se dire
 d'une chose faite le jour où l'on parle. Plût à Dieu que
 cette licence fût permise en poésie : car nous nous som-

Nous nous vimes trois mille en arivant au port ;
 Tant à nous voir marcher en si bon équipage
 Les plus épouvantés reprenaient de courage.
 J'en cache les deux tiers auffi-tôt qu'arivés
 Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés ;
 Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
 Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
 Se couche contre terre, & fans faire aucun bruit,
 Passe une bonne part d'une si belle nuit.
 Par mon comandement la garde en fait de même,
 Et se tenant cachée aide à mon stratagême ;
 Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
 L'ordre qu'on me voit suivre, & que je donne à tous.
 Cette obscure clarté, qui tombe des étoiles,
 Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles ;
 L'onde s'enflait deffous, & d'un commun effort
 Les maures & la mer entrèrent dans le port.
 On les laisse passer, tout leur parait tranquille.
 Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
 Notre profond silence abusant leurs esprits,
 Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;

mes vûs cinq cent, nous sommes partis, est bien languissant :
 on eût pû dire :

Nous n'étions que cinq cent,
 Nous nous voyons trois mille.

Ils abordent fans peur, ils ancrent, ils descendent,
 Et courent se livrer aux mains qui les atendent.
 Nous nous levons alors, & tous en même tems,
 Pouffons jusques au ciel mille cris éclatans.
 Les nôtres au signal de nos vaisseaux répondent ;
 Ils paraissent armés, les maures se confondent ;
 L'épouvante les prend à demi descendus.
 Avant que de combatre ils s'estiment perdus.
 Ils couraient au pillage, & rencontrent la guerre ;
 Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre ;
 Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
 Avant qu'aucun résiste, ou reprenne son rang.
 Mais bientôt malgré nous, leurs princes les ralient ;
 Leur courage renaît, & leurs terreurs s'oublent :
 La honte de mourir fans avoir combatu
 Rétablit leur désordre, & leur rend leur vertu.
 Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées ;
 Des plus braves foldats les trames sont coupées ;
 Et la terre, & le fleuve, & leur flote, & le port,
 Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
 O combien d'actions, combien d'exploits célèbres

L'académie ne prononça point sur cette faute, uniquement
 par la raison que *Scudéri* ne l'avait pas relevée, & qu'elle
 se borna, comme je l'ai déjà dit, à juger entre *Corneille*
 & *Scudéri*.

Furent ensevelis dans l'horreur des ténèbres,
 Où chacun seul témoin des grands coups qu'il donait,
 Ne pouvait discerner où le fort inclinait !
 J'alais de tous côtés encourager les nôtres,
 Faire avancer les uns, & soutenir les autres,
 Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour ;
 Et n'en pus rien savoir jusques au point du jour.
 Mais enfin sa clarté montra notre avantage ;
 Le maure vit sa perte & perdit le courage ;
 Et voyant un renfort qui nous vint secourir,
 Changea l'ardeur de vaincre à la peur de mourir.
 Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les cables,
 Nous laissent pour adieux des cris épouvantables,
 Font retraite en tumulte, & sans considérer
 Si leurs rois avec eux ont pu se retirer.
 Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte :
 Le flux les aporta, le reflux les remporte ;
 Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
 Et quelque peu des leurs tous percés de nos coups,
 Disputent vaillamment & vendent bien leur vie.
 A se rendre moi-même en vain je les convie ;
 Le cimenterre au poing ils ne m'écoutent pas :

h) Dès ce moment *Rodrigue* ne peut plus être puni ;
 toutes les poursuites de *Chimène* paraissent surabondantes.
 Elle est donc si loin de manquer aux bienfaisances, comme

Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats ;
 Et que seuls désormais en vain ils se défendent ,
 Ils demandent le chef , je me nomme , ils se rendent.
 Je vous les envoyai tous deux en même tems ;
 Et le combat cessa faute de combatans.
 C'est de cette façon que pour votre service...

S C E N E I V.

LE ROI, D. DIEGUE, D. RODRIGUE,
 D. ARIAS, D. ALONSE, D. SANCHE.

D. A L O N S E.

Sire, Chimène vient vous demander justice.

L E R O I.

h) La fâcheuse nouvelle , & l'importun devoir !
 Va , je ne la veux pas obliger à te voir.

Pour tous remercimens il faut que je te chasse :

* *Mais avant que sortir , vien que ton roi t'embrasse.*

(*D. Rodrigue rentre.*)

* *En premio destas victorias
 ha de lleuarse este abraço.*

On le lui a reproché , qu'au contraire elle va au de-là de son devoir , en demandant la mort d'un homme devenu si nécessaire à l'état.

D. D I E G U E.

Chimène le poursuit , & voudrait le sauver.

L E R O I.

On m'a dit qu'elle l'aime , & je vai l'éprouver.
Contrefaites le triste.

S C E N E V.

LE ROI, D. DIEGUE, D. ARIAS,
D. SANCHE, D. ALONSE,
CHIMENE, ELVIRE.

L E R O I.

i) **E**Nfin foyez contente ,
Chimène , le succès répond à votre atente.
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus ,
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus ;
Rendez graces au ciel qui vous en a vengée.
Voyez comme déjà sa couleur est changée.

i) Enfin foyez contente , Chimène.] Cette petite ruse du roi est prise de l'auteur espagnol ; l'académie ne la condamne pas. C'est apparemment le titre de tragi-comédie qui la disposait à cette indulgence ; car ce moyen paraît aujourd'hui peu digne de la noblesse du tragique.

D. D I E G U E.

Mais voyez qu'elle pâme, & d'un amour parfait
 Dans cette pâmoison, fire, admirez l'effet.
 Sa douleur a trahi les secrets de son ame,
 Et ne vous permet plus de douter de sa flame.

C H I M E N E.

Quoi? Rodrigue est donc mort!

L E R O I.

Non, non, il voit le jour,
 Et te conserve encor un immuable amour :
 Tu le posséderas, repren ton alégresse.

C H I M E N E.

* *Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse k).*
 Un excès de plaisir nous rend tous languissans ;
 Et quand il surprend l'ame, il acable les sens.

L E R O I.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible.
 Ta tristesse, Chimène, a paru trop visible.

* *Tanto atribula un plazer,
 como congoxa un pesar.*

k) *Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse.*] On ne dit pas *pâmer*, *évanouir*, on dit *se pâmer*, *s'évanouir*. Cette défaite de *Chimène* est comique, & fait rire. Voyez les remarques de l'académie. La faute est de l'original; mais ses termes sont plus convenables.

Et bien , sire , ajoutez ce comble à mes malheurs ;
Nommez ma pâmoufon l'éfet de mes douleurs ;
Un juſte déplaiſir à ce point m'a réduite ;
Son trépas dérobaſt ſa tête à ma poursuite ;
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays ,
Ma vengeance eſt perdue & mes deſſeins trahis.
Une ſi belle fin m'eſt trop injurieufe.
Je demande ſa mort , mais non pas glorieuſe ,
Non pas dans un éclat qui l'élève ſi haut ,
Non pas au lit d'honneur , mais ſur un échafaut.
Qu'il meure pour mon père , & non pour la patrie ;
Que ſon nom ſoit taché , ſa mémoire flétrie.
Mourir pour le pays n'eſt pas un triſte fort ,
C'eſt ſ'immortalifer par une belle mort.
J'aime donc ſa victoire , & je le puis ſans crime ;
Elle aſſure l'état , & me rend ma victime ;
Mais noble , mais fameuſe entre tous les guerriers ,
Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers ;
Et pour dire en un mot ce que j'en conſidère ,
Digne d'être imolée aux manes de mon père.
Hélas ! à quel eſpoir me laiffé-je emporter !
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter :
Que pourraient contre lui des larmes qu'on mépriſe ?

* *Pour lui tout vôtre empire est un lieu de franchise ;
Là sous vôtre pouvoir tout lui devient permis ;
Il triomphe de moi comme des ennemis.
Dans leur fang répandu la justice étouffée ,
Aux crimes du vainqueur fert d'un nouveau trophée ;
Nous en croissons la pompe , & le mépris des loix
Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.*

L E R O I.

Ma fille , ces transports ont trop de violence.
Quand on rend la justice , on met tout en balance.
On a tué ton père , il était l'agresseur ;
Et la même équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'acuser ce que j'en fais paraître ,
Consulte bien ton cœur , Rodrigue en est le maître ;
Et ta flame en secret rend graces à ton roi,
** *Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.*

C H I M E N E.

Pour moi , mon ennemi ! l'objet de ma colère !

* *Son tus ojos sus espías ,
tu retrete su sagrado ,
tu favor sus alas libres.*

** *Si he guardado à Rodrigo
quiça para vos le guardo.*

1) L'auteur de mes malheurs ! l'affassin de mon père !
 De ma juste poursuite on fait si peu de cas,
 Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas.
 Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
 Sire, permettez-moi de recourir aux armes;
 C'est par là seulement qu'il a fû m'outrager ;
 Et c'est aussi par là que je me dois venger.
 A tous vos cavaliers je demande sa tête ;
 Oui, qu'un d'eux me l'apporte, & je suis sa conquête ;
 Qu'ils le combattent , sire , & le combat fini ,
 J'épouse le vainqueur , si Rodrigue est puni.
 Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

L E R O I.

Cette vieille coutume en ces lieux établie
 Sous couleur de punir un injuste attentat ,
 Des meilleurs combatans afaiblit un état.
 Souvent de cet abus le succès déplorable
 Oprime l'innocent , & soutient le coupable.
 J'en dispense Rodrigue, il m'est trop précieux
 Pour l'exposer aux coups d'un fort capricieux ;
 Et quoi qu'ait pû commettre un cœur si magnanime,
 Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

1) On met peu de remarques au bas des pages de cette
 pièce. On renvoie le lecteur à celles de l'académie. Ce-
 pendant il faut observer que *Chimène* a tort d'appeller Ro-

D. D I E G U E.

Quoi , sire ! pour lui seul vous renversez des loix
 Qu'a vû toute la cour observer tant de fois.
 Que croira votre peuple , & que dira l'envie ,
 Si fous votre défense il ménage sa vie ,
 Et s'en fert d'un prétexte à ne paraître pas
 Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas ?
 Sire , ôtez ces faveurs qui terniraient sa gloire ;
 Qu'il goute fans rougir les fruits de sa victoire.
 Le comte eut de l'audace , il l'en a fû punir :
 Il l'a fait en brave homme , & le doit foutenir.

L E R O I.

Puisque vous le voulez , j'acorde qu'il le fasse :
 Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place ;
 Et le prix que Chimène au vainqueur a promis ,
 De tous mes cavaliers ferait ses ennemis :
 L'oposer seul à tous ferait trop d'injustice ;
 Il fufit qu'une fois il entre dans la lice.
 Choisi qui tu voudras , Chimène , & choisi bien ;
 Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. D I E G U E.

N'excusez point par-là ceux que son bras étone ,

*drigue assassïn : il ne l'est pas : elle l'a apellé elle-même
 brave homme , homme de bien.*

Laissez un camp ouvert où n'entrera personne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui ,
Quel courage assez vain s'oserait prendre à lui ?
Qui se hazarderait contre un tel adverfaire ?
Qui ferait ce vaillant , ou bien ce téméraire ?

D. S A N C H E.

Faites ouvrir le camp , vous voyez l'affaillant ;
Je suis ce téméraire , ou plutôt ce vaillant.
Acordez cette grace à l'ardeur qui me presse.
Madame , vous savez quelle est votre promesse.

L E R O I.

Chimène , remets-tu ta querelle en sa main ?

C H I M E N E.

Sire , je l'ai promis.

L E R O I.

Soyez prêt à demain.

D. D I E G U E.

Non, sire, il ne faut pas diférer davantage ;
On est toujourns tout prêt quand on a du courage.

L E R O I.

Sortir d'une bataille & combatre à l'instant !

D. D I E G U E.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

L E R O I.

Du moins , une heure ou deux je veux qu'il se délasse.

Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
 Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
 Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,
m) De moi, ni de ma cour il n'aura la présence.

(*Il parle à don Arias.*)

Vous seul des combatans jugerez la vaillance.
 Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur ;
 Et le combat fini, m'amenez le vainqueur.
 Quel qu'il soit, même prix est acquis à sa peine ;
 Je le veux de ma main présenter à Chimène ;
 Et que pour récompense il reçoive sa foi.

C H I M È N E.

Quoi, sire ! m'imposer une si dure loi !

L E R O I.

Tu t'en plains, mais ton feu loin d'avoüer ta plainte,
 Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.
 Cesse de murmurer contre un arrêt si doux ;
 Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

Fin du quatrième acte.


m) De moi, ni de ma cour il n'aura la présence.] Ce tour est très-adroit ; il donne lieu à la scène dans laquelle don Sanche apporte son épée à Chimène.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

D. RODRIGUE, CHIMENE.

C H I M E N E.

 VOI, Rodrigue, en plein jour ! d'où te vient
cette audace ?

Va, tu me perds d'honneur ; retire-toi, de grace.

D. R O D R I G U E.

Je vais mourir, madame, *a*) & vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu ;
Mon amour vous le doit, & mon cœur qui soupire
N'ose fans votre aveu sortir de votre empire.

C H I M E N E.

Tu vas mourir !

D. R O D R I G U E.

J'y cours, & le comte est vengé,
Auffi-

a) *Et vous viens en ce lieu.*] En quel lieu ? Il est triste
que ce mot *adieu* n'ait que *lieu* pour rime. C'est un des
grands inconvéniens de nôtre langue.

Aussi-tôt que de vous j'en aurai le congé.

C H I M E N E.

Tu vas mourir ? Don Sanche est-il si redoutable ,
 Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomtable ?
 Qui t'a rendu si faible ? ou qui le rend si fort ?
 Rodrigue va combattre , & se croit déjà mort !
 Celui qui n'a pas craint les maures , ni mon père ,
 Va combattre don Sanche , & déjà désespère !
 Ainsi donc au besoin ton courage s'abat ?

D. R O D R I G U E.

Je cours à mon supplice , & non pas au combat ;
 Et ma fidèle ardeur fait bien m'ôter l'envie ,
 Quand vous cherchez ma mort , de défendre ma vie.
 J'ai toujours même cœur ; mais je n'ai point de bras ,
 Quand il faut conserver ce qui ne vous plait pas ;
 Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle ,
 Si j'eusse combattu pour ma seule querelle ;
 Mais défendant mon roi , son peuple , & le pays ,
 A me défendre mal je les aurais trahis.
 Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie ,
 Qu'il en veuille fortir par une perfidie :
 Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt ,
 Vous demandez ma mort , j'en accepte l'arrêt.
 Votre ressentiment choisit la main d'un autre ;
 Je ne méritais pas de mourir de la vôtre.

P. Corneille. Tom. I.

T

On ne me verra point en repouffer les coups ;
 Je dois plus de respect à qui combat pour vous ;
 Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
 Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,
 Je lui vai présenter mon estomac ouvert ,
 Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

C H I M E N E.

Si d'un triste devoir la juste violence ,
 Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance ,
 Prescrit à ton amour une si forte loi ,
 Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi ;
 En cet aveuglement ne perds pas la mémoire ,
 Qu'ainsi que de ta vie, il y va de ta gloire ;
 Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu ,
 Quand on le fera mort , on le croira vaincu.
 L'honneur te fut plus cher que je ne te suis chère ,
 Puisqu'il trempa tes mains dans le sang de mon père ;
 Et te fit renoncer , malgré ta passion ,
 A l'espoir le plus doux de ma possession :
 Je t'en vois cependant faire si peu de conte ,
 Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte.
 Quelle inégalité ravale ta vertu ?
 Pourquoi ne l'as-tu plus ? ou pourquoi l'avais-tu ?
 Quoi ? n'es-tu généreux que pour me faire outrage ?
 S'il ne faut m'offenser n'as-tu point de courage ?

Et traites-tu mon père avec tant de rigueur ,
 Qu'après l'avoir vaincu tu soutes un vainqueur ?
 Non , fans vouloir mourir laisse-moi te poursuivre ;
 b) Et défends ton honneur , si tu ne veux plus vivre.

D. R O D R I G U E.

'Après la mort du comte , & les maures défaits ,
 Mon honneur apuyé sur de si grands effets ,
 Contre un autre ennemi n'a plus à se défendre :
 On fait que mon courage ose tout entreprendre ,
 Que ma valeur peut tout , & que dessous les cieux ,
 Quand mon honneur y va , rien ne m'est précieux.
 Non, non, en ce combat, quoi que vous veuilliez croire,
 Rodrigue peut mourir sans hazarder sa gloire ,
 Sans qu'on l'ose acuser d'avoir manqué de cœur ,
 Sans passer pour vaincu , sans souffrir un vainqueur.
 On dira seulement , *il adorait Chimène ;*
Il n'a pas voulu vivre & mériter sa haine ;
Il a cédé lui-même à la rigueur du sort ,
Qui forçait sa maitresse à poursuivre sa mort ;
Elle voulait sa tête , & son cœur magnanime ,
S'il l'en eût refusée , eût pensé faire un crime :

b) *Et défends ton honneur , si tu ne veux plus vivre.*] Ce vers est également adroit & passionné ; il est plein d'art, mais de cet art que la nature inspire. Il me paraît admirable.

*Pour venger son honneur il perdit son amour ;
 Pour venger sa maitresse il a quité le jour ;
 Préférant (quelque espoir qu'eût son ame asservie)
 Son honneur à Chimène , & Chimène à sa vie.*
 Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat ,
 Loin d'obscurcir ma gloire , en réhauffer l'éclat ;
 Et cet honneur suivra mon trépas volontaire ,
 Que tout autre que moi n'eût pû vous satisfaire.

C H I M È N E.

Puisque pour t'empêcher de courir au trépas ,
 Ta vie & ton honneur font de faibles apas ,
 Si jamais je t'aimai , cher Rodrigue , en revanche
 Défens-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche.
 Combats pour m'affranchir d'une condition
 Qui me livre à l'objet de mon aversion.
 Te dirai-je encor plus ? va , songe à ta défense ,
 Pour forcer mon devoir , pour m'imposer silence ;
 Et si jamais l'amour échaufa tes esprits ,
 c) Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est
 le prix.

Adieu , ce mot lâché me fait rougir de honte.

c) *Sors vainqueur* , est repris par *Scudéri*. C'est peut-être le plus beau vers de la pièce.

d) *Paraissez , navarois , maures & castillans.*] Je ne fais pas pourquoi on supprime ce morceau dans les représentations.

D. R O D R I G U E *seul.*

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne domte ?
d) Paraissez , navarois , maures , & castillans ,
 Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans ;
 Unissez-vous ensemble , & faites une armée ,
 Pour combatre une main de la forte animée :
 Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux ,
 Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

S C E N E I I.

L' I N F A N T E.

T'Ecouterai-je encor , respect de ma naissance ,
 Qui fais un crime de mes feux ?
 T'écouterai-je , amour , dont la douce puissance
 Contre ce fier tyran fait rebeller mes vœux ?
 Pauvre princesse , auquel des deux
 Dois-tu prêter obéissance ?
 Rodrigue , ta valeur te rend digne de moi ;
 Mais pour être vaillant tu n'es pas fils de roi.

Paraissez , navarois , était passé en proverbe , & c'est pour cela même qu'il faut le dire. Cet entousiasme de valeur & d'espérance messied-il au *Cid* encouragé par sa maîtresse ?

Impitoyable fort , dont la rigueur sépare
 Ma gloire d'avec mes désirs ,
 Est-il dit que le choix d'une vertu si rare
 Coûte à ma passion de si grands déplaisirs ?
 O cieux ! à combien de soupirs
 Faut-il que mon cœur se prépare ,
 S'il ne peut obtenir dessus mon sentiment ,
 Ni d'éteindre l'amour ni d'accepter l'amant ?
 Mais ma honte m'abuse , & ma raison s'étonne
 Du mépris d'un si digne choix :
 Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,
 Rodrigue , avec honneur je vivrai sous tes loix.
 Après avoir vaincu deux rois ,
 Pourrais - tu manquer de couronne ?
 Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner ,
 Marque-t-il pas déjà sur qui tu dois régner ?
 Il est digne de moi , mais il est à Chimène ;
 Le don que j'en ai fait me nuit.
 Entr'eux un père mort sème si peu de haine ,
 Que le devoir du sang à regret le poursuit :
 Ainsi n'espérons aucun fruit
 De son crime , ni de ma peine ,
 Puisque pour me punir le destin a permis
 Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCENE III.

L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Où viens-tu, Léonor ?

LÉONOR.

Vous témoigner, madame,
L'aïse que je ressens du repos de votre ame.

L'INFANTE.

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui ?

LÉONOR.

Si l'amour vit d'espoir, & s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage.
Vous savez le combat où Chiméne l'engage;
Puis qu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,
Votre espérance est morte, & votre esprit guéri.

L'INFANTE.

O qu'il s'en faut encor !

LÉONOR.

Que pouvez-vous prétendre ?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrais-tu défendre ?
Si Rodrigue combat sous ces conditions,

Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
 L'amour, ce doux auteur de mes cruels suplices,
 Aux esprits des amans apprend trop d'artifices.

L É O N O R.

Pourez-vous quelque chose, après qu'un père mort
 N'a pû dans leurs esprits alumer de discord ?
 Car Chimène aisément montre par sa conduite
 Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.
 Elle obtient un combat, & pour son combatant,
 C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant :
 Elle ne choisit point de ces mains généreuses
 Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses ;
 Don Sanche lui fufit ; c'est la première fois
 Que ce jeune seigneur endosse le harnois ;
 Elle aime en ce duël son peu d'expérience ;
 Come il est sans renom, elle est sans défiance ;
 Un tel choix & si prompt vous doit bien faire voir
 Qu'elle cherche un combat qui force son devoir ;
 Et livrant à Rodrigue une victoire aisée,
 Puisse l'autoriser à paraitre apaisée.

L' I N F A N T E.

Je le remarque assez, & toutefois mon cœur
 A l'envi de Chimène adore ce vainqueur.
 A quoi me résoudre-je, amante infortunée ?

L É O N O R.

A vous reffouvenir de qui vous êtes née,
Le ciel vous doit un roi, vous aimez un fujet.

L' I N F A N T E.

Mon inclination a bien changé d'objet.
Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme,
Non, ce n'est plus ainfi que mon amour le nome ;
Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.
Jeme vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une fi belle flame ;
Et quand pour m'obliger on l'aurait couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puisqu'en un tel combat fa victoire est certaine,
Alons encor un coup le doner à Chimène.
Et toi qui vois les traits dont mon cœur est percé,
Vien me voir achever comme j'ai comencé.

S C E N E IV. e)

C H I M E N E , E L V I R E .

C H I M E N E .

ELvire, que je souffre, & que je suis à plaindre ;
 Je ne sai qu'espérer, & je voi tout à craindre ;
 Aucun vœu ne m'échape où j'ose consentir ;
 Et mes plus doux souhaits *f)* sont pleins de repentir.
 A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes ;
 Le plus heureux succès me coûtera des larmes ;
 Et quoi qu'en ma faveur en ordone le fort,
 Mon père est sans vengeance, ou mon amant est mort.

E L V I R E .

g) D'un & d'autre côté je vous vois soulagée :

e) *Chimène* qui arive à la place de l'infante sans la voir, & qui pourrait aussi-bien ne pas paraître sur le théâtre que s'y montrer, ne fait ici que renouveler ce défaut dont nous avons tant parlé, qui consiste dans l'interruption des scènes ; défaut, encor une fois, qui n'était pas reconu dans le cahos dont *Corneille* a tiré le théâtre.

f) *Sont pleins de repentir.*] On a corrigé :

Je ne souhaite rien sans un prompt repentir.

g) Les raisonnemens d'*Elvire* dans cette scène, semblent un peu se contredire. D'abord, elle dit à *Chimène*, qu'elle

Ou vous avez Rodrigue , ou vous êtes vengée ;
 Et quoi que le destin puisse ordonner de vous ,
 Il soutient votre gloire , & vous done un époux.

C H I M È N E.

Quoi ? l'objet de ma haine , ou bien de ma colère !
 L'affassin de Rodrigue , ou celui de mon père !
 De tous les deux côtés on me donne un mari
 Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.
 De tous les deux côtés mon ame se rebelle.
 Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
 Alez , vengeance , amour , qui troublez mes esprits ,
 Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix ;
 Et toi , puissant moteur du destin qui m'outrage ,
 Termine ce combat sans aucun avantage ,
 Sans faire aucun des deux ni vaincu , ni vainqueur.

sera soulagée des deux côtés. Ensuite :

Nous verrons du ciel l'équitable couroux ,

Vous laisser par sa mort don Sanche pour époux.

Il est probable que ces raisonnemens d'*Elvire* contribuent un peu à refroidir cette scène ; mais aussi ils contribuent beaucoup à laver *Chimène* de l'afront que les critiques injustes lui ont fait de se conduire en fille dénaturée ; car le spectateur est du parti d'*Elvire* contre *Chimène* ; il trouve comme *Elvire* que *Chimène* en a fait assez , & qu'elle doit s'en remettre à l'événement du combat.

E L V I R E.

Ce serait vous traiter avec trop de rigueur.
 Ce combat pour votre ame est un nouveau supplice,
 S'il vous laisse obligée à demander justice,
 A témoigner toujours ce haut ressentiment,
 Et poursuivre toujours la mort de votre amant.
 Non, non, il vaut bien mieux que sa rare vaillance
 Lui gagnant un laurier, vous impose silence;
 Que la loi du combat étouffe vos soupirs,
 Et que le roi vous force à suivre vos desirs.

C H I M E N E.

Quand il fera vainqueur, crois-tu que je me rende?
 Mon devoir est trop fort, & ma perte trop grande;
 Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi
 Que celle du combat & le vouloir du roi.
 Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine,
 Mais non pas avec lui la gloire de Chimène;
 Et quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,
 Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

E L V I R E.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
 Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
 Quoi! vous voulez encor refuser le bonheur
 De pouvoir maintenant vous taire avec honneur?
 Que prétend ce devoir, & qu'est-ce qu'il espère?

La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père ?
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ?
Faut-il perte sur perte , & douleur sur douleur ?
Allez , dans le caprice où votre humeur s'obstine ,
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine ;
Et nous verrons le ciel mû d'un juste courroux
Vous laisser par sa mort don Sanche pour époux.

C H I M E N E.

Elvire , c'est assez des peines que j'endure ,
Ne les redouble point par ce funeste augure ;
Je veux , si je le puis , les éviter tous deux ,
Simon , en ce combat Rodrigue a tous mes vœux :
Non qu'une fole ardeur de son côté me panche ;
Mais s'il était vaincu , je ferais à don Sanche.
Cette appréhension fait naître mon souhait.
Que vois-je , malheureuse ? Elvire , c'en est fait.

S C E N E V. h)

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

MAdame, à vos genoux j'apporte cette épée....

C H I M E N E.

Quoi du sang de Rodrigue encor toute trempée ?
 Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
 Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux ?
 Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,
 Mon père est satisfait, cesse de te contraindre ;
 Un même coup a mis ma gloire en sûreté,
 Mon ame au désespoir, ma flame en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus raffis....

C H I M E N E.

Tu me parles encore,

h) L'académie a condamné cette scène, & on peut voir les raisons qu'elle en raporte ; mais il n'y a point de lecteur sensé qui ne prévienne ce jugement, & qui ne voye qu'il n'est pas naturel que l'erreur de *Chimène* dure si longtems. Ce qui n'est pas dans la nature ne peut toucher.

Exécration d'un héros que j'adore ?
 Va, tu l'as pris en traître ; un guerrier si vaillant
 N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.

E L V I R E.

Mais, madame, écoutez.

C H I M È N E.

Que veux-tu que j'écoute ?
 Après ce que je vois puis-je être encor en doute ?
 J'obtiens pour mon malheur ce que j'ai demandé ;
 Et ma juste poursuite a trop bien succédé.
 Pardone, cher amant, à sa rigueur sanglante,
 Songe que je suis fille aussi-bien comme amante !
 Si j'ai vengé mon père aux dépens de ton sang,
 Du mien pour te venger j'épuiserai mon flanc.
 Mon ame désormais n'a rien qui la retienne ;
 Elle ira recevoir ce pardon de la tienne.
 Et toi, qui me prétens acquérir par sa mort,
 Ministre déloyal de mon rigoureux sort,
 N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie ;
 En croyant me venger tu m'as ôté la vie.

Ce vain artifice afaiblit l'intérêt qu'on pourrait prendre à la scène suivante. Il ne reste que l'impression que *Chimène* a faite pendant toute la pièce. Cette impression est si forte, qu'elle remue encor les cœurs, malgré toutes ces fautes.

D. S A N C H E.

Etrange impressïon , qui loin de m'écouter....

C H I M E N E.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter ?
 Que j'entende à loisir avec quelle insolence
 Tu peindras son malheur, mon crime, & ta vaillance ?
 Qu'à tes yeux ce récit tranche mes tristes jours ?
 Va, va, je mourai bien sans ce cruel secours :
 Abandone mon ame au mal qui la possède :
 Pour venger mon amant je ne veux point qu'on m'aide.

S C E N E V I.

LE ROI, D. DIEGUE, D. ARIAS,
 D. SANCHE, D. ALONSE,
 CHIMENE, ELVIRE.

C H I M E N E.

Sire, il n'est plus besoin de vous diffimuler
 Ce que tous mes efforts ne vous ont pû céler.
 J'aimais, vous l'avez sù, mais pour venger mon père
 J'ai bien voulu proscrire une tête si chère :
 Votre majesté, sire, elle-même a pû voir
 Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
 Enfin Rodrigue est mort, & sa mort m'a changée,
 D'impla-

D'implacable ennemie en amante aflagée.
 J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour ;
 Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
 Don Sanche m'a perduë en prenant ma défense ;
 Et du bras qui me perd je suis la récompense !
 Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,
 De grace, revoquez une si dure loi ;
 Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
 * *Je lui laisse mon bien, qu'il me laisse à moi-même ;*
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment
Jusqu'au dernier soupir mon père & mon amant.

D. D I E G U E.

Enfin, elle aime, sire, & ne croit plus un crime
 D'avouer par sa bouche un amour légitime.

L E R O I.

Chimène, fors d'erreur, ton amant n'est pas mort ;
 Et don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. S A N C H E.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçuë :
 Je venais du combat lui raconter l'issuë.
 Ce généreux guerrier dont son cœur est charmé,

* *Contentese en mi hazienda,*
que mi persona, Señor,
lleuarela à un Monasterio.

*Ne crain rien (m'a-t-il dit quand il m'a défarmé) ;
 Je laisserais plutôt la victoire incertaine
 Que de répandre un sang hazardé pour Chimène ;
 Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du roi , i)
 Va de notre combat l'entretenir pour moi ,
 Ofrir à ses genoux ta vie & ton épée.
 Sire , j'y suis venu , cet objet l'a trompée ;
 Elle m'a crû vainqueur , me voyant de retour ;
 Et soudain sa colère a trahi son amour ,
 Avec tant de transport , & tant d'impatience ,
 Que je n'ai pû gagner un moment d'audience.
 Pour moi , bien que vaincu , je me répute heureux ;
 Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux ,
 Perdant infiniment , j'aime encor ma défaite ,
 Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.*

L E R O I.

*Ma fille , il ne faut point rougir d'un si beau feu ,
 Ni chercher les moyens d'en faire un défaveu :
 Une louable honte en vain t'en follicite ,
 Ta gloire est dégagée , & ton devoir est quite ,
 Ton père est satisfait , & c'était le venger*

i) Quel devoir l'appelle auprès du roi , au tems de ce combat ?

k) Rodrigue a offert sa tête si souvent , que cette nouvelle offre ne peut plus produire le même effet. Les per-

Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
 Tu vois comme le ciel autrement en dispose.
 Ayant tant fait pour lui, fai pour toi quelque chose;
 Et ne fois point rebelle à mon comandement,
 Qui te donne un époux aimé si chèrement.

S C E N E V I I.

LE ROI, D. DIEGUE, D. ARIAS,
 D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SAN-
 CHE, L'INFANTE, CHIMENE,
 LÉONOR, ELVIRE.

L' I N F A N T E.

SEche tes pleurs, Chimène, & reçois sans tristesse
 Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

D. R O D R I G U E.

Ne vous offensez point, sire, si devant vous
 Un respect amoureux me jette à ses genoux.
 Je ne viens point ici demander ma conquête;
 Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête k).

sonages doivent toujours conserver leur caractère, mais
 non pas dire toujours les mêmes choses. L'unité de ca-
 ractère n'est belle que par la variété des idées.

Madame, mon amour n'emploîra point pour moi
 Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.
 Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père,
 Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
 Faut-il combattre encor mille & mille rivaux,
 Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
 Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,
 Des héros fabuleux passer la renommée ?
 Si mon crime par là se peut enfin laver,
 J'ose tout entreprendre, & puis tout achever.
 Mais si ce fier honneur toujours inexorable
 Ne se peut apaiser sans la mort du coupable,
 N'armez plus contre moi le pouvoir des humains,
 Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains ;
 Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible,
 Prenez une vengeance à tout autre impossible ;
 Mais du moins que ma mort suffise à me punir.
 Ne me banissez point de votre souvenir ;
 Et puisque mon trépas conserve votre gloire,

l) Le mot de *revancher* est devenu bas ; on dirait aujourd'hui, *pour m'en récompenser*.

m) Il semble que ces derniers beaux vers que dit *Chimène* la justifient entièrement. Elle n'épouse point le *Cid* ; elle fait même des remontrances au roi. J'avoüe que je ne conçois pas comment on a pû l'accuser d'indécence, au

l) Pour vous en revancher conservez ma mémoire ;
Et dites quelquefois , en songeant à mon sort ,
S'il ne m'avait aimée , il ne serait pas mort.

C H I M E N E.

Relève toi, Rodrigue. Il faut l'avouer , sire ,
Mon amour a paru , je ne m'en puis dédire.
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr ;
Et vous êtes mon roi , je vous dois obéïr.
Mais à quoi que déjà vous m'ayez condamnée ,
Sire , quelle aparence à ce triste hymenée ,
Qu'un même jour comence & finisse mon deuil ,
Mette en mon lit Rodrigue , & mon père au cercueil ?
C'est trop d'intelligence avec son homicide ,
Vers ces manes sacrés c'est me rendre perfide ,
Et souiller mon honneur d'un reproche éternel ,
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel. m)

L E R O I.

Le tems assez souvent a rendu légitime
Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime.
Rodrigue t'a gagnée , & tu dois être à lui.

lieu de la plaindre & de l'admirer. Elle dit à la vérité au roi , *c'est à moi d'obéïr* ; mais elle ne dit point , *j'obéïrai*. Le spectateur sent bien pourtant qu'elle obéïra ; & c'est en cela , ce me semble , que consiste la beauté du dénouement.

Mais quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
 Il faudrait que je fusse ennemi de ta gloire,
 Pour lui donner si-tôt le prix de sa victoire.
 Cet hymen diféré ne rompt point une loi,
 Qui sans marquer de tems lui destine ta foi.
 Prends un an, si tu veux, pour effuyer tes larmes.
 Rodrigue cependant, il faut prendre les armes.
 Après avoir vaincu les maures sur nos bords,
 Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
 Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
 Comander mon armée, & ravager leur terre.
 A ce seul nom de Cid ils tomberont d'éfroi;
 Ils t'ont nommé seigneur, & te voudront pour roi.
 Mais parmi tes hauts faits fois lui toujours fidelle:
 Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle;
 Et par tes grands exploits fai-toi si bi en priser,
 Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. R O D R I G U E.

Pour posséder Chimène, & pour votre service,
 Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse?
 Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,
 Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

L E R O I.

Espère en ton courage, espère en ma promesse;
 Et possédant déjà le cœur de ta maîtresse,

Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre
toi,
Laisse faire le tems, ta vaillance, & ton roi. *n)*

n) Ce dernier vers, à mon avis, sert à justifier *Cornelle*. Comment pouvait-on dire que *Chimène* était une fille dénaturée, quand le roi lui-même n'espère rien pour *Rodrigue* que du tems, de sa protection, & de la valeur de ce héros ?

Fin du cinquième & dernier acte.

OBSERVATIONS

DE MR. DE SCUDÉRI,

GOUVERNEUR DE NOTRE-DAME DE LA GARDE,

SUR LE CID.

IL est de certaines pièces, comme de certains animaux qui font en la nature, qui de loin semblent des étoiles, & qui de près ne font que des vermisses. Tout ce qui brille n'est pas toujours précieux : on voit des beautés d'illusion, comme des beautés éfectives, & souvent l'aparence du bien se fait prendre pour le bien même. Aussi ne m'étonné-je pas beaucoup que le peuple qui porte le jugement dans les yeux, se laisse tromper par celui de tous les sens le plus facile à décevoir : mais que cette vapeur grossière qui se forme dans le parterre, ait pû s'élever jusqu'aux galeries, & qu'un fantôme ait abusé le savoir comme l'ignorance, & la cour aussi-bien que le bourgeois, j'avoüe que ce prodige m'étonne, que ce n'est qu'en ce bizarre événement que je trouve le *Cid* merveilleux. Mais comme autrefois un macédonien apella de *Philipe* préoccupé à *Phi-*

a) La *Sophonisbe* de *Mairet*, qui ne vaut rien du tout, était bonne pour le tems ; elle est de 1633.

Le *César*, qui ne vaut pas mieux, était de *Scudéri*. Il fut joué en 1636.

La *Cléopatre* de *Benserade* est aussi de 1636. Il n'y a guère de pièce plus plate.

Rotrou est l'auteur d'*Hercule*, pièce remplie de vaines déclamations.

La *Mariane* de *Tristan*, jouée la même année que le *Cid*, conserva

lipo mieux informé , je conjure les honêtes gens de suspendre un peu leur jugement , & de ne condamner pas fans les ouïr , a) les *Sophonisbes* , les *Césars* , les *Cléopâtres* , les *Hercules* , les *Marianes* , les *Cléomédons* , & tant d'autres illustres héros qui les ont charmés sur le théâtre. Pour moi , quelque éclatante que me parût la gloire du *Cid* , je la regardais comme ces belles couleurs qui s'éfacent en l'air presque auffi-tôt que le soleil en a fait la riche & trompeuse impression sur la nue : je n'avais garde de concevoir aucune envie pour ce qui me faisait pitié , ni de faire voir à perfone les taches que j'apercevais en cet ouvrage : au contraire , comme fans vanité je fuis bon & généreux , je donais des sentimens à tout le monde que je n'avais pas moi-même : je faisais croire aux autres ce que je ne croyais point du tout , & je me contentais de connaître l'erreur fans la réfuter , & la vérité fans m'en rendre l'*évangelifte* b). Mais quand j'ai vû que cet ancien , qui nous a dit , que la prospérité trouve moins de perfones qui la fachent souffrir , que les infortunes , & que la modération est plus rare que la patience , semblait avoir fait le portrait de l'auteur du *Cid* ; quand j'ai vû , dis-je , qu'il se déiffait d'autorité privée , qu'il parlait de lui , comme nous avons acoutumé de parler des autres ; qu'il faisait même imprimer

cent ans fa réputation , & l'a perdue fans retour. Comment une mauvaise pièce peut-elle durer cent ans ? C'est qu'il y a du naturel.

Cléomédon de Durier fut joué en 1736. On donait alors trois ou quatre pièces nouvelles tous les ans. Le public était afamé de spectacles ; on n'avait ni opéra , ni la farce qu'on a nommée *italienne*.

b) Le mot d'*évangelifte* est bien fingulier en cet endroit.

les sentimens avantageux qu'il a de foi ; & qu'il semble croire qu'il fait trop d'honneur aux plus grands esprits de son siècle , de leur présenter la main gauche ; j'ai crû que je ne pouvais sans injustice & sans lâcheté abandonner la cause comune , & qu'il était à propos de lui faire lire cette inscription tant utile , qu'on voyait autrefois gravée sur la porte de l'un des temples de la Grèce : *Conai-toi toi-même.*

Ce n'est pas que je veuille combattre ses mépris par des outrages : cette espèce d'armes ne doit être employée que par ceux qui n'en ont point d'autres ; & quelque nécessité que nous ayons de nous défendre , je ne tiens pas qu'il soit glorieux d'en user. J'attaque le *Cid* , & non pas son auteur ; j'en veux à son ouvrage , & non point à sa personne. Et comme les combats & la civilité ne sont pas incompatibles , je veux baiser le fleuret , dont je prétens lui porter une bote franche : je ne fais ni une satire , ni un libelle difamatoire , mais de simples observations ; & hors les paroles qui seront de l'essence de mon sujet , il ne m'en échappera pas une où l'on remarque de l'aigreur. Je le prie d'en user avec la même retenue , s'il me répond , c) parce que je ne saurais dire ni souffrir d'injures. Je prétens donc prouver contre cette pièce du *Cid* :

Que le sujet n'en vaut rien du tout.

Qu'il choque les principales règles du poëme dramatique.

Qu'il manque de jugement en sa conduite.

c) Nous ne ferons aucune réflexion sur le stile & les rodomontades de Mr. DE SCUDERI. On en connaît assez le ridicule. Ses observations fourmillent de fautes contre la langue.

Qu'il a beaucoup de méchans vers.

Que presque tout ce qu'il a de beautés sont dérobées.

Et qu'ainsi l'estime qu'on en fait est injuste.

Mais après avoir avancé cette proposition , étant obligé de la soutenir , voici par où j'entreprends de le faire avec honneur.

Ceux qui veulent abatre quelqu'un de ces superbes édifices que la vanité des hommes élève si haut , ne s'amusement point à briser des colonnes , ou rompre des balustrades , mais ils vont droit en saper les fondemens , afin que toute la masse du bâtiment croûle & tombe en une même heure *d*). Comme j'ai le même dessein , je veux dire que le sentiment d'*Aristote* , & celui de tous les savans qui l'ont suivi , établit pour maxime indubitable , que l'invention est la principale partie , & du poëte , & du poëme. Cette vérité est si assurée , que le nom même de l'un & de l'autre tire son étymologie d'un verbe grec , qui ne veut rien dire que fiction. De sorte que le sujet du *Cid* étant d'un auteur espagnol , si l'invention en était bonne , la gloire en appartiendrait à *Guillen de Castro* , & non pas à son traducteur français. Mais tant s'en faut que j'en demeure d'acord , que je soutiens qu'elle ne vaut rien du tout. La tragédie composée selon les règles de l'art , ne doit avoir qu'une action principale , à laquelle tendent & viennent aboutir toutes les autres , ainsi que les lignes se vont rendre de la circon-

d) Il n'est pas inutile de remarquer que les censures faites avec passion ont toutes été mal adroites. C'est une grande sottise de ne trouver rien d'estimable dans un ennemi estimé du public.

férence d'un cercle à son centre ; & l'argument en devant être tiré de l'histoire ou des fables connues , selon les préceptes qu'on nous a laissés , on n'a pas dessein de surprendre le spectateur , puisqu'il fait déjà ce qu'on doit représenter : mais il n'en va pas ainsi de la tragi-comédie ; car bien qu'elle n'ait presque pas été connue de l'antiquité , néanmoins puisqu'elle est comme un composé de la tragédie & de la comédie , & qu'à cause de sa fin elle semble même pancher plus vers la dernière , il faut que le premier acte dans cette espèce de poème , embrouille une intrigue qui tienne toujours l'esprit en suspens , & qui ne se démele qu'à la fin de tout l'ouvrage.

Ce nœud gordien n'a pas besoin d'avoir un *Alexandre* dans le *Cid* pour le dénouer. Le père de Chimène y meurt presque dès le commencement ; dans toute la pièce elle ni *Rodrigue* ne pouffent , & ne peuvent pouffer qu'un seul mouvement : on n'y voit aucune diversité , aucune intrigue , aucun nœud ; & le moins clair-voyant des spectateurs devine , ou plutôt voit la fin de cette aventure aussi-tôt qu'elle est comencée *e*). Et par ainsi je pense avoir montré bien clairement que le sujet n'en vaut rien du tout , puisque j'ai fait connaître qu'il manque de ce qui pouvait le rendre bon , & qu'il a tout ce qui pouvait le rendre mauvais. Je n'aurai pas plus de peine à prouver qu'il choque les principales règles dramatiques , & j'espère le faire avouer à tous ceux qui voudront se souvenir après moi ,

e) Vous verrez que l'académie condamne cette censure ; & par ainsi le gouverneur de notre - dame de la garde a fort mal démontré.

qu'entre toutes les règles dont je parle, celle qui fans doute est la plus importante, & comme la fondamentale de tout l'ouvrage, est celle de la vraisemblance. Sans elle on ne peut être surpris par cette agréable tromperie, qui fait que nous semblons nous intéresser aux bons ou mauvais succès de ces héros imaginaires. Le poète qui se propose pour sa fin d'émouvoir les passions de l'auditeur par celles des personnages, quelque vives, fortes, & bien poussées qu'elles puissent être, n'en peuvent jamais venir à bout, s'il est judicieux, lorsque ce qu'il veut imprimer en l'ame n'est pas vraisemblable.

Aussi ces grands maîtres anciens, qui m'ont appris ce que je montre ici à ceux qui l'ignorent, nous ont toujours enseigné que le poète & l'historien ne doivent pas suivre la même route; & qu'il vaut mieux que le premier traite un sujet vraisemblable qui ne soit pas vrai, qu'un vrai qui ne soit pas vraisemblable. Je ne pense pas qu'on puisse choquer une maxime que ces grands hommes ont établie, & qui satisfait si bien le jugement: c'est pourquoi j'ajoute, après l'avoir fondée en l'esprit de ceux qui la lisent, qu'il est vrai que *Chimène* épousa le *Cid*, mais qu'il n'est point vraisemblable qu'une fille d'honneur épouse le meurtrier de son père. Cet événement était bon pour l'historien, mais il ne valait rien pour le poète; & je ne crois pas qu'il fût de donner des répugnances à *Chimène*, de faire combattre le devoir contre l'amour, de lui mettre en la bouche mille antithèses sur ce sujet, ni de faire intervenir l'autorité d'un roi: car enfin tout

cela n'empêche pas qu'elle ne se rende parricide , en se résolvant d'épouser le meurtrier de son père : & bien que cela ne s'achève pas sur l'heure , la volonté , qui seule fait le mariage , y parait tellement portée , qu'enfin *Chimène* est une parricide. f)

Ce sujet ne peut être vraisemblable , & par conséquent il choque une des principales règles du poëme. Mais pour appuyer ce raisonnement de l'autorité des anciens , je me souviens encore que le mot de fable , dont *Aristote* s'est servi pour nommer le sujet de la tragédie , quoiqu'il ne signifie dans *Homère* qu'un simple discours , partout ailleurs est pris pour le récit de quelque chose fausse , & qui pourtant conserve une espèce de vérité. Telles sont les fables des poëtes , dont au tems d'*Aristote* , & même devant lui , les tragiques se servaient souvent pour le sujet de leurs poëmes , n'ayant nul égard à ce qu'elles n'étaient pas vraies , mais les considérant seulement comme vraisemblables. C'est pourquoi ce philosophe remarque que les premiers tragiques ayant acoutumé de prendre des sujets partout , sur la fin ils s'étaient retranchés à certains qui étaient , ou pouvaient être rendus vraisemblables , & qui presque pour cette raison ont été tous traités , & même par divers auteurs , comme *Médée* , *Alcméon* , *Oedipe* , *Oreste* , *Méléagre* , *Thyeste* , & *Téléphe*. Si bien qu'on voit qu'ils pouvaient changer ces fables

f) Non , elle n'est point parricide , & il est faux qu'elle consente exprès à épouser un jour *Rodrigue*. Mais que tu es ennuyeux avec ton *Aristote* !

comme ils voulaient, & les acomoder à la vraisemblance. Ainsi *Sophocle*, *Æschile*, & *Euripide* ont traité la fable de *Philoctète* bien diversement ; ainsi celle de *Médée*, chez *Sénèque*, *Ovide*, *Euripide*, n'était pas la même. Mais il était quasi de la religion, & ne leur était pas permis de changer l'histoire quand ils la traitaient, ni d'aller contre la vérité. Tellement que ne trouvant pas toutes les histoires vraisemblables, quoique vraies, & ne pouvant pas les rendre telles, ni changer leur nature, il s'attachaient fort peu à les traiter à cause de cette difficulté, & prenaient pour la plûpart des choses fabuleuses, afin de les pouvoir disposer vraisemblablement.

De-là, ce philosophe montre que le mérite du poète est bien plus difficile que celui de l'historien ; parce que celui-ci raconte simplement les choses comme en effet elles sont arrivées ; au lieu que l'autre les représente, non pas comme elles sont, mais bien comme elles ont dû être. C'est en quoi l'auteur du *Cid* a failli, qui trouvant dans l'histoire d'Espagne, que cette fille avait épousé le meurtrier de son père, devait considérer que ce n'était pas un sujet d'un poème accompli ; parce qu'étant historique, & par conséquent vrai, mais non pas vraisemblable, d'autant qu'il choque la raison & les bonnes mœurs, il ne pouvait pas le changer, ni le rendre propre au poème dramatique. g) Mais comme une erreur en appelle une autre, pour observer celle des vingt-quatre heures, excellente quand elle est bien entendue, l'auteur français

g) Quelle erreur !

bronche plus lourdement que l'espagnol , & fait mal en pensant bien faire. Ce dernier donne au moins quelque couleur à sa faute , parce que son poëme étant irrégulier , la longueur du tems , qui rend toûjours les douleurs moins vives , semble en quelque façon rendre la chose plus vraisemblable.

Mais faire arriver en vingt - quatre heures la mort d'un père , & les promesses de mariage de sa fille avec celui qui l'a tué ; & non pas encore sans le conaitre , non pas dans une rencontre inopinée , mais dans un duel dont il était l'apelant ; c'est , comme a dit bien agréablement un de mes amis , ce qui loin d'être bon dans les vingt-quatre heures , ne ferait pas suportable dans les *h*) vingt-quatre ans. Et par conséquent , je le redis encor une fois , la règle de la vraisemblance n'est point observée , quoiqu'elle soit absolument nécessaire. Et véritablement toutes ces belles actions que fit le *Cid* en plusieurs années , sont tellement assemblées par force en cette pièce pour la mettre dans les vingt-quatre heures , que les personages y semblent des dieux de machine qui tombent du ciel en terre ; car enfin dans le court espace d'un jour naturel , ont élit un gouverneur au prince de Castille ; il se fait une querelle & un combat entre *D. Diègue* & le *Comte* ; autre combat de *Rodrigue* & du *Comte* ; un autre de *Rodrigue* contre les maures ; un autre contre *D. Sanche* ;
&

h) Mais que cet agréable ami fasse réflexion , que la défaite des maures dans les vingt-quatre heures aplanit tous les obstacles.

& le mariage se conclut entre *Rodrigue* & *Chimène* : je vous laisse à juger si ne voilà pas un jour bien employé, & si l'on n'aurait pas grand tort d'acuser tous ces personnages de paresse ?

Il en est du sujet du poëme dramatique, comme de tous les corps physiques, qui pour être parfaits demandent une certaine grandeur qui ne soit ni trop vaste ni trop restreinte. Ainsi lorsque nous observons un ouvrage de cette nature, il arrive ordinairement à la mémoire ce qui arrive aux yeux qui regardent un objet : celui qui voit un corps d'une diffuse grandeur, s'attachant à en remarquer les parties, ne peut pas regarder à la fois ce grand tout qu'elles composent : de même, si l'action du poëme est trop grande, celui qui la contemple ne saurait la mettre tout ensemble dans sa mémoire : comme au contraire, si un corps est trop petit, les yeux qui n'ont pas loisir de le considérer, parce que presque en même tems l'aspect se forme & s'évanouit, n'y trouvent point de volupté. Ainsi dans le poëme, qui est l'objet de la mémoire, comme tous les corps le sont des yeux, cette partie de l'ame ne se plait non plus à remarquer ce qui n'admet pas son office, que ce qui l'excede. Et certainement, comme les corps pour être beaux, ont besoin de deux choses, à savoir de l'ordre & de la grandeur, & que pour cette raison *Aristote* nie qu'on puisse appeler les petits hommes beaux, mais oui bien agréables; parce que quoiqu'ils soient bien proportionés, ils n'ont pas néanmoins cette taille avantageuse nécessaire à la beauté : de même ce n'est pas assez que le poëme ait

toutes ses parties disposées avec soin, s'il n'a encor une grandeur si juste, que la mémoire la puisse comprendre sans peine.

Or quelle doit être cette grandeur? *Aristote* dont nous suivons autant le jugement, que nous nous moquons de ceux qui ne le suivent point, l'a déterminée dans cet espace de tems qu'on voit qu'enferment deux soleils; enforte que l'action qui se représente, ne doit ni excéder, ni être moindre que ce tems qu'il nous prescrit. Voilà pourquoi autrefois *Aristophane* comique grec se moquait d'*Eschile* poëte tragique, qui dans la tragédie de *Niobé*, pour conserver la gravité de cette héroïne, l'introduisit assise au sépulcre de ses enfans l'espace de trois jours sans dire une seule parole. Et voilà pourquoi le docte *Heinsius* a trouvé que *Buchanan* avait fait une faute dans sa tragédie de *Jephté*, où dans le période des vingt-quatre heures il renferme une action qui dans l'histoire demandait deux mois: ce tems ayant été donné à la fille pour pleurer sa virginité, dit l'écriture. Mais l'auteur du *Cid* porte bien son erreur plus avant, puisqu'il enferme plusieurs années dans ses vingt-quatre heures, & que le mariage *i)* de *Chimène* & la prise de ces rois maures, qui dans l'histoire d'Espagne ne se fait que deux ou trois ans après la mort de son père, se fait ici le même jour: car quoique ce mariage ne se consomme pas si-tôt, *Chimène* & *Rodrigue* y consentent; & dès-là ils sont mariés, puisque selon les jurisconsultes, il n'est requis que le consente-

i) Il suppose toujours le mariage de *Chimène* qui ne se fait point.

ment pour les noces ; & qu'outre cela , *Chimène* est à lui par la victoire qu'il obtient sur *D. Sanche* , & par l'arrêt qu'en donne le roi.

Mais ce n'est pas la seule loi qu'on voit enfreinte en cet endroit de ce poëme : il en omet une autre bien plus importante , puisqu'elle choque les bonnes mœurs comme les règles de la poésie dramatique. Et pour connaître cette vérité , il faut savoir que le poëme de théâtre fut inventé pour instruire en divertissant , & que c'est sous cet agréable habit que se déguise la philosophie , de peur de paraître trop austère aux yeux du monde ; & par lui , s'il faut ainsi dire , qu'elle semble dorer les pilules , afin qu'on les prenne sans répugnance , & qu'on se trouve guéri , presque sans avoir connu le remède. Aussi ne manque-t-elle jamais de nous montrer sur la scène la vertu récompensée , & le vice toujours puni. Que si quelquefois l'on y voit les méchans prospérer , & les gens de bien persécutés , la face des choses ne manque point de changer à la fin de la représentation , ne manque point aussi de faire voir le triomphe des innocens , & le supplice des coupables ; & c'est ainsi qu'insensiblement on nous imprime en l'ame l'horreur du vice , & l'amour de la vertu.

Mais tant s'en faut que la pièce du *Cid* soit faite sur ce modèle , qu'elle est de très-mauvais exemple. L'on y voit une fille dénaturée ne parler que de ses folies , lorsqu'elle ne doit parler que de son malheur ; plaindre la perte de son père ; aimer encor ce qu'elle doit abhorrer ;

souffrir en même tems & en même maison ce meurtrier & ce pauvre corps ; & pour achever son impiété , joindre sa main à celle qui dégoute encor du sang de son père. Après ce crime qui fait horreur , le spectateur n'a-t-il pas raison de penser , qu'il va partir un coup de foudre du ciel représenté sur la scène , pour châtier cette *Danaïde* ? *k*) ou s'il fait cette autre règle , qui défend d'ensanglanter le théâtre , n'a-t-il pas sujet de croire qu'aussi-tôt qu'elle en fera partie , un messager viendra pour le moins lui apprendre ce châtiment ? Mais cependant ni l'un ni l'autre n'arrive ; au contraire , un roi careffe cette impudique , son vice y parait récompensé , la vertu semble banie de la conclusion de ce poëme : il est une instruction au mal , un aiguillon pour nous y pousser , & par ces fautes remarquables & dangereuses , directement opposé aux principales règles dramatiques.

C'était pour de semblables ouvrages que *Platon* n'admettait point dans sa république toute la poësie ; mais principalement il en baniffait cette partie , laquelle imite en agissant , & par représentation , d'autant qu'elle ofrait à l'esprit toutes sortes de mœurs , les vices & les vertus , les crimes & les actions généreuses ; & qu'elle introduisait aussi-bien *Atrée* comme *Nestor*. Or ne donant pas plus de plaisir en l'expression des bonnes actions que des mauvaises , puisque dans la poësie comme dans la pein-

k) A quel excès d'aveuglement la jalousie porte un auteur ! Quel autre que *Scudéri* pouvait souhaiter que *Chimène* mourût d'un coup de foudre ?

ture, on ne regarde que la ressemblance, & que l'image de *Thersite* bien faite plaît autant que celle de *Narcisse*; il arivait de-là que les esprits des spectateurs étaient débauchés par cette volupté; qu'ils trouvaient autant de plaisir à imiter les mauvaises actions qu'ils voyaient représentées avec grace, & où notre nature incline, que les bonnes qui nous semblent difficiles; & que le théâtre était aussi bien l'école des vices que des vertus. Cela, dis-je, l'avait obligé d'exiler les poètes de sa république; & quoiqu'il couronât *Homère* de fleurs, il n'avait pas laissé de le banir. Mais pour modérer sa rigueur, *Aristote* qui conaissait l'utilité de la poésie, & principalement de la dramatique, d'autant qu'elle nous imprime beaucoup mieux les bons sentimens que les deux autres espèces, & que ce que nous voyons touche bien davantage l'ame que ce que nous entendons simplement, comme depuis l'a dit *Horace*; *Aristote*, dis-je, veut en sa poétique, que les mœurs représentées dans l'action de théâtre, soient la plûpart bones; & que s'il y faut introduire des personnes pleines de vices, le nombre en soit moindre que des vertueuses.

Cela fait que les critiques des derniers tems ont blâmé quelques anciennes tragédies, où les bones mœurs étaient moindres que les mauvaises; ainsi qu'on peut voir, par exemple, dans l'*Oreste* d'*Euripide*, où tous les perfonages, excepté *Pylade*, ont de méchantes inclinations. Si l'auteur que nous examinons n'eût pas ignoré ces préceptes, comme les autres dont nous l'avons déjà repris, il se

fût bien empêché de faire triompher le vice sur son théâtre, & ces personnages auraient eu de meilleures intentions que celles qui les font agir. *Fernand* y aurait été plus grand politique, *Urraque* d'inclination moins basse, *D. Gomez* moins ambitieux & moins insolent, *D. Sanche* plus généreux, *Elvire* de meilleur exemple pour les suivantes ; & cet auteur n'aurait pas enseigné la vengeance par la bouche même de la fille de celui dont on se venge ; *Chimène* n'aurait pas dit :

1) *Les acomodemens ne font rien en ce point ,
Les affronts à l'honneur ne se réparent point ;
En vain on fait agir la force ou la prudence ;
Si l'on guérit le mal , ce n'est qu'en apparence.*

Et le reste de la troisième scène du second acte , où par tout elle conclut à la confusion de son amant, s'il n'attente à la vie de son père. Comme quoi peut-il excuser les vers , où cette dénaturée s'écrie parlant de *Rodrigue* :

Souffrir un tel affront étant né gentilhomme !

& ceux-ci, où elle avoue qu'elle aurait de la honte pour lui, si après lui avoir commandé de ne pas tuer son père, il lui pouvait obéir :

*Et s'il peut m'obéir , que dira-t-on de lui ?
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui le consume ,
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus ,
De son trop de respect , ou d'un juste refus.*

1) Voilà bien le langage de l'envie ! *Scudéri* condamne de très-beaux vers que tout le monde fait par cœur, & se condamne lui-même en les répétant.

Mais je découvre encor des sentimens plus cruels & plus barbares dans la quatrième scène du troisième acte, qui me font horreur. C'est où cette fille, mais plutôt ce monstre *m*), ayant devant ses yeux *Rodrigue* encor tout couvert d'un sang qui la devait si fort toucher, & entendant qu'au lieu de s'excuser & de reconnaître sa faute, il l'autorise par ces vers :

Car enfin n'aten pas de mon affection

Un lâche repentir d'une bone action :

elle répond, ô bones mœurs !

Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien.

Si autrefois quelques-uns, comme *Marcellin* au livre vingt-septième, ont mis entre les corruptions des républiques la lecture de *Juvenal*, parce qu'il enseigne le vice, quoiqu'il le reprenne ; & que pour flageller l'impureté, il la montre toute nue ; que dirons-nous de ce poëme où le vice est si puissamment apuyé ? où l'on en fait l'apologie ? où l'on le pare des ornemens de la vertu ? & enfin, où il foule aux pieds les sentimens de la nature ; & les préceptes de la morale ? De ces deux preuves assez claires, je passe à la troisième, qui regarde le jugement, la conduite & la bienfiance des choses ; & dès la première scène je trouve de quoi m'ocuper. Il faut que j'avoue que je ne vis jamais un si mauvais physionome que le père de *Chimène*, lorsqu'il dit à la suivante de sa fille, parlant de *D. Sanche* aussi-bien que de *D. Rodrigue* :

m) *Scudéri* apelle *Chimène* un monstre ! & on s'étonne aujourd'hui des impudentes expressions des faiseurs de libelles !

*Jeunes , mais qui font lire aisément dans leurs yeux n)
L'éclatante vertu de leurs braves ayeux.*

Il n'était point nécessaire d'une si fausse conjecture ; puisque ce malheureux *D. Sanche* devait être blessé, défarmé, & pour sauver sa vie contraint d'accepter cette honteuse condition, qui l'oblige à porter lui-même son épée à sa maîtresse de la part de son ennemi : cette procédure trop romanesque dément ce premier discours, étant certain que jamais un homme de cœur ne voudra vivre par cette voie. Mais ce n'est pas la seule faute de jugement que je remarque en cette scène, & ces vers qui suivent m'en découvrent encor une autre.

L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble.

Le roi doit à son fils choisir un gouverneur ,

Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur.

Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute ,

Me défend de penser qu'aucun me le dispute.

Il falait avec plus d'adresse faire favoir à l'auditeur le sujet de la querelle qui va naître, & non pas le faire dire hors de propos à cette suivante, qui sert dans la maison du comte. Cette familiarité n'a point de rapport avec l'orgueil qu'il donne par-tout à ce personnage : mais il ferait à souhaiter pour lui qu'il eût corrigé de cette forte tout ce qu'il fait dire à ce comte de *Gormas*, afin que d'un capitain ridicule, il eût fait un honête homme : tout ce qu'il dit étant plus digne d'un fanfaron, que d'une per-

*) Remarquez que dans les mœurs de la chevalerie, & dans tous les romans qui en ont parlé, cette condition n'était point honteuse. De plus,

l'hone de valeur & de qualité. Et pour ne vous doner pas la peine d'aller vous en éclaircir dans son livre, voyez en quels termes il fait parler ce capitaine *Fracasse*.

*Enfin vous l'emportez, & la faveur du roi
 Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi.
 Les exemples vivans ont bien plus de pouvoir.
 Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
 Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
 Que ne puisse égaler une de mes journées ?
 Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui ;
 Et ce bras du royaume est le plus ferme apui :
 Grenade & l'Aragon tremblent quand ce fer brille ;
 Mon nom sert de rempart à toute la Castille ;
 Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres loix ;
 Et si vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de rois.
 Chaque jour, chaque instant, entasse pour ma gloire,
 Laurier dessus laurier, victoire sur victoire.
 Le prince pour essai de générosité,
 Gagnerait des combats marchant à mon côté ;
 Loin des froides leçons qu'à mon bras on préfère,
 Il apprendrait à vaincre en me regardant faire.
 Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.
 Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
 Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice :
 Tout l'état périra, s'il faut que je périsse.
 D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main.*

cette victoire de *Rodrigue* & sa générosité sont de nouveaux motifs qui excusent la tendresse de *Chimène*.

*Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne ;
 Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.
 Mais t'attaquer à moi ! qui t'a rendu si vain ?
 Sais-tu bien qui je suis ?
 Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse :
 J'admire ton courage , & je plains ta jeunesse.
 Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
 Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
 Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire.
 A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.
 On te croirait toujours abatu sans effort ,
 Et j'aurais seulement le regret de ta mort :
 Retire-toi d'ici — es-tu si las de vivre ?*

Je croirais assurément qu'en faisant ce rôle, l'auteur aurait crû faire parler *Matamore*, & non pas le comte, si je ne voyais que presque tous les perfonages ont le même stile, & qu'il n'est pas jusqu'aux femmes qui ne s'y piquent de bravoure. Il s'est, à mon avis, fondé sur l'opinion commune, qui donne de la vanité aux espagnols ; mais il l'a fait avec assez peu de raison, ce me semble, puisqu'il se trouve d'honnêtes gens. Et ce serait une chose bien plaisante, si parce que les alemans & les gascons ont la réputation d'aimer à boire & à dérober, il allait un jour avec une égale injustice nous faire voir sur la scène un seigneur de l'une de ces nations qui fût yvre, & l'autre coupeur de bourses. Les espagnols sont nos

•) Les plus impudens satiriques sont souvent les plus fots flatteurs.
 ▲ quel propos louer ici la reine, quand il ne s'agit que des rodomonts

ennemis, il est vrai; mais on n'est pas moins bon français, pour ne les croire pas tous hypocondriaques. Et nous avons parmi nous un exemple si illustre, & qui nous fait si bien voir que la profonde sagesse & la haute vertu peuvent naître en Espagne, qu'on n'en saurait douter sans crime. Je parlerais plus clairement de cette divine personne, si je ne craignais o) de profaner son nom sacré, & si je n'avais peur de comettre un sacrilège, en pensant faire un acte d'adoration. Mais étant encor si éloigné des dernières fautes de jugement, que je conais & que je dois montrer en cet ouvrage, je m'arête trop à ces premières, que vous verrez suivies de beaucoup d'autres plus grandes. La seconde scène du *Cid* n'est pas plus judicieuse que celle qui la précède; car cette suivante n'y fait que redire ce que l'auditeur vient à l'heure même d'apprendre. C'est manquer d'adresse, & faire une faute, que les préceptes de l'art nous enseignent d'éviter toujourns, parce que ce n'est qu'ennuyer le spectateur, & qu'il est inutile de raconter ce qu'il a vû. Si bien que le poëte doit prendre des tems derrière les rideaux, pour en instruire les personages, sans persécuter ainsi ceux qui les écoutent. La troisième scène est encore plus defectueuse, en ce qu'elle atire en son erreur toutes celles où parlent l'infante ou *D. Sanche*: je veux dire, qu'outre la bienséance mal observée, en une amour si peu digne d'une fille de roi, & l'une & l'autre tiennent si peu dans le corps de la pièce, & sont si peu

tades du comte de *Gormas*? il croyait par cet artifice mettre la reine de son parti.

nécessaires à la représentation, qu'on voit clairement que *D. Urraque* n'y est que pour faire jouer la *Beauchâteau*, & le pauvre *don Sanche*, pour s'y faire battre par *don Rodrigue*. Et cependant il nous est enjoint par les maîtres de ne mettre rien de superflu dans la scène. Ce n'est pas que j'ignore que les épisodes font une partie de la beauté d'un poëme ; mais il faut, pour être bons, qu'ils soient plus attachés au sujet. Celui qu'on prend pour un poëme dramatique, est de deux façons ; car il est ou simple, ou mixte : nous apelons simple, celui qui étant un & continué, s'achève en un manifeste changement, au contraire de ce qu'on attendait, & sans aucune reconnaissance. Nous en avons un exemple dans l'*Ajax* de *Sophocle*, où le spectateur voit arriver tout ce qu'il s'était proposé. *Ajax* plein de courage, ne pouvant endurer d'être méprisé, se met en furie ; & après qu'il est revenu à soi, rougissant des actions que la rage lui a fait faire, & vaincu de honte, il se tue. En cela il n'y a rien d'admirable ni de nouveau. Le sujet mêlé, ou non simple, s'achemine à sa fin, avec quelque changement opposé à ce qu'on attendait, ou quelque reconnaissance, ou tous les deux ensemble. Celui-ci étant assez intrigué de soi, ne recherche presque aucun embellissement : au lieu que l'autre étant trop nud, a besoin d'ornemens étrangers. Ces amplifications qui ne sont pas aussi hors de la chose, s'appellent épisodes chez *Aristote* :

p) La belle *Mariane* dont parle *Scudéri* est un très-mauvais ouvrage, mais très-passable pour le tems où il fut composé. On joua cette *Mariane* de *Tristan* quelques mois avant le *Cid*. Voici ce discours de *Phéon*

& l'on donne ce nom à tout ce que l'on peut inférer dans l'argument, sans qu'il soit de l'argument même. Ces épisodes qui sont aujourd'hui fort en usage, sont trouvés bons lorsqu'ils aident à faire quelque effet dans le poëme : comme anciennement le discours d'*Agamemnon*, de *Teucer*, de *Ménélaüs*, & d'*Ulyssè* dans l'*Ajax* de *Sophocle*, servait pour empêcher qu'on ne privât ce héros de sépulture : ou bien lorsqu'ils sont nécessaires, ou vraisemblablement attachés au poëme, qu'*Aristote* appelle épifodique, quand il pèche contre cette dernière règle. Notre auteur, sans doute, ne savait pas cette doctrine, puisqu'il se fût bien empêché de mettre tant d'épisodes dans son poëme, qui étant mixte, n'en avait pas besoin ; ou si sa stérilité ne lui permettait pas de le traiter sans cette aide, il y en devait mettre qui ne fussent pas irréguliers. Il aurait sans doute banni *D. Urraque*, *D. Sanche*, & *D. Arias*, & n'aurait pas eu tant de feu à leur faire dire des pointes, ni tant d'ardeur à la déclamation, qu'il ne se fût souvenu que pas un de ces perfonages ne servait aux incidens de son poëme, & n'y avait aucun attachement nécessaire.

Je vois bien, pour parler aussi des modernes, que dans la belle *Mariane* p), ce discours des songes, que *M. Tristan* a mis en la bouche de *Phéroré*, n'était pas absolument nécessaire : mais étant si bien lié avec la vision que vient d'avoir *Hérodès*, il y ajoute une beauté merveilleuse.

qui ajoute une beauté merveilleuse :

Quelles fortes raisons apportait ce docteur,
Qui soutient que le songe est toujours un menteur ?

Vision , dis-je , qui fait elle-même une partie du sujet , & dont les présages qu'on en tire , sont fondés sur une que ce prince avait eüe autrefois au bord du Jourdain. Il n'en est pas ainsi de nos bouches inutiles ; ce qu'elles disent n'est pas seulement superflu , mais les personages le sont eux-mêmes. Depuis cette dernière cascade , le jugement de l'auteur ne bronche point , jusqu'à l'ouverture du second acte : mais en cet endroit , s'il m'est permis d'user de ce mot , il fait encor une disparate. Il vient un certain *D. Arias* de la part du roi , qui à vrai dire n'y vient que pour faire des pointes sur les lauriers & sur la foudre , & pour donner sujet au comte de *Gormas* de pousser une partie des rodomontades que je vous ai montrées. On ne fait ce qui l'amène ; il n'explique point quelle est sa comission ; & pour conclusion de ce beau discours , il s'en retourne comme il est venu. L'auteur me permettra de lui dire , qu'on voit bien qu'il n'est pas homme d'éclaircissement , ni de procédé.

Quand deux grands ont querelle , & que l'un est ofensé à l'honneur , ce sont des oiseaux qu'on ne laisse point aller sur leur foi : le prince leur donne des gardes à tous deux , qui lui répondent de leurs perfonnes , & qui ne souffriraient pas que le fils de l'un vînt faire un apel à l'autre :

Il difait que l'humeur qui dans nos corps domine ,
 A voir certains objets souvent nous détermine :
 Le flegme humide & froid se portant au cerveau ,
 Y vient représenter des brouillards & de l'eau.
 La bile ardente & jaune aux qualités subtiles ,
 N'y dépeint que combats , qu'embrasement de villes.

aussi voyons-nous bien la dangereuse conséquence dont cette erreur est suivie ; & par les maximes de la conscience , le roi ou l'auteur font coupables de la mort du comte , s'ils ne s'excusent , en disant qu'ils n'y pensaient pas , puisque le comandement que fait après le roi de l'arrêter n'est plus de faison. Dans la troisiéme scène de ce même acte , les délicats trouveront encore , que le jugement pèche , lorsque *Chimène* dit que *Rodrigue* n'est pas gentilhomme , s'il ne se venge de son père : ce discours est plus extravagant que généreux dans la bouche d'une fille , & jamais aucune ne le dirait , quand même elle en aurait la pensée.

Les plus critiques trouveraient peut-être aussi que la bienfiance voudrait que *Chimène* pleurât enfermée chez elle , & non pas aux pieds du roi , si-tôt après cette mort ; mais donons ce transport à la grandeur de ses ressentimens , & à l'ardent désir de se venger , que nous savons pourtant bien qu'elle n'a point , quoi qu'elle le dût avoir.

Insensiblement nous voici arrivés au troisiéme acte , qui est celui qui a fait battre des mains à tant de monde , crier miracle à tous ceux qui ne savent pas discerner le bon or d'avec l'alchimie , & qui seul a fait la fausse réputation du *Cid*. *Rodrigue* y paraît d'abord chez *Chimène* avec une épée

Le sang qui tient de l'air , & répond au printems ,
Rend les moins fortunés en leurs songes contens &c.

Ces vers si déplacés dans une tragédie , sont une malheureuse imitation d'un des beaux endroits de *Pétrone*.

Somnia quo ludunt animos volitantibus umbris.

qui fume encor du fang tout chaud qu'il vient de faire répandre à son père : & par cette extravagance si peu attendue , il donne de l'horreur à tous les judicieux qui le voyent , & qui savent que ce corps est encor dans la maison. Cette épouvantable procédure choque directement *g*) le sens comun : & quand *Rodrigue* prit la résolution de tuer le comte , il devait prendre celle de ne revoir jamais sa fille. Car de nous dire qu'il vient pour se faire tuer par *Chimène* , c'est nous apprendre qu'il ne vient que pour faire des pointes : les filles bien nées n'usurpent jamais l'office des boureaux : c'est une chose qui n'a point d'exemple , & qui ferait suportable dans une élégie à *Phyllis* , où le poëte peut dire , qu'il veut mourir d'une belle main ; mais non pas dans le grave poëme dramatique , qui représente sérieusement les choses comme elles doivent être. Je remarque dans la troisième scène , que notre nouvel *Homère* s'endort encore , & qu'il est hors d'apparence qu'une fille de la condition de *Chimène* n'ait pas une de ses amies chez elle , après un si grand malheur que celui qui vient de lui arriver , & qui les obligeait toutes de s'y rendre , pour adoucir sa douleur par quelques consolations. Il eût évité cette faute de jugement , s'il n'eût pas manqué de mémoire pour ces deux vers qu'*Elvire* dit peu auparavant :

Chimène est au palais de pleurs toute baignée ,

Et n'en reviendra point que bien accompagnée.

Mais

g) *Scudéri* devait au moins reprocher ce procédé , & non cette procédure , à l'auteur espagnol dont *Cornille* imita les beautés & les défauts. Mais il était jaloux de *Cornille* , & non de *Guillen de Castro*.

Mais sans nous amuser davantage à cette contradiction, voyons à quoi sa folitude est employée. A faire des pointes exécrables, des antithèses parricides, à dire effrontément qu'elle aime, ou plutôt qu'elle adore, ce sont ses mots, ce qu'elle doit tant haïr; & par un galimatias qui ne conclut rien, dire qu'elle veut perdre *Rodrigue*, & qu'elle fouhaite ne le pouvoir pas *r*). Ce méchant combat de l'honneur & de l'amour *s*) aurait au moins quelque prétexte, si le tems par son pouvoir ordinaire avait comme assoupi les choses; mais dans l'instant qu'elles viennent d'ariver, que son père n'est pas encor dans le tombeau, qu'elle a ce funeste objet, non seulement dans l'imagination, mais devant les yeux, la faire balancer entre ces deux mouvemens, ou plutôt pancher tout-à-fait vers celui celui qui la perd & la deshonne, c'est se rendre digne de cet épitaphe d'un homme en vie, mais endormi, qui dit :

*Sous cette casaque noire ,
Repose paisiblement ,
L'auteur d'heureuse mémoire ,
Atendant le jugement. t)*

Ensuite de cette conversation de *Chimène* avec *Elvire*, *Rodrigue* fort de derrière une tapissérie, & se présente

r) C'est un des beaux vers de l'espagnol.

s) Ce combat de l'amour & de l'honneur, est ce qu'on a jamais vû de plus naturel & de plus heureux sur le théâtre d'Espagne.

t) Il est plaissant de voir *Scudéri* traiter *Corneille* d'homme sans jugement.

effrontément à celle qu'il vient de faire orpheline : en cet endroit l'un & l'autre se piquent de beaux mots ; de dire des douceurs ; & semblent disputer la vivacité d'esprit en leurs reparties , avec aussi peu de jugement qu'en aurait un homme qui se plaindrait en musique dans une affliction , ou qui se voyant boiteux , voudrait clocher en cadence. Mais tout à coup ce beau discoureur , *Rodrigue* , devient impudent , & dit à *Chimène* , parlant de ce qu'il a tué celui dont elle tenait la vie :

Qu'il le ferait encor , s'il avait à le faire.

A quoi cette bonne fille répond , qu'elle ne le blâme point , qu'elle ne l'accuse point , & qu'enfin il a fort bien fait de tuer son père. O jugement de l'auteur , à quoi songez-vous ? ô raison de l'auditeur , qu'êtes-vous devenue ? Toute cette scène est d'égale force ; mais comme les géographes par un point marquent toute une province , le peu que j'en ai dit suffit pour la faire concevoir entière. Celle qui suit nous fait voir le père de *Rodrigue* , qui parle seul comme un fou , qui s'en va de nuit courir les rues , qui embrasse je ne fais quelle ombre fantastique , & qui le plus incivil de tous les mortels , a laissé cinq cens gentilshommes chez lui qui venaient lui offrir leur épée. Mais outre que la bienséance est mal observée , j'y remarque une faute de jugement assez grande. Et pour la voir avec moi , il faut se souvenir que *Fernand* était le premier roi de Castille , c'est-à-dire , roi de deux ou trois petites provinces. De sorte qu'outre qu'il est assez étrange que cinq cent gentilshommes se trouvent à

la fois chez un de leurs amis qui a querelle, la coutume étant en ces occasions, qu'après avoir ofert leur service & leur épée, les uns sortent à mesure que les autres entrent ; il est encor plus hors d'apparence qu'une aussi petite cour que celle de Castille était alors, pût fournir cinq cent gentilshommes à *don Diégué*, & pour le moins autant au comte de *Gormas*, si grand seigneur, & tant en réputation, sans ceux qui demeureraient neutres, & ceux qui restaient auprès de la personne du roi. C'est une chose entièrement éloignée du vraisemblable, & qu'à peine pourrait faire la cour d'Espagne, en l'état où sont les choses maintenant. Aussi voit-on bien que cette grande troupe est moins pour la querelle de *Rodrigue*, que pour lui aider à chasser les maures. Et quoique les bons seigneurs n'y songeassent pas, l'auteur qui fait leur destinée, les a bien sù forcer malgré qu'ils en eussent à s'assembler, & fait lui seul à quel usage on les doit mettre. Le quatrième acte comence par une scène où *Chimène* aimant son père à l'acoutumée, s'informe soigneusement du succès des armes de *Rodrigue*, & demande s'il n'est point blessé. Cette scène est suivie d'une autre, qu'il suffit de dire que fait l'infante, pour dire qu'elle est inutile. Mais en cet endroit il faut que je dise que jamais roi ne fut si mal obéi que *don Fernand*, puisqu'il se trouve, que malgré l'ordre qu'il avait donné dès le second acte, de munir le port, sur l'avis qu'il avait que les maures venaient l'attaquer, il se trouve, dis-je, que Seville était prise, son trône renversé, & sa personne & celle de ses enfans per-

duës, si le hazard n'eût assemblé ces bienheureux amis de *don Diègue*, qui aident *Rodrigue* à le sauver. Et certes le roi qui témoigne qu'il n'ignore point ce désordre, a grand tort de ne punir pas ces coupables, puisque c'est par leur seule négligence que l'auteur fait,

———— que d'un comun effort

Les maures & la mer entrent dedans le port.

Mais il me permettra de lui dire, que cela n'a pas grande aparence, vû que la nuit on ferme les havres d'une chaine, principalement ayant la guerre, & de plus des avis certains que les ennemis aprochent. Ensuite il dit parlant encor des maures:

———— Ils ancrent, ils descendent.

Ce n'est pas savoir le métier dont il parle; car en ces occasions où l'événement est douteux, on ne mouille point l'ancre, afin d'être plus en état de faire retraite si l'on s'y voit forcé.

Mais je ne suis pas encor à la fin de ses fautes; car pour découvrir le crime de *Chimène*, le roi s'y fert de la plus méchante finesse du monde, & malgré ce que le théâtre demande de sérieux en cette occasion, il fait agir ce sage prince comme un enfant qui ferait bien enjoué, en la quatrième scène du quatrième acte. Là, dans une action de telle importance, où sa justice devait être balancée avec la victoire de *Rodrigue*, au lieu de la rendre à *Chimène*, qui feint de la lui demander, il s'amuse à lui faire pièce, veut éprouver si elle aime son amant; & en un mot, le poëte lui ôte sa couronne de dessus la tête pour le coë-

fer d'une marote. Il devait traiter avec plus de respect la personne des rois, que l'on nous apprend être sacrée, & considérer celui-ci dans le trône de Castille, & non pas comme sur le théâtre de *Mondori*. Mais toute grossière qu'est cette fourbe, elle fait pourtant donner cette criminelle dans le piège qu'on lui tend, & découvrir aux yeux de toute la cour, par un évanouissement, l'infame passion qui la possède. Il ne lui sert de rien de vouloir cacher sa honte par une finesse aussi mauvaise que la première, étant certain que malgré ce quolibet qui dit,

Qu'on se pâme de joie ainsi que de tristesse,

la cause de la fièvre est si visible, que tous ceux qui ont l'ame grande, désireraient qu'elle fût morte, & non pas seulement évanouie; ainsi le quatrième acte s'achève, après que *Fernand* a fait la plus injuste ordonnance que prince imagina jamais. Le dernier n'est pas plus judicieux que ceux qui l'ont devancé. Dès l'ouverture du théâtre *Rodrigue* vient en plein jour revoir *Chimène*, avec autant d'effronterie que s'il n'en avait pas tué le père, & la perd d'honneur absolument dans l'esprit de tout un peuple qui le voit entrer chez elle. Mais si je ne craignais de faire le plaisant mal à propos, je lui demanderais volontiers, s'il a donné de l'eau bénite en passant à ce pauvre mort, qui vraisemblablement est dans la salle. Leur seconde conversation est de même stile que la première; elle lui dit cent choses dignes d'une prostituée, pour l'obliger à battre ce pauvre sot de *don Sanche*; & pour conclusion, elle ajoute avec une impudence épouvantable:

*Te dirai-je encor plus ? Va , songe à ta défense ,
 Pour forcer mon devoir , pour m'imposer silence ;
 Et si jamais l'amour échaufa tes esprits ,
 Sors vainqueur d'un combat , dont Chimène est le prix. u)
 Adieu ; ce mot lâché me fait rougir de honte.*

Elle a bien raison de rougir & de se cacher , après une action qui la couvre d'infamie , & qui la rend indigne de voir la lumière. La seconde & troisième scène n'est qu'une continuelle extravagance de notre infante superflue. La quatrième qui se passe entre *Elvire* & *Chimène* , ne sert non plus au sujet. La cinquième qui fait ariver *D. Sanche* , ne fait aussi vous avertir que vous preniez garde , que dans un petit espace de tems qui s'écoule à réciter cent quarante vers , l'auteur fait aller *Rodrigue* s'armer chez lui , se rendre au lieu du combat , se battre , être vainqueur , défarmer *D. Sanche* , lui rendre son épée , lui ordoner de l'aller porter à *Chimène* , & le tems qu'il faut à *D. Sanche* pour venir de la place chez elle ; tout cela se fait pendant qu'on récite cent quarante vers , ce qui est absolument impossible , & qui doit passer pour une grande faute de conduite.

Quand nous voulons prendre ainsi des tems au théâtre ; il faut que la musique ou les chœurs qui font la distinction des actes , nous en donent le moyen dans cet intervalle ; car autrement les choses ne doivent être représentées que

(u) Ces vers contribuèrent plus qu'aucun autre endroit au succès du cinquième acte.

(x) Quelle pitié ! Quoi *Chimène* devait dire à *Rodrigue* qu'il avait pris

de la même façon qu'elles peuvent arriver naturellement. Dans toute cette scène dont je parle, *Chimène* joue le personnage d'une furie, sur l'opinion qu'elle a que *Rodrigue* est mort, & dit au misérable *D. Sanche* tout ce qu'elle devait raisonnablement dire à l'autre quand il eut tué son père. x) Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose d'agréable en cette erreur, mais elle n'est pas judicieusement traitée : il en fallait moins pour être bonne ; parce qu'il est hors d'apparence, qu'au milieu de ce grand flux de paroles, *D. Sanche* pour la défabuser ne puisse pas prendre le tems de lui crier, il n'est pas mort. Comme ils en font là, le roi & toute la cour arrivent ; & c'est devant cette grande assemblée que dame *Chimène* lève le masque, qu'elle confesse ingénûment ses folies dénaturées ; & que pour les achever, voyant que *Rodrigue* est en vie, elle prononce enfin un oui y) si criminel, qu'à l'instant même le remords de sa conscience la force de dire :

*Sire, quelle aparence en ce triste hyménée,
 Qu'un même jour comence & finisse mon deuil,
 Mette en mon lit Rodrigue, & mon père au cercueil !
 C'est trop d'intelligence avec son homicide ;
 Vers ces manes sacrés c'est me rendre perfide,
 Et souiller mon honneur d'un reproche éternel,
 D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel.*

Demeurons - en d'accord avec elle, puisque c'est la seule

le comte de *Gormas* en traître !

y) Elle ne prononce point ce *oui* ; elle parle avec beaucoup de décence.

chose raisonnable qu'elle a dite. Et avant que passer de la conduite de ce poëme à la censure des vers, difons encore, que le théâtre en est si mal entendu, qu'un même lieu représentant l'apartement du roi, celui de l'infante, la maison de *Chimène*, & la rue, presque sans changer de face, le spectateur ne fait le plus souvent où sont les acteurs.

Maintenant, pour la versification, j'avoue qu'elle est la meilleure de cet auteur; mais elle n'est point assez parfaite pour avoir dit lui-même, qu'il quite la terre, que son vol le cache dans les cieus; qu'il y rit du désespoir de tous ceux qui l'envient, & qu'il n'a point de rivaux qui ne soient fort honorés quand il daigne les traiter d'égal. Si le *Malherbe* en avait dit autant, je doute même si ce ne serait point trop. Mais voyons un peu si ce soleil qui croit être aux cieus est sans tache, ou si malgré son éclat prétendu, nous aurons la vue assez forte pour le regarder fixement, & pour les apercevoir. Je comence par le premier vers de la pièce.

Entre tous les amans, dont la jeune ferveur. z)

C'est parler français en allemand, que de doner de la jeunesse à la ferveur. Cette épithète n'est pas en son lieu, & fort improprement nous dirions, ma jeune peine, ma jeune inquiétude, ma jeune crainte, & mille autres semblables termes impropres.

Ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs,

Ou d'un regard propice anime leurs désirs.

Cela manque de construction: & pour qu'elle y fût,

z) Voyez le jugement de l'académie.

il fallait dire, à mon avis : Ce n'est pas que *Chimène* écoute leurs soupirs, ni que d'un regard propice elle anime leurs désirs.

Tant qu'a dure sa force, a passé pour merveille.

Ici tout de même ; il fallait dire, a passé pour une merveille.

L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble.

Ce mot d'à présent est trop bas pour les vers ; & qui s'assemble, est superflu ; il suffisait de dire, l'heure m'appelle au conseil.

Deux mots dont tous vos sens doivent être charmés.

Il n'est point vrai qu'une bone nouvelle charme tous les sens, puisque la vue, l'odorat, le goût, ni l'atouchement n'y peuvent avoir aucune part. Cette figure qui fait prendre une partie pour le tout, & qui chez les favans s'appelle *synecdoche*, est ici trop hyperbolique.

Et je vous vois pensive & triste chaque jour,

L'informer avec soin comme va son amour.

Cela n'est pas bien dit ; il devait y avoir, & je vous vois pensive & triste chaque jour, vous informer, & non pas l'informer, comme quoi va son amour, & non pas comme va son amour.

Que je meurs s'il s'achève, & ne s'achève pas.

Pour la construction, il fallait dire, que je meure s'il s'achève, & s'il ne s'achève pas.

Elle rendra le calme à vos esprits flotans.

Je ne tiens pas que cette façon de faire floter les esprits soit bone ; joint qu'il fallait dire l'esprit, parce que

les esprits en pluriel, s'entendent des vitaux & des animaux, & non pas de cette haute partie de l'ame où réside la volonté.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

Ce vers, si je ne me trompe, n'est pas loin du galimathias.

Le prince pour essai de générosité.

Ce mot d'essai, & celui de générosité, étant si près l'un de l'autre, font une fausse rime dans le vers bien désagréable, & que l'on doit toujours éviter.

Gagnerait des combats marchant à mon côté.

On dit bien gagner une bataille; mais on ne dit point, gagner un combat.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

La césure manque à ce vers.

Le premier dont ma race ait vû rougir le front.

Je trouve que le front d'une race est une assez étrange chose; il ne falait plus que dire, les bras de ma lignée, & les cuisses de ma postérité.

Qui tombe sur son chef, rejaillit sur mon front.

Cette façon de dire le chef pour la tête, est hors de mode, & l'auteur du *Cid* a tort d'en user si souvent.

Au surplus, pour ne te point flater.

Ce mot de surplus, est de chicane, & non de poésie, ni de la cour.

Se faire un beau rempart de mille funeraïlles.

J'aurais bâti ce rempart de corps morts & d'armes brisées, & non pas de funeraïlles. Cette phrase est extravagante, & ne veut rien dire.

Plus l'offenseur est cher.

Ce mot d'offenseur n'est point français, & quoique son auteur se croye assez grand homme pour enrichir la langue, & qu'il use souvent de ce terme nouveau, je pense qu'on le renvoyera avec *Isnel*.

A mon aveuglement rendez un peu de jour.

On ne peut rendre le jour à l'aveuglement, mais oui bien à l'aveugle.

Alons, mon ame, & puisqu'il faut mourir.

J'aimerais autant dire, alons moi-même, & puisqu'il faut mourir. Cette exclamation n'a point de sens.

Respecter un amour, dont mon ame égarée

Voit la perte assurée.

Ce mot d'égarée n'est mis que pour rimer, & n'a nulle signification en cet endroit.

Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.

Je ne fai dans quel aphorisme d'*Hipocrate* l'auteur a remarqué, qu'une mauvaise action corrompt le sang; mais contre ce qu'il dit, je crois plus raisonablement, que *Rodrigue* l'a tout brûlé, par cette noire mélancolie qui le possède.

Ce grand courage cède.

Il y prend grande part.

Un si grand crime.

Et quelque grand qu'il fût.

Pour un grand poëte, voilà bien des grandeurs qui se touchent.

Pour le faire abolir sont plus que suffisans.

Sont plus que suffisans, est une façon de parler basse & populaire, qui ne veut rien dire : non plus qu'une autre, dont il se sert quand il dit :

Faire l'impossible.

A le bien prendre, c'est ne vouloir rien faire, que de vouloir faire ce qu'on ne peut faire. On pardone ces fautes aux petites gens qui s'en servent, mais non pas aux grands auteurs, tel que le croit être celui du *Cid*.

Il dit en parlant de la querelle de *D. Diègue* :

Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'acorder.

Il faut dire, pour n'être pas acordée, car elle ne s'acorde point elle-même.

Les hommes valeureux le font du premier coup.

Ce premier coup est une phrase trop basse pour la poésie.

Vous laissez choir ainsi ce généreux courage.

Faire choir un courage n'est pas proprement parler.

Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat.

Outre que cette parole de *s'abat* a le son trop aprochant de celui du *fabat*, il falait dire, est abatu, & non pas, *s'abat*.

Le Portugal se rendre, & ses nobles journées

Porter de-là les mers ses hautes destinées.

Il falait dire ses grands exploits ; car ces nobles journées ne disent rien qui vaille.

Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers.

Le mot d'*arborer*, fort bon pour les étendarts, ne vaut rien pour les arbres ; il falait y mettre *planter*.

Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau,

*La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus, sur celle qui me reste.*

Ces quatre vers, que l'on a trouvé si beaux, ne sont pourtant qu'une hapelourde: car premièrement ces yeux fondus donent une vilaine idée à tous les esprits délicats. On dit bien fondre en larmes, mais on ne dit point fondre les yeux. De plus, on apelle bien une maîtresse la moitié de sa vie; mais on ne nome point un père ainsi. Et puis, dire que la moitié d'une vie a tué l'autre moitié, & qu'on doit venger cette moitié sur l'autre moitié, & parler & marcher avec une troisième vie, après avoir perdu ces deux moitiés, tout cela n'est qu'une fausse lumière, qui éblouit l'esprit de ceux qui se plaisent à la voir briller.

Il déchire mon cœur sans partager mon ame.

Ce vers n'est encor à mon avis qu'un galimathias pompeux: car le cœur & l'ame sont tous deux pris en ce sens pour la partie où résident les passions.

Quoi du sang de mon père encor toute trempée!

Ce vers me fait souvenir qu'il y en a un autre tout pareil qui dit:

Quoi, du sang de Rodrigue encor toute trempée!

Cette conformité de mots, de rime & de pensée, montre une grande stérilité.

Mais sans quitter l'envie.

Il falait dire, sans perdre l'envie; ce mot de quitter n'est pas en son lieu.

Aux traits de ton amour, ni de ton désespoir.

Ce mot de trait en cette signification est populaire, & s'il eût dit aux effets, la phrase eût été bien plus noble.

Vigueur, vainqueur, trompeur, peur.

Ce sont quatre fausses rimes, qui se touchent, & qu'un esprit exact ne doit pas mettre si près.

Ma crainte est dissipée, & mes ennuis cessés.

Ce n'est point parler français; on dit finis, ou terminés; & le mot de cessés, ne se met jamais comme il est là.

Où fut jadis l'afront que ton courage efface.

Ce jadis ne vaut rien du tout en cet endroit, parce qu'il marque une chose faite il y a longtems, & nous savons qu'il n'y a que quatre ou cinq heures que *D. Diégué* a reçu le soufflet dont il entend parler.

& le sang qui m'anime,

L'auteur n'est pas bon anatomiste: ce n'est point le sang qui anime, car il a besoin lui-même d'être animé par les esprits vitaux qui se forment au cœur, & dont il n'est, pour user du terme de l'art, que le véhicule.

leur brigade était prête.

Cinq cent hommes est un trop grand nombre pour ne l'appeler que brigade: il y a des régimens entiers qui n'en ont pas davantage: & quand on se pique de vouloir parler des choses selon les termes de l'art, il en faut savoir la véritable signification, autrement on paraît ridicule en voulant paraître savant.

Tant à nous voir marcher en si bon équipage.

C'est encor parler de la guerre en bon bourgeois qui va

à la garde ; au - lieu de ce vilain mot d'équipage , qui ne vaut rien là , il falait dire en si bon ordre.

Sortir d'une bataille , & combatre à l'instant.

Tout de même ce combat des maures fait de nuit , n'é-tait point une bataille.

Que ce jeune seigneur endosse le harnois.

Ce jeune seigneur qui endosse le harnois , est du tems de moult , de pieça , & d'ainçois.

Et leurs terreurs s'oublent.

Cela ne vaut rien : on doit dire finissent , cessent , ou se dissipent : car ces terreurs qui s'oublent elles-mêmes , ne sont qu'un pur galimathias.

Contrefaites le triste.

Ce mot de contrefaites est trop bas pour la poësie ; on doit dire , feignez d'être triste. Il y a encor cent fautes pareilles dans cette pièce , soit pour la phrase , ou pour la construction : mais sans m'arrêter davantage , je veux passer de l'examen des vers à la preuve des larcins , aussi-tôt que pour montrer comme cet auteur est stérile , j'aurai fait remarquer combien de fois dans son poëme il a mis les pauvres lauriers , si comuns ; voyez-le , je vous en supplie.

Ils y prennent naissance au milieu des lauriers.

Laurier dessus laurier , victoire sur victoire.

Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers.

Tout convert de lauriers , craignez encor la foudre.

Mille & mille lauriers dont sa tête est couverte.

Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers.

J'irai sous mes cyprès acabler ses lauriers.

Le chef au lieu de fleurs couronné de lauriers.

Lui gagnant un laurier vous impose silence.

La dernière partie de mon ouvrage ne me donne pas plus de peine que les autres. Le *Cid* est une comédie espagnole, dont presque tout l'ordre, scène pour scène, & toutes les pensées de la française sont tirées; & cependant, ni *Mondory*, ni les affiches, ni l'impression, n'ont appelé ce poëme, ni traduction, ni paraphrase, ni seulement imitation; mais bien en ont-ils parlé comme d'une chose qui serait purement à celui qui n'en est que le traducteur; & lui-même a dit, comme un autre a déjà remarqué,

Qu'il ne doit qu'à lui seul toute sa renommée. a)

Mais sans perdre une chose si précieuse que le tems; trouvez bon que je m'acquie de ma promesse, & que je fasse voir que j'entens aussi l'espagnol. *b)*

Après ce que vous venez de voir, jugez, lecteur, si un ouvrage dont le sujet ne vaut rien, qui choque les principales règles du poëme dramatique, qui manque de jugement en sa conduite, qui a beaucoup de méchans vers, & dont presque toutes les beautés sont dérobées, peut légitimement prétendre à la gloire de n'avoir point été surpassé, que lui attribue son auteur avec si peu de raison? Peut-être fera-t-il assez vain pour penser que l'en-

vi

a) Voyez l'épître de *Corneille* à *Ariste*, à la fin de ce volume.

b) Comme nous avons imprimé les passages tirés de l'espagnol au bas du *Cid*, nous ne les répétons pas ici.

vie m'aura fait écrire ; mais je vous conjure de croire qu'un vice si bas n'est point en mon ame, & qu'étant ce que je suis, si j'avais de l'ambition, elle aurait un plus haut objet que la renommée de cet auteur. Au reste, on m'a dit qu'il prétend en ses réponses, examiner les œuvres des autres, au lieu de tâcher de justifier les siennes. Mais outre que cette procédure n'est pas bone, nos erreurs ne le pouvant pas rendre innocent, je veux le relever de cette peine pour ce qui me regarde, en avouant ingénûment que je crois qu'il y a beaucoup de fautes dans mes ouvrages, que je ne vois point ; & confessant même à ma honte, qu'il y en a beaucoup que je vois, & que ma négligence y laisse. Aussi ne prétens-je pas faire croire que je suis parfait, & je ne me propose autre fin que de montrer qu'il ne l'est pas tant qu'il le croit être. Et certainement, comme je n'aime point cette guerre de plume, j'aurais caché ses fautes, comme je cache son nom & le mien, si pour la réputation de tous ceux qui font des vers, je n'avais crû que j'étais obligé de faire voir à l'auteur du *Cid*, qu'il se doit contenter de l'honneur d'être citoyen d'une si belle république, sans s'imaginer mal à propos qu'il en peut devenir le tyran.

 LETTRE APOLOGÉTIQUE,

O U

RÉPONSE DU SR. P. CORNEILLE
 AUX OBSERVATIONS DU SR. DE SCUDÉRI
 SUR LE CID. *

Monsieur,

Il ne vous fuit pas que votre libelle *a*) me déchire en public; vos lettres me viennent quereller jusques dans mon cabinet, & vous m'envoyez d'injustes acufations, lorsque vous me devez pour le moins des excufes. Je n'ai point fait la pièce que vous m'imputez & qui vous pique; je l'ai reçue de Paris avec une lettre qui m'a appris le nom de son auteur; il l'adresse à un de nos amis, qui vous en pourra doner plus de lumière. Pour moi, bien que je n'aye guères de jugement, si l'on s'en raporte à vous, je n'en ai pas si peu que d'ofenser une perfone de si haute condition *b*), & de craindre moins ses ressentiments.

* Les notes qui font au bas de cette lettre apologétique, font de l'édition de 1739.

a) Les observations sur le *Cid*.

b) M. le cardinal de *Richelieu*.

c) *Scudéri* dans une de ses lettres adressées à M. *Corneille*, s'éleva beaucoup au-dessus de lui par sa naissance & sa noblesse, & fit une espèce de défi ou d'apel à M. *Corneille*: ce qui aprêta beaucoup à rire, &

mens que les vôtres. Tout ce que je vous puis dire, c'est que je ne doute, ni de votre noblesse, ni de votre vaillance c), & qu'aux choses de cette nature, où je n'ai point d'intérêt, je crois le monde sur sa parole; ne mêlons point de pareilles difficultés parmi nos différends. Il n'est pas question de favoir de combien vous êtes plus noble ou plus vaillant que moi, pour juger de combien le *Cid* est meilleur que l'*Amant libéral* d). Les bons esprits trouvent que vous avez fait un chef-d'œuvre de doctrine & de raisonnement en vos observations. La modestie & la générosité que vous y témoignez, leur semblent des pièces rares; & sur-tout votre procédé merveilleusement sincère & cordial envers un ami. Vous protestez de ne me point dire d'injures; incontinent après vous m'acusez d'ignorance en mon métier, & de manque de jugement en la conduite de mon chef-d'œuvre; apellez-vous cela des civilités d'auteur? Je n'aurais besoin que du texte de votre libelle, & des contradictions qui s'y rencontrent, pour vous convaincre de l'un & de l'autre de ces défauts. Ne vous êtes-vous pas souvenu que le *Cid* a été représenté trois fois au Louvre, & deux fois à l'hôtel de Richelieu, quand vous avez traité la pauvre *Chimène* d'im-

dona lieu à plusieurs pièces qui parurent dans ce tems. Ces pièces ne sont ni assez belles ni assez intéressantes pour être rapportées ici: outre qu'elles ne regardent en rien la critique ou l'apologie du *Cid*.

M. de Scudéri le prenait d'un ton fort haut, lorsqu'il s'agissait de noblesse: il était gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Voyez ce qu'en dit le voyage de Mrs. Bachaumont & Chapelle.

d) L'*Amant libéral*, tragi-comédie composée par M. de Scudéri.

pudique, de prostituée, de parricide, de monstre? Ne vous êtes-vous pas souvenu que la reine, les princesses & les plus vertueuses dames de la cour & de Paris l'ont reçue & caressée en fille d'honneur? Quand vous m'avez reproché mes vanités, & nommé le comte de *Gormas* e) un capitaine de comédie, vous ne vous êtes pas souvenu que vous avez mis un *A qui lit*, au-devant de *Ligdamon* f), ni des autres chaleurs poétiques & militaires qui font rire le lecteur, presque dans tous vos livres. Pour me faire croire ignorant, vous avez tâché d'imposer aux simples, & avez avancé des maximes de théâtre de votre seule autorité, dont, quand elles seraient vraies, vous ne pourriez tirer les conséquences que vous en tirez: vous vous êtes fait tout blanc d'*Aristote*, & d'autres auteurs que vous ne lûtes & n'entendites peut-être jamais, & qui vous manquent tous de garantie: vous avez fait le censeur moral, pour m'imputer de mauvais exemples: vous avez éplu-

e) Un des acteurs de la tragédie du *Cid*, dont le caractère est extrêmement fier & haut.

f) *Ligdamon*, comédie faite par M. de *Scudéri*, au devant de laquelle il avait mis une espèce de préface, qu'il avait intitulée *A qui lit*, dans laquelle il y a une infinité de bravades ridicules & impertinentes.

Cet *A qui lit* répond à la formule italienne *A chi legge*, & n'est point une bravade.

* *Corneille* appelle ici le cardinal de *Richelieu* son maître; il est vrai qu'il en recevait une pension, & on ne peut le plaindre d'y avoir été réduit; mais on doit le plaindre davantage d'avoir appelé son maître un autre que le roi.

g) *Claveret*, auteur contemporain de M. *Corneille* & de M. de *Scudéri*, qui a composé plusieurs pièces tant en vers qu'en prose, lesquelles n'ont point eu d'approbation.

ché les vers de ma pièce , jusqu'à en acuser un manque de césure : si vous eussiez fû les termes de l'art, vous eussiez dit qu'il manquait de repos en l'hémistiche : vous m'avez voulu faire passer pour simple traducteur , sous ombre de soixante & douze vers que vous marquez sur un ouvrage de deux mille , & que ceux qui s'y conaissent n'appelleront jamais de simples traductions : vous avez déclamé contre moi , pour avoir tû le nom de l'auteur espagnol , bien que vous ne l'avez appris que de moi , & que vous sachiez fort bien que je ne l'ai celé à personne , & que même j'en ai porté l'original en sa langue à monseigneur le cardinal votre maître & le mien * : enfin vous m'avez voulu arracher en un jour , ce que près de trente ans d'étude m'ont aquis ; il n'a pas tenu à vous que du premier lieu où beaucoup d'honêtes gens me placent , je ne sois descendu au-dessous de *Claveret* g) : & pour réparer des offenses si sensibles , vous croyez faire assez de

Ces deux ou trois lignes que M. *Corneille* avait mis dans cette lettre apologétique , lui attirèrent de la part de *Claveret* une lettre pleine d'impertinences & de ridiculités. Elle fut imprimée & vendue publiquement ; elle est si mauvaise qu'elle ne mérite pas d'être rapportée. Plusieurs mauvais auteurs affectionés à *Claveret* firent dans ce même tems de méchantes pièces tant en vers qu'en prose , qui ne servirent qu'à faire éclater davantage le mérite du *Cid* & de son auteur. M. *Corneille* en voulait à *Claveret* , parce qu'il avait distribué une pièce intitulée *L'Auteur du vrai Cid espagnol , à son traducteur français* , dans laquelle on prétendait montrer que le dessein & le meilleur de la tragédie du *Cid* avait été pillé de l'espagnol ; & cette pièce , quoique mauvaise , avait beaucoup causé de chagrin à M. *Corneille* , parce que *Claveret* , avec qui il était ami , avait été celui qui avait fait courir cette pièce.

m'exhorter à vous répondre sans outrage, de peur, dites-vous, de nous repentir après tous deux de nos folies. Vous me mandez impérieusement, que malgré nos gail-lardises passées, je sois encor votre ami, afin que vous soyez encor le mien; comme si votre amitié me devait être fort précieuse après cette incartade, & que je dusse prendre garde seulement au peu de mal que vous m'avez fait, & non pas à celui que vous m'avez voulu faire. Vous vous plaignez d'une lettre à *Ariste*, *h*) où je ne vous ai point fait de tort de vous traiter d'égal: vous nomez folies les travers d'auteur où vous vous êtes laissé emporter; & effectivement le repentir que vous en faites paraître, marque la honte que vous en avez. Ce n'est pas assez de dire, soyez encor mon ami, pour recevoir une amitié si indignement violée: je ne suis point homme d'éclaircissement *i*); vous êtes en sûreté de ce côté-là. Traitez-moi dorénavant en inconnu, comme je vous veux laisser pour tel que vous êtes, maintenant que je vous conais: mais vous n'aurez pas sujet de vous plaindre, quand je prendrai le même droit sur vos ouvrages que vous avez pris sur les miens. Si un volume d'observations ne vous suffit, faites-en encor cinquante; tant que vous ne m'ataquerez pas avec des raisons plus solides, vous ne me metrez point en nécessité de me défendre; de mon côté je verrai avec mes amis, si ce que votre libelle vous a laissé de réputation, vaut la peine que j'achève de la ruiner. Quand vous me

h) Cette *Lettre à Ariste*, composée par M. P. Corneille, est dans le volume de ses œuvres diverses. Voyez la remarque *b*, pag. 366.

demanderez mon amitié avec des termes plus civils , j'ai assez de bonté pour ne vous la refuser pas , & pour me taire sur les défauts de votre esprit que vous étalez dans vos livres. Jusques-là je suis assez glorieux pour dire que je ne vous crains ni ne vous aime. Après tout , pour vous parler sérieusement , & vous montrer que je ne suis pas si piqué que vous pourriez vous l'imaginer , il ne tiendra pas à moi que nous ne reprenions la bonne intelligence du passé. Mais après une offense si publique , il y faut un peu plus de cérémonie : je ne vous la rendrai pas mal-aisée ; je donnerai tous mes intérêts à qui vous voudrez de vos amis ; & je m'assure que si un homme se pouvait faire satisfaction à lui-même du tort qu'il s'est fait , il vous condamnerait à vous la faire à vous-même , plutôt qu'à moi qui ne vous en demande point , & à qui la lecture de vos observations n'a donné aucun mouvement que de compassion ; & certes on me blâmerait avec justice , si je vous voulais mal pour une chose qui a été l'accomplissement de ma gloire , & dont le *Cid* a reçu cet avantage , que de tant de poèmes qui ont paru jusqu'à présent , il a été le seul dont l'éclat ait obligé l'envie à prendre la plume. Je me contente pour toute apologie , de ce que vous avouez , *qu'il a eu l'approbation des savans & de la cour*. Cet éloge véritable par où vous comencez vos censures , détruit tout ce que vous pouvez dire après. Il suffit que vous ayez fait une folie , sans que j'en fasse une à vous répondre comme vous m'y

z) Ceci se doit entendre du défi que lui avait fait M. de Scudéri.

conviez : & puisque les plus courtes font les meilleures ; je ne ferai point revivre la vôtre par la mienne. Résistez aux tentations de ces gaillardises qui font rire le public à vos dépens , & continuez à vouloir être mon ami , afin que je me puisse dire le vôtre , &c.

PREUVES DES PASSAGES ALLÉGUÉS

DANS LES OBSERVATIONS SUR LE CID ,

P A R M R. D E S C U D É R I ,

A D R E S S É E S

*A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE
française , pour servir de réponse à la lettre apolo-
gétique de M. Corneille.*

Mi. Corneille témoigne par sa réponse aux observations sur le *Cid* , qu'il est très-éloigné de la modération d'un auteur , qui persuadé de la bonté de son ouvrage , attend un jugement favorable de l'intégrité de ses juges ; puisqu'au lieu de se doner l'humilité d'un aculé , il ocupe la place des juges , & se loge lui-même à ce premier lieu , où persone n'oserait seulement dire qu'il prétend. C'est de cette haute région que sa plume , qu'il croit aussi foudroyante que l'éloquence de *Périclès* , lui a fait croire que des injures étaient assez fortes pour détruire tout mon ou-

vrage, & que sans combattre mes raisons par d'autres, il lui suffirait seulement de dire que j'ai cité faux. Mais sans repartir à ses invectives, je me veux toujours conserver cette froideur, qui donne aisément les victoires, & qui fait que le jugement conduisant la main, l'avantage du combat est chose indubitable. Je me tairai donc pour le vaincre, & pour laisser parler *Aristote*, qui lui veut répondre pour moi.

J'ai dit en mes observations, que le poëme dramatique ne doit avoir qu'une action principale; ce philosophe me l'enseigne en sa poétique, aux chapitres 9. 24. & 26. J'ai avancé qu'il faut nécessairement que le sujet soit vraisemblable; ce même *Aristote* me l'enseigne en trois lieux différens du 25. chap. du même livre, & je pense avoir montré bien clairement, que le *Cid* choque par-tout cette règle. J'ai soutenu que le poëte & l'historien ne doivent pas suivre la même route; ce philosophe me l'apprend au chap. 10. de son art poétique; & ensuite j'ai montré que le sujet du *Cid* était bon pour l'historien, & qu'il ne valait rien pour le poëte. J'ai donné la définition du mot de *fable*, après l'avoir prise d'*Aristote*, au chap. 6. vers le commencement, & d'*Heinsius*, au livre de la *Constitution de la tragédie*, chap. 3. J'ai dit ensuite que les anciens s'étaient retranchés dans un petit nombre de sujets, qu'ils avaient presque tous traités pour éviter les fautes qu'a faites l'auteur du *Cid*; *Aristote* m'en assure au chap. 14. de sa poétique, & après lui *Heinsius* est mon garant au chap. 9. du livre que j'ai déjà cité de lui. J'ai dit qu'ils

avaient traité ces fujets diverfement ; mais je ne l'ai dit qu'après *Aristote* & *Heinfius*, l'un au chap. 17. l'autre au chap. 3. Pour montrer la difproportion du *Cid* en toutes fes parties, je me fuis fervi de la comparaifon de tous les corps physiques ; mais je n'ai fait que l'emprunter d'*Aristote*, qui s'en fert au chap. 8. de fon art poétique. J'ai montré que le poëme dramatique ne doit contenir que ce qui peut vraifemblablement ariver dans vingt-quatre heures ; c'est l'opinion de ce grand Stagirite, au chap. 8. ; & enfuite j'ai fait voir que l'auteur du *Cid* avait eu tort d'enfermer dans vingt-quatre heures, des chofes qui dans l'histoire n'arivent que dans quatre ans. Je me fuis fervi de l'exemple des tragédies de *Niobé* & de *Jephté*, pour montrer l'imperfection du *Cid* ; mais je les ai prifes d'*Heinfius* au chap. 16. vers la fin. J'ai dit que c'était pour des ouvrages de la nature du *Cid*, que *Platon* n'admettait point la poëfie ; il me l'apprend lui-même au livre de fa république, & *Heinfius* le raporte au traité de la Satire d'*Horace* livre fecond. J'ai dit que ce philofophe, qui a mérité le nom de divin, baniffait toute la poëfie, pour celle qui, comme le *Cid*, fait voir les méchantes actions fans les punir, & les bonnes fans les récompenser. *Aristote* me l'enseigne au chap. 4. de fa poétique, & après lui *Heinfius* au livre de la *Conftitution de la tragédie* chap. 2. & 14. J'ai dit que *Platon* baniffait *Homère*, encor qu'il l'eût couronné ; on le peut voir au livre 10. de fa république, ou dans *Heinfius* au traité de la Satire d'*Horace*, livre fecond. J'ai dit en paffant qu'il y a trois ef-

pièces de poésies : c'est *Heinsius* qui me l'apprend au chap. 2. de la *Constitution tragique*. J'ai dit que ce qu'on voit, touche plus que ce qu'on ne fait qu'entendre ; c'est *Horace* qui l'affure en son art poétique. J'ai soutenu qu'il faut que les actions soient la plupart bonnes dans un poëme de théâtre ; *Aristote* l'enseigne ainsi au ch. 18. de sa poétique ; & après j'ai fait voir que toutes celles du *Cid* ne valent rien. J'ai rapporté l'exemple d'*Euripide* ; *Heinsius* l'a fait devant moi au chap. 14. de la *Constitution tragique*. J'ai cité *Marcellin* au livre 27. on le peut voir, ou bien *Heinsius* au traité de la Satire d'*Horace* livre 2. & c'est en cet endroit que j'ai montré que le *Cid* choque directement les bonnes mœurs. J'ai dit sur ce sujet que la volonté fait le mariage ; mais je ne l'ai dit qu'après les canonistes & les jurisconsultes au titre des nœces. Tout ce que j'ai avancé touchant le sujet simple ou mixte, est rapporté d'*Aristote* au chap. 11. de son art poétique, dans lequel on voit la condamnation du *Cid*. J'ai soutenu qu'il ne faut rien de superflu dans la scène ; ce philosophe me l'enseigne au chap. 9. du même livre ; & ensuite j'ai montré les fautes de cette nature qu'on peut remarquer au *Cid*. Je me suis servi de l'exemple de l'*Ajax* de *Sophocle* ; on peut voir ce que j'en ai dit dans la traduction qu'en a faite *Joseph Scaliger*, ou dans *Heinsius* * chap. 6. de sa *Constitution tragique*. J'ai fait voir quels doivent être les épisodes ; mais

* Ce *Heinsius* était, comme *Scudéri*, un très-mauvais poëte, auteur d'une plate amplification latine, appelée *tragédie*, dont le sujet est le massacre de ce qu'on appelle les innocens.

364 LETTRE DE M. DE SCUDÉRI

ce n'est qu'après *Aristote*, qui me l'enseigne aux chapitres 10. & 16. de sa poétique : & c'est par lui que j'ai montré bien clairement que ceux du *Cid* ne valent rien du tout. Je me suis fortifié de l'exemple de *Teucer* & de *Ménélaüs*, après *Heinsius* au chap. 6. de la *Constitution de la tragédie*, & *Scaliger* le fils dans ses poësies. Il n'est pas jusqu'aux chœurs & à la musique, dont j'ai parlé, que je ne prouve par *Heinsius* aux chapitres 17. & 26. Enfin on peut lire tout ce que j'ai cité dans ces auteurs, & dans ces passages que je marque, & l'on verra que la réponse de M. *Corneille* est aussi faible que ses injures *, & que s'il ne se défend mieux que cela, je n'aurai pas besoin de toutes mes forces pour l'empêcher de se relever.

LETTRE DE M. DE SCUDÉRI

A

L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

M E S S I E U R S ,

Puisque monsieur *Corneille* m'ôte le masque, & qu'il veut que l'on me conaïsse, j'ai trop acoutumé de paraître

* Mais n'est-ce pas *Scudéri* qui le premier a dit des injures ? & n'est-ce pas la méthode de tous ces barbouilleurs de papier, comme les *Fréron*, les *Guion*, & autres malheureux de cette espèce, qui ataquent insolemment ce qu'on estime, & qui ensuite se plaignent qu'on se moque d'eux ?

parmi les personnes de qualité, * pour vouloir encor me cacher : il m'oblige peut-être , en pensant me nuire ; & si mes observations ne sont pas mauvaises , il me donne lui-même une gloire dont je voulais me priver. Enfin , messieurs , puisqu'il veut que tout le monde sache que je m'appelle *SCUDÉRI* , je l'avoue. Mon nom que d'assez honnêtes gens ont porté avant moi , ne me fera jamais rougir , vû que je n'ai rien fait , non plus qu'eux , d'indigne d'un homme d'honneur. Mais comme il n'est pas glorieux de frapper un ennemi que nous avons jeté par terre , bien qu'il nous dise des injures , & qu'il est comme juste de laisser la plainte aux affligés , quoiqu'ils soient coupables , je ne veux point repartir à ses outrages par d'autres , ni faire comme lui d'une dispute académique , une querelle de crocheteur , ni du lycée un marché public. Il suffit qu'on sache que le sujet qui m'a fait écrire est équitable , & qu'il n'ignore pas lui-même que j'ai raison d'avoir écrit. Car de vouloir faire croire que l'envie a conduit ma plume , c'est ce qui n'a non plus d'apparence que de vérité , puisqu'il est impossible que je sois atteint de ce vice , pour une chose où je remarque tant de défauts , qui n'avait de beautés que celles que ces agréables trompeurs qui la représentaient , lui avaient prêtées , & que *Mondori* , la *Villiers a*) , & leurs compagnons , n'étant pas dans le livre comme sur le théâtre , le *Cid* imprimé n'était plus

* Ce *Scudéri* est un modeste personnage !

a) Célèbres comédiens du tems des premières représentations du *Cid* , auxquels M. de *Scudéri* prétend attribuer le succès de cette pièce.

le *Cid* que l'on a crû voir. Mais puisque je suis sa partie, j'aurais tort de vouloir être son juge, comme il n'a pas raison de vouloir être le mien. De quelque nature que soient les disputes, il y faut toujours garder les formes : je l'attaque, il doit se défendre ; mais vous nous devez juger. Votre illustre corps, dont nous ne sommes ni l'un ni l'autre, est composé de tant d'excellens hommes, que sa vanité serait bien plus insupportable que celle dont il m'accuse, s'il ne voulait pas s'y soumettre comme je fais. Que si l'un de nous deux devait recuser quelques-uns de vous autres, ce serait moi qui le devrait faire, puisque je n'ignore pas, malgré l'ingratitude qu'il a fait paraître pour vous, en disant, *b*) *Qu'il ne doit qu'à lui seul toute sa renommée* : que trois ou quatre de cette célèbre compagnie lui ont corrigé plusieurs fautes qui parurent aux premières représentations de son poëme, & qu'il ôta depuis par vos conseils. Et sans doute vos divins esprits qui virent toutes celles que j'ai remarquées en cette tragi-comédie, qu'il appelle son chef-d'œuvre, m'auraient ôté en le corrigeant le moyen & la volonté de le reprendre, si vous n'eussiez été forcés d'imiter adroitement ces médecins, qui voyant un corps dont toute la masse du sang est corrompue, & toute la constitution mauvaise, se contentent d'user de remèdes palliatifs, & de faire languir & vivre ce qu'ils ne sauraient guérir. Mais, messieurs, comme vous avez fait

b) Vers que M. Corneille avait mis dans une pièce intitulée *Excuses à Ariste*, & qui lui atira un très-grand nombre d'ennemis qui écrivirent contre lui. Cette pièce est dans le volume de ses œuvres diverses.

voir votre bonté pour lui , j'ai droit d'espérer en votre justice. Que monsieur *Corneille* paraisse donc devant le tribunal où je le cite , puisqu'il ne peut lui être suspect , ni d'injustice , ni d'ignorance ; qu'il s'y défende de plus de mille choses dont je l'accuse en mes observations ; & lorsque vous nous aurez entendus , si vous me condamnez , je me condamnerai moi-même , je le croirai ce qu'il se croit , je l'appellerai mon maître ; & par un livre de retractations , je ferai savoir à toute la France que je fais que je ne fais rien. Mais à dire vrai , j'ai bien de la peine à croire qu'il veuille descendre du premier rang , où beaucoup , dit-il , l'ont placé , jusqu'au pied du trône que je vous élève , & reconnaître pour juges ceux qu'il appelle ses inférieurs , par la bouche de ces honnêtes gens , qui n'ont point de nom , & qui ne parlent que par la sienne. Il se contentera peut-être d'avoir dit en général que j'ai cité faux , & que je l'ai repris sans raison ; mais je l'avertis que ce n'est point par un effort si faible qu'il peut se relever , puisque dans peu de jours une nouvelle édition de mon ouvrage me donnera lieu de le faire rougir de la fausseté qu'il m'impose , en marquant tous les auteurs & tous les passages que j'ai allégués , & que vous qui savez ce qu'il ignore , savez bien être véritables. Ce n'est pas que je ne souhaitasse qu'il dit vrai , parce que mes censures étant fortes & solides , j'aurais en moi-même les lumières que je n'ai fait qu'emprunter de ces grands hommes de l'antiquité , & sans la métempsychose de *Pythagore* , *Scudéri* aurait eu l'esprit d'*Aristote* , dont il confesse qu'il est plus éloigné que le ciel ne l'est

de la terre. Mais quelque faiblesse qui soit en moi, qu'il vienne, qu'il voye & qu'il vainque, s'il peut; soit qu'il m'attaque en soldat c), soit qu'il m'attaque en écrivain, il verra que je me fai défendre de bonne grace, & que si ce n'est en injures, dont je ne me mêle point, il aura besoin de toutes ses forces. Mais s'il ne se défend que par des paroles outrageuses, au lieu de payer de raisons, prononcez, messieurs, un arrêt digne de vous, qui fasse savoir à toute l'Europe que le *Gid* n'est point le chef-d'œuvre du plus grand homme de France, mais oui bien la moins judicieuse pièce de monsieur *Corneille*. Vous le devez, & pour votre gloire en particulier, & pour celle de notre nation en général qui s'y trouve intéressée: vû que les étrangers qui pourraient voir ce beau chef-d'œuvre, eux qui ont eu des *Taffes* & des *Guarini*, croiraient que nos plus grands maîtres ne sont que des apprentifs. C'est la plus importante & la plus belle action publique par où votre illustre académie puisse comencer les siennes: tout le monde l'attend de vous, & c'est pour l'obtenir que je vous présente cette juste requête.

c) Rodomontade de monsieur de Scudéri.

LES SENTIMENS
DE
L'ACADÉMIE FRANÇAISE *
SUR
LA TRAGI-COMÉDIE DU CID.

Ceux qui par quelque désir de gloire donnent leurs ouvrages au public , ne doivent pas trouver étrange que le public s'en fasse le juge. Comme le présent qu'ils lui font ne procède pas d'une volonté tout-à-fait désintéressée , & qu'il n'est pas tant un effet de leur libéralité que de leur ambition , il n'est pas aussi de ceux que la bienfaisance veut qu'on reçoive sans en considérer le prix. Puisqu'ils font une espèce de commerce de leur travail , il est bien raisonnable que celui auquel ils l'exposent , ait la liberté de le rebuter selon qu'il le reconaît bon ou mauvais. Ils ne peuvent avec justice désirer de lui qu'il fasse même estime des fausses beautés que des vraies , ni qu'il paye de louange ce qui sera digne de blâme.

Ce n'est pas qu'il ne paraisse plus de bonté à louer ce qui est bon , qu'à reprendre ce qui est mauvais ; mais il n'y a pas moins de justice en l'un qu'en l'autre. On peut

* Ce jugement de l'académie fut rédigé par *Chapelain* ; il est écrit tout entier de sa main , & l'original est à la bibliothèque du roi.

même mériter de la louange en donant du blâme, pourvû que les repréhensions partent du zèle de l'utilité comune, & qu'on ne prétende pas élever sa réputation sur les ruines de celle d'autrui. Il faut que les remarques des défauts d'un auteur ne soient pas des reproches de sa faiblesse, mais des avertissemens qui lui donnent de nouvelles forces; & que si l'on coupe quelques branches de ses lauriers, ce ne soit que pour les faire pousser davantage en une autre saison.

Si la censure demeurait dans ces bornes, on pourrait dire qu'elle ne ferait pas moins utile dans la république des lettres, qu'elle le fut autrefois dans celle de Rome, & qu'elle ne ferait pas moins de bons écrivains dans l'une, qu'elle a fait de bons citoyens dans l'autre. Car c'est une vérité reconue, que la louange a moins de force pour nous faire avancer dans le chemin de la vertu, que le blâme pour nous retirer de celui du vice; & il y a beaucoup de personnes qui ne se laissent point emporter à l'ambition, mais il y en a peu qui ne craignent de tomber dans la honte. D'ailleurs la louange nous fait souvent demeurer au-dessous de nous-mêmes, en nous persuadant que nous sommes déjà au-dessus des autres, & nous retient dans une médiocrité vicieuse qui nous empêche d'arriver à la perfection. Au contraire, le blâme qui ne passe point les termes de l'équité, défile les yeux de l'homme que l'amour-propre lui avait fermés, & lui faisant voir combien il est éloigné du bout de la carrière, l'excite à redoubler ses efforts pour y parvenir.

Ces avis si utiles en toutes choses, le sont principalement pour les productions de l'esprit, qui ne saurait assembler sans secours tant de diverses beautés dont se forme cette beauté universelle, qui doit plaire à tout le monde. Il faut qu'il compose ses ouvrages de tant d'excellentes parties, qu'il est impossible qu'il n'y en ait toujours quelque-une qui manque, ou qui soit défectueuse, & que par conséquent ils n'ayent toujours besoin ou d'aides, ou de réformateurs. Il est même à souhaiter que sur des propositions indécises il naisse des contestations honêtes, dont la chaleur découvre en peu de tems, ce qu'une froide recherche n'aurait pû découvrir en plusieurs années, & que l'entendement humain faisant un effort pour se délivrer de l'inquiétude des doutes, s'acquière promptement par l'agitation de la dispute, cet agréable repos qu'il trouve dans la certitude des connaissances. Celles qui sont estimées les plus belles, sont presque toutes sorties de la contention des esprits: & il est souvent arrivé que par cette heureuse violence on a tiré la vérité du fond des abîmes, & que l'on a forcé le tems d'en avancer la production. C'est une espèce de guerre qui est avantageuse pour tous, lorsqu'elle se fait civilement, & que les armes empoisonnées y sont défendues. C'est une course, où celui qui emporte le prix semble ne l'avoir poursuivi que pour en faire un présent à son rival.

Il serait superflu de faire en ce lieu une longue déduction des innocentes & profitables querelles qu'on a vû naître dans tout le cercle des sciences entre ces rares hom-

mes de l'antiquité. Il fufira de dire que parmi les modernes il s'en eft ému de très-favorables pour les lettres , & que la poëfie ferait aujourd'hui bien moins parfaite qu'elle n'eft , fans les conteftations qui fe font formées fur les ouvrages des plus célèbres auteurs des derniers tems. En effet , nous en avons la principale obligation aux agréables diférens qu'ont produits la *Hiéruſalem* & le *Pafior fido* , c'eſt-à-dire , les chefs-d'œuvre des deux plus grands poètes de delà les monts ; après leſquels peu de gens auraient bonne grace de murmurer contre la censure , & de s'ofenſer d'avoir une aventure pareille à la leur. Ces raifons & ces expériences euſſent bien pû convier l'académie françaife à dire fon ſentiment du *Cid* , c'eſt-à-dire d'un poème qui tient encor les eſprits divifés , & qui n'a pas plus caufé de plaifir que de trouble. Elle eût pû croire qu'on ne l'eût pas acufée de trop entreprendre , quand elle eût prétendu donner ſa voix en un jugement , où les ignorans donaient la leur auffi hardiment que les doctes , & qu'on n'eût pas dû trouver mauvais qu'une compagnie ufât d'un droit dont les particuliers même font en poſſeſſion depuis tant de fiècles. Mais elle ſe ſouvenait qu'elle avait renoncé à ce privilège par ſon inſtitution ; qu'elle ne s'étais permis d'examiner que ſes ouvrages , & qu'elle ne pouvait reprendre les fautes d'autrui ſans faillir elle-même contre les règles. Parmi le bruit confus de la louange & du blâme , elle n'écoutait que ſes loix qui lui comandaient de ſe taire. Elle eût bien voulu aprocher en quelque forte de la perfection , avant que de faire voir combien les autres en font éloi-

gnés, & elle cherchait les moyens d'instruire par ses exemples, plutôt que par ses censures.

Lors même que l'observateur du *Cid* l'a conjurée par une lettre publique, & par plusieurs particulières, de prononcer sur ses remarques, & que son auteur a témoigné de son côté qu'il en espérait toute justice; bien loin de se vouloir rendre juge de leur différend, elle ne se pouvait seulement résoudre d'en être l'arbitre. Mais enfin elle a considéré qu'une académie ne pouvait honêtement refuser son avis à deux personnes de mérite, sur une matière purement académique, & qui était devenue illustre par tant de circonstances. Elle a fait céder, bien qu'avec regret, son inclination & ses règles aux instantes prières qui lui ont été faites sur ce sujet, & s'est aucunement consolée, voyant que la violence qu'on lui faisait s'accordait avec l'utilité publique. Elle a pensé qu'en un siècle où les hommes courent au théâtre comme au plus agréable divertissement qu'ils puissent prendre, elle aurait occasion de leur remettre devant les yeux la fin la plus noble & la plus parfaite, que se font proposée ceux qui en ont donné les préceptes.

Comme les observations des censeurs de cette tragi-comédie ne l'ont pu préoccuper, le grand nombre de ses partisans n'a point été capable de l'étonner. Elle a bien crû qu'elle pouvait être bonne, mais elle n'a pas crû qu'il falût conclure qu'elle le fût, à cause seulement qu'elle avait été agréable. Elle s'est persuadée qu'étant question de juger de la justice & non pas de la force de son parti, il fallait plutôt peser les raisons, que compter les hommes qu'elle

avait de son côté , & ne regarder pas tant si elle avait plu , que si en effet elle avait dû plaire.

La nature & la vérité ont mis un certain prix aux choses , qui ne peut être changé par celui que le hazard ou l'opinion y mettent ; & c'est se condamner soi-même que d'en juger selon ce qu'elles paraissent , & non pas selon ce qu'elles font.

Il est vrai qu'on pourrait croire que les maîtres de l'art ne font pas bien d'accord sur cette matière. Les uns trop amis, ce semble , de la volupté , veulent que le délectable soit le vrai but de la poésie dramatique ; les autres plus avares du tems des hommes , & l'estimant trop cher pour le donner à des divertissemens qui ne fissent que plaire sans profiter , soutiennent que l'utile en est la véritable fin. Mais bien qu'ils s'expriment en termes si différens , on trouvera qu'ils ne disent que la même chose , si l'on y veut regarder de près , & si jugeant d'eux aussi favorablement que l'on doit , on vient à penser que ceux qui ont tenu le parti du plaisir , étaient trop raisonnables pour en autoriser un qui ne fût pas conforme à la raison. Il faut croire , si l'on ne veut leur faire injustice , qu'ils ont entendu parler du plaisir qui n'est point l'ennemi , mais l'instrument de la vertu qui purge l'homme , sans dégoût & insensiblement , de ses habitudes vicieuses , qui est utile parce qu'il est honête , & qui ne peut jamais laisser de regret ni en l'esprit pour l'avoir surpris , ni en l'ame pour l'avoir corrompue. Ainsi ils

a) Le goût des aigres & des amers n'est pas contraire au bon sens , mais au goût général.

ne combattent les autres qu'en aparence , puisqu'il est vrai que si ce plaisir n'est l'utilité même , au moins est-il la source d'où elle coule nécessairement ; que quelque part qu'il se trouve il ne va jamais sans elle , & que tous deux se produisent par les mêmes voyes. De cette sorte ils sont d'accord & avec eux & avec nous , & nous pouvons dire tous ensemble qu'une pièce de théâtre est bonne quand elle produit un contentement raisonnable.

Mais comme dans la musique & dans la peinture nous n'estimerions pas que tous les concerts & tous les tableaux fussent bons , encor qu'ils plussent au vulgaire , si les préceptes de ces arts n'y étaient bien observés , & si les experts , qui en sont les vrais juges , ne confirmaient par leur approbation celle de la multitude ; de même , nous ne dirons pas sur la foi du peuple , qu'un ouvrage de poésie soit bon , parce qu'il l'aura contenté , si les doctes aussi n'en sont contents. Et certes il n'est pas croyable qu'un plaisir puisse être contraire au bon sens , si ce n'est le plaisir de quelque goût dépravé , comme est celui qui fait aimer les aigreurs & les amertumes. *a*)

Il n'est pas ici question de satisfaire les libertins & les vicieux , qui ne sont que rire des adultères & des incestes , & qui ne se soucient pas de voir violer les loix de la nature , pourvu qu'ils se divertissent. Il n'est pas question de plaire à ceux qui regardent toutes choses avec un œil ignorant ou barbare *b*) , & qui ne seraient pas moins tou-

b) Il n'y a personne qui puisse s'attendre pour *Clitemnestre* quand elle

chés de voir affliger une *Clitemnestre* qu'une *Pénélope*. Les mauvais exemples sont contagieux, même sur les théâtres; les feintes représentations ne causent que trop de véritables crimes, & il y a grand péril à divertir le peuple par des plaisirs qui peuvent produire un jour des douleurs publiques. Il nous faut bien garder d'acoutumer ni ses yeux ni ses oreilles à des actions qu'il doit ignorer, & de lui apprendre tantôt la cruauté, & tantôt la perfidie, si nous ne lui en aprenons en même tems la punition, & si au retour de ces spectacles il ne remporte du moins un peu de crainte parmi beaucoup de contentement.

D'ailleurs, il est comme impossible de plaire à qui que ce soit par le désordre & par la confusion; & s'il se trouve que les pièces irrégulières contentent quelquefois, ce n'est que parce qu'elles ont quelque chose de régulier; ce n'est que pour quelques beautés véritables & extraordinaires, qui emportent si loin l'esprit, que de longtems après il n'est capable d'apercevoir les difformités dont elles sont suivies, & qui font couler insensiblement les défauts, pendant que les yeux de l'entendement sont encor éblouis par l'éclat de ses lumières. Que si au contraire quelques pièces régulières donnent peu de satisfaction, il ne faut pas croire que ce soit la faute des règles, mais bien celle des auteurs, dont le stérile génie n'a pû fournir à l'art une matière qui fût assez riche c). Toutes ces vérités étant supposées, nous

est donnée pour la meurtrière de son époux : il ne faut pas apporter des exemples qui ne sont pas dans la nature.

c) On devrait dire une forme assez belle.

ne pensons pas que les questions qui se sont émues sur le sujet du *Cid* soient encor bien décidées , ni que les jugemens qui en ont été faits , doivent empêcher que nous ne contentions l'observateur , & ne donions notre avis sur ses remarques.

Il faut avouer que d'abord nous nous sommes étonnés que l'observateur ayant entrepris de convaincre cette pièce d'irrégularité , se soit formé pour cela une méthode différente de celle que tient *Aristote* , quand il enseigne la manière de faire des poèmes épiques & dramatiques. Il nous a semblé qu'au lieu de l'ordre qu'il a tenu pour examiner celui-ci , il eût fait plus régulièrement de considérer l'un après l'autre , la fable , qui comprend l'invention & la disposition du sujet ; les mœurs , qui embrassent les habitudes de l'ame & ses diverses passions ; les sentimens , auxquels se réduisent les pensées nécessaires à l'expression du sujet ; & la diction , qui n'est autre chose que le langage poétique ; car nous trouvons que pour en avoir usé d'autre sorte , ses raisonnemens en paraissent moins solides , & que ce qu'il y a de plus fort dans ses objections en est affaibli.

Toutefois nous n'aurions point remarqué en ce lieu cette nouvelle méthode , si nous n'eussions appréhendé de l'autoriser en quelque façon par notre silence. Mais quoi qu'il en soit , qu'il ait failli ou non en l'établissant , nous ne pouvons faillir quand nous la suivons , puisque nous examinons son ouvrage ; & quelque chemin qu'il ait pris , nous ne saurions nous en écarter , sans lui donner occasion de se plaindre que nous prenons une autre route , afin de le mettre en défaut.

Il pose donc premièrement , que le sujet du *Cid* ne vaut rien ; mais à nôtre avis il tâche plus de le prouver , qu'il ne le prouve en effet , lorsqu'il dit , que l'on n'y trouve aucun nœud ni aucune intrigue , & qu'on en devine la fin aussitôt qu'on en a vu le commencement. Car le nœud d) des pièces de théâtre étant un accident inopiné qui arrête le cours de l'action représentée , & le dénouement un autre accident imprévû qui en facilite l'accomplissement , nous trouvons que ces deux parties du poëme dramatique sont manifestes en celui du *Cid* , & que son sujet ne serait pas mauvais non-obstant cette objection , s'il n'y en avait point de plus forte à lui faire.

Il ne faut que se souvenir que le mariage de *Chimène* avec *Rodrigue* ayant été résolu dans l'esprit du comte , la querelle qu'il a incontinent après avec *don Diègue* , met l'affaire aux termes de se rompre , & qu'ensuite la mort que lui donne *Rodrigue* en éloigne encor plus la conclusion. Et dans ces continuelles traverses l'on reconaitra facilement le nœud ou l'intrigue. Le dénouement aussi ne fera pas moins évident , si l'on considère qu'après beaucoup de poursuites contre *Rodrigue* , *Chimène* s'étant offerte pour femme à quiconque lui en apporterait la tête , *don Sanche* se présente , & que le roi non-seulement n'ordone point de plus grande peine à *Rodrigue* pour la mort du comte , que de se battre une fois ; mais encor , contre l'attente de tous , oblige *Chimène* d'épouser celui des deux qui sortira vainqueur

d) Ce nœud n'est pas toujours un accident inopiné , souvent il est formé par les combats des passions. Cette manière est la plus heureuse & la plus difficile.

du combat. Maintenant si ce dénouement est selon l'art, ou non, c'est une autre question qui se vuidera en son lieu. e) *Tant y a* qu'il se fait avec surprise, & qu'ainsi l'intrigue ni le démêlement ne manque point à cette pièce. Aussi l'observateur même est contraint de le reconnaître peu de tems après, lorsqu'en blâmant les épisodes détachés, il dit, que l'auteur a eu d'autant moins de raison d'en mettre un si grand nombre dans le *Cid*, que le sujet en étant mixte, il n'en avait aucun besoin, conformément à ce qu'il venait de dire parlant du sujet mixte, qu'étant assez intrigué de soi, il ne recherche presque aucun embellissement. Si donc le sujet du *Cid* se peut dire mauvais, nous ne croyons pas que ce soit parce qu'il n'a pas de nœud, mais parce qu'il n'est pas vraisemblable. L'observateur, à la vérité, a bien touché cette raison, mais ç'a été hors de sa place, quand il a voulu prouver qu'il choquait les principales règles dramatiques.

A ce que nous pouvons juger des sentimens d'*Aristote* sur la matière du vraisemblable, il n'en reconait que de deux genres, le comun & l'extraordinaire. Le comun comprend les choses qui arrivent ordinairement aux hommes, selon leurs conditions, leurs âges, leurs mœurs & leurs passions, comme il est vraisemblable qu'un marchand cherche le gain, qu'un enfant fasse des imprudences, qu'un prodigue tombe en misère, & qu'un homme en colère coure à la vengeance, & tous les effets qui ont acoutumé d'en procéder. L'extraordinaire embrasse les choses qui arrivent rarement, & outre le vraisemblable ordinaire, comme

e) *Tant y a* est devenu une expression basse, & ne l'était point alors.

qu'un habile méchant soit trompé, qu'un homme fort soit vaincu. Dans cet extraordinaire entrent tous les accidens qui surprennent, & qu'on attribue à la fortune, pourvû qu'ils naissent de l'enchaînement des choses qui arrivent d'ordinaire. Telle est l'aventure d'*Hécube*, qui par une rencontre extraordinaire vit jeter par la mer le corps de son fils sur le rivage, où elle était alée pour laver celui de sa fille. Or qu'une mère aille laver le corps de sa fille sur le rivage, & que la mer y en jette un autre, ce sont deux choses qui considérées séparément, n'ont rien qui ne soit ordinaire; mais qu'au même lieu & au même tems qu'une mère lave le corps de sa fille, elle voye arriver celui de son fils, qu'elle croyait plein de vie & en sûreté, c'est un accident tout-à-fait étrange, & dans lequel deux choses communes en produisent une extraordinaire & merveilleuse. Hors de ces deux genres, il ne se fait rien qu'on puisse ranger sous le vraisemblable; & s'il arrive quelque événement qui ne soit pas compris sous eux, il s'appelle simplement possible; comme il est possible que celui qui a toujours vécu en homme de bien, comette un crime volontairement. Et une telle action ne peut servir de sujet à la poésie narrative ni à la représentative; puisque si le possible est leur propre matière, il ne l'est pourtant que lorsqu'il est vraisemblable ou nécessaire. Mais le vraisemblable, tant le comun que l'extraordinaire, doit avoir cela de particulier, que soit par la première notion de l'esprit, soit par réflexion sur toutes les parties dont il résulte, lorsque le poëte l'expose aux auditeurs & aux spectateurs, ils se portent à croire, sans autre preuve, qu'il ne contient

rien que de vrai , parce qu'ils ne voyent rien qui y répugne. Quant à la raison qui fait que le vraisemblable , plutôt que le vrai , est assigné pour partage à la poésie épique & dramatique , c'est que cet art ayant pour fin le plaisir utile , il y conduit bien plus facilement les hommes par le vraisemblable , qui ne trouve point de résistance en eux , que par le vrai , qui pourrait être si étrange & si incroyable , qu'ils refuseraient de s'en laisser persuader & de suivre leur guide sur sa seule foi. Mais comme plusieurs choses sont requises pour rendre une action vraisemblable , & qu'il y faut garder la bienséance du tems , du lieu , des conditions , des âges , des mœurs & des passions , la principale entre toutes , est que dans le poëme chacun agisse conformément aux mœurs qui lui ont été attribuées , & que , par exemple , un méchant ne fasse point de bons desseins. Ce qui fait désirer une si exacte observation de ces loix , est qu'il n'y a point d'autre voie pour produire le merveilleux , qui ravit l'ame d'étonnement & de plaisir , & qui est le parfait moyen dont la poésie se sert pour être utile.

Sur ce fondement nous disons que le sujet du *Cid* est défectueux en sa plus essentielle partie , parce qu'il manque & de l'un & de l'autre vraisemblable , & du comun & de l'extraordinaire. Car , ni la bienséance des mœurs d'une fille introduite comme vertueuse *f*) , n'y est gardée par le poëte , lorsqu'elle se résout à épouser celui qui a tué son

f) Avec le respect que j'ai pour l'académie , il me semble , comme au public , qu'il n'est point du tout contre la vraisemblance qu'un roi

père ; ni la fortune par un accident imprévu , & qui naiffe de l'enchaînement des choses vraisemblables , n'en fait point le démêlement. Au contraire , la fille consent à ce mariage par la seule violence que lui fait son amour , & le dénouement de l'intrigue n'est fondé que sur l'injustice inopinée de *Fernand* , qui vient ordonner un mariage , que par raison il ne devait pas seulement proposer. Nous avouons bien que la vérité de cette aventure combat en faveur du poète , & le rend plus excusable que si c'était un sujet inventé. Mais nous maintenons que toutes les vérités ne sont pas bonnes pour le théâtre , & qu'il en est de quelques-unes comme de ces crimes énormes , dont les juges font bruler les procès avec les criminels. Il y a des vérités monstrueuses , ou qu'il faut supprimer pour le bien de la société , ou que , si on ne les peut tenir cachées , il faut se contenter de remarquer comme des choses étranges.

C'est principalement en ces rencontres que le poète a droit de préférer la vraisemblance à la vérité , & de travailler plutôt sur un sujet feint & raisonnable , que sur un véritable qui ne soit pas conforme à la raison. Que s'il est obligé de traiter une matière historique de cette nature , c'est alors qu'il la doit réduire aux termes de la bienséance , sans avoir égard à la vérité , & qu'il la doit plutôt changer

promette pour époux le vengeur de la patrie , à une fille , qui malgré elle aime éperdûment ce héros , surtout si l'on considère que son duel avec le comte de *Gormas* était en ce tems là regardé de tout le monde comme l'action d'un brave homme , dont il n'a pû se dispenser.

toute entière, que de lui laisser rien qui soit incompatible avec les règles de son art, lequel se proposant l'idée universelle des choses, les épure des défauts & des irrégularités particulières que l'histoire par la sévérité de ses loix est contrainte d'y souffrir. De sorte qu'il y aurait eu sans comparaison moins d'inconvénient dans la disposition du *Cid*, de feindre contre la vérité, *g*) ou que le comte ne se fût pas trouvé à la fin véritable père de *Chimène*, ou que, contre l'opinion de tout le monde, il ne fût pas mort de sa blessure, ou que le salut du roi & du royaume eût absolument dépendu de ce mariage *h*), pour compenser la violence que souffrait la nature en cette occasion, par le bien que le prince & son état en recevrait : tout cela, disons-nous, aurait été plus pardonnable, que de porter sur la scène l'événement tout pur & tout scandaleux, comme l'histoire le fournissait. Mais le plus expédient eût été de n'en faire point de poëme dramatique, puisqu'il était trop connu pour l'altérer en un point si essentiel, & de trop mauvais exemple pour l'exposer à la vuë du peuple, sans l'avoir auparavant rectifié.

Au reste, l'observateur qui, avec raison, trouve à redire au peu de vraisemblance du mariage de *Chimène*, ne confirme pas sa bonne cause, comme il le croit, par la signification prétendue du terme de *fable*, duquel se sert

g) Si le comte n'eût pas été le père de *Chimène*, c'est cela qui eût fait un roman contre la vraisemblance, & qui eût détruit tout l'intérêt.

h) Cette idée que le salut de l'état eût dépendu du mariage de *Chimène*, me paraît très-belle : mais il eût falu changer toute la construction du poëme.



Aristote pour nomer le sujet des poèmes dramatiques. Et cette erreur lui est comune avec quelques-uns des commentateurs de ce philosophe, qui se sont figuré que par ce mot de *fable*, la vérité est entièrement banie du théâtre, & qu'il est défendu au poète de toucher à l'histoire, & de s'en servir pour matière, à cause qu'elle ne souffre point qu'on l'altère pour la réduire à la vraisemblance.

En cela nous estimons qu'ils n'ont pas assez considéré quel est le sens d'*Aristote*, qui sans doute par ce mot de *fable*, n'a voulu dire autre chose que le sujet, & n'a point entendu ce qui nécessairement devait être fabuleux, mais seulement ce qu'il n'importait pas qui fût vrai, pourvû qu'il fût vraisemblable. Sa poétique nous en fournit la preuve dans ce passage exprès, où il dit : *que le poète pour traiter des choses avenues ne serait pas estimé moins poète i), parce que rien n'empêche que quelques-unes de ces choses ne soient telles qu'il est vraisemblable qu'elles soient avenues ; & encor en plusieurs autres lieux, où il a voulu que le sujet tragique ou épique fût véritable en gros, ou estimé tel, & n'y a désiré, ce semble, autre chose sinon que le détail n'en fût point connu, afin que le poète le pût suppléer par son invention, & du moins en cette partie mériter le nom de poète. Et certes ce serait une doctrine bien étrange, si pour demeurer dans la signification littérale du mot de*
fable,

i) Avec la permission d'*Aristote*, le vraisemblable ne suffirait pas. On n'est point du tout poète pour traiter un sujet vraisemblable, on ne l'est que quand on l'embellit.

fable, on voulait faire passer pour choses fabuleuses ces aventures des *Médées*, des *Edipes*, des *Orestes*, &c. que toute l'antiquité nous donne pour de véritables histoires, en ce qui regarde le gros de l'événement, bien que dans le détail il y puisse avoir des opinions différentes.

De celles-là qui sont estimées pures fables, il n'y en a pas une, quelque bizarre & extravagante qu'elle soit, qui n'ait été déguisée de la sorte par les sages du vieux tems, pour la rendre plus utile aux peuples. Et c'est ce qui nous fait dire, dans un sentiment contraire à celui de l'observateur, que le poète ne doit pas craindre de comettre un sacrilège, en changeant la vérité de l'histoire. Nous sommes confirmés dans cette créance par le plus religieux des poètes, qui corrompant l'histoire a fait *Didon* peu chaste, sans autre nécessité que d'embellir son poème d'un épisode admirable, & d'obliger les romains aux dépens des carthaginois; & qui pour la constitution essentielle de son ouvrage a feint son *Enée* zélé pour le salut de sa patrie, & victorieux de tous les héros du pays latin, quoiqu'il se trouve des historiens qui rapportent que ce fut l'un des traîtres qui vendirent Troye aux grecs, & que d'autres assurent encor que *Mézence* le tua, & en remporta les dépouilles.

Ainsi l'observateur, selon notre avis, ne conclut pas bien quand il dit, que le *Cid* n'est pas un bon sujet de poème dramatique, parce qu'étant historique, & par conséquent véritable, il ne pouvait être changé, ni rendu propre au théâtre; d'autant que si *Virgile*, par exemple, a bien fait d'une hon-

nète femme une femme impudique, fans qu'il fût néceffaire, il aurait bien pû être permis à un autre de faire pour l'utilité publique d'un mariage extravagant un fait qui fût raifonnable, en y aportant les ajufemens, & y prenant les biais qui en pouvaient corriger les défauts.

Nous favons bien que quelques-uns ont blâmé *Virgile* d'en avoir ufé de la forte; mais outre que nous doutons fi l'opinion de ces cenfeurs eft recevable, & s'ils conaiffaient autant que lui jufqu'où s'étend la juridiction de la poëfie, nous croyons encor que s'ils l'ont blâmé, ce n'a pas été d'avoir fimplément altéré l'hiftoire, mais de l'avoir altérée de bien en mal; de manière qu'ils ne l'ont pas acufé proprement d'avoir péché contre l'art en changeant la vérité, mais contre les bonnes mœurs en difamant une perfone qui avait mieux aimé mourir que de vivre difamée. Il en fût arrivé tout au contraire dans le changement qu'on eût pû faire au fujet du *Cid*, puifqu'on eût corrigé les mauvaises mœurs qui fe trouvent dans l'hiftoire, & qu'on les eût rendues bonnes pour la poëfie pour l'utilité du public.

L'objection que fait l'obfervateur enfuite, nous femble très-confidérable. Car un des principaux préceptes de la poëfie imitatrice, eft de ne fe point charger de tant de matières, qu'elles ne laiffent pas le moyen d'employer les ornemens qui lui font néceffaires, & de donner à l'action

*) Il femble qu'elle époufe *Rodrigue* le jour même que *Rodrigue* a tué fon père. Non: elle confent le jour même à ne plus folliciter la mort de *Rodrigue*, & elle laiffe entendre feulement qu'un jour elle pourra obéir

qu'elle se propose d'imiter toute l'étendue qu'elle doit avoir. Et certes l'auteur ne peut nier ici que l'art ne lui ait manqué, lorsqu'il a compris tant d'actions remarquables dans l'espace de vingt-quatre heures, & qu'il n'a pû autrement fournir les cinq actes de sa pièce, qu'en entassant tant de choses l'une sur l'autre en si peu de tems. Mais si nous estimons qu'on l'ait bien repris pour la multitude des actions employées dans ce poëme, nous croyons qu'il y a eu encor plus de sujet de le reprendre pour avoir fait consentir *Chimène* à épouser *Rodrigue* k) le jour même qu'il avait tué le comte. Cela surpasse toute sorte de créance, & ne peut vraisemblablement tomber dans l'ame, non-seulement d'une fille sage, mais d'une qui ferait la plus dépouillée d'honneur & d'humanité.

En ceci il ne s'agit pas simplement d'assembler plusieurs aventures diverses & grandes en un si petit espace de tems, mais de faire entrer dans un même esprit, & dans moins de vingt-quatre heures, deux pensées si opposées l'une à l'autre, comme sont la poursuite de la mort d'un père, & le consentement d'épouser son meurtrier; & d'accorder en un même jour deux choses, qui ne se pouvaient souffrir dans toute une vie. L'auteur espagnol a moins péché en cet endroit contre la bienséance, faisant passer quelques jours entre cette poursuite & ce consentement. Et le français qui a voulu se renfermer dans la règle des vingt-quatre heures, pour éviter une faute, est tombé dans une

au roi en épousant *Rodrigue*, sans donner une parole positive. Il me semble que cet art de *Cornille* méritait les plus grands éloges.

autre, & de crainte de pécher contre les règles de l'art; a mieux aimé pécher contre celles de la nature.

Tout ce que l'observateur dit après ceci de la juste grandeur que doit avoir un poëme pour donner du plaisir à l'esprit sans lui donner de la peine, contient une bonne & solide doctrine, fondée sur l'autorité d'*Aristote*, ou pour mieux dire, sur celle de la raison. Mais l'application ne nous en semble pas juste, lorsqu'il explique cette grandeur plutôt du tems que des matières, & qu'il veut que le *Cid* soit d'une grandeur excessive, parce qu'il comprend en un jour des actions qui se sont faites dans le cours de plusieurs années; au lieu d'essayer à faire voir qu'il comprend plus d'actions, que l'esprit n'en peut regarder d'une vûe. Ainsi, tant qu'il ait prouvé que le sujet du *Cid* est trop diffus pour n'embarasser pas la mémoire, nous n'estimons point qu'il pèche en excès de grandeur, pour avoir ramassé en un seul jour les actions de plusieurs années, s'il est vraisemblable qu'elles puissent être venues en un jour.

Mais que ce soit l'abondance des matières, plutôt que l'étendue du tems, qui travaille l'esprit & fasse le poëme dramatique trop grand, il est aisé de le juger par l'épique, qui peut embrasser une entière révolution solaire, & la suite des quatre saisons, sans que la mémoire ait de la peine à le concevoir distinctement, & qui néanmoins pourrait lui sembler trop vaste, si le nombre des aventures y engendrait confusion, & ne le laissait pas voir d'une seule vûe. A la vérité *Aristote* a prescrit le tems des pièces de théâtre,

& n'a donné aux actions qui en font le sujet, que l'espace compris entre le lever & le coucher du soleil. Néanmoins, quand il a établi une règle si judicieuse, il l'a fait pour des raisons bien éloignées de celle qu'allègue en ce lieu l'observateur. Mais comme c'est une des plus curieuses questions de la poésie, & qu'il n'est point nécessaire de la vider en cette occasion, nous remettons à la traiter dans l'art poétique que nous avons dessein de faire.

Quant à celle qui a été proposée par quelques-uns, si le poète est condamnable pour avoir fait arriver en un même tems des choses venues en des tems différens, nous estimons qu'il ne l'est point, s'il le fait avec jugement, & en des matières, ou peu connues, ou peu importantes. Le poète ne considère dans l'histoire que la vraisemblance des événemens, sans se rendre esclave des circonstances qui en accompagnent la vérité. De manière que pourvû qu'il soit vraisemblable que plusieurs actions se soient aussi bien pô faire conjointement que séparément, il est libre au poète de les rapprocher, si par ce moyen il peut rendre son ouvrage plus merveilleux.

Il ne faut point d'autre preuve de cette doctrine que l'exemple de *Virgile* dans sa *Didon*, qui selon tous les chronologistes nâquit plus de deux cent ans après *Enée*; si l'on ne veut encor ajouter celui du *Tasse* dans le *Renaud* de sa *Hiérusalem*, lequel ne pouvait être né qu'à peine, lorsque mourut *Godefroi de Bouillon*. Les fautes d'*Æschile* & de *Buchanan*, bien remarquées par *Heinsius*, dans la *Niobé* & dans le *Jephté*, ne concluent rien contre ce

que nous maintenons. Car si nous croyons que le poëte, comme maître du tems, peut alonger ou acourcir celui des actions qui composent son sujet, c'est toujours à condition qu'il demeure dans les termes de la vraisemblance, & qu'il ne viole point le respect dû aux choses sacrées. Nous ne lui permettons de rien faire qui répugne au sens comun & à l'usage, comme de suposer *Niobé* atachée trois jours entiers, sans dire une seule parole, sur le tombeau de ses enfans. Moins encor aprouvons-nous qu'il entreprenne contre le texte de l'écriture, dont les moindres fillabes sont trop saintes pour souffrir aucun des changemens que le poëte aurait droit de faire dans les histoires profanes, comme d'abrèger, d'autorité privée, les deux mois que la fille du *Galaadite* avait demandés pour aller pleurer sa virginité dans les montagnes.

L'observateur après cela passe à l'examen des mœurs attribuées à *Chimène*, & les condamne. En quoi nous sommes entièrement de son côté; car au moins ne peut-on nier qu'elle ne soit contre la bienséance de son sexe, amante trop sensible, & fille trop dénaturée. Quelle violence que lui pût faire sa passion, il est certain qu'elle ne devait point se relâcher dans la vengeance de la mort de son père, & moins encor se résoudre à épouser celui qui l'avait fait mourir. En ceci il faut avouer que ses mœurs sont du moins scandaleuses, si en effet elles ne sont dépravées. Ces pernicious exemples rendent l'ouvrage notablement défectueux, & s'écartent du but de la poésie, qui veut être utile. Ce n'est pas que cette utilité ne se puisse pro-

à dire par des mœurs qui soient mauvaises ; mais pour la produire par de mauvaises mœurs , il faut qu'à la fin elles soient punies , & non récompensées comme elles le sont en cet ouvrage. Nous parlerions ici de leur inégalité , qui est un vice dans l'art , qui n'a point été remarqué par l'observateur , s'il ne suffisait de ce qu'il a dit pour nous faire approuver sa censure. Nous n'entendons pas néanmoins condamner *Chimène* , de ce qu'elle aime le meurtrier de son père ; puisque son engagement avec *Rodrigue* avait précédé la mort du comte , & qu'il n'est pas en la puissance d'une personne de cesser d'aimer quand il lui plaît. Nous la blâmons seulement de ce que son amour l'emporte sur son devoir , & qu'en même tems qu'elle poursuit *Rodrigue* , elle fait des vœux en sa faveur. Nous la blâmons de ce qu'ayant fait en son absence un bon dessein de

Le poursuivre , le perdre , & mourir après lui ,
 si-tôt qu'il se présente à elle , quoique teint du sang de son père , elle le souffre en son logis & dans sa chambre même , ne le fait point arrêter , l'excuse de ce qu'il a entrepris contre le comte , lui témoigne que pour cela elle ne laisse pas de l'aimer , lui donne presque à entendre qu'elle ne le poursuit que pour en être plus estimée , & enfin souhaite que les juges ne lui accordent pas la vengeance qu'elle leur demande. C'est trop clairement trahir ses obligations naturelles en faveur de sa passion ; c'est trop ouvertement chercher une couverture à ses desirs , & c'est faire bien moins le personnage de fille que d'amante. Elle pouvait sans doute aimer encor *Rodrigue* après ce malheur , puisque

son crime n'était que d'avoir réparé le deshonneur de sa maison. Elle le devait même en quelque sorte, pour relever sa propre gloire, lorsqu'après une longue agitation, elle eut donné l'avantage à son honneur, sur une amour si violente & si juste que la sienne. Et la beauté qu'eût produit dans l'ouvrage une si belle victoire de l'honneur sur l'amour, eût été d'autant plus grande, qu'elle eût été plus raisonnable. 1)

Aussi n'est-ce pas le combat de ces deux mouvemens que nous désapprouvons. Nous n'y trouvons à dire sinon qu'il se termine autrement qu'il ne devrait, & qu'au lieu de tenir au moins ces deux intérêts en balance, celui à qui le dessus demeure, est celui qui raisonablement devait succomber. Que s'il eût pû être permis au poëte de faire que l'un de ces deux amans préférât son amour à son devoir, on peut dire qu'il eût été plus excusable d'attribuer cette faute à *Rodrigue* qu'à *Chimène*. *Rodrigue* était un homme, & son sexe qui est comme en possession de fermer les yeux à toutes considérations pour se satisfaire en matière d'amour, eût rendu son action moins étrange & moins insupportable.

Mais au contraire *Rodrigue*, lorsqu'il y va de la vengeance de son père, témoigne que son devoir l'emporte absolument sur son amour, & oublie *Chimène*, ou ne la considère plus. Il ne lui suffit pas de vouloir vaincre le comte, pour venger l'afront fait à sa race; il agit encor

1) Une chose assez singulière, mais très-vraie, c'est que si *Chimène* avait continué à poursuivre *Rodrigue* après qu'il a sauvé Seville, & qu'il a pardonné à *don Sanche*, cela eût été froid & ridicule. Si jamais on fait

comme ayant dessein de lui ôter la vie , bien que sa mort ne fût pas nécessaire pour sa satisfaction. Il pouvait respecter le comte en faveur de sa fille , sans rien diminuer de la haine qu'il était désormais obligé d'avoir pour lui. Et puisque par cette même loi d'honneur qui l'engageait au ressentiment , il y avait plus de gloire à le vaincre qu'à le tuer , il devait aller au combat avec le seul desir d'en remporter l'avantage , & le dessein de l'épargner autant qu'il lui serait possible , afin que dans la chaleur de la vengeance qu'il ne pouvait refuser à son père , il rendit ce respect à *Chimène* de considérer encor le sien , & que par ce moyen il conservât l'espérance de la pouvoir un jour épouser.

Cependant ce même *Rodrigue* devenu ennemi de sa maîtresse , ennemi de soi-même , & plus aveugle de colère que d'amour , ne voit plus rien que son affront , & ne songe plus qu'à sa vengeance. Dans son transport il fait des choses qu'il n'était pas obligé de faire , & sans nécessité cesse d'être amant , pour paraître seulement homme d'honneur. *Chimène* au contraire , quoique pour venger la mort de son père , elle dût faire plus que *Rodrigue* n'avait fait pour venger l'affront du sien , puisque son sexe exigeait d'elle une sévérité plus grande , & qu'il n'y avait que la mort de *Rodrigue* qui pût expier celle du comte , poursuit lâchement *m*) cette mort , craint d'en obtenir l'arrêt ; & le soin qu'elle devait avoir de son honneur , cède entièrement au souvenir qu'elle a de son amour.

une pièce dans ce goût , je répons de la chute. Les mêmes sentimens qui charmèrent l'Espagne , charmèrent ensuite la France.

m) Aujourd'hui on dirait faiblement.

Si maintenant on nous allégué pour sa défense, que cette passion de *Chimène* a été le principal agrément de la pièce, & ce qui lui a excité le plus d'applaudissement; nous répondrons que quelque mauvaise qu'elle soit, elle est heureusement exprimée. Ses puissans mouvemens, joints à ses vives & naïves expressions, ont bien pû faire estimer ce qui en effet serait plus estimable, si c'était une pièce séparée, & qui ne fût point une partie d'un tout qui ne la peut souffrir. En un mot elle a assez d'éclat & de charmes, pour avoir fait oublier les règles *n*) à ceux qui ne les savent guères bien, ou à qui elles ne sont guères présentes.

Ensuite de cet examen l'observateur fait l'anatomie du poëme, pour en montrer les particuliers défauts & les divers manquemens de bienséance. Mais il nous semble qu'il ouvre mal cette carrière, & nous croyons que sa première remarque n'est pas juste, lorsqu'il trouve à redire que le comte juge avantageusement de *Sanche*. Car *Rodrigue* & *Sanche* ayant été tous deux suposés du plus noble sang de Castille, le comte avait raison de penser qu'ils imiterraient également la valeur de leurs ancêtres, il n'était pas obligé de prévoir que l'un d'eux serait assez *o*) lâche pour vouloir racheter sa vie, en acceptant la condition de la part de son vainqueur. Ce n'est pas ici le lieu de reprocher au poëte la faute qu'il fait faire à *D. Sanche* vers la fin de

n) Il me semble qu'il ne s'agit pas ici des règles, mais des mœurs.

o) Je ne crois pas que dans les tems de la chevalerie ce fût une lâcheté: rien n'était plus commun que des chevaliers, qui ayant été déarmés

la pièce ; & cette faute ayant été postérieure à ce que dit maintenant le comte , nous l'estimons vainement alléguée , pour condamner la bonne opinion que raisonablement il devait avoir de *D. Sanche* avant qu'il l'eût comise.

La seconde objection nous semble considérable , & nous croyons avec l'observateur , qu'*Elvire* simple suivante de *Chimène* , n'était pas une personne avec qui le comte dût avoir cet entretien ; principalement en ce qui regardait l'élection que l'on allait faire d'un gouverneur pour l'infant de Castille , & la part qu'il y pensait avoir. En cela le poète a montré , sinon peu d'invention , au moins beaucoup de négligence ; puisque s'il l'eût feinte parente du comte , & compagne de sa fille , il eût pu rendre plus excusable le discours que le comte lui fait. Nous trouvons encore que l'observateur l'eût pu raisonablement reprendre , d'avoir fait l'ouverture de toute la pièce par une suivante ; ce qui nous semble peu digne de la gravité du sujet , & seulement supportable dans le comique.

Quant à la troisième , nous pourrions croire d'un côté , que le comte , de quelque sorte qu'il parle de lui-même , ne devrait point passer pour fanfaron ; puisque l'histoire , & la propre confession de *D. Diégue* , lui donnent le titre de l'un des vaillans hommes qui fussent alors en Espagne. Ainsi du moins n'est-il pas fanfaron , si l'on prend ce mot au sens que l'observateur l'a pris , lorsqu'il l'a accompagné

allaient porter leurs armes à la maîtresse du vainqueur. L'action de *D. Sanche* ne parut point du tout lâche en Espagne , où l'on était encore entousiasmé de la chevalerie.

de celui de capitain de la farce , de qui la valeur est toute sur la langue. Si bien que les discours où il s'emporte feraient plutôt des effets de la présomption d'un vieux soldat , que des fanfaroneries *p*) d'un capitain de farce , & des vanités d'un homme vaillant , que des artifices d'un poltron pour couvrir le défaut de son courage. D'autre côté les hyperboles excessives , & qui sont véritablement de théâtre , dont tout le rôle de ce comte est rempli , & l'insupportable audace avec laquelle il parle du roi son maître , qui à le bien considérer ne l'avait point trop maltraité en préférant *D. Diègue* à lui , nous font croire que le nom de fanfaron lui est bien dû , que l'observateur le lui a donné avec justice. Et en effet il le mérite , si nous prenons ce mot dans l'autre signification , où il est reçu parmi nous , c'est-à-dire , homme de cœur , mais qui ne fait de bonnes actions que pour en tirer avantage , & qui méprise chacun , & n'estime que soi-même.

La scène qui suit nous semble condamnée sans fondement ; car la relation qu'*Elvire* y fait à *Chimène* , de ce qu'elle vient d'entreprendre , est très-succinte , & ne tombe point sous le genre de celles qui se doivent plutôt faire derrière les rideaux que sur la scène *q*). Elle est même nécessaire pour faire paraître *Chimène* dès le commencement de la pièce , pour faire connaître au spectateur la passion qu'elle

p) Il faut remarquer que les fanfaronades de tous les capitans de comédie étaient alors portées à un excès de ridicule si outré , que le comte de *Gormas* , tout fanfaron qu'il est , paraît modeste en comparaison.

q) Donc les comédiens ont eu très-grand tort de retrancher cette scène.

a pour *Rodrigue*, & pour faire entendre que *D. Diègue* la doit demander en mariage pour son fils.

Quant à la troisième, nous sommes entièrement de l'avis de l'observateur, & tenons tout l'épisode de l'infante condamnable. Car ce personnage n'y contribue rien, ni à la conclusion, ni à la rupture de ce mariage, & ne sert qu'à représenter une passion niaise, qui d'ailleurs est peu séante à une princesse, étant conçue pour un jeune homme qui n'avait encor donné aucun témoignage de sa valeur. Ce n'est pas que nous ignorions que tous les épisodes, quoique non nécessaires, ne sont pas pour cela bannis de la poésie. Mais nous savons aussi qu'ils ne sont estimés que dans la poésie épique, que la dramatique ne les souffre que fort courts, & qu'elle n'en reçoit point de cette nature qui régnerent dans toute la pièce. La plupart de ce que l'observateur dit ensuite pour appuyer sa censure, touchant la liaison des épisodes avec le sujet principal, est pure doctrine d'*Aristote*, & très conforme au bon sens. Mais nous sommes bien éloignés de croire avec lui, que *D. Sanche* soit du nombre de ces personnes épisodiques qui ne font aucun effet dans le poëme. Et certes il est malaisé de s'imaginer quelle raison il a eu de prendre une telle opinion, ayant pû remarquer que *D. Sanche* est rival de *D. Rodrigue* en l'amour *r*) de *Chimène*; qu'après la mort du comte il la sert auprès du roi, pour essayer d'acquérir ses bonnes grâces, & qu'enfin il se bat pour elle contre *Rodrigue*, & demeure vaincu. Si bien que les actions de

r) On ne dirait point aujourd'hui rival en l'amour.

D. Sanche font mêlées dans toutes les principales du poëme, & la dernière, qui est celle du combat, ne se fait pas simplement afin qu'il soit battu, comme prétend l'observateur, mais afin que par le desavantage qu'il y reçoit, *Rodrigue* puisse être purgé de la mort du comte, & en même tems obtenir *Chimène*. L'objection semble plus forte contre *Arias*, qui sans doute a moins de part dans le sujet que *D. Sanche*. Toutefois on ne peut pas dire absolument que ce personnage y soit aussi peu nécessaire que l'infante. Car en le bannissant il faudrait banir des tragédies tous les conseillers des princes, & condamner généralement tous les poëtes anciens & modernes qui les y ont introduits. Outre que sur la fin il sert de juge au camp, lorsque les deux rivaux se batent. Ainsi il ne peut passer pour être entièrement inutile, comme l'observateur l'affure. Il est vrai, qu'encor qu'on entende bien ce qui l'amène dans la première scène du second acte, & que cela ne mérite point de censure, l'observateur toutefois, selon notre avis, ne laisse pas de reprendre en ce lieu le poëte avec raison. Car au lieu que le roi envoie *Arias* vers le comte, pour le porter à satisfaire *D. Diègue*, il falait qu'il lui envoyât des gardes, pour empêcher la fuite que pourrait causer le repentiment de cette offense, & pour l'obliger, de puissance absolue, à la réparer avec une satisfaction digne de la personne offensée.

s) Il faut, je crois, considérer le tems où se passe l'action; c'était celui où l'on attachait autant de honte à ne se pas battre en pareil cas qu'à trahir sa patrie, & à faire les actions les plus basses. Il était bien moins deshonorant de ne pas tirer raison d'un affront que de voler sur le grand

La faute de jugement que l'observateur remarque dans la troisième scène, nous semble bien remarquée s); & encor qu'à considérer l'endroit favorablement, *Chimène* n'y veuille pas dire que *Rodrigue* n'est pas gentilhomme, s'il ne se venge du comte, mais seulement qu'elle a grand sujet de craindre, qu'étant né gentilhomme, il ne se puisse résoudre à souffrir un tel affront, sans en rechercher la vengeance; il faut avouer néanmoins que le poëte se fût bien passé de faire dire à *Chimène*, qu'elle ferait honteuse pour *Rodrigue*, s'il lui obéissait. Elle ne devait point balancer les sentimens de son amour avec ceux de la nature, ni la part qu'elle prenait à l'honneur de son amant, avec l'intérêt qu'elle devait prendre à la vie de son père. Quelque honte qu'il y eût pour *Rodrigue* à ne se point venger, ce n'était point à elle à la considérer, puisqu'il y avait plus à perdre pour elle, s'il entreprenait cette vengeance, que s'il ne l'entreprenait pas. En l'un son père pouvait être tué, en l'autre son amant pouvait être blâmé. Ces deux choses étaient trop inégales pour entrer en comparaison dans l'esprit de *Chimène*; & elle ne devait point songer à la conservation de l'honneur de *Rodrigue*, lorsqu'il ne se pouvait conserver que par la perte de la vie ou de l'honneur du comte. D'ailleurs, si elle avait jugé *Rodrigue* digne de son affection, elle l'avait sans doute crû généreux, & par conséquent elle devait penser qu'il eût fait une action plus

chemin; car dans ce siècle presque tous les seigneurs de fief rançonnaient les passans.

Notandi sunt tibi mores.

ajoutez *tempora.*

grande & plus difficile , de sacrifier ses ressentimens à la passion qu'il avait pour elle , que de les contenter au préjudice de cette même passion. Ainsi il ne lui aurait point été honteux , au moins à l'égard de *Chimène* , d'observer la défense qu'elle lui eût pû faire de se battre. Peut-être que la cour n'en eût pas jugé si favorablement. Mais *Chimène* ayant tant d'intérêt à desirer qu'il fit en aparence une lâcheté , ne devait point alors avoir assez de tranquillité d'esprit pour en considérer les suites. Dans le péril où était son père , sa première pensée devait être que si son amant l'aimait assez , il respecterait celui à qui elle était obligée de la naissance , & relâcherait plutôt quelque chose de cette vaine ombre d'honneur , que de se résoudre à perdre son affection , & l'espérance de la posséder en le tuant. La réflexion qu'elle fait sur ce qu'étant né gentilhomme , il ne pouvait sans honte manquer à poursuivre sa vengeance , ayant semblé belle au poëte , il l'a employée en deux endroits de cette pièce , mais moins à propos en l'un qu'en l'autre. Elle était excellente dans la bouche de *Rodrigue* , lorsqu'il veut justifier son action envers *Chimène* , disant qu'un homme sans honneur ne la méritait pas : mais elle nous semble mauvaise dans celle de *Chimène* , laquelle se doutant que *Rodrigue* préférerait l'honneur de sa maison à son amour , devait plutôt dire , qu'un homme sans amour ne la méritait pas. Nous croyons donc que le poëte a principalement failli , en ce qu'il fait entrer sans nécessité & sans utilité , parmi la juste crainte de *Chimène* , la considération de la part qu'elle devait prendre au deshonneur de *Rodrigue*.

Quant

Quant à l'objection suivante , qu'elle devait pleurer enfermée chez elle , au lieu d'aller demander justice , nous ne l'approuvons point , & estimons que le poëte eût manqué s'il lui eût fait verser des larmes inutiles dans sa chambre , étant même si proche du logis du roi , où elle pouvait obtenir la vengeance de la mort de son père. Si elle eût tardé un moment à l'aller demander , on eût eu raison de soupçonner qu'elle prenait du tems pour délibérer si elle la demanderait , & qu'ainsi l'intérêt de son amant lui était autant ou plus considérable que celui de son père. Aussi l'observateur n'insistant point sur cette censure , semble la condamner lui-même tacitement. En un mot , soit qu'elle voulût perdre *Rodrigue* , soit qu'elle ne le voulût pas , elle était toujours obligée de témoigner qu'elle en avait l'intention , & de partir au même instant , afin de le poursuivre. Maintenant si elle avait ce désir ou non , c'est une question qui se vuidera dans la suite ; mais en ce lieu il a été inutile de la mettre en avant ; & quelque chose que l'observateur en puisse ailleurs conclure , il n'en conclut rien ici qui lui soit avantageux.

La première scène du troisième acte doit être examinée avec plus d'attention , comme celle qui est ataquée avec plus d'apparence de justice. Et certes il n'est pas peu étrange que *Rodrigue* , après avoir tué le comte , aille dans sa maison , de propos délibéré pour voir sa fille , ne pouvant douter que désormais sa vue ne lui dût être en horreur , & que se présenter volontairement à elle en tel lieu , ne fût comme tuer son père une seconde fois. Ce dessein

néanmoins n'est pas ce que nous y trouvons de moins vraisemblable. Car un amant peut être agité d'une passion si violente, qu'encor qu'il ait fort ofensé sa maîtresse, il ne pourra pas s'empêcher de la voir, ou pour se contenter lui-même, ou pour essayer de lui faire satisfaction de la faute qu'il aura comise contre elle. Ce qui nous y semble plus difficile à croire, est que ce même amant, sans être acompagné de persone, & sans avoir alors intelligence avec la suivante, entre dans le logis de celui qu'il vient de tuer, passe jusqu'à la chambre de sa fille, & ne rencontre aucun de ses domestiques qui l'arrête en chemin. Cela toutefois se pourrait encor excuser sur le trouble où était la famille après la mort du comte, sur l'obscurité de la nuit, qui empêchait de connaître ceux qui vraisemblablement venaient chez *Chimène* pour l'affister dans son affliction, & sur l'imprudence naturelle aux amans, qui suivent aveuglément leurs passions, sans vouloir regarder les inconvéniens qui en peuvent arriver. Et en effet nous serions aucunement satisfaits, si le poète pour sa décharge avait fait couler dans le discours que *Rodrigue* tient à *Elvire*, quelques-unes de ces considérations, sans les laisser deviner au spectateur.

Mais ce qui nous en semble inexcusable, est que *Rodrigue* vient chez sa maîtresse, non pas pour lui demander pardon de ce qu'il a été contraint de faire pour son honneur, mais pour lui en demander la punition de sa main. Car s'il croyait l'avoir méritée, & qu'en effet il fût venu en ce lieu à dessein de mourir pour la satisfaire, puisqu'il

n'y avait point d'apparence de s'imaginer sérieusement que *Chimène* se résolut à faire cette vengeance avec ses mains propres, il ne devait point diférer à se donner lui-même le coup qu'elle lui aurait si raisonnablement refusé. C'était montrer évidemment qu'il ne voulait pas mourir, de prendre un si mauvais expédient pour mourir, & de ne s'aviser pas que la mort qu'il se fût donnée lui-même, dans les termes d'amant de théâtre, comme elle lui eût été plus facile, lui eût été aussi plus glorieuse. Il pouvait lui demander la mort, mais il ne la pouvait pas espérer; & se la voyant déniée, il ne se devait point retirer de devant elle, sans faire au moins quelque démonstration de se la vouloir donner, & prévenir au moins en apparence celle qu'il dit assez lâchement qu'il va attendre de la main du bourreau.

Nous estimons donc que cette scène, & la quatrième du même acte, qui en est une suite, sont principalement défectueuses, en ce que *Rodrigue* va chez *Chimène*, dans la créance déraisonnable de recevoir par sa main la punition de son crime, & en ce que ne l'ayant pu obtenir d'elle, il aime mieux la recevoir de la main du ministre de la justice que de la sienne même. S'il fût allé vers *Chimène* dans la résolution de mourir en sa présence, de quelque sorte que ce pût être, nous croyons que non-seulement ces deux scènes seraient fort belles, pour tout ce qu'elles contiennent de pathétique, mais encor que ce qui manque à la conduite, serait sinon fort régulier, au moins fort supportable.

Quant à ce qui fuit, nous tombons d'accord qu'il eût été bienfaisant que *Chimène* en cette occasion eût eu quelques dames de ses amies auprès d'elle pour la consoler. Mais comme cette assistance eût empêché ce qui se passe dans les scènes suivantes, nous ne croyons pas aussi qu'elle fût nécessaire absolument. Car une personne, autant affligée que l'était *Chimène*, pouvait aussi-tôt désirer la solitude, que souffrir la compagnie. Et ce qu'*Elvire* dit, qu'elle reviendra du palais bien accompagnée, ne donne point de lieu à la contradiction que prétend l'observateur; parce que, revenir accompagnée, n'est pas demeurer accompagnée; & supposé qu'elle voulût demeurer seule, il n'y a pas d'apparence que ceux qui l'auraient reconduite du palais chez elle, y voulussent passer la nuit contre sa volonté. Mais c'est encor une de ces choses que le poëte devait adroitement faire entendre, afin de lever tout scrupule de ce côté-là, & de ne donner pas la peine au spectateur de la suppléer pour lui. Ce que nous estimons de plus répréhensible, & que l'observateur n'a pas voulu reprendre, est qu'*Elvire* n'ait point suivi *Chimène* au logis du roi, & que *Chimène* en soit revenue avec *D. Sanche*, sans aucunes femmes.

La troisième & quatrième scène nous semblent fort belles, si l'on excepte ce que nous y avons remarqué touchant la conduite. Les pointes & les traits dont elles sont semées, pour la plûpart, ont leur source dans la nature de la chose; & nous trouvons que *Rodrigue* n'y fait qu'une faute notable, lorsqu'il dit à *Chimène* avec tant de rudesse, qu'il ne se repent point d'avoir tué son père, au lieu de

s'en excuser avec humilité sur l'obligation qu'il avait de venger l'honneur du sien. Nous trouvons aussi que *Chimène* n'y en fait qu'une, mais qui est grande, de ne tenir pas ferme dans la belle résolution de perdre *Rodrigue*, & de mourir après lui, & de se relâcher jusqu'à dire que dans la poursuite qu'elle fait de sa mort, elle souhaite de ne rien pouvoir. Elle eût pu confesser à *Elvire* & à *Rodrigue* même, qu'elle avait une violente passion pour lui : mais elle leur devait dire en même tems qu'elle lui était moins obligée qu'à son honneur ; que dans la plus grande véhémence de son amour elle agirait contre lui avec plus d'ardeur ; & qu'après qu'elle aurait satisfait à son devoir, elle satisferait à son affection, & trouverait bien le moyen de le suivre. Sa passion n'eût pas été moins tendre, & eût été plus généreuse.

L'observateur reprend dans la cinquième scène, que *D. Diègue* sorte seul & de nuit, pour aller chercher son fils par la ville, laissant force gentilshommes chez lui, & leur manquant de civilité. Mais en ce qui regarde l'incivilité, nous croyons que la répréhension n'est pas juste, parce que les mouvemens naturels & les sentimens de père dans une occasion comme celle-ci, ne considèrent point ces petits devoirs de bienséance extérieure, & emportent violemment ceux qui en sont possédés, sans que l'on s'avise d'y trouver à redire. Nous croyons bien que cette sortie de *D. Diègue* eût été justement reprise par une autre raison, si l'on eût dit qu'il n'y avait aucune apparence que ce grand nombre d'amis étant chez *D. Diègue*, ils le dussent

laisser fortir seul, & à telle heure, pour aller chercher son fils; car l'ordre voulait que ne rencontrant pas *Rodrigue* en son logis, ils empêchassent ce vieillard de fortir, & le relevassent de la peine que le poëte lui faisait prendre. De sorte qu'on peut dire avec raison, que ce n'est pas *D. Diëgue* qui manque de civilité envers ces gentilshommes, mais que ce sont eux-mêmes qui en manquent envers lui. Quant à la supputation que l'observateur fait ensuite du nombre excessif de ces gentilshommes, elle est bien introduite avec grace & esprit, mais sans solidité à notre avis, & seulement pour rendre ridicule ce qui ne l'est pas. Car premièrement, ces *cinq cent amis* pouvaient n'être pas tous *gentilshommes*, & c'était assez qu'ils fussent soldats, pour être compris sous le nom d'amis, ainsi que *D. Diëgue* les appelle, & non pas gentilshommes. En second lieu, vouloir qu'il y en eût une bonne quantité de neutres, & un quatrième parti de ceux qui ne bougeaient t) d'après de la personne du roi, ce n'est pas se souvenir qu'en matière de querelles de grands, la cour se partage toujours sans qu'il en demeure guères de neutres que ceux qui sont méprisables à l'un & à l'autre parti. Si bien que la cour de *Fernand* pouvait être plus petite que celle des rois d'Espagne d'à-présent, & ne laisser pas d'être composée à un besoin, de mille gentilshommes, principalement en un tems où il y avait guerre avec les maures, ainsi que peu après l'observateur même le dit.

Et quoiqu'il soit vrai, comme il le remarque fort bien,

t) *Bougeaient* est devenu depuis trop familier.

que ces cinq cent amis de *Rodrigue* étaient plutôt assemblés par le poète contre les maures que contre le comte, nous croyons que n'y ayant nulle répugnance qu'ils soient employés contre tous les deux, le poète ferait plutôt digne de louange que de blâme, d'avoir inventé cette assemblée de gens en apparence contre le comte, & en effet contre les maures. Car une des beautés du poème dramatique est, que ce qui a été imaginé & introduit pour une chose, serve à la fin pour une autre.

La première scène du quatrième acte nous semble reprise avec peu de fondement, puisqu'il est vrai que ni l'amour de *Chimène*, ni l'inquiétude qu'il lui cause, ne sont pas ce qu'il y a de reprehensible en elle, mais seulement le témoignage qu'elle donne en quelques autres lieux du poème, que son amour l'emporte sur son devoir. Or en celui-ci le contraire paraît, & l'agitation de ses pensées finit comme elle doit.

La seconde a le défaut que remarque l'observateur, touchant l'inutilité de l'infante; & l'on ne peut pas dire qu'elle y est utile en quelque sorte, comme celle qui flate la passion de *Chimène*, & qui sert à lui faire montrer de plus en plus combien elle est affermie dans la résolution de perdre son amant. Car *Chimène* eût pu témoigner aussi-bien cette résolution en parlant à *Elvire*, qu'en parlant à l'infante, laquelle agit en cette occasion sans aucune nécessité.

Dans la troisième, l'observateur s'étonne que les commandemens du roi aient été mal exécutés. Mais comme il est assez ordinaire que les bons ordres sont mal suivis,

il n'y avait rien de si raisonnable que de supposer en faveur de *Rodrigue*, qu'en cette occasion *Fernand* eût été servi avec négligence. Toutefois ce n'est pas par cette raison que le poëte se peut défendre ; la véritable étant que le roi n'avait point donné d'ordre pour résister aux maures , de peur de mettre la ville en trop grande alarme. Il est vrai que l'excuse est pire que la faute , parce qu'il y aurait moins d'inconvénient que le roi fût mal obéï ayant donné de bons ordres , que non pas qu'il pérît faute d'en avoir donné aucun. Si bien qu'encor que l'objection par-là demeure nulle en ce lieu , il nous semble néanmoins qu'elle eût été bonne & solide dans la fixième scène du second acte , où l'on pouvait reprocher à *Fernand* avec beaucoup de justice , qu'il savait mal garder ses places , de négliger ainsi les bons avis qui lui étaient donnés , & de prendre le parti le moins assuré dans une nouvelle qui ne lui importait pas moins que de sa ruine.

Ce qui fuit du mauvais soin de *D. Fernand* , qui devait tenir le port fermé avec une chaîne , ferait une répréhension fort judicieuse , supposé que Seville eût un port si étroit d'embouchure , qu'une chaîne l'eût pû clore aisément ; ce qu'il semble aussi que l'auteur estime , faisant dire en un lieu :

Les maures & la mer entrèrent dans le port :

& en un autre , distinguant le fleuve du port :

Et la terre , & le fleuve , & leur flote , & le port.

Mais Seville étant assez avant dans la terre , & n'ayant pour havre que le Guadalquivir , qui ne se peut comode-

ment fermer d'une chaîne , à cause de sa grande largeur , on peut dire que c'était assez que *Rodrigue* fit la garde au port , & qu'en ce lieu l'observateur désire une chose peu possible , quoique l'auteur lui en ait donné sujet par son expression. Pour le reste , nous croyons que la flote des maures a pû ancrer , afin que leur descente se fit avec ordre ; parce qu'en cas de retraite , si elle eût été si pressée qu'ils n'eussent pas eu le loisir de lever les ancres , en coupant les cables ils se mettaient en état de la faire avec autant de promptitude que s'ils ne les eussent point jetées. C'est ainsi , ou avec peu de différence , qu'*Enée* en use , quand il coupe le cable qui tenait son vaisseau attaché au rivage , plutôt que de l'envoyer détacher , dans la crainte qu'il avait qu'en retardant un peu sa sortie du port , *Didon* n'eût assez de tems pour le retenir par force dans Carthage.

Pour la cinquième scène , il nous semble qu'elle peut être justement reprise. Mais ce n'est pas absolument comme dit l'observateur , parce que le roi y fait un personnage moins sérieux qu'on ne devait attendre de sa dignité & de son âge , lorsque pour reconnaître le sentiment de *Chimène* , il lui assure que *Rodrigue* est mort au combat. Car cela se pourrait bien défendre par l'exemple de plusieurs grands princes ^u) , qui n'ont pas fait difficulté d'user de feinte dans leurs jugemens , quand ils ont voulu découvrir une vérité

^u) Oui , plusieurs grands princes ont pû employer de pareilles feintes , mais elles n'en font pas moins puérides au théâtre ; elles tiennent beaucoup plus du comique que du tragique.

cachée. Nous tenons cette scène principalement répréhensible, en ce que *Chimène* y veut déguiser au roi la passion qu'elle a pour *Rodrigue*, quoiqu'il n'y eût pas sujet de le faire, & qu'elle-même eût témoigné déjà auparavant avoir une contraire intention. Cela se justifie clairement par la quatrième scène du troisième acte, où elle dit à son amant, qu'elle veut bien qu'on sache son inclination, *afin que sa gloire en soit plus élevée, quand on verra qu'elle le poursuit, encor qu'elle l'adore.* Ce discours nous paraît contredire à celui que le poète lui fait tenir maintenant pour céler son amour au roi, *qu'on se pâme de joie ainsi que de tristesse.* Et c'était sur cette contradiction, que nous estimons que l'observateur eût été bien fondé de le reprendre en ce lieu. En effet il eût beaucoup mieux valu la faire persévérer dans la résolution de laisser connaître son amour, & lui faire dire que la mort de *Rodrigue* lui pouvait bien être sensible, puisqu'elle avait de l'affection pour lui; mais qu'elle lui était agréable, puisque son devoir l'avait obligée à la poursuivre, & que maintenant elle n'avait plus rien à désirer que le tombeau, après avoir obtenu des maures ce que le roi semblait ne lui vouloir pas accorder.

Quant à l'ordonnance de *Fernand* pour le mariage de *Chimène* avec celui de ses deux amans qui sortirait vainqueur du combat, on ne saurait nier qu'elle ne soit très-inique *) , & que *Chimène* ne fasse une très-grande faute, de ne refuser pas ouvertement d'y obéir. *Rodrigue* lui-même n'eût osé porter jusques-là ses prétentions, & ce

*) Inique sans doute, mais très-conforme à l'usage du tems.

combat ne pouvait servir au plus qu'à lui faire obtenir l'abolition de la mort du comte. Que si le roi le voulait récompenser du grand service qu'il venait d'en recevoir, il fallait que ce fût du sien, & non pas d'une chose qui n'était point à lui, & que les loix de la nature avaient mises hors de sa puissance. En tout cas, s'il lui voulait faire épouser *Chimène*, il fallait qu'il employât envers elle la persuasion plutôt que le commandement. Or cette ordonnance déraisonnable & précipitée, & par conséquent peu vraisemblable, est d'autant plus digne de blâme, qu'elle fait le dénouement de la pièce, & qu'elle le fait mauvais & contre l'art. En tous les autres lieux du poëme cette bizarerie eût fait un fâcheux effet; mais en celui-ci elle en gâte l'édifice, & le rend défectueux en sa partie la plus essentielle, le mettant sous le genre de ceux qu'*Aristote* condamne, parce qu'ils nouent bien, & se dénouent mal.

La première scène du cinquième acte nous semble très-digne de censure, parce que *Rodrigue* retourne chez *Chimène*, non plus de nuit comme l'autre fois, que les ténèbres favorisaient aucunement sa témérité, mais en plein jour, avec bien plus de péril & de scandale. Elle nous semble encor digne de répréhension, parce que l'entretien qu'ils y ont ensemble est si ruineux pour l'honneur de *Chimène*, & découvre tellement l'avantage que sa passion a pris sur elle, que nous n'estimons pas qu'il y ait guères de chose plus blâmable en toute la pièce. Il est vrai que *Rodrigue* y fait ce qu'un amant désespéré était obligé de faire, & qu'il y demeure bien plus dans les termes de la bien-

féance qu'il n'avait fait la première fois. Mais *Chimène* au contraire y abandonne tout ce qui lui restait de pudeur, & oubliant son devoir pour contenter sa passion, persuade clairement *Rodrigue* de vaincre celui qui s'exposait volontairement à la mort pour sa querelle, & qu'elle avait accepté pour son défenseur. Et ce qui la rend plus coupable encor, est qu'elle ne l'exhorte pas tant à bien combattre, pour la crainte qu'il ne meure, que pour l'espérance de l'épouser s'il ne mourait point. Nous laissons à part l'ingratitude & l'inhumanité qu'elle fait paraître en sollicitant les deshonneurs de *don Sanche*, qui sont de mauvaises qualités pour un principal personnage. Cette scène donc a toute l'imperfection qu'elle saurait avoir, si l'on considère la matière comme faisant une partie essentielle de ce poëme. Mais en récompense, la considérant à part & détachée du sujet, la passion qu'elle contient nous semble fort bien touchée & fort bien conduite, & les expressions dignes de beaucoup de louanges.

La seconde & troisième scène ont leur défaut acoutumé de la superfluité de l'infante, & font languir le théâtre, par le peu qu'elles contribuent à la principale aventure. Il est vrai pourtant qu'elles ne manquent pas de beaux mouvemens, & que si elles étaient nécessaires, elles se pourraient dire belles.

Nous croyons la quatrième moins inutile que ne le prétend l'observateur, puisqu'elle découvre l'inquiétude de *Chimène* durant le combat de ses amans, & qu'elle sert à lui faire regagner un peu de la réputation qu'elle avait perdue dans la première.

Pour la cinquième, outre qu'elle donne juste sujet à l'observateur de remarquer le peu de tems que *Rodrigue* a eu pour ce combat, lequel se devant faire dans la place publique, & par la permission du roi, demandait beaucoup de cérémonie; elle a encor le défaut de l'action que *don Sanche* y vient faire, de présenter son épée à *Chimène*, suivant la condition que lui a imposée le vainqueur. Puis pour achever de la rendre tout-à-fait mauvaise, au lieu que la surprise qui trouble *Chimène* devait être courte, le poëte l'a étendue jusques à dégouter les spectateurs les plus patients, qui ne se peuvent assez étoner de ce que *don Sanche* ne l'éclaircisse pas du succès de son combat avec une parole, laquelle il lui pouvait bien dire, puisqu'il lui peut bien demander audience deux ou trois fois pour l'en éclaircir. A quoi l'on peut ajouter, qu'il y a beaucoup d'injustice dans le transport de *Chimène* contre lui, qui l'avait servie & obligée; & que si elle eût fait paraître sa douleur avec plus de tendresse & de civilité, elle eût plus excité de compassion qu'elle ne fait par sa violence. D'ailleurs, il y pourrait avoir encore à redire, à ce qu'ayant promis solennellement d'épouser celui qui la vengerait de *Rodrigue*, maintenant qu'elle croit que *don Sanche* l'en a vengée, elle tranche nettement qu'elle ne lui tiendra point parole, & le paye d'injures & de refus; au lieu de se plaindre de sa mauvaise fortune, qui lui a ravi par son propre ministère celui qu'elle aimait, & qui la livre à celui qu'elle ne pouvait souffrir.

Dans la sixième scène où elle avoue au roi qu'elle aime

Rodrigue, nous ne la blâmons pas, comme fait l'observateur, de ce qu'elle l'avoue, mais de ce qu'oubliant la résolution qu'elle avait faite dans la quatrième scène du troisième acte, de ne point celer sa passion, pour sa plus grande gloire, elle semble l'avoir voulu dissimuler jusqu'alors, & par conséquent l'avoir jugée criminelle. Par cette inégalité de *Chimène*, le poëte fait douter s'il a connu l'importance de ce qu'il lui avait fait dire lui-même,

Voyant que je l'adore, & que je le poursuis ;

& laisse soupçonner qu'il ait mis cette généreuse pensée dans sa bouche, plutôt comme une fleur non nécessaire, que comme la plus essentielle chose qui servit à la constitution de son sujet.

Dans la suivante nous trouvons qu'il lui fait faire une faute bien plus remarquable, en ce que sans autre raison que celle de son amour, elle consent à l'injuste ordonnance de *Fernand*, c'est-à-dire, à épouser celui qui avait tué son père. Le poëte voulant que ce poëme finit heureusement, pour suivre les règles de la tragi-comédie, fait encor en cet endroit que *Chimène* foule aux pieds celles que la nature a établies, & dont le mépris & la transgression doivent donner de l'horreur aux ignorans & aux habiles.

Quant au théâtre, il n'y a personne à qui il ne soit évi-

3) C'est aussi souvent le défaut des décorateurs & des comédiens. Une action se passe tantôt dans le vestibule d'un palais, tantôt dans l'intérieur, sans blesser l'unité de lieu : mais le décorateur blesse la vraisemblance, en ne représentant pas ce vestibule & cet appartement.

dent qu'il est mal entendu dans ce poëme, & qu'une même scène y représente plusieurs lieux. Il est vrai que c'est un défaut que l'on trouve en la plûpart de nos poëmes dramatiques, γ) & auquel il semble que la négligence des poëtes ait acoutumé les spectateurs. Mais l'auteur de celui-ci s'étant mis si à l'étroit, pour y faire rencontrer l'unité du jour, devait bien aussi s'efforcer d'y faire rencontrer celle du lieu, qui est bien autant nécessaire que l'autre, & faute d'être observée avec soin, produit dans l'esprit des spectateurs autant ou plus de confusion & d'obscurité.

A l'examen de ce que l'observateur appelle conduite, succède celui de la versification, laquelle ayant été reprise sans grand fondement en beaucoup de lieux, & passée pour bonne en beaucoup d'autres, où il y avait grand sujet de la condamner, nous avons jugé nécessaire, pour la satisfaction du public, de montrer en quoi la censure des vers a été bonne ou mauvaise, & en quoi l'observateur eût eu encor juste raison de les reprendre. Toutefois nous n'avons pas crû qu'il nous falût arrêter à tous ceux qui n'ont d'autre défaut que d'être faibles & rempans, le nombre desquels est trop grand, & trop facile à connaître, pour y employer notre tems.

Ce ferait un soulagement pour l'esprit & un plaisir pour les yeux, de changer la scène à mesure que les personages sont supposés passer d'un lieu à un autre dans la même enceinte.

 SENTIMENS SUR LES VERS.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

Entre tous ces amans dont la jeune ferveur.

Ce mot de *ferveur* est plus propre pour la dévotion que pour l'amour ; mais supposé qu'il fût aussi bon en cet endroit qu'*ardeur* ou *desir*, *jeune* s'y acomoderait fort bien, contre l'avis de l'observateur.

Ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs,

Ou d'un regard propice anime leurs desirs.

La remarque de l'observateur n'est pas considérable, qui juge qu'il falait dire, *ou que d'un regard propice elle anime*, &c. parce que ces deux vers ne contiennent pas deux sens diférens, pour obliger à dire, *ou qu'elle anime.*

Elle n'ôte pas à un, ni donne d'espérance. a)

Il falait, *ni ne donne*, & l'omission de ce *ne*, avec la transposition de *pas un*, qui devait être à la fin, font que la phrase n'est pas française.

D. Ro-

a) Peut-être faudrait-il laisser plus de liberté à la poësie, à l'exemple de tous nos voisins. Ce vers ferait fort beau :

Je ne vous ai ravi ni donné la couronne :

il est très-français, *ni n'ai donné* le gâterait.

D. Rodrigue , surtout , n'a trait en son visage , b)

Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image.

C'est une hyperbole excessive , de dire que chaque trait d'un visage soit une image ; & *haute* , n'est pas une épithète propre en ce lieu ; outre que *surtout* est mal placé , ce qui l'a fait paraître bas à l'observateur.

A passé pour merveille. c)

Cette façon de parler a été mal reprise par l'observateur.

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits.

Les rides marquent les années , mais ne gravent point les exploits.

L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble.

A présent est bas & inutile , comme a remarqué l'observateur , & *qui s'assemble* , n'est pas inutile comme il a crû.

S C E N E II.

Et que tout se dispose à leurs contentemens.

Il eût été mieux à leur contentement.

Deux mots dont tous vos sens doivent être charmés.

Cela est mal repris par l'observateur , parce qu'en poésie tous les sens signifient le sens intérieur , c'est-à-dire de l'ame , & que dans une extrême joie les sens extérieurs même sont comme charmés.

b) N'a trait en son visage est familier. Mais l'hyperbole n'est peut-être pas trop forte ; car il serait très permis de dire , *tous les traits de son visage annoncent un héros.*

c) A passé pour merveille ne se dirait pas aujourd'hui , parce que cette expression est triviale.

Puis-je à de tels discours donner quelque croyance ?

Il valait mieux dire , à ce discours ; car n'ayant dit que deux mots , on ne peut pas dire qu'elle ait fait des discours.

S C E N E III.

L'informer avec soin comme va son amour.

L'observateur a bien repris cet endroit ; il falait dire ; vous informer d'elle.

Madame , toutefois.

En cet hémistiche , toutefois est mal placé.

Mets la main sur mon cœur ,

Et voi comme il se trouble au nom de son vainqueur.

En tout cet endroit le nom de *Rodrigue* n'a point été prononcé. Elle veut peut-être entendre son nom par ce *jeune chevalier* , mais il le désigne seulement , & ne le nomme pas.

Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage.

Ce dernier mot ne dit pas assez , pour signifier *ma gloire court fortune*.

A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne.

Dédaigne dit trop pour sa passion , car en effet elle l'estimait : elle voulait dire , *pour ce que je devrais dédaigner*.

Je le crains & souhaite.

L'usage veut que l'on répète l'article *le* , d'autant plus que les deux verbes sont de signification fort différente , & qu'autrement le mot de *souhaite* , sans l'article , fait attendre quelque chose ensuite.

Ma gloire & mon amour ont tous deux tant d'apas ,

Que je meurs s'il s'achève & ne s'achève pas.

Le premier vers ne s'entend point, & le second est bien repris par l'observateur : il falait dire, *s'il s'achève & s'il ne s'achève pas* ; parce que cet & conjoint ce qui se doit séparer.

A vos esprits flotans.

L'observateur a mal repris cet endroit, parce que les passions sont comme des vents qui agitent l'esprit, & donnent lieu à la métaphore ; & quant au pluriel *esprits*, il se peut fort bien mettre en poésie pour signifier l'*esprit*.

Pour souffrir la vertu si longtems au suplice.

Cette expression n'est pas achevée : on ne dit point, *souffrir quelqu'un au suplice*, mais bien *souffrir que quelqu'un soit au suplice* ; outre qu'*être au suplice* laisse une fâcheuse image en l'esprit.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

Ce vers est beau, & l'observateur l'a mal repris, parce qu'elle ne pouvait rien espérer de plus avantageux pour sa guérison, que de voir *Rodrigue* tellement lié à *Chimène*, qu'elle n'eût plus lieu d'espérer sa possession.

Par vos commandemens Chimène vous vient voir.

Ce vers est bas, & la façon de parler n'est pas française ; parce qu'on ne dit point, *un tel vous vient voir par vos commandemens*.

Cet hyménée à trois également importe.

Ce vers est mal tourné, & à trois après *hyménée* dans le repos du vers, fait un fort mauvais effet.

Vous élève en un rang.

Cela n'est pas français : il faut dire , *élever à un rang.*

Mais le roi m'a trouvé plus propre à son desir.

Ce n'est pas bien parler de dire , *plus propre à son desir.*

Il falait dire , *plus propre à son service* , ou bien , *plus selon son desir.*

Instruisez - le d'exemple. d)

Cela n'est pas français : il falait dire , *instruisez - le par l'exemple de* , &c.

Ressouvenez & enseignez , ne font pas bonnes rimes.

Ordonner une armée. e)

Ce n'est pas bien parler français , quelque sens qu'on lui veuille donner , & ne signifie point , ni mettre une armée en bataille , ni établir dans une armée l'ordre qui y est nécessaire.

Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres loix ,

Et si vous ne m'aviez , vous n'auriez plus de rois.

Il y a contradiction en ces vers ; car par la même raison qu'ils passeraient sous d'autres loix , ils pourraient avoir d'autres rois.

Le prince pour essai de générosité.

L'observateur reprend mal cet endroit , en ce qu'il dit

d) Instruire d'exemple me paraît faire un très - bel effet en poésie. Cette expression même semble y être devenue d'usage. *Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros.*

e) Puisqu'on ne peut rendre ce mot que par une périphrase , il vaut mieux que la périphrase ; il répond à ordinaire ; il est plus énergique qu'arranger , disposer.

qu'il y a quelque consonance d'*essai* avec *générosité*, car il n'y en a point.

Gagner des combats.

L'observateur a repris cette façon de parler avec quelque fondement, parce qu'on ne saurait dire qu'improprement *gagner des combats*. f)

Parlons en mieux, le roi.

L'observateur a repris ce vers avec trop de rigueur, pour avoir la césure mauvaise; car cela se souffre quelquefois aux vers de théâtre, & même en quelques lieux a de la grace dans les interlocutions, pourvu que l'on en use rarement.

Le premier dont la race a vû rougir son front.

L'observateur a eu raison de remarquer qu'on ne peut dire, *le front d'une race*. g)

Mon ame est satisfaite,

Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

Il y a contradiction en ces deux vers, de dire en même tems que son ame soit satisfaite, & que ses yeux reprochent à sa main une défaite honteuse, & qui par conséquent lui doit donner du déplaisir. h)

f) Si on gagne des batailles, pourquoi ne gagnerait-on pas des combats?

g) Pourquoi si on anime tout en poésie, une race ne pourra-t-elle pas rougir? pourquoi ne lui pas donner un front comme des sentimens?

h) Y a-t-il contradiction? je suis satisfait, je suis vengé; mais je l'ai été trop aisément.

S C E N E V.

Nouvelle dignité fatale à mon bonheur!

Faut-il de votre éclat voir triompher le comte?

Triompher de l'éclat d'une dignité, ce sont de belles paroles qui ne signifient rien. i)

Qui tombe sur mon chef.

L'observateur est trop rigoureux de reprendre ce mot de *chef* k), qui n'est point tant hors d'usage qu'il dit.

S C E N E VI.

Je le remets au tien pour venger & punir.

Venger & punir est trop vague, car on ne fait qui doit être vengé, ni qui doit être puni.

Au surplus.

Ce terme est bien repris par l'observateur pour être bas, mais la faute est légère.

Se faire un rempart de funeraillles. l)

L'observateur a bien repris cet endroit, car le mot de *funeraillles* ne signifie point des corps morts.

Plus l'ofenseur est cher.

L'observateur a quelque fondement en sa reprehension, de dire que ce mot *ofenseur* n'est pas en usage; toutefois étant à souhaiter qu'il y fût, pour opposer à ofensé, cette hardiesse n'est pas condamnable.

S C E N E VII.

m) L'un échaufe mon cœur, l'autre retient mon bras.

i) N'est-il pas permis en poésie de triompher de l'éclat des grands?

k) Ce mot a vieilli.

Echauffer, est un verbe trop comun à toutes les deux passions. Il en falait un qui fût propre à la vengeance, & qui le distinguât de l'amour ; & même le mot de *flamme* qui fuit, semble le désirer plutôt pour la maîtresse que pour le père.

A mon aveuglement rendez un peu de jour.

L'observateur n'a pas bien repris en cet endroit, parce que l'on peut dire *l'aveuglement* pour *l'esprit aveuglé*.

Je dois à ma maîtresse aussi-bien qu'à mon père.

Je dois est trop vague *n*). Il devait être déterminé à quelque chose qui exprimât ce qu'il doit.

Allons, mon ame.

L'observateur n'a pas eu raison de blâmer cette façon de parler, parce qu'elle est en usage, & que l'on parle souvent à soi en s'adressant à une des principales parties de soi-même, comme *l'ame* & le *cœur*.

Et puisqu'il faut mourir.

Ces paroles ne sont pas une exclamation, comme le remarque l'observateur, & ont un fort bon sens; puisqu'elles veulent dire que *Rodrigue* étant réduit à la nécessité de mourir quoi qu'il pût arriver, il aime mieux mourir sans ofenser *Chimène*, qu'après l'avoir ofensée.

l) *Funerailes* alors signifiait *funus*, & n'était pas uniquement attaché à l'idée d'enterrement.

m) *Echaufe* n'est pas mauvais, *anime* ferait plus noble.

n) L'usage s'est depuis déclaré pour *Corneille*. On dit très-bien : *Je dois à la nature encor plus qu'à l'amour.*

Dont mon ame égarée.

L'observateur n'a pas bien repris ce mot *égarée*, qui n'est point inutile, marquant le trouble de l'esprit.

Allons, mon bras.

L'observateur devait plutôt reprendre : *Allons, mon bras*, qu'*allons, mon ame*, o) parce qu'encor que le bras se puisse quelquefois prendre pour la personne, il ne s'acorde pas bien avec *aller*.

Dois-je pas à mon père avant qu'à ma maîtresse.

Il fait la même faute qu'auparavant, il devait déterminer ce qu'il devait.

Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.

L'observateur n'a pas bien repris cet endroit ; car métaphoriquement le sang qui a été reçu des ayeux, est fouillé, par les mauvaises actions ; & ce vers est fort beau.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

Quand je lui fis l'afront.

Il n'a pu dire, *je lui fis*, car l'action vient d'être faite : il falait dire, *quand je lui ai fait*, puisqu'il ne s'était point passé de nuit entre deux.

Ce grand courage, grandeur de l'ofense, grand crime, & quelque grand qu'il fût.

o) Une ame va-t-elle mieux qu'un bras ?

p) Cette faute est de l'espagnol.

q) Si un homme pouvait dire de lui qu'il a de l'ardeur dans les yeux,

L'observateur est trop rigoureux de reprendre ces répétitions, dont la première n'est pas considérable, étant éloignée de cinq vers; & en la seconde la répétition de *quelque grand qu'il soit*, est entièrement nécessaire, & a même de la grace.

Qui passent le comun des satisfactions.

Cette façon de parler est des plus basses, & peu française.

Sont plus que suffisans.

L'observateur l'a bien repris, non pas en ce qu'il dit que cette façon de parler ne signifie rien, car elle est aisément entendue, mais en ce qu'elle est basse.

S C E N E II.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,

La vaillance & l'honneur de son tems? le sais-tu?

On ne doit parler ainsi que d'un homme mort; car *don Diégue* étant vivant, son fils devait croire qu'il était encore la vertu & l'honneur de son tems: il devait dire, *est la même vertu*, &c.

Le comte répond, *peut-être p)*, mais c'est mal répondu, car absolument on doit savoir ou non quelque chose.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,

Sais-tu que c'est son sang? q)

Une ardeur ne peut être appelée sang, par métaphore ni autrement.

y aurait-il une faute à dire que cette ardeur vient de son père, que c'est le sang de son père? n'est-ce pas le sang qui plus ou moins animé rend les yeux vifs ou éteints?

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

Après avoir dit ces mots, le grand discours qui fuit jusqu'à la fin de la scène est hors de saison. r)

S C E N E III.

Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'acorder.

L'observateur a mal repris cet endroit, car on dit *s'acorder* pour être *acordé*.

Et de ma part mon ame.

Cela est mal dit; mais pour, *fera l'impossible*, l'observateur l'a mal repris, car l'usage a reçu *faire l'impossible*, pour dire, *faire tout ce qui est possible*.

Les hommes valeureux le font du premier coup.

L'observateur n'a pas eu sujet de reprendre la bassesse du vers, ni la phrase *du premier coup*; mais il le devait reprendre comme impropre en ce lieu, puisqu'il se dit d'une action, & non d'une habitude.

Les affronts à l'honneur ne se réparent point.

On dit bien *faire affront à quelqu'un*, mais non pas *faire affront à l'honneur de quelqu'un*. s)

Quel comble à mon ennui! t)

Cette phrase n'est pas française.

r) Cependant on entend les vers suivans avec plaisir : *Et la valeur n'attend pas le nombre des années*, est devenu un proverbe.

s) Cette censure détruirait toute poésie; on dit très-bien, il outrage mon amour, ma gloire.

t) On dit, c'est le comble de ma douleur, de ma joie : si ces tours n'étaient pas admis, il ne faudrait plus faire de vers.

u) *Cheoir* n'est plus d'usage.

S C E N E V.

Vous laissez cheoir ainsi ce glorieux courage.

Contre l'opinion de l'observateur, ce mot de *cheoir* u) n'est point si fort impropre en ce lieu qu'il ne se puisse supporter: celui d'*abatre* eût été sans doute meilleur, & plus dans l'usage.

Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat.

L'observateur a mal repris *s'abat*, & il n'y a point d'équivoque vicieuse avec *Sabat*; mais il devait remarquer qu'il falait dire *est abatu*, & non pas *s'abat*.

Et ses nobles journées x)

Porter de là les mers ses hautes destinées.

L'observateur a bien repris *ses nobles journées*, car on ne dit point *les journées d'un homme*, pour exprimer les combats qu'il a faits; mais on dit bien, *la journée d'un tel lieu*, pour dire la bataille qui s'y est donnée: & il devrait encor ajouter que de nobles journées qui portent de hautes destinées au-delà des mers, font une confusion de belles paroles, qui n'ont aucun sens raisonnable.

Arborer ses lauriers. y)

Est bien repris par l'observateur, parce que l'on ne peut

x) On difait alors, *les journées d'un homme*; & il en est resté cette façon de parler triviale: *Il a tant fait par ses journées*: mais c'est dans le stile comique.

y) *Arborer ses lauriers*, ne veut pas dire, *mettre des lauriers en terre pour les faire croître*, planter des lauriers: mais comme on coupait des branches de laurier en l'honneur des vainqueurs, c'était les arborer que de les porter en triomphe, les montrer de loin comme s'ils étaient des arbres véritables. Ces figures ne font-elles pas permises dans la poésie?

pas dire, *arborer un arbre* : le mot d'*arborer* ne se prend que pour des choses que l'on plante figurément en façon d'arbres, comme des étendarts.

Mais, madame, voyez où vous portez son bras.

Cette façon de parler est si hardie, qu'elle en est obscure.

Je veux que ce combat demeure pour certain.

Outre que cette phrase est basse, elle est mauvaise, & l'auteur n'exprime pas bien par-là, *je veux que ce combat se soit fait.*

Votre esprit va-t-il point bien vite pour sa main ?

Cette pointe est mauvaise.

Que veux-tu ? je suis fôle, & mon esprit s'égare,

Mais c'est le moindre mal que l'amour me prépare.

Il y a de la contradiction dans le sens de ces vers ; car comment l'amour lui peut-il préparer un mal qu'elle sent déjà ? Elle pouvait bien dire, *c'est un petit mal en comparaison de ceux que l'amour me prépare.*

S C E N E VI.

Je l'ai de votre part longtems entretenu. z)

On dit bien, *je lui ai parlé de vôtre part*, ou bien, *je l'ai entretenu de ce que vous m'avez comandé de lui dire de votre part* ; mais on ne peut dire, *je l'ai entretenu de votre part.*

On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle. a)

z) Je ne crois pas qu'on puisse trouver la moindre faute dans ce vers.

a) *Tout bouillant encor de sa querelle*, me semble très-poétique, très-énergique & très-bon.

b) Qu'on fasse attention aux mœurs de ce tems là, à la fierté des sei-

On ne peut dire, *bouillant d'une querelle*, comme on dit, *bouillant de colère*.

*J'obéis & me tais ; mais de grace encor, sire ,
Deux mots en sa défense.*

Après avoir dit, *jobéis & me tais*, il ne devait point continuer de parler : car ce n'est pas se vouloir taire, que de demander à dire deux mots en sa défense.

Et c'est contre ce mot qu'a résisté le comte.

Résister contre un mot n'est pas parler français : il eût pû dire, *s'obstiner sur un mot*.

*Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur ,
Et vous obéirait s'il avait moins de cœur.*

D. Sanche pèche fort contre le jugement en cet endroit, *b)* d'oser dire au roi que le comte trouve trop de rigueur à lui rendre le respect qu'il lui doit, & encor plus quand il ajoute, qu'il y aurait de la lâcheté à lui obéir.

Comandez que son bras nourri dans les alarmes.

On ne peut dire, *un bras nourri dans les alarmes*, & il a mal pris en ce lieu la partie pour le tout.

*Vous perdez le respect , mais je pardonne à l'âge ,
Et j'estime l'ardeur en un jeune courage.*

Le roi estime sans raison cette ardeur, qui fait perdre le respect à *don Sanche* ; c'était beaucoup de lui pardonner.

A quelque sentiment que son orgueil m'oblige , c)

gneurs, au peu de pouvoir des rois, & on verra que ceux qui rédigèrent ces remarques avaient une autre idée de la puissance royale que les guerriers du treizième siècle.

c) M'oblige ne peut-il pas très-bien être substitué à *m'ait obligé* ?

Sa perte m'affaiblit, & son trépas m'afflige.

Toutes les parties de ce raisonnement sont mal rangées ; car il falait dire , *A quelque ressentiment que son orgueil m'ait obligé, son trépas m'afflige à cause que d) sa perte m'affaiblit.*

S C E N E VII.

Par cette triste bouche elle empruntait ma voix. e)

Chimène paraît trop subtile en tout cet endroit, pour une affligée.

*Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a suivi la victoire.*

D. Diégué devait exprimer ses sentimens devant son roi avec plus de modestie. *f)*

*L'orgueil dans votre cœur l'a fait presqu'à vos yeux,
Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse.*

Il falait dire, & *a souillé*, car *l'a fait*, ne peut pas régir *souillé*.

Du crime glorieux qui cause nos débats,

Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras. g)

On peut bien donner une tête & des bras à quelques corps figurés, comme par exemple à une armée; mais non pas à des actions, comme des crimes, qui ne peuvent avoir ni têtes ni bras.

d) *A cause que* ferait tout languir, & le roi peut très-bien s'affliger de la perte d'un homme qui l'a servi longtems, sans même songer qu'il pouvait servir encore. Ce sentiment est bien plus noble.

e) Ce défaut est de l'espagnol; & en effet, ces subtilités, ces recherches d'esprit, ces déclamations refroidissent beaucoup le sentiment.

f) Oui dans nos mœurs, oui dans les règles de nos cours, mais non dans les tems de la chevalerie.

*Et loin de murmurer d'un injuste décret ,
Mourant sans deshonneur , je mourai sans regret.*

Il offense le roi , le croyant capable de faire un décret injuste ; mais il pouvait dire , *loin d'acuser d'injustice le décret de ma mort.*

Qu'un meurtrier périsse.

Ce mot de *meurtrier* , qu'il répète souvent , le faisant de trois syllabes , n'est que de deux. *h)*

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

Elvire.

Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?

Rodrigue.

Jamais un meurtrier s'ofrit-il à son juge ?

Soit que *Rodrigue* veuille consentir au sens d'*Elvire* , soit qu'il y veuille contrarier *i)* , il y a grande obscurité en ce vers , & il semble qu'il conviendrait mieux au discours d'*Elvire* qu'au sien.

S C E N E II.

Employez mon épée à punir le coupable.

g) Cette faute est de l'espagnol.

h) *Meurtrier* , *sangler* &c. font de trois syllabes. Ce serait faire une contraction très - vicieuse , & prononcer *sangler* , *meurtrer* , que de réduire ces trois syllabes très - distinctes à deux.

i) *Y contrarier.*] Ce verbe ne se dit plus avec le datif ; on dit , *contrarier une opinion* , *s'y opposer* , *la contredire* , &c.

Employez mon amour à venger cette mort.

La bienséance eût été mieux observée, k) s'il se fût mis en devoir de venger *Chimène*, fans lui en demander la permission.

S C E N E III.

Pleurez, pleurez, mes yeux, &c.

Cet endroit n'est pas bien repris par l'observateur ; car cette phrase, *fondez-vous en eau*, ne donne aucune vilaine idée comme il dit. Il eût été mieux à la vérité de dire, *fondez-vous en larmes* : & à bien considérer ce qui suit, encor qu'il semble y avoir quelque confusion, toutefois il ne s'y trouve point trois moitiés comme il l'estime.

Si je pleure ma perte, & la main qui l'a faite.

On ne peut dire *la main qui a fait la perte*, pour dire *la main qui l'a causée* ; car c'est *Chimène* qui a fait la perte, & non pas la main de *Rodrigue*. Ce n'est pas bien dit aussi, *je pleure la main*, pour dire, *je pleure de ce que c'est cette main qui a fait le mal*.

En ce dur combat de colère & de flame.

Flame en ce lieu est trop vague pour désigner *l'amour*, l'oposant à *colère*, où il y a du feu aussi-bien qu'en l'amour.

Il déchire mon cœur sans partager mon ame.

L'ob-

k) Point du tout ; ce n'était pas l'usage de la chevalerie ; il fallait qu'un champion fût avoué par sa dame : & de plus, *don Sanche* ne devait pas s'exposer à déplaire à sa maîtresse, s'il était vainqueur d'un homme que *Chimène* eût encor aimé.

L'observateur l'a bien repris , car cela ne veut dire , si non , *il déchire mon cœur sans le déchirer.*

Quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir.

Cette façon de parler n'est pas française ; il fallait dire , *quelque pouvoir que mon amour ait sur moi.*

Rodrigue m'est bien cher , son intérêt m'afflige.

Ce mot d'*intérêt* étant comun au bien & au mal , ne s'acorde pas justement avec *afflige* , qui n'est que pour le mal ; il fallait dire , *son intérêt me touche* , ou *sa peine m'afflige.*

Mon cœur prend son parti , mais contre leur effort ,

Je sais que je suis fille , & que mon père est mort.

C'est mal parler de dire , *contre leur effort je sais que je suis fille , & que mon père est mort.*

N'en pressez point d'effet.

Il fallait dire , *l'effet.*

Quoi ! j'aurai vû mourir mon père entre mes bras ?

Elle avait dit auparavant , qu'il était mort *l)* quand elle arriva sur le lieu.

S C E N E I V.

Soûlez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre.

Cette phrase , *empêcher de vivre* , est trop faible pour dire , *de me faire mourir* , principalement en lui présentant son épée afin qu'elle le tue.

l) Le comte venait d'expirer , quand *Chimène* a été témoin de ce spectacle. Elle est très-bien fondée à dire , Je l'ai vû mourir entre mes bras. Ce n'est pas assurément une hyperbole trop forte , c'est le langage de la douleur.

Quoi ! du sang de mon père encor toute trempée !

L'observateur est trop rigoureux de reprendre ce vers, à cause du semblable qui est dans un autre lieu : ce n'est point stérilité, si l'on n'en veut acuser *Homère & Virgile*, qui répètent plusieurs fois de mêmes vers.

Sans quitter l'envie.

L'observateur ne devait point reprendre cette phrase, qui se peut souffrir.

Et veut tant que j'expire.

Cela n'est pas français, pour dire, *jusqu'à tant que j'expire.*

D'avoir fui l'infamie.

Fui est de deux syllabes. *m)*

Perdu & éperdu ne peuvent rimer, à cause que l'un est le simple, & l'autre le composé. *n)*

Aux traits de ton amour, ni de ton désespoir.

Ce vers est beau, & a été mal repris par l'observateur ; & *effets* au lieu de *traits*, n'y ferait pas bien comme il pense.

Va, je ne te hais point.

Rodrigue. *Tu le dois.*

Ces termes, *tu le dois*, sont équivoques *o)* ; on pourrait entendre, *tu dois ne me point haïr* ; toutefois la passion est si belle en cet endroit, que l'esprit se porte de lui-même au sens de l'auteur.

m) *Fui* est d'une seule syllabe, comme *lui, bruit, cuit.*

n) *Perdu & éperdu* signifiant deux choses absolument différentes, laissons aux poètes la liberté de faire rimer ces mots. Il n'y a pas assez de rimes dans le genre noble pour en diminuer encor le nombre.

o) Non assurément, ils ne sont point équivoques ; le sens est si clair,

Malgré des feux si beaux qui rompent ma colère.

Il passe mal d'une métaphore à une autre, & ce verbe rompre ne s'acomode pas avec feux.

Vigueur, vainqueur, trompeur, & peur.

L'observateur a tort d'acuser ces rimes d'être fausses. Il voulait dire seulement qu'elles sont trop proches les unes des autres, ce qui n'est pas considérable.

S C E N E V.

Mes ennuis cessés.

L'observateur a mal repris cet endroit; *cessés* est bien dit en poëme pour *apaisés* ou *finis*.

S C E N E V I.

Où fut jadis l'afront.

L'observateur a bien repris en ce lieu le mot *jadis*, qui marque un tems trop éloigné.

*L'honneur vous en est dû, les cieux me sont témoins,
Qu'étant sorti de vous je ne pouvais pas moins.*

Il prend hors de propos *les cieux à témoins*, en ce lieu.

L'amour n'est qu'un plaisir, & l'honneur un devoir. p)

Il falait dire, *l'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir*; car *n'est que* ici ne régit pas *un devoir*, autrement il semblerait que contre son intention il les voulût mépriser l'un & l'autre.

qu'il est impossible de s'y méprendre; & si c'est une licence en poësie, c'est une très-belle licence.

p) C'est encor ici la même observation; il y a peut-être un léger défaut de grammaire: mais la force, la vérité, la clarté du sens font disparaître ce défaut,

Et vous m'osez pousser à la honte du change. q)

Ce n'est point bien parler, que de dire, *vous me conseillez de changer*; on ne dit point *pousser à la honte*.

La flote, &c. vient surprendre la ville.

Il falait dire, *vient pour surprendre*, parce que celui qui parle est dans la ville, & est assuré qu'il ne sera point surpris, puisqu'il fait l'entreprise, sans être d'intelligence avec les ennemis.

Et le peuple en alarmes.

Il falait dire, *en alarme*, au singulier. r)

Venaient m'offrir leur vie à venger ma querelle.

Il eût été bon de dire, *venaient s'offrir à venger ma querelle*; mais disant, *Venaient m'offrir leur vie*, il falait dire, *pour venger ma querelle*.

A C T E I V.

S C E N E I I I.

L'éfroi de Grenade & Tolède.

Il falait répéter le *de*, & dire, *de Grenade & de Tolède. s)*

Epargne ma honte.

Cela ne signifie rien, car *honte* n'est pas bien pour *pu-deur*, ou *modestie*.

q) Le mot de *pousser* n'est pas noble; mais il ferait beau de dire, *Vous me forcez à la honte, vous m'entraînez dans la honte.*

r) On dit encor mieux *en alarmes* au pluriel qu'au singulier en poésie.

s) Il y a bien des occasions où le poëte est obligé de supprimer ce *de*.

z) La moitié d'une armée, un gros détachement même, n'est point

Et le sang qui m'anime.

L'observateur n'a pas bien repris cet endroit , puisque tous les poètes ont usé de cette façon de parler , qui est belle.

Solicita mon ame encor toute troublée.

Solicita mon ame seulement n'est pas assez dire. Il falait ajouter de quoi elle avait été sollicitée.

Leur brigade était prête.

t) Contre l'avis de l'observateur , le mot de *brigade* se peut prendre pour un plus grand nombre que de *cinq cent*. Il est vrai qu'en terme de guerre , on n'appelle *brigade* que ce qui est pris d'un plus grand corps ; & quelquefois on peut appeler *brigade* la moitié d'une armée que l'on détache pour quelque effet : mais en terme de poésie on prend *brigade* pour *troupe* , de quelque façon que ce soit.

Et paraître à la cour eût hazardé ma tête.

Il falait dire , *c'eût été hazarder ma tête* ; car on ne peut faire un substantif de *paraître* , pour régir *eût hazardé*.

Marcher en si bon équipage.

L'observateur a eu raison de dire qu'il eût été mieux de mettre *en bon ordre* , qu'*en bon équipage* ; car ils allaient au combat , & non pas en voyage. Mais il a tort de dire que le mot d'*équipage* soit vilain.

J'en cache les deux tiers aussi-tôt qu'arrivés.

u) Cette façon de parler n'est pas française. Il falait

apelé *brigade* ; & ce mot *brigade* n'est plus d'usage en poésie.

u) *Aussi-tôt qu'arrivés* est bien plus fort , plus énergique , plus beau en poésie , que cette expression aussi languissante que régulière , *Aussi-tôt qu'ils furent arrivés*.

dire, *aussi-tôt qu'ils furent arrivés*, ou, *ils furent cachés aussi-tôt qu'arrivés*.

Les autres au signal de nos vaisseaux répondent.

Ce vers est si mal rangé, qu'on ne fait si c'est le *signal des vaisseaux*, ou si *des vaisseaux on répond au signal*.

Et leurs terreurs s'oublent.

L'observateur n'a pas plus de raison de condamner *s'oublent* que *s'acorder*, comme il a été remarqué auparavant.

Rétablit leur désordre.

On ne dit point *rétablir le désordre*, mais bien *rétablir l'ordre*.

Nous laissent pour adieux des cris épouvantables.

On ne dit point, *laisser un adieu*, ni *laisser des cris*, mais bien *dire adieu*, & *jetter des cris*; outre que les vaincus ne disent jamais adieu aux vainqueurs.

S C E N E I V.

Contrefaites le triste.

L'observateur n'a pas eu raison de reprendre cette façon de parler, qui est en usage; mais il est vrai qu'elle est basse dans la bouche du roi. x)

Au milieu des lauriers.

L'observateur n'a pas eu sujet de blâmer l'auteur d'avoir parlé huit ou dix fois de *lauriers*, dans un poème de si longue étendue.

x) Elle est basse dans la bouche de tout personnage tragique.

y) On peut encor observer qu'*avoir le dessus des ennemis*, est une expression trop populaire.

SCENE V.

y) *Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,
Il est mort à nos yeux des coups qu'ils a reçus.*

Quand un homme est mort, on ne peut dire qu'il a le dessus des ennemis, mais bien, il a eu.

Reprends ton allégresse.

Le roi proposerait mal-à-propos à Chimène, qu'elle reprît son allégresse, si elle n'avait fait paraître plus d'amour pour Rodrigue, que de ressentiment pour la mort de son père.

Sire, ôtez ces faveurs qui terniraient sa gloire.

Cela n'est pas bien dit pour signifier, *ne lui faites point de ces faveurs qui terniraient sa gloire*; car on ne peut dire, ôter des faveurs que celles que peut donner ou ôter une maîtresse; mais ce n'est pas ainsi que s'entendent les faveurs en ce lieu.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mon amour vous le doit, & mon cœur qui soupire

N'ose sans votre aveu sortir de votre empire. z)

Cette expression *qui soupire*, est imparfaite. Il falait di-

z) On pourrait dire encor qu'un cœur qui n'ose sortir du monde & de l'empire de sa maîtresse sans l'ordre de la dame, est une idée romanesque qui éteint dans cet endroit la chaleur de la passion, & que tout ce qui est guindé, recherché, affecté, est froid.

re, qui soupire pour vous, & par le second vers il semble qu'il demande plutôt permission de changer d'amour que de mourir.

Va combattre D. Sanche, & déjà désespère.

Il eût été plus à propos d'ajouter à *désespérer*, ou de *La victoire*, ou de *vaincre*; car le mot *désespère* semble ne dire pas assez tout seul.

Quand mon honneur y va.

Cette phrase a déjà été reprise; il falait dire, *quand il y va de mon honneur.*

S C E N E I I.

Mon cœur ne peut obtenir dessus mon sentiment.

Cela est mal dit pour exprimer, *mon cœur ne peut obtenir de lui-même*. Car il distingue le cœur du sentiment, qui en ce lieu ne font qu'une même chose.

S C E N E I I I.

Que ce jeune seigneur endosse le harnois. a)

L'observateur ne devait pas reprendre cette phrase, qui n'est point hors d'usage, comme les termes qu'il allègue.

Puisse l'autoriser à paraître apaisée.

Ce vers ne signifie pas bien, *puisse lui donner lieu de s'apaiser, sans qu'il y aille de son honneur. b)*

S C E N E I V.

Et mes plus doux souhaits sont pleins d'un repentir.

a) On endossait effectivement alors le harnois. Les chevaliers portaient cinquante livres de fer au moins. Cette mode ayant fini, *endosser le harnois* a cessé d'être en usage. Boileau a dit, *dormir en plein champ le harnois sur le dos*, mais c'est dans une satire.

Il fallait mettre plutôt *pleins de repentir*, car le mot de *pleins* ne s'accorde pas avec *un*; & puis le repentir n'est pas dans les souhaits, mais il peut suivre les souhaits. Il fallait dire, *sont suivis de repentir*.

*Mon devoir est trop fort & ma perte trop grande,
Et ce n'est pas assez pour leur faire la loi.*

On peut dire, *faire la loi à un devoir*, pour dire le surmonter, & non pas à une perte.

Et le ciel ennuyé de vous être si doux.

Cela dit trop pour une personne dont on a tué le père le jour précédent.

De son côté me panche.

Il fallait dire, *me fasse pancher*; ce verbe n'est point actif, mais neutre.

S C E N E V.

Madame, à vos genoux j'apporte cette épée.

On peut bien apporter une épée aux pieds de quelqu'un, mais non pas aux genoux. c)

Ministre déloyal de mon rigoureux sort.

D. Sanche n'était point déloyal, puisqu'il n'avait fait que ce qu'elle lui avait permis de faire, & qu'il ne lui avait manqué de foi en nulle autre chose.

LE cinquième article des observations comprend les

b) Cette critique paraît trop sévère. Il me semble que l'auteur dit ce qu'on lui reproche de n'avoir pas dit.

c) On apporte aux genoux comme aux pieds.

larcins *d*) de l'auteur , qui sont ponctuellement ceux que l'observateur a remarqués. Mais il faut tomber d'accord que ces traductions ne font pas toute la beauté de la pièce. Car outre que nous remarquerons qu'en bien peu des choses imitées il est demeuré au-dessous de l'original , & qu'il en a rendu quelques-unes meilleures qu'elles n'étaient , nous trouvons encore qu'il y a ajouté beaucoup de pensées qui ne cèdent en rien à celles du premier auteur.

TElles sont les sentimens de l'académie française, qu'elle met au jour , plutôt pour rendre témoignage de ce qu'elle pense sur le *Cid*, que pour donner aux autres des règles de ce qu'ils en doivent croire. Elle s'imagine bien qu'elle n'a pas absolument satisfait , ni l'auteur , dont elle marque les défauts ; ni l'observateur , dont elle n'approuve pas toutes les censures ; ni le peuple , dont elle combat les premiers suffrages : mais elle s'est résolue dès le commencement à n'avoir point d'autre but que de satisfaire à son devoir ; elle a bien voulu renoncer à la complaisance , pour ne pas trahir la vérité ; & de peur de tomber dans la faute dont elle accuse ici le poëte , elle a moins songé à plaire qu'à profiter. Son équitable sévérité ne laissera pas de contenter ceux qui aimeront mieux le plaisir d'une véritable connaissance , que celui d'une douce illusion , & qui n'apporteront pas tant de soin pour s'empêcher d'être utilement trompés , qu'ils semblent en avoir pris jusques à cette

d) Le mot *larcins* est dur. Traduire les beautés d'un ouvrage étranger , enrichir sa patrie , & l'avouer , est-ce là un larcin ?

heure pour se laisser tromper agréablement. S'il est ainsi, elle se croit assez récompensée de son travail. Comme elle cherche leur instruction, & non pas sa gloire, elle ne demande pas qu'ils prononcent en public contre eux-mêmes. Il lui suffit qu'ils se condamnent en particulier, & qu'ils se rendent en secret à leur propre raison. Cette même raison leur dira ce que nous leur disons, si-tôt qu'elle pourra reprendre sa première liberté : & secouant le joug qu'elle s'était laissé mettre par surprise, elle éprouvera qu'il n'y a que les fausses & imparfaites beautés qui soient proprement de courtes tyrannies. Car les passions violentes bien exprimées, font souvent en ceux qui les voyent, une partie de l'effet qu'elles font en ceux qui les ressentent véritablement. Elles ôtent à tous la liberté de l'esprit, & font que les uns se plaisent à voir représenter les fautes que les autres se plaisent à comettre. Ce sont ces puissans mouvemens, qui ont tiré des spectateurs du *Cid* cette grande approbation, & qui doivent aussi la faire excuser. L'auteur s'est facilement rendu maître de leur ame, après y avoir excité le trouble & l'émotion ; leur esprit flaté par quelques endroits agréables, est devenu aisément flatteur de tout le reste, & les charmes éclatans de quelques parties leur ont donné de l'amour pour tout le corps. S'ils eussent été moins ingénieux, ils eussent été moins sensibles ; ils eussent vû les défauts que nous voyons en cette pièce, s'ils ne se fussent point trop arrêtés à en regarder les beautés ; & si on leur peut faire quelque reproche, au moins n'est-ce pas celui qu'un ancien poëte faisait aux Thébains, quand il disait qu'ils étaient trop grossiers pour être trom-

pés. Et sans mentir, les savans mêmes doivent souffrir avec quelque indulgence les irrégularités d'un ouvrage, qui n'aurait pas eu le bonheur d'agrèer si fort au comun, s'il n'avait des graces qui ne sont pas comunes. Il devait penser que l'abus étant si grand dans la plûpart de nos poèmes dramatiques, il y aurait peut-être trop de rigueur à condamner absolument un homme, pour n'avoir pas surmonté la faiblesse, ou la négligence de son siècle, & à estimer qu'il n'aurait rien fait du tout, parce qu'il n'aurait point fait de miracles. Toutefois ce qui l'excuse ne le justifie pas, & les fautes mêmes des anciens, qui semblent devoir être respectées pour leur vieillesse, ou si on l'ose dire, pour leur immortalité, ne peuvent pas défendre les siennes. Il est vrai que celles-là ne sont presque considérées qu'avec révérence, d'autant que les unes étant faites devant les règles, sont nées libres & hors de leur juridiction; & que les autres par une longue durée ont comme aquis une prescription légitime. Mais cette faveur qui à peine met à couvert ces grands hommes, ne passe point jusqu'à leurs successeurs. Ceux qui viennent après eux héritent bien de leurs richesses, mais non pas de leurs privilèges; & les vices d'*Euripide* ou de *Sènèque* ne sauraient faire approuver ceux de *Guillen de Castro*. L'exemple de cet auteur espagnol serait peut-être plus favorable à nôtre auteur français, qui s'étant comme engagé à marcher sur ses pas, semblait le devoir suivre également parmi les épines & parmi les fleurs, & ne le pouvoir abandonner, quelque bon ou mauvais chemin qu'il tint, sans une espèce d'infidélité. Mais outre que les fautes sont esti-

mées volontaires , quand on se les rend nécessaires volontairement , & que lorsqu'on choisit une servitude , on la doit au moins choisir belle , il a bien fait voir lui-même , par la liberté qu'il s'est donnée de changer plusieurs endroits de ce poëme , qu'en ce qui regarde la poësie on demeure encor libre après cette sujétion. Il n'en est pas de même dans l'histoire , qu'on est obligé de rendre telle qu'on la reçoit. Il faut que la créance qu'on lui donne soit aveugle , & la déférence que l'historien doit à la vérité , le dispense de celle que le poëte doit à la bienséance. Mais comme cette vérité a peu de crédit dans l'art des beaux mensonges , nous pensons qu'à son tour elle y doit céder à la bienséance , qu'être inventeur & imitateur n'est ici qu'une même chose , & que le poëte français qui nous a donné le *Cid* , est coupable de toutes les fautes qu'il n'y a pas corrigées. Après tout il faut avouer , qu'encor qu'il ait fait choix d'une matière défectueuse , il n'a pas laissé de faire éclater en beaucoup d'endroits de si beaux sentimens , & de si belles paroles , qu'il a en quelque sorte imité le ciel c) , qui en la dispensation de ses trésors & de ses graces , donne indifféremment la beauté du corps aux méchantes ames & aux bonnes. Il faut confesser qu'il y a semé un bon nombre de vers excellens , & qui semblent avec quelque justice demander grace pour ceux qui ne le font pas. Aussi les aurions-nous remarqués particulièrement , comme nous avons fait les autres , n'était qu'ils se découvrent assez d'eux-mêmes , & que d'ailleurs nous crain-

c) Cette imitation du ciel fait voir qu'on était éloigné de la véritable éloquence , & qu'on cherchait de l'esprit à quelque prix que ce fût.

drons qu'en les ôtant de leur situation , nous ne leur ôtaffions une partie de leur grace , & que commettant une espèce d'injustice pour vouloir être trop justes , nous ne diminuaffions leurs beautés à force de les vouloir faire paraître. Ce qu'il y a de mauvais dans l'ouvrage , n'a pas laiffé même de produire de bons effets , puisqu'il a donné lieu aux observations qui ont été faites dessus , & qui sont remplies de beaucoup de faveur & d'élégance. De sorte que l'on peut dire que ses défauts ont été utiles , & que sans y penser il a profité aux lieux où il n'a sù plaire. Enfin nous concluons , qu'encor que le sujet du *Cid* ne soit pas bon , qu'il pêche dans son dénouement , qu'il soit chargé d'épisodes inutiles , que la bienséance y manque en beaucoup de lieux , aussi-bien que la bonne disposition du théâtre , & qu'il y ait beaucoup de vers bas , & de façons de parler impures ; néanmoins *d*) la naïveté & la véhémence de ses passions , la force & la délicatesse de plusieurs de ses pensées , & cet agrément inexplicable qui se mêle dans tous ses défauts , lui ont aquis un rang considérable entre les poèmes français de ce genre. Si son auteur ne doit pas toute sa réputation à son mérite , il ne la doit pas toute à son bonheur ; & la nature lui a été assez libérale pour excuser la fortune si elle lui a été prodigue.

Fin des sentimens de l'académie française sur le Cid.

d) Ces dernières lignes font un aveu assez fort du mérite du *Cid*. On en doit conclure que les beautés y surpassent les défauts , & que par le jugement de l'académie *Scudéri* est beaucoup plus condamné que *Cornaille*.

EXCUSE A ARISTE. a)

CE n'est donc pas assez ; & de la part des muses,
Ariste, c'est en vers qu'il vous faut des excuses ;
Et la mienne pour vous n'en plaint pas la façon ;
Cent vers lui coûtent moins que deux mots de
chançon :

Son feu ne peut agir , quand il faut qu'il s'explique
Sur les fantasques airs d'un rêveur de musique ,
Et que pour donner lieu de paraître à sa voix,
De sa bizare quinte il se fasse des loix :
Qu'il ait sur chaque ton ses rimes ajustées ,
Sur chaque tremblement ses syllabes comptées ,
Et qu'une faible pointe à la fin d'un couplet
En dépit de Phébus donne à l'art un soufflet :
Enfin cette prison déplaît à son génie :
Il ne peut rendre hommage à cette tyrannie ;
Il ne se leurre point d'animer de beaux chants ,

a) Voici cette épître de *Corneille* qu'on prétend qui lui attira tant d'ennemis ; mais il est très-vraisemblable que le succès du *Cid* lui en fit bien davantage : elle paraît écrite entièrement dans le goût & dans le stile de *Régnier* , sans grace , sans finesse , sans élégance , sans imagination ; mais on y voit de la facilité & de la naïveté.

Et veut pour se produire avoir la clef des champs.
C'est lors qu'il court d'haleine, & qu'en pleine carrière,
Quitant souvent la terre, en quittant la barrière,
Puis d'un vol élevé se cachant dans les cieux,
Il rit du desespoir de tous ses envieux.
Ce trait est un peu vain, Ariste, je l'avoue ;
b) Mais faut-il s'étonner d'un poète qui se loue ?
Le parnasse, autrefois dans la France adoré,
Faisait pour ses mignons un autre âge doré :
Notre fortune enflait du prix de nos caprices,
Et c'était une banque à de bons bénéfices ;
Mais elle est épuisée, & les vers à présent
Aux meilleurs du métier n'apportent que du vent ;
Chacun s'en donne à l'aise, & souvent se dispense
A prendre par ses mains toute sa récompense.
Nous nous aimons un peu, c'est notre faible à tous ;
Le prix que nous valons, qui le fait mieux que nous ?
Et

b) *Mais faut-il s'étonner d'un poète qui se loue ?*] Le mot *poète*, *ouate*, étaient alors de deux syllabes en vers. *Boileau* qui a beaucoup servi à fixer la langue, a mis trois syllabes à tous les mots de cette espèce.

Si son astre en naissant ne l'a formé poète.

Où sur l'ouate molle éclate le tabis.

c) *Ne les va point quéter de réduit en réduit.*] Ce vers désigne tous ses rivaux qui cherchaient à se faire des protecteurs

Et puis la mode en est , & la cour l'autorise.
 Nous parlons de nous-même avec toute franchise.
 La fausse humilité ne met plus en crédit.
 Je fais ce que je vauz , & crois ce qu'on m'en dit.
 Pour me faire admirer , je ne fais point de ligue :
 J'ai peu de voix pour moi , mais je les ai sans brigue ;
 Et mon ambition pour faire plus de bruit
 c) Ne les va point quêter de réduit en réduit ;
 Mon travail sans apui monte sur le théâtre ;
 Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre :
 Là , sans que mes amis prêchent leurs sentimens ,
 J'arrache quelquefois leurs applaudissemens ;
 Là , content du succès que le mérite donne ,
 Par d'illustres avis je n'éblouis personne ;
 Je fatifais ensemble & peuple & courtifans ;
 Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partifans :
 d) Par leur seule beauté ma plume est estimée :

recteurs & des partifans , & cet endroit les souleva tous.

d) Par leur seule beauté &c. — Je ne dois qu'à moi seul.]
 Ces vers étaient d'autant plus révoltans , qu'il n'avait fait
 encor aucun de ces ouvrages qui ont rendu son nom im-
 mortel. Il n'était connu que par ses premières comédies
 & par sa tragédie de *Médée* , pièces qui seraient igno-
 rées aujourd'hui si elles n'avaient été soutenues depuis
 par ses belles tragédies. Il n'est pas permis d'ailleurs

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée;
Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.
Mais insensiblement je donne ici le change;
Et mon esprit s'égare en sa propre louange :
Sa douceur me séduit, je m'en laisse abuser,
Et me vante moi-même au lieu de m'excuser.
Revenons aux chansons que l'amitié demande.
e) J'ai brûlé fort longtems d'une amour assez grande,
Et que jusqu'au tombeau je dois bien estimer,
Puisque ce fut par-là que j'appris à rimer.
Mon bonheur commença quand mon ame fut prise.
Je gagnai de la gloire en perdant ma franchise.
Charmé de deux beaux yeux, mon vers charma la
cour;
Et ce que j'ai de nom je le dois à l'amour.

de parler ainsi de soi-même. On pardonnera toujours à un homme célèbre de se moquer de ses ennemis, & de les rendre ridicules; mais ses propres amis ne lui pardonneront jamais de se louer.

e) *J'ai brûlé longtems d'une amour assez grande.* Il avait aimé très-passionément une dame de Rouen, nommée madame du Pont, femme d'un maître des comptes de la même ville, qui était parfaitement belle, qu'il avait connue toute petite fille, pendant qu'il étudiait à Rouen au

J'adorai donc Philis , & la secrète estime
 Que ce divin esprit faifait de notre rime ,
 Me fit devenir poète auffi-tôt qu'amoureux ;
 Elle eut mes premiers vers, elle eut mes premiers feux ;
 Et bien que maintenant cette belle inhumaine
 Traite mon fouvenir avec un peu de haine ,
 Je me trouve toujours en état de l'aimer ;
 Je me fens tout ému quand je l'entends nommer ;
 Et par le doux effet d'une promte tendrefse ,
 Mon cœur fans mon aveu reconnaît fa maîtrefse.
 Après beaucoup de vœux & de foumiffions ,
 Un malheur romt le cours de nos affections ;
 Mais toute mon amour en elle confommée ,
 Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée :
 Auffi n'aimai-je plus , & nul objet vainqueur

collègue des jéfuites , & pour qui il fit plufieurs petites
 pièces de galanterie , qu'il n'a jamais voulu rendre pu-
 bliques, quelques instances que lui ayent fait fes amis. Il
 les brûla lui-même environ deux ans avant fa mort. Il lui
 communiquait la plûpart de fes pièces avant de les met-
 tre au jour ; & comme elle avait beaucoup d'efprit , elle
 les critiquait fort judicieufement ; enforte que monsieur
Corneille a dit plufieurs fois , qu'il lui étoit redevable de
 plufieurs endroits de fes premières pièces. *Note ancienne*
qui fe trouve dans les éditions de Corneille.

N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur.
 Vous le dirai - je , ami ? tant qu'ont duré nos
 flames

Ma muse également chatouillait nos deux ames :
 Elle avait sur la mienne un absolu pouvoir ;
 J'aimais à le décrire , elle à le recevoir.
 Une voix ravissante , ainsi que son visage ,
 La faisait appeler le phénix de notre âge ;
 Et souvent de sa part je me suis vû presser
 Pour avoir de ma main de quoi mieux l'exercer.
 Jugez vous-même , Ariste , à cette douce amorce ,
 Si mon génie était pour épargner sa force :
 Cependant mon amour , le père de mes vers ,
 Le fils du plus bel œil qui fut en l'univers ,
 A qui défobéir c'était pour moi des crimes ,
 Jamais en sa faveur n'en put tirer deux rimes ;
 Tant mon esprit alors contre moi révolté
 En haine des chansons semblait m'avoir quité ;
 Tant ma veine se trouve aux airs mal assortie ,
 Tant avec la musique elle a d'antipathie ;

f) Ce rondeau fut fait par *Corneille* en 1637. dans le
 tems du différend qu'il eut contre *Scudéri* , au sujet des
 observations sur le *Cid*.

g) *Scudéri* n'avait pas d'abord mis son nom à ses ob-
 servations sur le *Cid*. Il en fut fait deux éditions , sans

Tant alors de bon cœur elle renonce au jour ;
Et l'amitié voudrait ce que n'a pû l'amour !
N'y pensez plus , Ariste , une telle injustice
Exposerait ma muse à son plus grand supplice.
Laisse la toujours libre agir suivant son choix ,
Céder à son caprice , & s'en faire des loix.

R O N D E A U. f)

Q U'il fasse mieux , ce jeune jouvencel ,
A qui le Cid donne tant de martel ,
Que d'entasser injure sur injure ,
Rimer de rage une lourde imposture ,
Et se cacher ainsi qu'un criminel. g)
Chacun connaît son jaloux naturel ,
Le montre au doigt comme un fou solennel ,
Et ne croit pas en sa bonne écriture
Qu'il fasse mieux.
Paris entier ayant vû son cartel ,
L'envoye au diable & sa muse au bordel. h)

qu'on fût de quelle part elles venaient. Cela se découvrit néanmoins , & les brouilla ensemble.

h) Ce terme grossier n'est pas tolérable ; mais *Régnier* & beaucoup d'autres l'avaient employé sans scrupule. *Boileau* même dans le siècle des bienfaisances , en 1674 ,

Moi, j'ai pitié des peines qu'il endure,
Et comme ami je le prie & conjure,
S'il veut ternir un ouvrage immortel,
Qu'il fasse mieux.

fouilla son chef-d'œuvre de l'art poétique par ces deux vers, dans lesquels il caractérisait *Régnier*.

Heureux si moins hardi dans ses vers pleins de sel,
Il n'eût jamais mené les mufes au bordel.

Ce fut le judicieux *Arnaud* qui l'obligea de réformer ces deux vers où l'auteur tombait dans le défaut qu'il reprochait à *Régnier*.

Boileau substitua ces deux vers excellens :

Heureux si ses discours craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux que fréquentait l'auteur.

Il eût été à souhaiter que *Corneille* eût trouvé un *Arnaud*; il lui eût fait supprimer son rondeau tout entier, qui est trop indigne de l'auteur du *Cid*.

Fin du tome premier.

P I É C E S

CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

P R É F A C E de l'éditeur sur Médée.	page 3
<i>Epître dédicatoire.</i>	14
MÉDÉE , tragédie.	17
<i>Examen de Médée par Corneille.</i>	121
<i>Préface historique de l'éditeur sur le Cid.</i>	131
<i>Epître à Mad. la duchesse d'Aiguillon.</i>	155
<i>Extrait de l'histoire d'Espagne de Mariana, & les réflexions.</i>	159
<i>Romance sur le Cid.</i>	168
<i>Autre.</i>	170
LE CID , tragédie.	173
<i>Observations de Mr. de Scudéri sur le Cid.</i>	312
<i>Lettre apologétique, ou réponse de Mr. Corneille aux observations de Mr. de Scudéri.</i>	354
<i>Preuves des passages allégués par Mr. de Scudéri, adressées à l'académie française.</i>	360
<i>Lettre de Mr. de Scudéri à l'académie française.</i>	364
<i>Sentimens de l'académie française sur le Cid.</i>	369
<i>Excuse à Ariste.</i>	447
<i>Rondeau.</i>	453



E R R A T A
P O U R L E S Œ U V R E S
D E P I E R R E C O R N E I L L E .

Tome premier.

Page 39. ligne 6. des notes , *exprime* , corrigez ,
explique.

Pag. 81. au dernier vers :

Démons préparez vous à servir mon couroux :
mettez ce vers en deux :

Démons préparez vous

A servir mon couroux.

Pag. 140. lig. 5. *des cinq autres* , mettez , *des cinq*
auteurs.



74754617

